science-fiction

sf

made in france

19 récits des meilleurs auteurs

fiction spécial 12 (168 bis) **6 f**

FICTION SPÉCIAL 12

S.F.
made in France

ANTHOLOGIE
DE SCIENCE-FICTION
FRANÇAISE

ÉDITIONS OPTA
96 rue de la Victoire, Paris-9e

© 1967, Editions Opta, Paris.

Couverture de Michel Chaponnay

Introduction

En 1959, la revue **Fiction** publiait pour la première fois un numéro spécial consacré à des nouvelles de science-fiction française. Le succès de ce numéro fut grand ; la preuve était faite que les auteurs français pouvaient rencontrer un accueil favorable auprès d'un public plus habitué jusqu'alors aux productions anglo-saxonnes. Dans les années qui suivirent, cette faveur ne se démentit pas, puisque trois autres anthologies — en 1960, 1963 et 1964 — furent publiées par **Fiction** avec un égal succès.

Cette nouvelle anthologie renoue avec cette tradition après une interruption de trois ans. Cette interruption a correspondu à ce que l'on peut appeler une crise de la science-fiction française (crise sur laquelle se penchait notre collaborateur Gérard Klein, dans une chronique parue en septembre dernier dans **Fiction**).

Une des causes principales de cette situation, on le sait, fut la disparition du **Rayon Fantastique,** seule collection qui abritait régulièrement des auteurs français intéressants. En fait, ce ne sont pas les auteurs de talent qui manquent — cette anthologie le démontre — mais c'est l'absence de débouchés qui est, le plus souvent, à l'origine de la raréfaction des œuvres de qualité. Nous souhaitons contribuer à la nouvelle promotion de la science-fiction française, en publiant ce recueil où les auteurs nouveaux ont eu la possibilité de s'exprimer, aux côtés d'anciens qui font à cette occasion leur rentrée.

Dix-neuf récits sont réunis dans ces pages. Ce que beaucoup d'entre eux apportent de plus remarquable, c'est un éclairage neuf, une certaine façon d'aborder les thèmes de la science-fiction et les problèmes qu'ils posent, prouvant ainsi, une fois de plus, l'originalité de l'apport français dans ce domaine. Nos écrivains ont un ton bien à eux et — quelle que soit leur dette initiale envers les Anglo-Saxons — on peut dire en fait qu'ils n'imitent personne.

L'originalité de la science-fiction française est si indéniable qu'elle commence même à être appréciée hors de notre pays. Nos auteurs se voient publiés aux Etats-Unis, en anthologies et en revues. Il semble même que, par certains côtés, les recherches des jeunes auteurs américains et anglais de la nouvelle génération rejoignent, curieusement, les efforts pratiqués depuis des années par les nôtres. La science-fiction s'universalise et il viendra peut-être un jour où elle n'aura plus de frontières. Dans cette évolution, la présente anthologie marquera une étape.

Sommaire

MICHEL EHRWEIN
Le Prince de Dalécarlie 7

PHILIPPE CURVAL
J'ai mal à la tête 15

YVES DERMÈZE
L'enfant 26

MARTINE THOMÉ
La chance 43

DANIEL DRODE
Ce qui vient des profondeurs 49

MARCEL BATTIN
Les vieux 73

GÉRARD KLEIN
Les virus ne parlent pas 77

JEAN-CHARLES PICHON
Un amour absorbant 89

GIL SARTÈNE
A suivre 98

CHRISTINE RENARD et CLAUDE F. CHEINISSE
Delta 102

PIERRE VERSINS
A perpète 128

JEAN-MICHEL FERRER
Intervention sur Halme 132

ANDRÉ HARDELLET
Les acteurs 163

ALAIN DOREMIEUX
Le temps de la vengeance 171

BERNARD GERFAUT et GUY SCOVEL
La vallée de hurle-grioche 176

ALAIN DESCHAMPS
Le plaisir des yeux 193

B.R. BRUSS
Le coupable 199

DANIEL WALTHER
Une longue mémoire 215

NATHALIE C. HENNEBERG
Les Maîtres de l'Heure 225

MICHEL EHRWEIN

Le Prince de Dalécarlie

1

Le terrain où les enfants allaient s'ébattre d'ordinaire s'étendait en pente douce après les maisons du village, jusqu'à l'un des innombrables ruisseaux qui sillonnaient la contrée. L'eau était trop peu profonde pour qu'il y eût le moindre risque de noyade, et les mères les voyaient sans trop de crainte s'en approcher. La pente de l'autre rive était beaucoup plus raide, et ils ne parvenaient à s'y hisser qu'en s'agrippant des mains aux touffes d'une herbe d'un vert éclatant qui y poussait. La crête formait une ligne ondulée contre le ciel et, d'en bas, on pouvait tout aussi bien imaginer que le monde prenait fin là et qu'il n'y avait rien derrière. Seuls ceux qui avaient fait l'ascension pouvaient jurer qu'au-delà s'étendait une plaine mouvante de hautes herbes, verte, dorée, rousse ou grise selon les saisons, et que l'horizon était barré au loin de très hautes montagnes blanches qui, elles, étaient peut-être la limite du monde. Ils avaient souvent demandé à leurs parents ce qu'il y avait derrière les montagnes, mais ceux-ci l'ignoraient ou répondaient tout simplement qu'il y faisait très froid et que, derrière, il y avait une autre plaine, semblable à celle qu'ils connaissaient. Souvent aussi, ils avaient demandé qu'on les y emmenât en promenade avec l'un des hélicoptères, mais les pères et les mères avaient trop de travail pour s'accorder d'autres loisirs que le repos sur une chaise-longue en compagnie d'un livre, et l'exploration approfondie de la zone des montagnes n'était pas prévue par le Plan avant plusieurs années.

L'été, les longues soirées qui suivent l'école, ils les passaient là aux mille jeux de l'enfance. Quand c'était l'hiver, comme maintenant, les jours étant plus courts, ils s'aventuraient moins volontiers au-delà du groupe rassurant des maisons et des laboratoires. Le dimanche, parfois, une bande téméraire se lançait droit devant elle à travers la neige où elle enfonçait jusqu'aux genoux. Quant,

à bout de souffle, les premiers s'arrêtaient au bout de quelques centaines de mètres et se retournaient, ils apercevaient à peine les toits de la base dépassant la nappe blanche. Le fanion vert de la Terre, seul, planté au milieu de la place, leur fournissait un repère sûr, tache sombre au bout d'une aiguille. Avec un peu d'imagination, ils pouvaient se croire perdus, isolés comme l'étaient les équipages des nefs dans l'espace, loin du moindre globe habité, de la moindre présence humaine. Ils en riaient : c'étaient des enfants.

L'été. L'hiver. Dimanche. Des saisons brèves, fortement contrastées, se bousculant l'une l'autre, c'était celà le temps d'Horus. Des semaines dont le nombre de jours ne rimait à rien ici, et des jours qui n'en étaient pas : Prior, le satellite n'accomplissait-il pas sa révolution en cinquante-trois « jours », et ceux-ci ne duraient-ils pas dix-neuf heures de la Terre seulement ? Factices, le calendrier, le rythme des jours et des nuits et donc du travail, l'année de sept mois et demi. Factice tout entière la vie qu'ils menaient dans ce village centré autour des laboratoires et de l'héliport, ouvert sur le spatioport aux aires de béton fissuré. Si encore il avait été utilisé, ce port, si de longs mois ne s'étaient pas écoulés entre deux passages de nefs : cargos, tournées d'inspection ! Ils (et elles) vivaient en compagnie, en famille, pourtant : les désordres de Mars, dès les débuts du Grand Envol, avaient démontré que vous ne pouvez demander à des humains de vivre plusieurs années cloîtrés en un monde étranger, souvent hostile, sans qu'un motif autre que l'intérêt scientifique où l'appât du gain ne les y attache. Chaque famille avait sa maison ou son appartement, souvent mari et femme travaillaient dans le même service, et des enfants naissaient sur Mars, Neptune ou Horus, parfois avec des yeux d'une étrange couleur, parfois couverts d'un duvet blond des pieds à la tête, mais jamais jusqu'à ce jour franchement monstrueux. Une nouvelle race, *l'homo galacticus,* était en train de se forger.

L'*homo galacticus.* Celui-là que l'homme avait espéré rencontrer dans ses pérégrinations entre les étoiles et craint d'affronter, il était en train de lui donner naissance lui-même sur un millier d'astres et de plates-formes, préparant peut-être à ses enfants une lutte fratricide. Car, malgré son attente, l'homme n'avait pas trouvé son égal dans l'espace. Il avait découvert des mondes à tous les stades de l'existence. D'encore liquides, enveloppés de flammes et de vapeurs, d'à peine refroidis, d'adultes, d'agonisants, de morts. Il avait posé le pied, craintif, sur des planètes à atmosphère respirable, sur d'autres aussi où il ne pouvait vivre sans un encombrant scaphandre. Certaines, au climat paradisiaque, n'étaient habitées que de minuscules insectes ; d'autres, brûlantes, grouillaient

d'êtres siliceux aux mouvements d'une lenteur extrême ; d'autres, glacées, nourrissaient d'énormes troupeaux de lourds mammifères empaquetés de fourrure. Il n'en était aucune dont l'on pût dire avec certitude, avant de l'avoir examinée de près, qu'elle était habitée ou non. Mais nulle part on n'avait rencontré de vie intelligente, même d'un niveau approchant celui des singes de la Terre. « *Le ciel est vide, hélas !* » — le cri de Faust, lancé aux six directions de l'espace, n'avait pas trouvé d'écho. L'homme pouvait se croire le maître prédestiné de l'univers, où il étendait peu à peu son empire.

Les enfants avaient passé une grande partie de leur dimanche à édifier, de leurs moyens dérisoires, un immense bonhomme de neige si haut que seuls les plus grands pouvaient atteindre à sa tête. Ils s'étaient beaucoup agités ; ils étaient fatigués, ils avaient chaud, et maintenant ils restaient debout devant leur œuvre, à l'admirer, à y apporter quelques retouches de détail, et déjà à se demander à quel amusement ils allaient maintenant passer. En général, ceux nés sur les planètes ou qui y étaient arrivés très jeunes étaient tenus dans l'ignorance des conditions de vie et des habitudes des autres mondes, à commencer par la Terre : on craignait à juste titre les perturbations qu'aurait pu apporter dans leur esprit et dans leur éducation la révélation prématurée de modes de vie parfois diamétralement opposés à ceux qui étaient les leurs. Mais il fallait compter avec une phrase échappée par-ci par-là aux parents, et avec les lectures, avec la radio, avec les contacts avec les équipages des nefs qui faisaient escale, et surtout avec les « grands » nés ailleurs et venus avec leurs parents. A ceux-là on recommandait bien le silence, mais la consigne était observée un mois, deux, et puis était oubliée... A leur décharge, il faut dire qu'ils étaient en butte à l'inlassable curiosité de leurs camarades nés sur place et qui cherchaient à savoir « comment c'était là-bas ».

Ainsi, sur Horus, on avait su que sur la Terre (« l'endroit dont nos parents viennent tous », affirmait Alec, un récent arrivé de Vénus au long visage pâle presque dépourvu de nez), c'était la coutume d'offrir aux enfants des jouets et divers cadeaux en un certain jour de l'hiver. Quel jour ? Alec lui-même l'ignorait. Il savait cependant que la chose se passait d'une façon assez mystérieuse, et que c'était un personnage spécial qui était chargé de la distribution. Il avait un nom, bien sûr, mais... Alec l'avait oublié.

Beaucoup rêvaient au personnage mystérieux. Non qu'ils fussent privés de quoi que ce fût et surtout de jouets par leurs parents : la venue d'un cargo signifiait à tous coups cadeaux et

friandises. Mais cet homme qui distribuait des cadeaux aux enfants de la Terre, à tous, le même jour...

Ceux d'Horus lui avaient trouvé un nom, en fin de compte, à force d'échanger leurs rêves. Un nom merveilleux et qui était « bien de la Terre », assurait Alec, un nom qui n'était rien qu'un nom, vide de sens précis et pourtant riche d'une foule de promesses informulées : *le Prince de Dalécarlie.*

— « Le Prince ? Oh ! une espèce de chef ! » déclarait Alec. « Dalécarlie ? Un pays... *merveilleux* ! » affirmait-il.

Et tous répétaient, ravis et ensorcelés par les consonances lointaines :

— « Le Prince de Dalécarlie ! Le Prince ! »

Ce fut un des plus petits qui aperçut le trait d'argent dans le ciel. Interdit et joyeusement surpris, il leva le bras dans sa direction. Tous regardèrent. Des enfants des siècles passés n'auraient rien remarqué, et en tout cas pas compris ce que cela voulait dire. Ceux-ci savaient. L'arrivée d'une nef était un événement remarquable, connu en ses moindres détails, à cause justement de sa rareté. C'est pourquoi ils virent tout de suite ce que cette trajectoire avait d'inhabituel. L'objet perdait lentement de l'altitude en un très lent, trop lent vol plané, mais ne paraissait pas se diriger vers le spatioport...

Oui, il allait se poser dans la plaine, de l'autre côté de la crête herbeuse...

Quelques-uns eurent peut-être envie de courir prévenir leurs parents, mais la curiosité étant la plus forte, ils se laissèrent entraîner par ceux qui voulaient « aller voir » tout de suite. Et tous franchirent le ruisseau gelé, gravirent, non sans peine, la pente enneigée...

L'engin s'était posé à moins de deux cents mètres d'eux. Le vent froid qu'aucun obstacle ne ralentissait agitait violemment de grandes ailes argentées semblables à celles d'un gigantesque papillon. Un lacis de fils brillants les reliait à la coque de l'étrange vaisseau en de multiples points, et tout cela, et l'air alentour lui même, peut-être à cause du vent, ou du froid, ou d'un dégagement de chaleur, peut-être par un effet d'optique simplement, paraissait parcouru de courants colorés. L'engin ne ressemblait en rien à ce qu'ils connaissaient en fait de nefs ; jamais une semblable ne s'était posée sur le port. Ni sûrement sur Vénus, ni sur Neptune, ni sur Alda-IV, affirmaient Alec et les plus grands qui avaient vécu sur ces planètes.

Ils n'avaient pourtant pas peur. Ils connaissaient les hommes qui pilotaient les vaisseaux, jeunes diables ankylosés et exubérants dès

qu'ils avaient touché le sol, qui étaient des copains extraordinaires avec toujours des aventures à raconter, d'étranges objets plein leurs poches et (ne l'oublions pas) des jouets dans leurs cales. Celui-ci pilotait un drôle d'engin et s'était posé en dehors du port, et puis après ? Ils avançèrent. Un fol espoir naissait dans les têtes.

Un homme sortit de la nef, dont les ailes s'étaient repliées. Ils n'en avaient jamais vu de plus... *brillant* ! Le soleil était bien pâle, mais cependant le faisait resplendir de la tête aux pieds comme s'il avait été habillé entièrement de métal, et de quel métal ! De l'or le plus pur, un bijou qui marchait ! Il bougeait, il leur faisait signe avec le bras, et c'était comme si la lumière ruisselait sur lui en une cascade de feu. Un tout petit dit très bas dans le silence :

— « Le Prince de Dalécarlie... »

Et c'était vrai ! Ils jaillissaient en bloc dans leur mémoire, les récits entendus par bribes et mal digérés par leurs jeunes cervelles, de la hotte miraculeuse, du traîneau attelé de rennes et glissant sur la neige au claquement du fouet, de l'extravagante ascension des toits pour atteindre les cheminées, du manteau rouge fourré, de la longue barbe comme on n'en portait plus depuis longtemps. La nef qui l'amenait *ne pouvait pas* être une nef comme les autres, bien sûr ! Ils crurent un moment voir ce qu'ils voulaient voir...

Le Prince de Dalécarlie ! Ils avançaient au-devant de lui, il avançait au-devant d'eux, baignant dans une brume dorée. Ils ne s'étonnèrent pas de voir la neige paraître fondre sous ses pas. Il eût amené l'été qu'ils l'eussent admis comme une chose naturelle. Quand il fut près d'eux, grand, immense, plus haut que le plus grand des hommes de la base, rayonnant de lumière et de chaleur, soleil vivant, ils tendirent les mains vers lui. Mais point de cadeaux dans ses mains à lui, rayonnantes mais vides, qu'il tendit vers eux. Et, entouré d'enfants, c'est l'Eté en personne qui parut faire son entrée dans la base.

2

On les avait laissés dehors. Les pères, les mères, tous les adultes, laissant leur travail en plan, s'étaient rassemblés dans la plus vaste salle que pût offrir la base et leur avaient fermé la porte au nez.

— « Rentrez à la maison, » avaient-ils dit avec une dureté qu'on ne leur connaissait pas.

Mais les enfants, encore médusés par le personnage qui leur était apparu, ensorcelés par leur rêve, restaient à attendre, les pieds dans la neige.

A l'intérieur, ils formaient un cercle épais autour de l'être venu de l'espace. Il n'y en avait point qui fussent nés sur Horus, dont la colonisation était trop récente, mais bien peu connaissaient la Terre autrement que pour y avoir fait de brefs séjours d'instruction ou y avoir passé un congé. L'existence de certains, avant leur venue sur Horus, s'était tout entière déroulée sur une même planète où ils étaient nés de parents colons ou savants, où ils avaient grandi, étudié, où ils avaient à leur tour lutté contre une nature toujours indifférente, souvent hostile et pleine d'embûches. D'autres, au contraire, errants de naissance, n'avaient jamais passé plus de quelques années au même endroit, toujours dans les équipes de pointe, parmi les défricheurs de sols, les premiers combattants des jungles ou les assécheurs des marais. Quelques-uns avaient, pendant une grande partie de leur vie, piloté des nefs, aveugles à l'espace extérieur mais les yeux douloureux de fixer un trop grand nombre de cadrans, confinés dans les ports aux escales, trop las pour être curieux. Mais tous, à un moment ou à un autre, au cours d'une veille, avaient imaginé l'instant hypothétique, fabuleux, où ils se trouveraient pour la première fois en présence d'un habitant d'un autre monde, et tous, différemment. Sous une forme différente, aussi, tous l'avaient-ils sans doute imaginé. Et les récits de science-fiction traitaient de telles rencontres comme de choses banales. Mais ce jour-là, c'étaient *eux*, et *lui, ici.*

Ils étaient deux ou trois, devant le grand laboratoire, quand il leur était apparu au milieu de son escorte enfantine. Ils avaient frémi d'inquiétude et de joie mêlées, n'osant *comprendre.* Il était venu à eux sans hésitation. Rien dans son attitude n'indiquait des intentions mauvaises, il avait les mains vides et rien, sur lui, ne ressemblait à une arme. Mais cet éclat de métal fondu, presque insoutenable ! Ils avaient reculé, involontairement, ils avaient appelé les autres, qui étaient venus. Tous avaient fait cercle, puis le cercle s'était ouvert, face à la porte de la grande salle de réunion, et, le premier, l'étranger était entré. Ils avaient laissé, exprès, d'une accord tacite, la pièce dans une sorte de pénombre qu'il éclairait à lui seul, et il était resté debout au milieu d'eux. Etait-ce un vêtement, une armure, une peau, qui brillait d'un tel éclat ? Ne paraissait-il pas tout entier fait d'or, jusqu'aux prunelles pailletées de ses yeux qui scintillaient au milieu de deux lacs de métal fluide ? A la fois si semblable à eux — deux bras, deux jambes, une tête portant une bouche, un nez, deux yeux, deux oreilles — et si différent par cent détails : l'attache malléable des poignets, la minceur du buste, l'absence du moindre soupçon de

rides... L'idée leur vint évidemment qu'il pouvait s'agir d'une machine d'une perfection extrême, d'un androïde, mais leur esprit répugnait à admettre qu'une création artificielle pût paraître à ce point possédée de vie. Et, androïde ou pas, le problème ne restait-il pas posé, toujours le même ? Cette *machine* ne pouvait pas être de construction humaine...

Ils parlaient entre eux, discutant à voix basse. Aucun n'avait tenté d'adresser la parole à l'étranger. Ce fut lui qui parla — si l'on peut appeler cela parler — d'une voix qui n'avait rien d'humain et qui ne troublait pas le silence. Une voix qui balayait les peaux comme un souffle torride et résonnait dans les esprits comme une volée de cloches, semblant venir de tous les points de la salle immense à la fois. Et ils s'aperçurent que déjà un dialogue s'était engagé entre lui et leurs pensées les plus cachées, les moins conscientes, et qu'il leur répondait :

— « Oui, » disait-il, « vous m'avez deviné. Je suis un homme comme vous, mais venu d'un monde que vous ignorez, perdu au milieu de groupes d'étoiles que vous pouvez à peine apercevoir, et dont vous n'approcherez jamais. Un homme d'une race différente de la vôtre par l'apparence, mais encore plus par la science et par la technique. Jusqu'à ce jour, chacune dans sa portion d'univers, elles ont mené leur évolution séparée. Ce temps est révolu : aujourd'hui elles se rencontrent, comme la nôtre en a déjà rencontré bien d'autres, et comme la vôtre aurait *pu* également en rencontrer... Car, en vérité, les zones habitées, colonisées par les différentes civilisations de l'univers, s'interpénètrent dans les dimensions de l'espace. Le hasard qui vous a guidés vers des systèmes vides aurait aussi bien pu vous mener vers d'autres débordant d'activité où vous auriez été reçus comme des amis ou des ennemis, selon ce que vous auriez apporté... Il a simplement décidé de vous mettre en rapport avec nous en premier. Et c'était ce qui pouvait vous advenir de meilleur...

» Nous sommes des hommes, il est vrai. Mais d'une nature tellement différente, comme vous le voyez... Notre race, notre culture, notre civilisation, nos techniques, notre *puissance*, en un mot, sont infiniment plus anciennes, plus évoluées, plus parfaites que les vôtres et que celles de tout le reste de l'univers. Et pour cette raison nous serons un jour vos maîtres à tous. Votre chance, à vous, race de la Terre, est qu'avant de nous rencontrer vous n'êtes pas entrés en rapport avec d'autres races. Ainsi, vous ne vous êtes pas épuisés en des guerres stériles, vous ne vous êtes pas abâtardis en d'inutiles alliances.

» Oui, la civilisation propre à la Terre disparaîtra, comme

d'autres ont disparu dans quatre-vingts systèmes. Un jour viendra où il n'y aura plus qu'une civilisation dans l'univers. Mais pour cela vous devrez abandonner vos coutumes, vos langues et vos sciences pour les nôtres. Vos savants apprendront des nôtres, vos dirigeants seront à nos ordres, vos droits seront égaux aux nôtres pourvu que vous renonciez à tout ce qui peut vous *caractériser*... Ce sera long, très long sans doute. Aussi, mieux vaut que vous acceptiez dès maintenant de collaborer avec nous, afin que le sang ne soit pas versé... »

— « Salaud ! »

Par-dessus les dos instinctivement voûtés par la crainte ancestrale, par-dessus les têtes, un pistolet thermique cracha son trait de feu. Tous virent la gorge de l'étranger rougir, chaleur contre chaleur, puis noircir tandis qu'il tombait de son siège avec un bruit sourd. Un immense étonnement, une incrédulité sans borne étaient figés sur ses traits. L'éclat de l'or s'éteignit en un instant. Seul un filet solidifié continuait à briller à l'endroit de la blessure. Il parla encore très bas :

— « J'étais... le premier. Ne fallait pas. D'autres... viendront. »

3

UN rapport de ces événements a été transmis à la Terre, en grand secret. Personne ne sait exactement la vérité à propos de l'étrange lingot de métal noir, d'un poids considérable, qui l'accompagnait.

Bastion avancé d'une guerre future à la date incertaine, contre un adversaire inconnu, devenu une citadelle formidable, Horus vit en alerte. Et si, comme les adultes, les enfants y scrutent le ciel, ce n'est pas le Prince de Dalécarlie que l'on y attend, depuis cinquante-quatre ans.

PHILIPPE CURVAL

J'ai mal à la tête

J'AI mal à la tête. Je ne sais pas depuis quand cela a commencé ; je ne saurais préciser la date, même à quelques jours près. Le fait est là, installé dans ma vie, stable : j'ai mal à la tête. Ce ne sont pas des crises de céphalée ou de migraine ; ma douleur n'a rien à voir avec ces manifestations pathologiques reconnues et classées. Je ressens plutôt ce mal comme une gêne persistante, une sensation douloureuse qui aiguillonne soudain mes tempes, ou un point précis au sommet de mon crâne, quelquefois mon orbite droite, mon œil droit. Il se manifeste aussi par des craquements à l'intérieur de ma narine droite, accompagnés d'une curieuse odeur, un peu iodée, comme celle qu'évoque l'intérieur d'un oursin.

Il y a aussi les autres troubles qui accompagnent ma douleur, ces fourmillements dans le bras gauche, ces semi-paralysies qui attaquent brusquement un muscle de mon mollet, de mon avant-bras ou de mon pouce gauche. Le lendemain de cette attaque, j'ai des courbatures dans le muscle lésé. Des sensations de chaleur ou de froid, des lourdeurs dans les articulations proches. Certains jours, je perçois un corps étranger dans ma chaussure gauche. Je la retire rapidement, la secoue, il n'en tombe rien. Quelques pas et le caillou me semble toujours là, au même endroit. Mais ces douleurs ne me préoccupent pas trop, elles sont légères, quelquefois elles ne dépassent pas l'intensité d'un chatouillement. Ce que je ne supporte pas, c'est la présence immuable du mal de tête ; il n'y a pas de jour où je puisse me détendre, sans sa présence ténue, en pointillé. Je le nomme ainsi, faute de ne pouvoir lui trouver une dénomination plus conforme, plus scientifique.

Les médecins ne peuvent pas me préciser de quel mal je souffre ; certains se sont même gaussés de moi. Les autres, ceux qui ont bien voulu me croire, se sont lassés après avoir constaté mon parfait état de santé théorique. Les résultats des analyses sont normaux, les électro-encéphalogrammes et les encéphalographies ne révèlent aucun traumatisme, aucune lésion, pas de tumeur, pas

le moindre petit angiome. Je réagis idéalement aux tests sensitifs, mes réflexes ne montrent aucune déficience. En général, la série de consultations et d'examens se termine par des prescriptions hétéroclites visant à rétablir mon système nerveux, jugé fragile, ou par des recommandations sur les dangers que je cours en buvant trop d'alcool.

— « Vous verrez, dès que vous aurez cessé de boire, tout cela disparaîtra, » m'a dit le dernier médecin visité.

Je sais qu'il n'aurait servi à rien de le détromper. Pourtant, je peux vous le certifier, mes parents m'ont soumis à la désintoxication définitive lorsque j'avais dix ans. Depuis l'odeur même de l'alcool me révulse l'appareil gastrique.

Mes nerfs ont toujours répondu aux services que je leur demande ; j'ai passé tous mes tests de navigateur avec succès et je pilote des fusées depuis deux ans sans qu'on ait songé à me mettre à la retraite avant les délais légaux. J'ai toujours dissimulé ma souffrance et je n'ai jamais décrit les symptômes de ma maladie à un médecin de la compagnie d'astronavigation. Je peux encore voyager dans l'espace pendant des années, si mon mal me le permet. Car cette présence assidue de troubles divers, systématiquement et logiquement répartis entre le côté droit de mon cerveau et la partie gauche de mon corps, m'accule progressivement à la démission.

Maintenant j'ai peur ; je crains de succomber un jour aux atteintes mystérieuses de ce mal. Personne n'a pu en faire un diagnostic précis, personne ne peut me dire comment il évoluera. Car il doit évoluer ; je m'attends aux plus imprévisibles des suites. Pour le moment, le mal de tête ne me gêne pas dans mon travail ; il est simplement préoccupant, jamais assez douloureux pour m'interrompre dans l'effort ou dans la réflexion. Les attaques qu'il provoque ne sont pas totalement subjectives, car elles laissent des microlésions musculaires. Mais celles-ci ne peuvent jamais m'handicaper réellement.

J'ai peur ; il n'y a pourtant aucune raison de m'inquiéter ; les affirmations des médecins devraient suffire à calmer mon angoisse. Les moyens de sondage les plus perfectionnés démontrent que mon mal n'a aucune origine organique.

— « Vous n'avez rien dans le crâne, » avait affirmé en souriant l'un des praticiens. « Nos appareils décèlent les plus petits défauts, même de la taille d'une molécule. »

Et si cela était inférieur à une molécule, un virus par exemple ? Les agents chimiques de détection permettent de repérer et de détruire toutes les espèces de virus. Depuis la conquête de l'espace, il a fallu protéger sérieusement les hommes des dange-

reuses maladies qu'ils peuvent rencontrer sur les planètes ; les agents chimiques dissolvent les agresseurs.

Ma peur est donc d'une qualité pernicieuse ; elle ne repose sur aucune preuve ; elle s'appuie sur des certitudes intimes. C'est une peur presque religieuse. Elle grandit sans que rien puisse en entraver la montée. Certains jours, cet effroi soulève en moi de profondes vagues paniques. Je voudrais m'échapper, fuir en dehors de ce corps qui me trahit.

Ce matin, j'ai décidé de dresser une sorte de bilan ; je veux cerner mon problème en remontant le temps. Car, si je ne puis dater exactement la première manifestation de mon mal, je suis certain qu'il a commencé quelques mois après mon deuxième voyage dans l'espace. Il me faut noter le moindre symptôme, le plus petit indice, afin de circonscrire les origines de cette souffrance qui me mine.

J'ai toujours été étonné par la forme des fusées hyperspatiales ; sans doute un vieux souvenir de l'enfance où mon imagination s'attachait encore aux exploits des premiers astronautes sur les premières fusées lunaires. Pour moi, une fusée a plusieurs étages, placés les uns sur les autres par ordre de taille décroissante. Les hyperspatiales ne répondent absolument pas à ces critères et cet assemblage de boules et de tubes, sans carénage, me fait penser à la réalisation de quelque savant fou du moyen âge atomique.

Pourtant je sais les piloter ; j'ai même subi cinq années d'entraînement spécial pour l'apprendre. Je connais chaque tuyau, chaque boulon, j'ai suivi le montage d'une hyperspatiale pièce à pièce, j'y ai même participé. Le gouvernement ne veut pas que nous risquions de saborder une mission par une panne stupide ; je sais tout réparer sur une fusée, même un évacuateur à dépression.

Ma première mission dans l'espace s'était assez mal accomplie ; je n'en conservais pas un grand souvenir. Les cinq années de préparation m'avaient tellement habitué à la science du vide et au sentiment de l'étrange que j'avais ressenti très peu d'émotion au premier contact avec les espaces intersidéraux et les autres formes de vie, comme si la routine m'en avait préservé. Cette fois, j'allais plus loin, vers les Nouvelles Iles Ioniennes, un amas planétaire de la constellation de la Lyre, dont les caractéristiques ressemblent à celles du système solaire. Le gouvernement de la Terre recherche surtout les planètes qui risquent d'avoir donné naissance à des humanoïdes, les plus conformes à notre constitution. Tous les essais de contact avec des formes de vie étran-

gères se sont soldés par des catastrophes. Alors, on se voile la face ; on fait semblant d'ignorer qu'il existe autre chose que les hommes. Ce néo-racisme n'augure rien de bon ; il faudra un jour que ces frottements continuels entre colonisateurs, humains et inhumains, fassent exploser la vieille galaxie.

Tandis qu'avec les humanoïdes les relations sont bonnes. Le gouvernement a tiré profit des erreurs colonialistes du passé pour concevoir une technique sans défaut du contact et des relations avec l'extérieur.

A cette époque je n'avais pas encore mal à la tête, mes membres répondaient parfaitement aux injonctions de mon cerveau, j'avais les muscles souples ; j'étais habité par une satisfaction intérieure établie sur la certitude de mon impunité. J'avais même une sorte d'arrogance naturelle qui m'éloignait des autres ; l'équipage de cinq hommes montrait un certain ostracisme à mon égard. Je prenais cela pour du respect. Je n'avais pas envie d'une approche plus intime ; je me suffisais à moi-même. Je pris possession du poste de pilotage avec plus de plaisir qu'à mon premier voyage.

Les détails de l'habitacle m'apparurent avec plus de netteté et je me rendis compte que j'avais accompli ma première traversée grâce à la science instinctive que l'on m'avait inculquée. J'avais été une sorte d'instrument, une mécanique bien remontée par mes professeurs. Cette fois, je voyais ; j'avais fait de grands progrès, j'étais responsable. Depuis ce jour, mon goût pour l'espace n'a cessé de croître.

Je n'ai pas contracté ma maladie durant le voyage hyperspatial ; il dura à peine un mois et nous vivons dans de telles conditions d'hygiène que la probabilité en est pratiquement nulle. Nous n'avons aucun contact avec l'espace ; je veux dire qu'il est physiquement impossible qu'une spore, qu'une bactérie, qu'un germe pathogène aît pu se glisser jusqu'à moi et me contaminer.

— « Les analyseurs indiquent Zante et Ithaque comme les planètes les plus favorables à la vie et les plus semblables à la Terre, » me dit mon second.

Je ne sais pourquoi, mais le nom *Zante* s'inscrivit profondément en moi ; je le prononçai avec plaisir :

— « Nous commencerons par Zante. Tout est paré pour le vol spatial et l'atterrissage ? Vérifiez s'il n'y a pas de liaison possible avec la planète. »

Les analyseurs avaient bien fait leur travail : Zante était habitée par une race humaine. La population totale de la planète ne devait pas excéder trois cent mille habitants. L'atmosphère ne distillait aucun poison ; la faune bactériologique ne pouvait être responsable que d'homéomaladies, contre lesquelles les homéovac-

cins suffiraient à nous protéger. Les agents chimiques nous débarrasseraient des virus.

L'expérience prouve qu'il n'y a aucun danger pour l'homme à vivre sur ces planètes de type terrien à habitat humanoïde. Je décidai donc de débarquer le plus rapidement possible afin d'entrer en contact avec les Zantiens. Notre atterrissage n'avait suscité aucune curiosité de leur part ; la vaste clairière où nous avions choisi de nous poser semblait vierge de toute présence animale. Nous détachâmes le landrovier de son caisson de sécurité et nous fîmes quelques essais pour vérifier son bon fonctionnement. Ces voitures tout terrain ont été solidement conçues dès l'origine ; elles ne déçoivent jamais.

Je cherche à me souvenir du paysage dans lequel nous nous déplacions et de l'éclat du soleil, pour découvrir le détail insolite qui justifierait mon actuelle maladie. J'étais tellement accaparé par les décisions à prendre, par les calculs à effectuer, par les ordres à donner que je parviens mal, aujourd'hui, à reconstituer le décor.

La clairière était recouverte d'une sorte de lichen gras. L'homme d'équipage chargé des relevés zoologiques — Gérard ou Claude, je ne me rappelle plus — m'avait affirmé que la végétation était dépourvue d'insectes à cet endroit. Je m'étais déshabillé entièrement pour passer ma tenue de campagne ; cela fait du bien après un mois de promiscuité de se mettre ainsi, nu, au soleil, de se laver librement ; surtout avant d'entreprendre un premier contact. De cette entrevue avec les races indigènes dépendent souvent toutes les relations ultérieures entre l'homme et les humanoïdes. J'étais très soucieux car mon premier voyage s'était soldé par un échec ; cela ne m'était pas imputable, les habitants de la planète où j'avais atterri entretenaient déjà des relations avec les Autres. Il arrive que les échanges soient impossibles entre les humanoïdes et les inhumains, pas avec les hommes.

Mais cela n'a aucun rapport avec ce qui me préoccupe, il faut sérier les problèmes. Mon mal à la tête empire en ce moment, ma fosse nasale droite crépite ; je sens cette odeur bizarre. Ma main s'égare sur la machine électrique et frappe mal les mots.

— « Capitaine, regardez cet oiseau qui plane au-dessus de nous, il a des ailes transparentes, » dit Gérard, Claude plutôt.

Nous avions atteint l'autre extrémité de la clairière et approchions de la ligne très sombre des arbres ; l'oiseau survolait la lisière. Ses ailes, d'une dizaine de mètres d'envergure, étaient construites comme celles d'une libellule ; le soleil semblait bleu à travers elles.

Si j'établis un bilan physique de ma personne à cette époque, il est certain que j'étais en parfaite santé ; aucun trouble ne per-

turbait ma pleine joie de vivre. L'approche des Autres, sur la planète que l'on m'avait confiée, ne m'avait pas contaminé ; les premières manifestations de mon mal ont commencé approximativement dix-huit mois après ma première traversée, deux mois après mon second voyage. L'incubation n'a pu excéder quelques semaines. D'ailleurs, je n'ai rien, je ne suis pas malade, les médecins sont formels. Alors ?

Cet oiseau n'a aucune importance, je ne sais pas pourquoi je le mentionne ; c'était la première apparition de la vie sur Zante. Il était beau et calme ; nous l'avons regardé planer jusqu'à ce qu'il disparaisse de l'autre côté de la clairière.

— « Les analyseurs indiquent la présence d'humanoïdes dans cette forêt ? » demanda le second. « Elle paraît totalement impénétrable. »

Je tâtai de la main un fût à l'écorce soyeuse qui s'élevait jusqu'à plusieurs centaines de mètres de hauteur. Je tournai la tête et répondis :

— « Sans aucun doute ils doivent être là, à trois kilomètres. »

Mon index indiquait un mur de troncs, étroitement serrés les uns contre les autres, épais, lisses.

— « Et il n'y a pas d'autres clairières plus proches ? On ne peut pas descendre directement sur leur village ? »

— « Non, c'est là qu'il faut passer. Nous avons survolé la région en tous sens pendant que vous prépariez le matériel de débarquement ; il n'y a pas d'autre moyen d'arriver jusqu'à eux. Ou alors nous risquons de brûler tout le village en nous posant, tant il est profondément enchâssé dans la forêt. »

Nous abandonnâmes le landrovier, le paquetage lourd, et nous nous faufilâmes entre les troncs, en suivant un itinéraire quelque peu labyrinthique. Il fallut trois heures pour atteindre le village des Zantiens.

La matière de ces arbres a été soigneusement analysée. Elle n'est pas dangereuse pour l'homme et les troncs ne recèlent aucun parasite ; ce n'est donc pas en me frottant contre le bois que j'ai conçu une allergie.

Les humanoïdes de Zante vivent à l'ombre durant une grande partie de l'année. Le soleil n'éclaire les quelques milliers de mètres carrés qu'ils habitent que trois heures par jour au plus fort de l'été.

J'étais heureux, le premier contact avait été bon et j'envisageais favorablement les possibilités d'entretenir de profitables rapports avec le peuple de Zante ; surtout que les Zantiens vivent tous en parfaite harmonie avec leurs congénères. Ils possèdent un moyen de communiquer mentalement, différent de la télépathie ; leur cerveau utilise les ondes hertziennes comme un émetteur-ré-

cepteur. Ils craignent surtout les grands monstres qui vivent sur les hauts plateaux, dans les mers chaudes de la ceinture équatoriale, et ne se risquent jamais en dehors des sentiers secrets qu'ils ont balisés à travers les forêts.

Ils aiment cette vie au cœur de l'ombre verte, ils aiment l'humidité des mousses ; ils font des festins de sève. Toute leur économie repose sur l'utilisation de la forêt.

Ma Zantienne avait de jolies lèvres d'un rouge très pâle ; elles s'ouvraient comme une fleur à deux pétales sur le pistil rose de ses gencives. Ses lèvres quêtaient un baiser ; mobiles, humectées d'une fine salive, leur mouvement était un constant appel à cet acte d'amour. Je m'y refusai. Le peuple me l'avait offerte, comme il avait donné une femme à chacun de mes compagnons. Je les avais incités à renoncer à cette galante proposition ; mais cette équipe de scientifiques m'avait prouvé que leurs recherches avaient mis en évidence la parfaite innocuité des rapports sexuels entre l'homme et les humanoïdes de Zante.

Les femmes de cette planète sont minuscules, comme les mâles, à quelques centimètres près ; en se hissant sur la pointe des pieds, la bouche de ma Zantienne arrivait à la hauteur de ma poitrine.

Elle s'appelait Elmanhe. C'est la traduction approximative que je donne en français de son nom ; j'en supprime volontairement deux consonnes mystérieuses que ne peut émettre aucune bouche humaine. Il fallait donner l'intonation sur le *a*, et son nom s'achevait dans un souffle, en expirant très fort. Elle n'était pas jolie selon nos critères ; son corps dodu était plat, ses seins et ses fesses ne figuraient que par de faibles courbes de chair. Cette absence de formes était accentuée par des hanches étroites et une taille peu marquée. Sa peau était fine et satinée, d'un blanc laiteux sous lequel courait le délicat entrelacs des veines bleues. Ses cuisses et ses jambes, gracieuses et bien modelées, complétaient agréablement ce curieux corps, très doux à regarder et pourtant un peu mou.

Ces créatures des sylves ne portent aucun vêtement, car les Zantiens bénéficient d'un climat régulier et chaud, semi-tropical sur la ceinture des forêts qu'ils habitent. Je n'avais pas voulu succomber au bizarre désir qui était né en moi depuis qu'Elmanhe vivait à mes côtés, tendre, souple, câline. Mes compagnons n'avaient pas suivi mon exemple ; ils m'avaient même confié que leurs femmes de passage faisaient preuve, en amour, de qualités et de raffinement qu'aucune Terrienne n'avait pu égaler. Ils sont

restés sur Zante tous les cinq, n'ayant pu se résoudre à quitter tant de bonheur.

Depuis que je tente de retracer, avec le plus de précision possible, mon séjour sur la cinquième planète des Nouvelles Iles Ioniennes, il me semble que mes troubles disparaissent ; déjà la douleur qui cernait mon œil droit s'est atténuée. Maintenant, mon bras gauche est plus agile qu'à l'ordinaire, mes doigts sont moins gourds. Je voudrais croire qu'il s'agit seulement d'une maladie inconnue d'origine nerveuse. Les médecins n'ont su la déceler ; si j'arrivais, par la déduction, à vérifier mon pressentiment, peut-être pourrait-on trouver un traitement qui me guérirait. Il me faut poursuivre cette inspection rigoureuse du passé.

— « Savez-vous, capitaine, que votre attitude risque de nuire aux bonnes relations que nous voulons entretenir avec les Zantiens ? »

— « Je ne comprends pas, Claude. »

— « Si la petite ne vous plaît pas, vous pouvez à la rigueur en choisir une autre, mais il faut accomplir... votre devoir. »

— « Comment cela ? »

— « C'est vrai, capitaine, » reprit le second, « les habitants du village ne veulent pas vous le reprocher ouvertement, mais ils ressentent comme une offense votre refus. »

Cette attaque concertée de la part de mon équipage m'irrita ; je leur demandai sur quoi ils fondaient leur certitude.

— « Nos femmes d'abord récriminent ; elles estiment que vous froissez l'orgueil de leur corporation. »

— « Leur corporation ? »

— « C'est à peu près le terme qu'elles emploient, » dit le botaniste.

— « Mais il y a pire, » ajouta le second. « Les Sensibles sont venus nous voir en délégation, le jour où vous avez reçu les envoyés du village voisin. Ils pleuraient ensemble et vous accusaient de vouloir offenser la communauté zantienne, en refusant de vous plier aux usages. Ils nous ont demandé d'intervenir auprès de vous car les Pensants menaçaient de rompre à jamais les relations avec les Terriens si la situation se prolongeait. »

Je ne comprenais plus. Mes amis faisaient cercle autour de moi ; ils avaient pris une allure hostile. Tout cela parce que je ne voulais pas d'Elmanhe. Je les quittai brusquement ; il me fallait réfléchir.

La forêt de Zante est moins monotone qu'il y paraît après un regard sommaire. Son étrangeté, sa qualité secrète, résident dans la disposition géométrique des troncs d'arbres, dans la diversité des essences, dans la couleur et la matière des écorces. Tous les

arbres ont plus de cent mètres de haut ; il ne pousse pas une herbe, pas un lichen, pas une mousse, pas le moindre arbuste entre leurs fûts. On piétine le sombre velours de la terre et les itinéraires n'y sont jamais semblables. Les troncs sont ici orange et rugueux, plus loin mauves et épineux, ailleurs gris et écailleux. Toutes les permutations de textures et de nuances sont plausibles. La plupart de ces arbres donnent des produits comestibles ; leur contact n'est pas dangereux pour l'homme, ni pour les Zantiens.

Depuis trois semaines que nous étions là, mon équipe avait fait un énorme travail. Nous savions par les récits de mes amis combien la planète recélait de monstres carnivores, de végétaux empoisonnés et de pièges singuliers ; mais il semblait que la forêt tutélaire avait éliminé de son sein toute création agressive.

Elmanhe me rejoignit bientôt ; elle avait capté ma présence. Son petit corps nu se faufila à travers les troncs blêmes auprès desquels je m'étais assis. Elle vint se blottir contre moi. J'entendais sa respiration haletante ; sa poitrine à peine dessinée se soulevait à un rythme rapide ; de sa chair émanait une chaleur vive. Je la regardai.

— « Il paraît que je t'ai blessée ? » dis-je sans espérer une réponse.

Ses yeux petits et bruns brillaient, enchâssés dans la boursouflure exquise de ses joues et de son arcade sourcilière épilée. Ses lèvres s'agitèrent, molles, rouges, mais n'émirent aucune parole. Elle chantonna un peu, sur trois notes frêles, une phrase en alphabet tonal. J'avais déjà assimilé les rudiments de cette langue lyrique mais je ne pensais pas qu'Elmanhe puisse me comprendre. Elle me parlait d'amour.

Je la pris entre mes bras ; elle frissonna, sa peau devint plus blanche encore, le sang battait dans ses veines. Je l'embrassai.

Il ne faut pas parler des ressources amoureuses des femmes de Zante ; surtout maintenant que j'en suis privé. Malgré les apparences, il ne semble pas que leur conformation physique soit la même que la nôtre. Elmanhe se soumettait aux désirs que j'avais d'elle, mais ses délicieuses exigences n'avaient qu'un lointain rapport avec notre conception de l'amour. Je ne saurais m'attarder à les décrire si je veux achever ce récit.

Elmanhe me faisait oublier mes préférences ; les siennes seules comptaient. Il faut peut-être me souvenir que sa bouche avait un rôle très actif dans nos relations.

Les rayons du soleil au zénith filtraient à travers les mesquins toupets de feuillage qui couronnaient les arbres. La terre échauffée avait une odeur suave de décomposition. Elmanhe était recroquevillée entre mes bras ; son corps paraissait plus petit, mais

rigide encore, couché ainsi. Elle était si ronde, si charnue que je l'imaginais soudain privée de squelette.

— « Sur Terre, maintenant, je murmurerais *je t'aime* ou quelque chose comme ça, » pensai-je à voix haute.

Elle me sembla avoir compris. Je crois qu'à cet instant, j'eus l'idée de me méfier d'Elmanhe, tout en ressentant pour elle le vaste élan qui m'avait jeté contre son corps. C'était une Pensante. Ce mot, quelque chose comme *la bémol-la,* a aussi une autre signification en zantien ; il veut dire *droit, à droite,* contrairement à *Sensible* qui signifie *gauche.* Le sémanticien de notre groupe n'a jamais pu comprendre pourquoi ; simple homonymie, je suppose, comme *mer* et *mère,* encore qu'il y ait un rapport poétique dans ce cas. Cette différenciation entre Sensibles et Pensants correspond à une profonde divergence d'attitudes et de capacités intellectuelles entre les deux groupes : les premiers sont gouvernés par l'instinct, les seconds par l'intelligence. Enfin, je schématise volontairement ; il faudrait plusieurs dizaines de pages pour décrire sommairement leurs entités. On ne les distingue pas les uns des autres ; les femmes et les hommes sont aussi nombreux dans le premier que dans le second groupe. Ce qui pourrait les définir rapidement ? Les Sensibles inventent, les Pensants raisonnent.

A notre retour au village, nous fûmes accueillis par des démonstrations d'amitié superlative, aussi bien de la part des Zantiens que de mes compagnons ; ces derniers me considéraient comme un fils prodigue revenant au bercail. Il y eut une grande fête pour célébrer mes noces avec Elmanhe. Je ne me souviens plus des cérémonies qui les marquèrent ; j'étais amoureux jusqu'au vertige et je m'abîmai dans cet amour.

Maintenant que j'essaye d'analyser scientifiquement cette partie de mon séjour, je découvre que je ne le peux pas. Tout est confus : les déclamations lyriques du peuple de Zante, les odeurs formidables de la forêt au crépuscule, les jeux de la lumière et de la pénombre dans le sous-bois aux troncs rectilignes, les caresses d'Elmanhe, son corps doux de petit phoque nu, trapu, fluide, l'approche de son visage contre le mien, de ses yeux pétillants, noisettes brunes, sauvages. Comment ai-je pu m'arracher à ce lieu de délices, comment ai-je pu me séparer de cette chair chaude, de ces mains onctueuses, de cette bouche rouge, humide, et de cette gorge sombre ?

Les cinq hommes d'équipage m'accompagnèrent jusqu'au sas ; ils manifestaient une affection excessive, m'entourant de leurs bras. Les Zantiens n'avaient pas voulu troubler ces adieux. Elmanhe non plus. Ils me poussèrent dans l'hyperspatiale avec une rudesse bourrue...

J'ai mal à la tête. Cette douleur est passée par des alternatives aiguës ou faibles au cours de ces réminiscences ; maintenant elle s'intensifie progressivement. Mon séjour sur Zante a duré un mois. J'ai pu reconstituer les trois premières semaines. La dernière a laissé en moi les traces d'un torrentueux plaisir ; seulement le souvenir d'une extase, d'un délire, d'une ivresse.

Depuis ce matin, ma main gauche ne réagit plus ; je peux encore continuer de taper à la machine avec la droite. Ma bouche se tord en un rictus figé vers la gauche. Mon élocution devient très déficiente ; les mots se forment toujours dans mon cerveau, mais ma gorge et mes lèvres ne suivent pas ses impulsions et prononcent les syllabes en les déformant considérablement.

Il me semble entendre dans ma tête un autre bruit que celui de mes pensées, comme un vagissement bizarre qui s'atténue parfois comme sous l'effet d'un fading.

Et si les manifestations d'amitié de mon équipage au moment de l'adieu n'avaient été, en fait, qu'une manière de me conduire de force jusqu'au vaisseau spatial ? Ils m'auraient ainsi arraché des bras d'Elmanhe ! Pour quelle raison ?

Désormais je ne peux plus sortir de ma chambre, ma jambe gauche s'affaisse sous le poids de mon corps. Et pourtant la douleur dans ma tête s'apaise ; c'est maintenant comme un flou onctueux, une partie de mon cerveau qui s'enkyste dans le mou.

Le bruit s'est précisé ; il ressemble à une voix.

J'ai compris. Je vais être père. Le lobe droit de mon cerveau se transforme progressivement en fœtus. Et quand il naîtra, mon crâne éclatera comme un œuf. Ce sera un enfant droit, un Pensant. Mes compagnons sur Zante accoucheront de Sensibles ; ils ne sont sans doute pas destinés à devenir des envahisseurs.

Je ne vois plus, je ne pense plus, je vais dormir.

Si c'est une fille, qu'on l'appelle Minerve !

YVES DERMÈZE

L'enfant

L'homme avait à peine colonisé quelques planètes lorsqu'il fut brusquement coupé de ses bases. La Terre ne répondait plus. Or, si les hardis conquérants de l'espace (1) *avaient déjà commencé à se multiplier sur diverses colonies et avaient reçu à peu près tout le matériel nécessaire à la fabrication d'objets manufacturés, ils dépendaient totalement de la planète-mère pour les voyages spatiaux.*

Les quelques astronefs capables de revenir vers la Terre s'élancèrent aussitôt vers elle, mais on n'entendit plus parler d'eux. Beaucoup plus tard, on eut l'explication de ce silence : ils avaient atterri sans encombre, mais n'avaient trouvé sur III de Sol que ruines et désolation, *et avaient manqué de carburant pour repartir. Pendant des mois les membres des équipages avaient* erré à l'aventure, *recherchant les traces de la civilisation qui les avait* lancés à l'assaut *de la galaxie... Apparemment plus rien n'en subsistait. Quelques-uns survécurent aux attaques des Terriens dégénérés, et c'est par leur journal, quelques centaines d'années plus tard, que l'on put comprendre le Grand Cataclysme.*

La Terre avait été victime d'une double explosion nucléaire, survenant à peu près simultanément à l'est et à l'ouest du méridien zéro. On n'a jamais pu s'accorder quant aux raisons de cette catastrophe. Certains parlent de « coïncidence dans l'accident », d'autres d'attaque nucléaire suivie de représailles immédiates.

Quoi qu'il en soit, les retombées radioactives provoquèrent la mort de 95 % des habitants de la planète.

Quant aux survivants, leur descendance fut affectée par un étrange phénomène. L'acuité visuelle baissa dans de considérables proportions — *la vision humaine ne s'étendait guère, même en pleine lumière, au-delà de cinq ou six pas.*

En outre, le spectre des fréquences captées par l'œil humain fut profondément modifié. L'homme, devenu presque aveugle, commença

(1) Les expressions de ce genre sont (hélas !) la traduction littérale de l'Encyclopédie Galactique.

à voir certaines choses qui jusqu'alors lui étaient demeurées étrangères. Ce fut le cas de son activité cérébrale, qui apparut désormais sous l'aspect d'une « lumière » auréolant sa tête.

Des deux journaux personnels qui sont parvenus jusqu'à nous, il ressort que, pendant des années et des années, tout humain apparaissait aux autres comme une tête lumineuse dans les demi-ténèbres d'une vue défaillante et sans couleurs, limitée aux nuances du gris.

Il semblerait aussi que, parmi les clans de rescapés, chez lesquels s'était instaurée une vie sociale primitive, les « flamboyants », c'est à dire ceux dont l'activité cérébrale était importante, étaient considérés comme des ennemis.

(Encyclopédie Galactique, volume III de Sol).

Moi, quand une lumière s'allumait au loin sur la colline, je faisais comme les autres jeunes : je regardais. C'est quelque chose, une grande lumière. Ça attire. Les vieux disent qu'ils s'en sont approchés autrefois et que ça les a déçus. Le Solagar surtout, celui qui a dépassé cent ans. Il prétend même qu'il y avait moins de lumières autrefois, mais qu'elles brillaient davantage.

On ne peut pas juger, nous les jeunes. Mais il y a une chose certaine : quand on repère difficilement le gibier à cinq pas, une flambée de lumière, ça attire, je vous le répète.

C'est pourquoi j'y suis allé, essayer de voir de près celle qui a éclaté sur la colline. Moi avec Joss et Yolande. Entre parenthèses, Yolande devrait choisir parce que ça ne peut pas durer longtemps comme ça. Joss s'occupe un peu trop d'elle quand ils sont à dix pas — à deux Vues, quoi. Les autres ne s'aperçoivent de rien mais moi je les vois et ça me met en boule. Mes yeux ne sont pas fameux, je porte des lunettes. Et grosses. Mais ça ne fait rien, je vois plus loin que les autres.

Donc, on y est allés, vers la lumière sur la colline. Mon père, avant qu'on parte, disait comme ça :

— « Faites pas les imbéciles ! Croyez ce qu'on vous dit. On y est allés nous les vieux quand c'était encore permis. Qu'est-ce qu'on en a eu de plus ? Rien, et c'était déjà éteint quand on arrivait. Parfois il y avait des Noirs en uniforme, qui nous attendaient. Ce n'était pas beau à voir. Pas les uniformes, ça c'est toujours beau et j'aimerais en porter un... » (soupir) « mais quand j'ai demandé, on m'a dit que j'avais beaucoup trop vu de lumières dans ma jeunesse, que je m'étais beaucoup trop intéressé à elles et que je pouvais être heureux qu'on ne m'ait pas éteint, moi aussi...

» On les compte, ceux qui essaient de s'approcher des lumières. Et quand je dis « on les compte », ça signifie « on les fiche ». Vous pigez ? Ça vous poursuit ensuite pendant toute votre vie.

» En supposant, les gosses, que vous alliez là-bas vers la lumière. Vous arriverez, il n'y aura plus rien. Peut-être un peu de cendre. Y a eu des époques où on les brûlait. Ouais. Désormais on ne les brûle plus, on les éteint. J'sais pas avec quoi. Et j'sais pas qui. Oh ! surtout j'sais pas qui, ne me faites pas dire ce que je ne dis pas, gosses ! J'ai ma situation, moi, et qu'est-ce qu'on deviendrait si je la perdais, hé ! dites-moi ça ? Moi, je suis curieux autant que vous, mais faut donner un sens à sa curiosité. Les lumières, c'est pas bon pour la santé.

» Nom de Dieu, vous avez chaque soir la télé en rapproché et ça ne vous suffit pas ? Des lumières ! Je vous demande un peu ! J'ai pas envie de voir ici les Noirs et le Délégué.

» Vous allez me faire le plaisir de rester et de ne pas vous éloigner. Même toi, Joss. Même toi, Yolande. J'avertirai vos familles.

» Compris, gosses ? »

Tu parles, si on avait compris ! Quand on se met devant la télé en rapproché, c'est toujours la même chose. Voyage du Délégué. Conférence de presse du Délégué. C'est pas mal, la télé, mais ça manque de variété. Et de lumière aussi (au singulier, hé !). A trois pas, on ne voit plus l'écran. Faut se placer tout près et ça fait mal aux yeux.

C'est un peu pour ça qu'on est parti vers la colline : on n'avait pas envie de voir leur saleté de télé où il n'y a que des émissions en faveur du Délégué.

Père n'aurait pas dû me parler de sa situation. Parce qu'on sait bien nous, moi, Joss et Yolande, comme tout le monde le sait, que s'il pensait un peu plus à lui, un peu moins à moi (oui, oui, je m'en rends compte !), il aurait une autre situation... Et on se demande pourquoi il pense tant à moi ! Les vieux sont tous les mêmes. Ils se figurent que s'ils n'étaient pas là, nous, les jeunes, on ne s'en sortirait pas. Tu parles ! On saura faire sa place, bonnes gens, soyez tranquilles. On n'est plus des gosses, quoi !

D'ailleurs, des gosses, y en a plus. Même les tout petits qui... Ouais, ouais, je me comprends.

Il y a des gars au village qui ont leur lumière — je veux dire une lumière que l'on voit à plus d'une Vue, de toutes petites, rien de comparable à celle de la colline ! Une petite lumière douce et tranquille, qui s'efface avec timidité quand monsieur le Maire ou le brigadier des Noirs parle un peu fort.

Mais vous vous rendez compte, si j'avais réussi à rapporter celle de la colline ? Il pouvait toujours gueuler, le maire, et le brigadier aussi, pour qu'elle s'éteigne ! Ça c'était une lumière, une vraie.

Remarquez que ce que je dis là est idiot, et je le sais. Avec une lumière comme ça, je serais repéré tout de suite et on m'éteindrait, comme on a éteint tous les autres. Comment ? Sais pas.

Non, je vous jure, je ne sais pas comment ils s'y prennent, ceux du Délégué, ou les Noirs, qui sont chargés de les éteindre. Mais il faut croire qu'ils font drôlement vite ! Parce qu'on n'a pas perdu de temps, Joss, Yolande et moi.

On a couru en grimpant la colline, on a couru comme des dératés. Mais on ne l'était pas, dératés... Aussi à mi-chemin j'ai mis ma main sur mon côté et je me suis mis à rendre de la bile. Rien que de la bile. A midi, je n'avais pas voulu manger. (Parce que papa avait fait une sorte de rata, un ragoût noir comme la campagne à dix Vues, et il y avait des trucs qui nageaient dedans, on ne savait pas ce que c'était. J'ai rien dit, rien du tout, sauf que j'avais mal à l'estomac et que je préférais ne rien prendre. Il m'a regardé avec timidité, papa, mais il n'a pas insisté.)

Donc, moi je rendais de la bile, et Joss et Yolande, je ne savais pas ce qu'ils faisaient parce qu'ils avaient pris beaucoup de retard. Ils étaient au moins à vingt Vues en arrière. Vingt pour les autres, dix pour moi puisque, comme je vous l'ai dit, je vois deux fois plus loin que les copains... mais c'était encore trop.

Ça m'a fait quelque chose. Jaloux, que j'étais. Oh ! ce n'est pas que j'aime Yolande, mais je tiens à elle. Ce n'est pas commode, à l'âge que j'ai, de trouver une fille presque sans lumière qui vous suit dans le noir.

Alors, parce que je ne les voyais toujours pas arriver dans la nuit qui m'entourait et que je ne voulais pas ôter mes lunettes, je me suis mis en rogne et je les ai appelés. On sait bien que ça ne doit pas se faire ! C'est une façon comme une autre de convoquer tous les gars du Délégué et tous les Noirs.

Mais je ne pouvais pas m'en empêcher. La jalousie. Tout le monde sait ce que c'est. Quand j'étais môme, je piaillais aussitôt qu'un inconnu s'approchait de maman. Je ne pouvais pas admettre ça. Elle était à moi, rien qu'à moi.

Avec le temps, ça n'a pas changé. C'est Yolande au lieu de maman. Je sais très bien qu'elle et moi ça ne durera pas longtemps, peut-être pas même une saison puisqu'elle doit partir dans une Ecole, mais n'importe : ça me rend dingue quand elle s'éloigne avec un autre que moi.

J'ai crié. Pas longtemps tout de même, parce que la procession n'était pas loin, et je ne tenais pas à ce que les Noirs ou les gars du Délégué s'approchent de nous avec leurs boîtes à sons. Une sale invention, les boîtes à sons. Papa dit que, de son temps, on était beaucoup plus tranquilles parce qu'elles n'existaient pas encore. On pouvait gueuler tant qu'on voulait, et même « Le Général-Délégué est un fumier ! » ...quand les Noirs essayaient de vous

retrouver, ils perdaient leur temps. On se planquait dix Vues à gauche ou à droite et on se taisait. Fin de l'intervention des Noirs.

On prétend qu'autrefois, il y avait des trucs, des engins qui permettaient de lancer la lumière à distance. Papa dit qu'on les a essayés dix, cent, mille fois... Il n'en sort plus rien. Ou du moins on n'en voit rien sortir.

Un type qui est prof à la Fac soutient que la lumière d'autrefois en sort toujours, mais que c'est nous qui ne la voyons plus. Possible. A sa place, je ne le dirais pas trop fort : j'aurais peur de me faire éteindre.

De toute façon, ces vieux engins ont été abandonnés, mais les Noirs ont fini par inventer les boîtes à sons. Vachement sensibles, ces trucs-là. Si vous voulez leur échapper, faut rester tout à fait, mais alors tout à fait immobile !

A peine j'avais crié, voilà Yolande qui revient avec Joss. Ils me demandent en chuchotant ce qui m'a pris. Moi, je ne peux pas leur dire que j'étais jaloux, aussi je tends le bras et je souffle :

— « Ecoutez ! »

Pour ça, ils sont plus forts que moi, je suis obligé de le reconnaître. Je vois plus loin qu'eux, mais leurs oreilles valent mieux que les miennes. Ils se figent. Ils écoutent.

— « M... ! » il dit, Joss. « Ils sont à vingt ou trente Vues ! »

On s'est regardés tous les trois, et on s'est compris. Pas possible de laisser passer ça. Pour la première fois, on pouvait savoir comment les Noirs éteignent les lumières. Plus tard, bien plus tard, j'ai su qu'ils disposaient de plusieurs moyens, mais ce jour-là on pensait qu'ils les éteignaient toutes de la même façon.

— « On y va ? » je fais.

Yolande soupire et hausse les épaules.

— « Tu sais bien que ce n'est pas possible. »

— « Ah bah ? »

Je vous le jure, j'avais tout à fait oublié que Yolande et Joss ne savent pas *dérayer* et donc que les Noirs peuvent repérer leur faible lumière. Pendant dix secondes, je suis resté ahuri, puis j'ai compris, et j'ai un peu hésité parce qu'il y avait Yolande et qu'elle allait rester seule avec Joss.

Mais je crevais d'envie de savoir comment les Noirs éteignent les lumières. Et d'ailleurs, Joss et Yolande avaient beaucoup trop peur pour faire autre chose que de se serrer l'un contre l'autre.

— « Moi, j'y vais, » je dis.

Ils ne répondent rien. Ça m'irrite un peu. Toujours pareil. Parce que je peux *dérayer*, ils se figurent que je ne risque rien ! Et les boîtes à sons ? Je ne peux pas les bouffer, non ?

Je m'éloigne doucement en direction du bruit. Quand j'arrive à deux ou trois Vues, et avant même de discerner quelque chose, je

déraie. On ne sait jamais s'il y a pas parmi les Noirs un gars dans mon genre, capable de voir au-delà de la normale.

C'est reposant, de *dérayer.* Il suffit de cesser de penser, voilà tout. Vous continuez à voir, à entendre, à sentir. Vous enregistrez tout ça. Mais vous n'y pensez pas. Et vous devenez complètement invisible car votre lumière personnelle est tout à fait éteinte. Dès lors, vous pouvez vous approcher très près de quelqu'un, à la limite d'une Vue. Joss et Yolande, et dix autres que je connais, ont essayé dix fois, cent fois. Pas possible. Leur lumière ne s'éteint pas. Peut-être qu'ils sont plus intelligents que moi... ça me surprendrait tout de même !

Donc, je déraie et je continue à m'approcher. Autrefois il paraît, d'après les vieux-vieux, que ça ne se passait pas comme maintenant. Plus on se rapprochait, plus on devenait visible... et mieux on voyait. Paraît qu'à cette époque il y avait de la lumière partout, même en dehors des objets !... C'est idiot bien sûr, ça ne peut pas se produire. Là où il n'y a rien, il ne peut pas y avoir de lumière. On me l'a assez expliqué en classe de physique : la lumière ne peut provenir que d'un corps activé, et sa limite de pénétration est très faible.

Mais les vieux racontent n'importe quoi !...

Je me suis allongé, et j'ai commencé à ramper quand j'ai vu qu'ils étaient une vingtaine. Vingt Noirs, vous vous rendez compte ! J'ai pensé aux boîtes à sons, mais je me tenais tranquille, avec un brin de thym qui me chatouillait le nez. Il y aurait du lapin par ici que ça ne m'étonnerait pas. Mais les lapins, tu parles !... Ils vous repèrent à dix ou vingt Vues, même si vous ne faites pas de bruit. A croire qu'ils voient dix fois mieux que nous !

Tiens, ça me rappelle une histoire de soleil. Tout le monde sait que la Terre, planète tourne autour du Soleil, étoile. On a retrouvé ça dans les livres anciens, et le Soleil, les gens arrivent à le voir certains jours. Pas brillant, soit. Mais tout de même quelque chose d'un peu lumineux dans le ciel noir. Oh ! pas comme la lumière au-devant de laquelle on s'est précipités, Joss, Yolande et moi. Mais enfin ils le voient. Bon, je veux bien. Mais ils se demandent, les gens, pourquoi les Anciens parlent de millions de soleils, qu'ils appellent « étoiles » ? C'est idiot. Ils étaient cinglés, les Vieux, pas de doute, qu'ils pensent. Et moi je rigole.

Raisonnement des gens... Il y a un type, chez les savants, qui prétend que le soleil en question, visible quand il n'y a pas la moindre brume, était autrefois nécessaire à la vie. Autrefois, possible. Aujourd'hui, quelle blague ! On vit bien, nous. Et du soleil, on n'en a pas. Ce savant-là a essayé de recouvrir des salades avec une bâche noire. Qu'est-ce que ça changeait pour les salades ? Ça

ne voit pas les lumières, une salade ! Et même si ça les voyait, qu'est-ce que ça modifierait ?

Eh bien, ses salades, au type, elles sont d'abord devenues toutes blanches, et puis elles ont crevé. Là où il n'y avait pas de bâche, elles étaient grises comme d'habitude, et bien vivantes. Vous me direz qu'on peut discuter, que le Soleil, guère plus actif qu'une lumière humaine — comme celle du Délégué par exemple — n'a rien à voir avec la pousse des salades, et que...

Heu... heu... Moi, je rigole encore !... Revenons à notre histoire.

Une vingtaine de Noirs en uniforme, poussant devant eux un type de l'âge de papa. Vieux, quoi. Trente, quarante. Ils avaient camouflé sa tête sous un de leurs casques, *et vous savez que les casques des Noirs sont tout à fait imperméables à la lumière.* On ne voyait plus rien, bien sûr.

Je les regardais — je ne sais pas trop si c'était avec envie ou avec haine. Les deux peut-être. S'ils m'acceptaient à l'Ecole des Noirs, je les envierais. S'ils me refusaient, je les haïrais. Bizarre, à quoi ça tient, l'orientation d'un jeune. Mais moi je m'en rends compte. S'ils ne me veulent pas, je les hais. S'ils m'acceptent, je les bénis...

Je me demande si ça n'a pas toujours été comme ça.

Ils ont un uniforme classique, ces Noirs-là. Un casque, qui dissimule leur lumière et descend le long des mâchoires jusqu'au menton. Une trouvaille, ce casque ! Au-delà d'une Vue, on ne sait pas qu'ils sont là et ils peuvent entendre tout ce que vous racontez. Une veste gris sombre, serrée à la taille par un ceinturon de cuir auquel est fixé l'aveugleur réglementaire — celui dont l'éclair vous empêche de voir quoi que ce soit pendant cinq minutes au moins. Une culotte gris foncé, dont le bas disparaît dans les bottes de caoutchouc noir... Des gants sombres.

Moi, je vous l'affirme, à une Vue un Noir passe tout à fait inaperçu, et c'est pour ça qu'il est dangereux... et maître du pays !

L'homme, devant, celui qu'ils poussaient, je ne l'aimais pas. Les Noirs non plus, je ne les aime pas, mais tout de même, ils se rebiffent. On sait de quoi ils sont capables dans les bagarres. Des durs. Tandis que leur prisonnier... Oh ! là, là, bonnes gens ! C'était un vagabond, pas de doute. Vêtements déchirés, pieds nus... Un collier de barbe qu'il n'avait pas entretenu depuis des semaines... La tête basse... Tout à fait l'air d'un vaincu.

Et moi, je n'aime pas les vaincus. On ne peut pas les aimer, puisqu'ils ont tort. Si toutes les Grandes Lumières sont comme ce type abattu, c'est perdu d'avance et je préfère me ranger du côté des Noirs. Mais enfin, vous y comprenez quelque chose, vous ?

Plus la lumière brille, plus ils sont intelligents. Les Vieux le disent, et le Délégué aussi. Avec une petite restriction pour le Délégué : à partir d'un certain niveau, disent les toubibs, la lumière indique un détraquement mental. Et comme le Délégué est le plus lumineux des Sensés, ceux qui flamboient plus que lui sont des cinglés.

Jusqu'à présent, je ne l'avais pas cru. Je ne suis plus un gosse et je comprends bien qu'un Délégué cherche à se maintenir au pouvoir. Pour ça, il fait éteindre ceux qui brillent plus que lui. C'est humain, non ?

Mais à ce moment-là je me suis dit que le Délégué avait peut-être raison. Après tout, si ces Flamboyants étaient très, très intelligents, est-ce qu'ils se jetteraient dans les pattes des Noirs ? Et même si on les prenait, est-ce qu'ils se laisseraient éteindre sans réagir ?

En vérité, je vous le dis, ces gens-là sont des vaincus d'avance et donc ils ne sont pas intelligents. Comme dit le Délégué, ce sont des cinglés. Quand on a une lumière, aussi faible qu'elle soit, on se bat pour la conserver. Et moi je me battrais s'il le fallait, malgré mes lunettes.

Le type, il continue à trébucher, et il tombe, et il se relève en marmonnant.

Un vaincu, je vous dis. Je regrette de m'être déplacé pour voir ça.

Là, je dois reconnaître que j'ai perdu à demi mon contrôle. Depuis un bon moment je m'étais remis à penser et donc, sans m'en rendre compte, j'avais cessé de dérayer. Et les Noirs ne sont pas aveugles, croyez-moi ! Ils n'avaient rien dit, rien manifesté, mais tout à coup — toujours parce que je vois un peu plus loin que les autres — j'en ai vu quatre qui s'étaient écartés de la colonne et qui venaient vers moi.

Quatre, ils étaient. Pour un gars de quinze ans ! Ça me flattait. Puis je me suis dit que l'un d'eux avait entrevu un peu de ma lumière au moment où je cessais de dérayer, et que par conséquent ils ne savaient pas si j'avais quinze, ou trente, ou soixante ans !

J'ai redérayé et j'ai commencé à reculer vers les copains qui m'attendaient. Trop tard. Les Noirs étaient entre eux et moi. Alors j'ai tenté le tout pour le tout. Reculer, pas possible. Donc, aller de l'avant. Dans les bouquins de propagande que distribuent les Noirs, c'est un des principes : avancer même au risque d'y laisser la peau, quand on ne peut pas reculer. Il y a quelques années, ça me faisait rigoler, ce « principe », parce qu'il me semblait que, devant un danger, il n'y avait que deux possibilités : avancer ou reculer. Depuis quelques mois je sais que la plupart des gens préfèrent attendre sans bouger.

Il faut croire que les bouquins de propagande avaient porté leurs fruits car je me dis : « Pas possible de reculer, donc tu avances ! »

Alors je me lève, je cesse à moitié de dérayer et, mains aux poches, je vais vers le groupe. Les Noirs qui essayaient de me repérer me voient alors, mais ils sont beaucoup trop disciplinés pour appeler ou même pour foncer sur moi sans ordres.

Ils se contentent de me suivre.

J'arrive devant le prisonnier. Moi, je vois toute la file des Noirs qui l'escortent, mais le gars, lui, ne les voit pas. On dirait qu'il est dans un rêve. Il doit croire qu'ils ne sont que trois ou quatre et qu'il a encore ses chances car il marmonne entre ses dents, sur un ton de douleur :

« O mon Père ! »

C'est écœurant. Moi j'ai vu et entendu, comme tout le monde, des gens qui souffraient — et qui mouraient. Comme les Simons quand ils n'ont pas vu assez tôt l'arbre qui leur tombait dessus. Comme les Barbas quand ils ont voulu faire un essai avec un des vieux engins d'autrefois et qu'ils sont entrés à toute vitesse dans un arbre. C'est fou ce que les arbres peuvent être dangereux ! Faut dire que, pour les deux Barbas, ce n'était pas volé. Pourquoi étaient-ils allés reprendre au musée une « automobile » que personne ne peut conduire ? On prétend qu'autrefois... Mais les gens hurlent que c'est idiot ! Qui pourrait rouler à cent à l'heure — cent, vous vous rendez compte ! — sur nos routes ? Paraît qu'autrefois on voyait à cent et même à deux cents Vues ! C'est forcément des blagues, qu'ils disent.

Bon. Le gars, il marmonne : « O mon Père ! » Et c'est du chiqué. Parce que, lorsqu'on souffre, et surtout quand on va mourir, on pleurniche toujours « Maman ! » J'en suis sûr, si je savais que je vais mourir, j'appellerais « maman ! » Le type, il appelle son père. Chiqué.

C'est ça qui m'a mis en rogne contre lui. Ça, et puis le fait que les Noirs étaient juste derrière moi, et que je n'avais pas envie qu'ils me mettent à l'observation.

Je me suis placé sur le passage du type et j'ai crié :

— « Salaud ! »

Et je lui ai craché au visage. Un vrai crachat, gras et gluant, pas un petit jet de salive.

Il n'a rien dit. Il a baissé la tête et il a continué à marcher. J'ai vu alors vaguement qu'il portait un truc sur l'épaule, une espèce de poutre dont, à ce moment, je n'ai pas noté la forme. Il allait. Moi je rigolais. Pauvre andouille ! Avoir une lumière comme ça et tomber entre les mains des Noirs !

Parce qu'il continuait à avancer, courbé, prêt à dégringoler, j'ai

eu une idée. Il y avait à terre une branche morte. Je la lui ai lancée dans les pattes.

Il s'est cassé la gueule par terre. J'ai bien rigolé pendant qu'il essayait de se relever et que le sang pissait sur son menton.

— « Bouge plus, môme ! » il m'a dit le Noir.

Je crois que ça ne lui avait pas plu que je lance un bâton dans les jambes du prisonnier. Toujours est-il que, alors que les autres s'éloignaient avec le type et sa croix (j'avais fini par voir que c'était une croix), il est resté près de moi. Maussade comme tous les Noirs, silencieux et menaçant.

« On dirait que ça te fait plaisir d'insulter les prisonniers, » il me dit.

Il tombait bien. Moi, bonnes gens, ça fait longtemps que je réfléchis à des tas de choses et j'ai beau n'avoir que quinze ans, je sais que je réfléchis mieux que les autres, comme je vois mieux qu'eux. Les salades de papa, ça fait beau temps qu'elles me font rigoler : « Il faut être honnête. Il faut être juste. Il faut être accueillant avec les faibles, etc. » Vous y croyez, vous ? Quels sont les maîtres du monde ? Les Noirs. Et croyez-moi, en tant qu'honnêtes, justes et accueillants... Laissez-moi rigoler ! Ça prouve que papa se fourre le doigt dans l'œil et que ce n'est pas de cette façon qu'on réussit dans la vie. Si vous voulez une preuve, regardez-le : depuis que je le connais, il se crève au boulot, et on ne mange pas tous les jours du rôti...

— « Quand c'est un prisonnier comme les autres, » je dis, « je m'en fous. Mais quand c'est un type qui a une lumière exagérée... ça ne me plaît pas du tout. »

Il me regardait, le Noir, comme s'il allait me bouffer.

— « Que veux-tu dire par là ? »

Je lui ai fait le sourire du samedi soir, quand on ne veut pas que le prof vous colle pour le dimanche.

— « Vous me prenez pour qui ? » j'ai dit. « Pas de blagues : mon père est inscrit aux Amis du Délégué et ce n'est pas avec moi que le Général-Délégué aura des ennuis. »

Le Noir s'amadoue un peu.

— « Explique-toi. Les gens qui ont une lumière exagérée, ça ne te plaît pas ? »

— « Oh ! non, alors ! »

— « Pourquoi ? »

J'ai plutôt envie de rigoler, parce que je connais la réponse depuis longtemps : depuis que nous, les gosses, on a appris à comprendre ce que les Noirs ont dans la tête.

— « Voilà, » je dis en serrant les dents. « Moi aussi j'ai une

lumière, et vous aussi, et tout le monde. Mais ça me fait râler quand un gars que je connais pas a une lumière plus forte que la mienne. Je lui casserais la gueule avec plaisir. »

— « C'est humain, » dit-il avec intérêt. « Alors ? »

— « Quand je vois, comme tout à l'heure, une lumière sur le coteau, une lumière qu'on voit à mille Vues... Vous vous rendez compte ? Je fonce ! »

— « Parce que tu détestes cet homme ? »

— « Et comment ! »

— « C'est-à-dire que, si tu courais sur lui, ce n'était pas pour l'aider ? »

Je sursaute et je le regarde avec défiance :

— « Vous êtes cinglé, non ? Vous n'avez pas vu comment je lui ai lancé une branche dans les pattes ? »

— « C'est vrai, » il fait. « C'est vrai. »

Le groupe a continué à marcher, et on s'est mis à le suivre à quelque distance. Mais le Noir est encore indécis. Ma parole, il est drôlement futé pour un Noir...

« Dis donc, gamin ? Tu hais les lumières plus fortes que la tienne... Mais alors, le Général-Délégué ? »

Bien entendu, j'attendais la question. Avec un fier sourire, je lui ai récité tout le début des œuvres du Général-Délégué. Il a hoché la tête et m'a accompagné de sa voix de basse pendant que le prisonnier retombait, se relevait encore, comme à bout de forces, avant de reprendre sa marche.

Quand on est arrivés à « *Le Général-Délégué est un père pour le peuple. Sans lui les Grandes Lumières s'empareraient du pouvoir et les Petites Lumières souffriraient* », le Noir m'a dit :

— « Le crois-tu vraiment ? »

Je l'ai regardé droit dans les yeux avec, si vous pigez, quinze ans d'enfant dans mon regard.

— « Qu'est-ce que vous voulez dire ? » Et, soupçonneux : « Et vous, vous doutez du Général-Délégué ? »

— « Non, non ! Pas question ! »

Il avait peur que je le dénonce. Ça aurait mal tourné pour moi, mais il en serait toujours resté quelque trace dans son dossier. Il n'a pas intérêt à asticoter un jeune gars qui connaît si bien les œuvres du Général-Délégué. Du coup, il change de thème.

« Quel est ton nom ? »

— « Michael. »

Il ne me demande même pas mon numéro civique.

— « Dis donc, Michael, est-ce que tu as posé ta candidature à l'Ecole des Noirs ? Tu raisonnes à merveille pour ton âge. Trois ans d'études. Et quand tu sors, l'uniforme... »

— « Non, » je dis. « Je ne l'ai pas fait. »

— « Et pourquoi ? »

Je joue là une terrible partie, et je le sais, bonnes gens ! Pour la première fois je discute seul à seul avec un Noir... Et je suis prêt à ça depuis des mois. Bien sûr, il y a un danger : que je tombe sur un imbécile. Et il y en a, chez les Noirs !

— « J'ai pas osé, » je dis. « A cause de mes lunettes. »

— « Qu'est-ce qu'elles ont, tes lunettes ? »

— « Elles sont épaisses. Ma vue n'est pas fameuse à courte distance. »

Il me retire mes lunettes, les plante sur son nez, fait la grimace.

— « Ouais, » il grogne. « Ouais... Evidemment ! »

Pauvre imbécile ! Comment devinerait-il la comédie que j'ai dû jouer pour que le spécialiste me donne ces verres ? Ils me sont tellement utiles pour ne pas me trahir ! Avouer que je vois à deux Vues, à trois, soit. Mais la vérité, non, jamais. *Ils me crèveraient les yeux.*

« Ouais, » il répète. « Evidemment, avec ces verres, tu ne peux pas voir l'arbre, là-bas, à gauche. »

C'est un piège qu'il me tend, mais faut que je gagne. *Faut que je sois admis parmi les Noirs, que j'aie leur casque. Je ne peux pas continuer à dérayer toute la journée, jusqu'à ce que je m'endorme, de façon à rendre ma lumière acceptable.* Pas possible. Je finirais par me trahir. Et pour une fois que je suis seul à seul avec un Noir...

— « L'arbre ? » je réponds tout naturellement. « Avec les lunettes, non, bien sûr, je ne le verrais pas. Mais comme ça, sans lunettes, je vois très bien que c'est un tilleul. »

— « Nom de Dieu ! » il fait.

Il me rend mes lunettes, il me regarde comme si j'étais une bête curieuse.

« Nom de Dieu ! » il répète. « Un trois-Vues, et personne ne le savait ! »

Il me harponne le poignet, serre avec dureté.

« Comment se fait-il qu'on ne t'ait pas déclaré à la Commission ? »

— « Je ne l'ai jamais dit, » je fais.

— « Quoi ? Mais puisqu'on t'a donné des lunettes ? »

Mon sourire angélique numéro un :

— « Je voyais mal de près. Le spécialiste a essayé des verres et m'a donné ceux qui s'accordaient le mieux à ma vue. Mais il ne m'a jamais demandé si je voyais de loin. Vous savez, les spécialistes, ils cafouillent, comme tout le monde. »

Là, pas de doute pour le Noir, qui en sait un bon bout à ce

sujet. Tout le monde s'en plaint, des spécialistes. Plus tard, quand je serai quelqu'un, j'essaierai de définir le pourquoi de la chose.

A voix très basse, le Noir me demande :

— « Tu peux dérayer, n'est-ce pas ? »

Pas de réponse. Mais il a compris.

« Tu te rends compte, môme ? A quinze ans, t'es un Trois-Vues et tu déraies ! Comme ça, naturellement ! Et il y a des Noirs qui passent des années avant d'en arriver là ! Môme, je ne veux pas t'influencer, mais... »

Il se tait, me regarde en dessous. Je dis :

— « Ça signifie quoi, vos salades ? »

— « T'as pas pigé ? Rien que parce que tu es Trois-Vues et que tu déraies, tu entres directement, sans concours, à l'Ecole des Officiers. Trois mois après, t'as tes galons, et moi je n'ai plus qu'à me mettre au garde-à-vous. Tu piges ? »

Il y a de l'amertume dans sa voix quand il ajoute :

« Mais moi, il a fallu qu'ils me fassent des séries de piqûres pour que je voie comme toi... Et dérayer, je sais, mais pas plus de deux ou trois minutes. Et toi ? »

Je hausse les épaules :

— « Une heure, s'il le faut. »

— « Dis donc, » il fait, admiratif. « Une heure ? Comme Josiah ? Tout comme Josiah (1) ! Oh ! dis donc, môme, à vingt ans tu seras à l'Etat-Major du Délégué, pas de doute ! »

Qu'est-ce qu'il dirait si je lui révélais la vérité ! Dérayer pendant une heure ? Tu parles ! C'est pendant des mois que j'ai dérayé... Oui, depuis plus d'un an. Parce que j'ai peur de ma lumière. Elle s'est développée avec une telle rapidité que, d'instinct, je me suis habitué à dérayer sans arrêt, du réveil au sommeil. Plus ou moins, bien sûr...

Grâce à ça, personne ne connaît ma vraie lumière. Heureusement. Avec orgueil et terreur, je me dis qu'elle est comparable à celle du type qu'ils vont éteindre.

Mais moi, je ne suis pas un Flamboyant. Pas si bête.

Ce qu'il me faut, c'est un casque protecteur, le casque des Noirs. Là-dessous ma lumière pourra se développer sans que je gâche mes forces à dérayer pour l'effacer. Et je pourrai enfin *penser*, réfléchir et ne plus agir comme un gamin.

Un casque de Noir... Mais si mon compagnon dit vrai, ça paraît tout à coup si facile !

« Ça y est, » je me dis. « J'ai gagné ! Je ne me suis pas trop découvert, et j'aurai le casque qui masque la lumière... »

---

(1) Josiah est le chef d'E.M. du Général-Délégué. Très populaire parmi les Noirs.

A ce moment-là, je remarque que le Noir n'a pas cessé de me regarder avec un drôle de sourire.

— « Ça te plairait, hé ? » il me fait.

Je réponds « oui ». Pas trop fort, parce que ça me gênerait si Joss et Yolande entendaient. Bien sûr, ce sont des minus... Tout de même, on a été copains. Mais ils sont loin, Joss et Yolande. Probable qu'ils ont décampé avant que les Noirs s'approchent de moi.

« Dis donc, » dit le Noir à voix basse. « Mon nom, c'est Cincina, et je ne suis que chef de groupe. Si un jour tu peux m'aider... »

C'est là que, pour la première fois, je suis sûr qu'il prend l'affaire tout à fait au sérieux, qu'il ne m'a pas raconté de blagues. Je ne réponds rien, mais je cligne de l'œil vers lui.

Il reprend, tout heureux :

« Quand on aura éteint ce type, tu viendras avec moi. Je veux que tu fasses ta demande d'admission à l'Ecole d'Officiers devant moi. Parce que, si on se fie aux parents... Les trois quarts sont des dégénérés, qui espèrent que les Lumières prendront la direction du monde ! »

Comme on a pressé le pas depuis un moment, on a rattrapé les autres. Il me montre le prisonnier, qui, sa croix sur l'épaule, tombe pour la six ou septième fois :

« Tu te rends compte ? Ça, diriger des milliers d'hommes dignes de ce nom ? »

Je suis d'accord avec lui. Ces Flamboyants-là, qui se laissent maltraiter sans réagir, c'est pas des hommes. Et sans que je sache pourquoi, je dirais : « Surtout celui-là. » Il y a quelque chose en lui qui n'est pas humain.

Donc, je ne réponds pas au Noir, mais je pense comme lui à ce point de vue-là. Vous, les Flamboyants, si vous tenez à modifier le monde... pas même à en prendre la tête, mais à le rendre différent... changez de méthode. Depuis plus d'un an que je freine ma lumière, j'ai compris que les hommes sont lâches, que les hommes sont paresseux, que les hommes sont stupides, que les hommes sont avares... Oh ! pas la peine d'aller plus loin. Ils sont tout, sauf ce qu'ils prétendent adorer dans leurs temples.

Et c'est pour ça que, depuis des mois, je cache ma lumière, et que je continue à penser et à m'exprimer comme un gosse.

On a pris beaucoup de retard pendant qu'on discutait, le Noir et moi, aussi quand on arrive au sommet de la colline, les autres sont en train d'éteindre le Flamboyant.

Le Noir me dit :

— « C'est la première fois qu'on essaie ce truc. D'habitude, on

ne l'emploie que pour les voleurs, les larrons et ceux qui ont insulté le Général-Délégué. Toi qui es un gars à la page, tu vas voir, c'est marrant. »

Je veux bien que ce soit « marrant », mais pour le moment je ne suis pas dans mon assiette, au point que j'éprouve des difficultés à adoucir ma lumière. Ce n'est pas facile de dérayer sans interruption quand on est vraiment ému.

Les Noirs ont planté la croix, le pied coincé entre trois rochers, et ils sont en train d'y clouer le type. Tout simplement. Les pieds sur la barre verticale, les mains sur la barre horizontale. Du fond de je ne sais où, remonte dans mon souvenir une vision identique — mais où ? mais quand ?

L'homme ne hurle pas. Il geint, lamentable. Je ne sais où les Noirs ont trouvé ces énormes clous. Peut-être qu'ils en portent dans leurs poches, en prévision... Mais ils n'ont pas de marteau et ils frappent avec des pierres. De temps en temps ils manquent leur coup, et la pierre vient écraser les doigts ou le poignet du type.

Je crois d'ailleurs qu'il s'est évanoui. Son menton repose sur sa poitrine, et il ne bouge plus.

Les Noirs reculent et se mettent à rire. Moi, je n'y parviens pas, bien que j'aie conscience que mon compagnon m'étudie avec une attention gênante. Tu parles ! Il voit en moi son avancement...

— « Dix minutes, » il dit, « et le voilà éteint... définitivement. »

— « Pourquoi vous ne l'éteignez pas d'un seul coup ? »

Ma voix chevrote un peu.

— « Jusqu'à présent, » fait le Noir, « c'était ce qu'on faisait. Mais ça devient monotone. Ça n'a pas de charme, tu piges ? Il n'y a pas de spectacle ! »

Il tourne la tête mais je sens qu'il m'observe toujours.

« Pour toi, bien sûr, c'est différent. Tu n'en as jamais éteint aucun. Si tu veux essayer, je n'y vois pas d'inconvénient, les copains pas davantage. »

Il les interpelle, ses copains :

« Pas vrai que vous êtes d'accord si ce jeune gars veut s'amuser à éteindre ce type ? Faut que je vous dise que c'est un Trois-Vues et qu'il déraie quand il veut et comme il veut !

Les autres m'entourent, me regardent avec incrédulité. Moi, j'ai retiré mes lunettes pour voir exactement ce qui se passe.

On est tout en haut du coteau. Dans le ciel courent de gros nuages gris. Ils ne les voient pas, ces nuages, les Noirs, pas plus qu'ils ne devinent le soleil dont je discerne la place à travers la brume. Qu'est-ce qu'ils diraient, qu'est-ce qu'ils feraient s'ils savaient que lorsque j'ôte mes lunettes, je vois non pas à deux ou trois

Vues, mais à cent, et davantage ? Et que je n'ai pas cessé de dérayer, comme chaque jour, depuis que je me suis réveillé ce matin ?

Ils me crèveraient les yeux et ils m'éteindraient, c'est sûr.

— « Alors ? » il fait, le Noir. « Tu te décides ? »

Je remets mes lunettes. Plus de nuages, plus de soleil. La pénombre partout.

Le crucifié lève la tête et gémit. C'est ça qui me décide. Je n'ai aucune estime pour lui (tous ces Flamboyants sont idiots de se laisser prendre si facilement !), mais il souffre.

— « Pourquoi vous lui avez mis un casque ? » je demande.

Le Noir me dit :

— « C'est l'ordre. On craint les rassemblements de curieux. »

— « Mais maintenant il a perdu beaucoup de sang et il est déjà aux trois quarts éteint ! Je voudrais voir ce qui reste de sa lumière. Vous ne voudriez pas l'ôter, le casque ? »

— « Fais-le toi-même, gars ! » répond le Noir.

Il veut savoir si j'aurai le courage de... C'est un test, quoi !... S'il se figure que je vais me dégonfler !

Je monte sur le rocher le plus haut, je tends la main, j'ôte le casque. La lumière du crucifié clignote avec une sorte de désespoir. Elle dépasse à peine la normale.

Il ouvre les yeux, le type, et il me voit. Il sourit.

— « Ah ! oui, » il murmure. « Les enfants... Laissez-les venir à moi ! »

Puis il gémit et supplie son père. Comme si son père y pouvait quelque chose !

Je suis descendu, je suis revenu près du Noir. Dans la main, je serre une grosse pierre.

— « Ça sera le premier que j'éteindrai ! » je crie. « Il y en aura d'autres ! »

J'ai lancé la pierre.

Je l'ai touché sur la tempe et tout de suite il a cessé de gémir. Son menton est retombé sur sa poitrine, et sa lumière s'est éteinte. Complètement. Et croyez-moi : il ne dérayait pas.

— « Ça, c'est du boulot, petit gars ! » a dit le Noir, radieux.

Il avait peut-être encore quelques doutes. Fini. Et du même coup le Flamboyant a cessé de souffrir.

« On va aller à l'Ecole, je te ferai inscrire d'office. T'es d'accord, non ? »

...Et comment, que je suis d'accord ! Attendez que je sois officier, et casé à l'Etat-Major du Général-Délégué, et vous verrez ce que je vais en faire, moi, Michael, de votre monde aveugle !

Comme on redescendait le coteau, j'ai ôté mes lunettes. Le soleil flamboyait derrière la croix — ce soleil que les autres voient à peine. Loin, très loin, j'ai vu Joss et Yolande, blottis l'un contre l'autre. Ça ne m'a fait ni chaud ni froid. Je n'ai plus le temps d'être jaloux. Adieu, les gosses. C'est *le monde* que je veux conquérir.

MARTINE THOME

La chance

Ne t'inquiète pas trop, m'as-tu dit doucement avant de t'envoler vers les étoiles : il y a une chance sur cent pour que je ne revienne pas. Puis tu es parti, dans un de ces sourires dont tu as le secret, et la porte du sas s'est à jamais fermée. J'ai couru, sans me retourner, en me bouchant les oreilles — comme si cela servait à quelque chose — comme s'il était possible de ne pas entendre l'envol d'une fusée.

Dès lors, je me suis efforcée de suivre ton ultime conseil. C'est facile. La vie se poursuit aisément, sans qu'on y prenne garde. Elle demande peu d'efforts et d'attention ; en vérité, elle coule toute seule, la vie. Si vite que l'on oublie souvent de refermer les doigts pour l'empêcher de s'échapper. Et j'ai attendu, confiante, ou semblant l'être.

Puis un jour, un jour tout semblable aux autres, j'ai compris que je ne te reverrai plus. Tu n'avais pas dit « il y a quatre vingt-dix-neuf chances sur cent pour que je revienne », mais « il y a une chance sur cent pour que je ne revienne pas ». C'est cette chance que tu étais allé chercher jusque dans les étoiles. A force de prospecter de systèmes en systèmes, il était impossible que tu ne la trouves pas, cette race que tu attendais depuis si longtemps. Je n'avais alors aucune idée, et toi non plus, de ce que tu découvrirais, mais j'eus la certitude que cette fois-ci tu parviendrais au bout de ta quête.

Pendant de longues années terrestres, on ne sut plus rien de toi. Pourtant de nos jours les distances stellaires se franchissent aisément, et les messages ne s'évaporent plus dans l'éther comme aux premiers temps de la navigation. On finit par te porter officiellement disparu et l'on s'étonna lorsque je refusai les bénéfices de cette situation. Le représentant du gouvernement en conclut que la douleur avait dû m'égarer l'esprit. Pourtant, je n'avais jamais été aussi lucide. Mais je tenais à recevoir personnellement les nouvelles qu'une fois ou l'autre tu finirais par m'adresser. Je voulais demeurer seule juge de leur teneur, décider moi-même si l'huma-

nité tout entière les méritait ou si elle ne devrait jamais en avoir connaissance. Il ne fallait pas que les autres viennent en conquérants gaspiller et écraser ta chance, si tu l'avais enfin rencontrée. Cela, je pouvais encore le faire pour toi. C'était bien peu de chose en vérité, mais on ne doit pas faillir à la dernière tâche qui vous est dévolue. Je me devais de contribuer à conserver ta chance intacte, puisque moi j'avais perdu la mienne.

Le message arriva, qui me donna raison. Tu l'avais trouvée, ta race aimante et douce, loin, très loin, aux confins de la galaxie. Un autre que toi eût pu les prendre pour de simples algues et décréter leur planète au stade purement végétal. Elles étaient longues et souples, merveilleusement minces, de tailles diverses, leur corps d'un bleu vert tirant sur le turquoise et fonçant avec les années. Une sorte de duvet spongieux les recouvrait des pieds à la tête, si l'on peut s'exprimer ainsi, car, en réalité, elles n'avaient ni pieds ni tête. Ce qui ne les empêchaient nullement de se comporter en êtres pensants et civilisés. Puisant leur subsistance dans le sol, elles se déplaçaient par lévitation, réinstallant leurs pseudopodes là où elles se trouvaient et semblant apparemment immobiles. Il était très difficile de découvrir le sens de leurs activités, bien qu'il soit évident qu'elles obéissaient à un ordre général et n'agissaient pas sans but. Une impression de plénitude et d'équilibre se dégageait de la planète entière et tu mis longtemps à en percevoir la raison. Elles communiquaient entre elles par émission d'ondes qui impressionnaient leur système nerveux ; et ce sont ces ondes qui exerçaient sur toi un pouvoir apaisant.

Lorsqu'elles eurent fini, à ton insu, de sonder ton esprit, elles tentèrent d'entrer en communication avec toi. Peu à peu des images se formèrent dans ton cerveau, s'infiltrant parmi tes propres pensées, en surimpression d'abord, puis s'imposant d'une manière si forte qu'il t'était impossible de les ignorer. C'est ainsi que débuta votre dialogue. Très vite tu t'aperçus qu'elles te connaissaient déjà fort bien, qu'elles avaient compris et admis tes besoins, tes désirs, tes curiosités, et qu'elles s'efforçaient de les satisfaire.

Etant elles-mêmes hermaphrodites, elles se reproduisaient par scissiparité lorsqu'elles jugeaient le moment opportun, afin de maintenir un niveau de population quasi constant sur leur monde. Une brise légère, qui soufflait presque sans discontinuer à la surface de leur planète, ébouriffait légèrement le duvet qui les recouvrait et leur procurait ainsi une parfaite jouissance. Quand elles s'aperçurent qu'il n'en était pas de même pour toi, elles se laissèrent volontiers caresser et se lovèrent autour de toi, emprisonnant les parties sensibles de ton corps dans une chaude étreinte merveilleusement douce, le duvet de leur peau s'agitant perpétuel-

lement à ton contact et éveillant en toi mille sensations nouvelles toujours recherchées et jamais atteintes.

Peu à peu, elles t'apprirent à orienter tes pensées de manière à ce qu'elles les reçoivent. Un échange d'idées devint possible, puis fructueux entre vous. Tu n'avais jamais rencontré sur Terre, ni sur d'autres mondes, me disais-tu dans ton message, d'êtres avec lesquels tu t'étais senti en si parfaite communion. Tu avais enfin atteint la communication véritable, sans doute rendue possible uniquement par transmission de pensée, aucune information ne se perdant alors au cours de la traduction en un dédale de mots. Avec cette race, tu pouvais aborder tous les problèmes, approfondir toutes les questions. C'était un perpétuel dialogue qui n'achoppait sur aucun interdit, aucun tabou, aucun préjugé, une merveilleuse chevauchée aux confins de l'infini, plus rien n'arrêtant les élans de la pensée qui atteignait enfin son but et donnait une raison d'être à l'existence, rendant dérisoires les rapports humains.

Quand j'eus connaissance de ton message, je compris combien j'avais eu raison de refuser les bénéfices officiels offerts aux femmes de disparus. Ainsi je demeurai seule détentrice de ton secret et rien ne m'obligeait à le faire connaître aux autorités. Tu n'avais pas entièrement perdu confiance en moi pour m'adresser de telles nouvelles. C'était la preuve à travers l'espace que tu savais pouvoir compter sur moi et que tu m'offrais — pour adoucir ma solitude — l'image de toi enfin comblé.

Je subis certaines pressions, et même quelques chantages de la part des officiels qui avaient eu vent de ton message. Mais j'étais décidée à rester muette, ne jugeant pas les hommes dignes d'envahir ton nouvel univers et de partager ta joie. Quand on admit que je serais intraitable, on m'oublia très vite. J'avais la loi et le droit pour moi. Aussi imparfaits que fussent les hommes, il s'en trouva quelques-uns — et même au sein du gouvernement — pour prendre mon parti. Les autres comprirent qu'ils n'auraient pas raison et préférèrent l'oubli au ridicule d'un échec.

Deux années plus tard, comme j'existais toujours — par habitude sans doute — songeant à ce monde singulier et doux où tu vivais ton éternité, et qui me demeurait à jamais inaccessible, un second message de toi me parvint. Dans ta plénitude, tu n'avais pas oublié les hommes, ou tout au moins quelques-uns. Et tu désirais que deux ou trois êtres d'élite, que tu me nommais parmi tes amis — et qui, eux, seraient capables d'atteindre aux mêmes régions sublimes que toi — viennent te rejoindre. Tu m'annonçais un troisième message, qui devait m'atteindre quinze jours plus tard, le temps que je réunisse tes amis afin que nous le recevions ensemble.

C'est alors que le drame se déclencha. Nous ne fûmes pas seuls à avoir connaissance du troisième message. Plus exactement, nous ne le reçûmes pas. Il atterrit chez le directeur du B.E.S. qui s'empressa de le communiquer au gouvernement, comme c'était du reste son devoir. On décida une expédition en force vers ton monde solitaire. Certes ce n'était pas un désir de communion, ni même un attrait sensuel qui animait les membres du Corps Expéditionnaire Spatial. Ils ignoraient ce que tu avais trouvé là-bas. Le gouvernement — que les problèmes de communication n'ont jamais hanté — décida, après avoir intercepté ton message, que la solitude avait eu raison de toi et qu'il était impossible d'accréditer tes dires. Par contre, cette planète étant jusqu'alors inexplorée et même inconnue, il était de son devoir d'y envoyer le Corps Expéditionnaire Spatial, afin de la coloniser au plus tôt.

Les hommes du C.E.S. partirent donc, avides de conquêtes, de batailles et de victoires faciles, comme ils partent toujours. Avides aussi de découvrir quelques richesses dans le sous-sol, les plus chanceux d'entre eux parvenant parfois à quintupler leur prime d'engagement. J'étais atterrée, mais ne pouvais rien pour toi. Tu allais sans doute croire que, même ton ultime chance, je l'avais gâchée. J'avais failli à ma dernière tâche. Bien sûr, je n'étais pas responsable. Si au moins rien n'était changé pour toi, j'accepterais encore de passer pour vile à tes yeux. Mais comment espérer que rien ne serait changé ? Ceux du C.E.S. n'ont pas pour habitude de s'avouer facilement vaincus. On pouvait compter sur eux pour fouiller la planète de fond en comble et pour ne pas respecter la civilisation autochtone. Au fait, quelle était-elle ? Je l'ignorais. Tu t'étais étendu sur la merveilleuse douceur et la parfaite compréhension de ces êtres, mais de leur vie proprement dite, de leurs réalisations pratiques, je ne savais rien. Pour toi, l'important n'était pas là. Mais pour le C.E.S., cela seul comptait.

Très vite, le gouvernement publia des bulletins de victoire : « *Nous venons de découvrir, grâce à notre vaillant Corps Expéditionnaire Spatial, la planète KV 10.965. Cette planète est une des plus importantes sur lesquelles nous ayons pris pied depuis quelques décennies. Son sous-sol est d'une extrême richesse. Nos homme progressent rapidement et sans rencontrer la moindre résistance. Aucune race pensante ne s'est encore montrée. La végétation, très luxuriante, permettra d'en faire une planète-verger, à fort peu de frais, tandis qu'on exploitera très aisément la région planète-mine.* » Quelques semaines plus tard, un autre communiqué expliquait : « *La conquête de la planète KV 10.965 est terminée. La vie sur cette terre ne pose aucun problème. Tout ce que l'homme peut souhaiter se trouve sur place. En conséquence, il sera possible dans un mois déjà d'organiser l'émigration des colons-terriens qui*

désirent profiter des immenses possibilités qu'offre KV 10.965. Les familles intéressées sont priées de s'inscrire au plus tôt auprès du bureau d'émigration de leur résidence. Il y a longtemps que nous ne pouvions leur offrir pareille chance de réussite. »

J'aurais pu m'inscrire, moi aussi. On ne m'aurait pas refusé le droit d'aller te rejoindre puisque l'on savait maintenant que tu étais vivant. Tout au moins avant le départ du corps expéditionnaire. Car celui-ci n'avait pas pris contact avec toi. Non qu'il ne t'ait pas recherché — mission lui en avait été donnée — mais il ne t'avait découvert nulle part. Pourtant, je ne me sentais pas le droit de partir. Ce n'est pas moi que tu avais appelée par ton second message, mais quelques amis, les rares avec lesquels tu avais dit parvenir à un embryon de communication. Ma place n'était donc pas sur KV 10.965. Peut-être arriverais-tu à préserver un peu de ce que tu avais construit, puisque le corps expéditionnaire ne t'avait pas joint. Sans doute ces êtres avec lesquels tu avais accès à la vraie vie sauraient bien te protéger de l'envahissement de nos colons.

C'est alors que me parvint ton dernier message. C'était un adieu, et quand j'en pris connaissance, tu ne vivais déjà plus. A quoi bon ? Tu avais assisté à l'envahissement de ta planète, d'abord avec effroi, pensant que le C.E.S. allait tout saccager, puis avec épouvante lorsque tu vis le résultat, et enfin avec désespoir quand tu eus compris. Lorsque les hommes débarquèrent, l'esprit rempli des merveilles qu'ils espéraient découvrir, au fur et à mesure qu'ils avançaient, jaillissait du sol une végétation luxuriante qui ressemblait étrangement à celle de la Terre, tandis que sous leurs pieds se creusaient des mines d'uranium et des gisements de pétrole. Pourtant, tu étais prêt à le jurer, tu connaissais déjà ces régions et n'avais rien décelé de tout cela. Juste l'ombre propice de quelques arbres ressemblant à des saules — que tu aimais tant sur Terre — tandis qu'à leur pied poussaient d'étranges végétaux tout à fait comestibles. Et cela t'avait paru normal. Tu ne t'attendais pas retrouver si loin les fruits de la Terre. Mais eux, les hommes du C.E.S., ils étaient heureux de retrouver leur monde, heureux de découvrir la présence d'uranium et de pétrole, et d'autres gisements encore qui quintupleraient leur prime d'engagement. Ils en étaient si heureux qu'ils les découvraient à coup sûr.

C'est l'être que tu préférais, celle avec laquelle tu étais en plus parfaite communication, qui t'enlaçait avec le plus de douceur, qui finit par t'expliquer l'inexplicable quand elle eut compris combien tu désirais connaître la vérité. Non seulement cette race maîtrisait la télépathie et la lévitation, mais encore elle était capable de recomposer n'importe quoi en agissant sur les noyaux atomiques. Leur civilisation, très complexe, n'avait aucun rapport avec les ci-

vilisations humaines. Mais il était nécessaire, pour la bonne marche de leur pensée, que tout ce qui les entoure atteigne à un certain degré d'équilibre et de bien-être afin qu'aucune onde d'insatisfaction ne vienne troubler leur méditation. C'est pourquoi, lorsqu'elles eurent compris ce que recherchaient les hommes du C.E.S., s'empressèrent-elles de leur fournir tout ce qu'ils convoitaient. Force lui fut bien d'admettre qu'elles avaient agi de même avec toi. Puisque tu pensais à des saules quelque peu différents des saules terrestres, elle te les offrirent immédiatement. On ne pouvait leur en vouloir d'un tel acte. Et cet être que tu t'étais mis à aimer passionnément avoua tout aussi calmement qu'il en était de même pour la communication. Puisque tu souhaitais si ardemment celle-ci, elle avait émis à ton intention des pensées répondant aux tiennes, ayant facilement découvert en toi ce que tu attendais d'elle. Mais quant à partager elle-même ces pensées, il devait t'être facile de comprendre qu'elles lui étaient aussi étrangères que les gisements d'uranium ou de pétrole qu'elle venait de créer pour ceux du C.E.S. Cette communication ne lui servait qu'à pouvoir continuer ses méditations personnelles et ses entretiens avec ceux de sa race, n'étant plus troublée par les ondes de désir qui émanaient de toi lors de ton arrivée sur la planète. C'était de même pour neutraliser tes ondes de curiosité et que tu retrouves un bienheureux équilibre qu'elle venait actuellement de t'expliquer tout cela... Sans doute ne comprit-elle pas que tu misses fin à tes jours et fut-elle légèrement incommodée par cette onde d'angoisse insurmontable qui dut subitement rayonner de toi.

DANIEL DRODE

Ce qui vient des profondeurs

C'ÉTAIT l'heure du grand reflux : des centaines de corps fourbus regagnaient Sainte-Adresse, accrochés à leurs moteurs. Alors la rue envahit la maison avec sans-gêne, roulant son vacarme à travers les fenêtres fermées.

Un petit cataclysme, quelque voiture de sport vulgaire dans son arrogance, communiqua aux vitres de la bibliothèque un tremblement qui, semblait-il, ne pourrait s'arrêter. C'en était trop. Desroches alluma une cigarette et se leva en grognant. Combien de fois avait-il demandé à sa secrétaire de fermer la porte du salon d'attente avant son départ ! Il tira vers lui le double battant capitonné, geste rituel qui l'emplit de lassitude : demain, à six heures et quelques minutes, il ferait le même geste, après avoir pesté de la même façon contre la secrétaire.

La main sur la poignée, il essayait déjà de savourer le calme revenu, mais telle était sa fatigue qu'il avait l'impression d'entendre encore les bruits du carrefour. Ce bêlement unanime qu'ont les voitures lorsque le feu vert leur permet (non : leur ordonne, songea-t-il) de reprendre leur route, n'allait-il pas traverser les murs ?

Desroches revint vers sa table, isolée au centre de la pièce comme un îlot dont il pouvait enfin reprendre possession. Il se laissa tomber sur sa chaise et, repoussant le bloc à ordonnances, écartant les paperasses et le stéthoscope, il fit le vide devant lui, sans raison précise. Cet exorcisme machinal apaisa son esprit, en provoquant un temps mort dans le tourbillon de ses pensées, mais ne réduisit pas la tension de ses nerfs. Etaient-ce là de bonnes conditions pour l'expérience qu'il voulait tenter ? Son regard fiévreux glissa sur le fouillis du bureau, sans parvenir à s'accrocher à quoi que ce soit. Il prêta l'oreille au frottis de l'océan qui filtrait à travers les murs. Ses tempes s'y rafraîchirent un peu.

L'expérience... Un bien grand mot ! Desroches eut un ricanement,

tout intérieur. Il se reprocha de prendre au sérieux ce qui n'était qu'une fantaisie. Et pourtant... il se rappela l'ardente curiosité qui l'avait envahi, trois jours auparavant...

Ce soir-là, les consultations s'étaient terminées tôt. Desroches consacrait toujours ces moments à la correspondance « professionnelle », ennuyeuse au possible. Il allait entamer la rédaction d'une lettre aux Laboratoires Corep, quand un coup de sonnette retentit. La diversion ne lui déplut pas : il se leva et traversa son cabinet puis le bureau de la secrétaire, depuis longtemps envolée.

La porte ouverte, il se trouva en face d'un homme d'une quarantaine d'années, court et massif, dont le visage était coloré aux pommettes et au front.

— « Docteur, vous m'excuserez de venir si tard... »

Confus, il l'était certes, mais son tempérament assuré reprit vite le dessus : « Voyez-vous, je suis marin. »

Il s'en tint là. Desroches voulut bien admettre que c'était une excuse.

L'examen fut rapide. Rien que de très simple : l'homme se plaignait de légers troubles oculaires, tels que papillotements et mouches lumineuses. Le médecin attribua ces ennuis à un manque de vitamines.

— « Vous arrivez, je suppose ? »

— « Oui, hier. Je suis officier de pont sur le *Paul-Rivoire*, un cargo. »

— « Ah ! bon. Vous n'avez pas dû avoir des vivres frais tous les jours ? »

— « Il y a deux mois, j'étais dans les parages des Iles Touamotou et l'approvisionnement n'était pas facile. » Il eut un sourire. « Je n'ai jamais pu me faire à ces nourritures... comment dire... exotiques. Alors, c'étaient les conserves... »

— « Je vois. La prochaine fois, adoptez le menu indigène. Ou, au moins, mangez des fruits. »

L'autre fit « Entendu ! » sans conviction. Desroches sentit que ses conseils étaient tombés à plat : que savait-il des conditions d'existence là-bas ? Des fruits... Quels fruits, au fait ? Le marin devait se gausser de lui, en son for intérieur. Et puis, à coup sûr, il se demandait s'il allait avoir comme tout le monde sa petite ordonnance.

Très bien, se dit Desroches, on va la lui donner, sa pharmacie. Mais d'abord, il faut sacrifier à ma manie administrative ! Il ouvrit un classeur accroché au bureau et en tira une fiche de carton. Après le rituel : « Votre nom, je vous prie ? », il consigna avec autorité les observations relatives à l'état de santé de son client. Ce travail fini, et la fiche rangée, il se mit en devoir de griffonner son ordonnance.

— « Dites-moi... Qu'est-ce qu'ils mangent donc, ces gens des îles Touamotou ? » s'enquit-il, en pressant un buvard sur le feuillet. Il n'y avait aucune curiosité sincère dans cette interrogation : c'était un pur effet de l'amabilité professionnelle.

— « Pas grand-chose. Du poisson surtout. Quand ils ne se laissent pas mourir de faim. »

— « Qu'est-ce que vous voulez dire ? »

— « Plus d'une fois, à l'escale, j'avais aperçu des sortes de fakirs, assis dans le sable ou sur une souche, immobiles. Un jour, le patron d'un café m'a montré un de ces pauvres types : *Celui-là, il oublie de manger ; il prend tellement de* tungararu *!* »

— « De *tungararu* ? » répéta Desroches, intrigué.

— « Pas fameux, je vous assure. C'est une algue blanchâtre qu'on trouve... »

— « Voilà la solution : se nourrir d'algues ! »

— « Laissez-moi terminer ! » grogna le bourlingueur. « Les pêcheurs trouvent la *tungararu* près de certains atolls : le morceau qu'on m'a donné provenait du lagon de Tureia. Vous ne connaissez pas ce coin ? Je m'en doute. Et si je vous disais que cette île est située dans le secteur de Mururoa... ? »

— « Tiens, c'est curieux ! Vous voulez dire... »

— « Bien sûr : le champ de tir des bombes atomiques françaises... maintenant désaffecté, heureusement. »

— « La *tungararu,* » répéta Desroches, pensif. L'intérêt que ces propos éveillaient dans son esprit lui ôtait toute notion du temps. Du bout des doigts, il se mit à lisser l'ordonnance, abandonnée sur le sous-main. « Qu'est-ce que ce mot veut dire ? »

— « Là, vous m'en demandez beaucoup ! Ah ! si, je me souviens. Ça signifie... « ce qui vient de la foudre » — oui, voilà : « la créature de la foudre ». Il paraît... »

— « Créature ? Mais ce n'est qu'une algue ! »

— « Il paraît qu'on ne l'avait jamais vue, avant les expériences atomiques. Les pêcheurs connaissent bien la flore marine, mais enfin, c'est difficile à croire !

» Superstition... » conclut le marin, en tendant un billet au médecin.

Mais celui-ci n'était pas pressé de recevoir ses honoraires. « Quels sont les symptômes... » (il se reprit) « je veux dire : les effets de la *tungararu* sur... ? »

— « En apparence, l'extase. Mais, vous savez, on ne peut rien tirer du... du sujet qui en absorbe. Trop quelquefois ! A ce qu'il paraît, les effets sont plus forts quand on double la dose, mais c'est dangereux pour la santé. » Le marin eut un sourire contraint. « Excusez-moi, docteur, je dois partir. Mon service... » Il s'interrompit. « Ecoutez, » fit-il tout à trac, « puisque la *tungararu* vous

intéresse, je vous en apporterai demain matin, si je peux me libérer. »

— « Ah ! je veux bien ! Je vous remercie. Mais vous-même... »

— « Moi ? J'en garde un peu comme souvenir. Mais vous savez, moi, la drogue... Je n'y ai jamais goûté. » Il s'esclaffa. « Je ne suis pas un... un intellectuel... »

Un sourd tam-tam — quelque pétrolier arrivant en rade — imprimait à l'air une pulsation presque douloureuse. Comme en concordance, de lourdes ondes de chaleur passèrent dans la nuque de Desroches : un instant oubliée, la fatigue regagnait le temps perdu. Il se carra contre le dossier de sa chaise ; son regard remonta vers le bord du bureau.

La grande enveloppe était posée en dehors des casiers, mise à l'écart du courrier banal. Desroches l'avait trouvée dans la boîte aux lettres avant le passage du facteur. L'ayant ouverte avec soin, il en avait extrait une sorte de lanière longue de quelques centimètres, dont la peau blanche nervurée, parcourue de reflets bleus, faisait penser à un tendon — cette impression se renforçait au toucher, quand le doigt éprouvait l'élasticité de cette matière.

Le cadeau était accompagné d'un billet portant quelques mots tracés à la hâte : « *La* tungararu *doit être prise à jeun. Absorber en mâchant une dose de la valeur d'un pois par séance. A conserver au sec.* »

Cette posologie improvisée plut beaucoup au médecin, et l'humour qui inversait les rôles.

Par la fenêtre entrebâillée, un souffle de vent s'insinua dans la pièce et vint ravager le cendrier. Desroches tourna la tête vers le grand panneau vitré que le ciel, la mer et la terre occupaient à parts à peu près égales. Il se leva et inspecta la plage. Des hommes s'y affairaient autour d'une pelle mécanique et d'un rouleau compresseur. Selon toute apparence, ils allaient entreprendre de niveler les galets. Desroches ferma la fenêtre rageusement, à l'instant même où l'excavatrice se mettait au travail, dans le vacarme des pistons, des câbles et des crochets coordonnant leurs efforts.

Quelques pas le ramenèrent à sa table. Il saisit l'enveloppe et, avec précaution, fit tomber sur le sous-main le tronçon de *tungararu*. Dans la paume de la main, la tige rubannée perdait de son mystère.

Il s'allongea sur le canapé. Il ferma les yeux (est-ce bien indispensable ? se demanda-t-il en même temps) et porta à sa bouche le petit fragment qu'il avait détaché. Le goût de cette substance n'avait rien que de très banal ; il rappelait la saveur douceâtre de la pâte de pommes.

Rien ne se produisit dans les premières minutes. C'est la période de latence, se dit Desroches, mais il commençait à se demander si la dose était suffisante. A quels signes reconnaissait-on que l'algue agissait ?

D'agacement, il ouvrit les yeux. Son regard ne rencontra que la retombée du plafond, désert neutre, envahi par une douce lumière, où il se perdit. Alors sa pensée glissa dans une sorte d'abandon qui dura un temps infini. Ses sens assoupis ne remplissaient plus leur office : de roulement, le bruit extérieur s'était fait murmure puis il avait disparu ; les membres gourds ne percevaient plus le contact des coussins.

Cette torpeur se dissipa comme elle s'était installée, petit à petit. En premier lieu ce fut un léger attouchement des sons sur le cerveau embrumé, un raclement confus qui allait en s'amplifiant : l'océan manifestait à nouveau sa présence. Dès ce moment, l'expérimentateur eut conscience que son être se retrouvait. Mais qu'était-ce donc, à l'arrière-plan ? En à-coups, comme portée par un vent incertain, arrivait une autre rumeur, qu'on devinait énorme quoique lointaine. S'y entremêlaient des grincements lancinants, des claques sur l'eau et comme un pas lourd qui eût ébranlé les fonds marins. La drague du chenal, pensa Desroches, surpris d'avoir recouvré si vite sa lucidité. Au même instant, une odeur âcre sollicita ses narines, par bouffées. Il l'attribua aux gaz émanant de la raffinerie. Fini, le voyage est fini, se dit-il, j'ai retrouvé mon siècle infect.

Il tenta de prendre appui sur les coussins, mais un regain d'ivresse le fit retomber. Du large, arriva le rauquement d'une sirène, qu'un singulier écho prolongea, comme s'il eût retenti dans une immense caverne. Il se passa la main sur le visage ; le vertige s'effaçait.

A mesure que la réalité coutumière reprenait ses droits, les pensées s'ordonnaient peu à peu. Desroches regarda sa montre : la séance avait duré une cinquantaine de minutes. Il se leva. Dans le jour faiblissant, les meubles et les objets avaient leur teinte des jours sans joie. Il fit quelques pas et prit une cigarette, qu'il garda entre les lèvres sans l'allumer. La grisaille était en lui-même, il s'en rendait compte. Il n'avait rien rapporté de son voyage : où étaient les sensations singulières, les émotions libératrices qu'il en attendait ? A quel jamais vu avait-il accédé ? Sa déception était grande.

Pendant les deux jours suivants, les nécessités du métier absorbèrent Desroches à un tel point qu'il n'eut pas une minute à lui. Des confrères en vacances, il n'en fallait pas plus pour faire affluer les clients... Plus d'un remarqua que le médecin était nerveux et

peu patient, bien qu'il s'efforçât de faire bonne figure malgré sa lassitude.

A ce train, Desroches avait perdu le goût des expériences et il lui fallut attendre le dimanche pour renouer avec la *tungararu*. Cette fois, il espérait bien abattre les défenses que son organisme avait dressées devant la drogue, et satisfaire sa curiosité.

Il s'installa sur le canapé en s'adossant à la cloison, de façon qu'il pût voir la mer et l'entrée du port par la fenêtre ouverte ; l'idée lui était venue d'utiliser la réalité extérieure comme stimulant.

Un vent léger, porteur de mouettes, avait dégagé la baie pour l'offrir au soleil. En remontant l'estuaire, le regard pouvait s'appuyer sur la rive opposée. Il y rencontrait d'abord les toits de Villers et de Deauville, aux couleurs avivées par la lumière occidentale ; puis venait le bocage, aussi touffu qu'une forêt ; et enfin, tout à l'est, on devinait Honfleur la discrète.

Pourquoi fallait-il que cette paix fût salie par les activités humaines ? En revenant vers l'avant-plan, l'œil se blessait sur les protubérances métalliques de la grande jetée sud : réservoirs de pétrole, réservoirs de mazout, réservoirs de gaz... toute la quincaillerie industrielle qui masquait les eaux de la Seine.

Attristé, Desroches tourna la tête vers la haute mer, immensité libre qui se confondait avec le ciel.

Il prit le petit tronçon d'algue. A peine en avait-il mâché la dernière parcelle, ses sens se troublèrent. Entre ses paupières frémissantes, les lignes du panorama entrèrent en vibration jusqu'à se dédoubler. L'espace perdait sa continuité. D'un seul coup, la grande jetée s'incurva, tandis que la petite glissait à sa rencontre comme un navire désamarré. Dans le même temps, tous les bruits du port et de la rade s'étaient étouffés ; les cargos avaient rentré leurs cris ; le monde entier se taisait.

Soudain, les éléments du paysage reprirent leur aspect habituel, les digues s'ancrèrent à leur place normale, la plage cessa de se boursoufler.

Rien de plus ? songea Desroches. Malgré l'état de transe où son corps se trouvait, sa pensée restait claire, et son jugement lucide dans l'hallucination.

Vers le grand large, pourtant, l'air était encore agité. Une impalpable vapeur déformait l'horizon. C'est dans ce secteur que la masse apparut — la distance et le trouble de l'atmosphère firent que l'observateur ne put voir qu'une silhouette sans relief. Cela s'annonça par une houle fiévreuse, dont les bouillons contrastaient avec le calme d'huile des étendues environnantes. Tout à coup, cela fit surface. Au même moment, Desroches eut l'impression qu'une bulle crevait dans ses oreilles, et les sons revinrent brusquement.

Dans un tumulte de cataracte, la masse s'exhaussait lentement,

sombre et lourde, tels ces volcans qui se bâtissent sur le socle profond pour émerger un jour des eaux en effervescence. Un violent remous secoua la brume, comme par l'effet d'un appel d'air ; c'était la dernière saccade de ce monstrueux arrachement. Alors le volcan rugit ! Et ce cri résonna dans la tête de Desroches comme un appel à lui seul adressé. Puis le volcan s'ébroua ! Desroches eût juré que la masse voulait crever le cocon qui l'enveloppait — derrière les vapeurs, s'agitait une manière de bras ou de palan — et cet effort emplit l'air d'une odeur analogue à celle des fucus pourris.

Un souvenir s'éveilla dans l'esprit de Desroches : c'étaient les mêmes bruits, la même pestilence qui, l'avant-veille, avaient frappé ses sens, au cours de la première expérience. La drague, encore une fois ? Ainsi, la *tungararu* avait pour seule vertu de prêter une teinte fantastique à la réalité, sans plus ?

Mais la brume semblait s'atténuer. Desroches se sentit gagné par une impatience mêlée d'exaltation ; il se pencha en avant. L'image se stabilisait. Un cri jaillit, et le croquis fit place à l'épure.

Desroches sursauta. Cette tête triangulaire, toute petite, à l'extrémité d'un cou démesuré, ce poitrail monumental et, quand le monstre ouvrait la gueule, ces rangées de dents aiguës... n'était-ce pas d'un animal antédiluvien ? Loin derrière le tronc puissant, une lanière musculeuse fouettait les vagues. D'instinct, le chasseur de chimères eut un mouvement de recul. Tel était donc le secret de la *tungararu* ? Ce grand serpent de mer ?

Il se reprit, constatant son erreur : sous l'échine qui émergeait par intermittence des eaux frémissantes, se dessinaient de massives attaches, qui devaient se rapporter non pas à des nageoires mais plutôt à des pattes.

Serait-ce donc, se demanda Desroches, un mastodonte du secondaire ? Il appela sa mémoire à la rescousse — diplodocus ? brontosaure ? plésiosaure ? Mais la bête innommée ne lui laissa pas le temps de réfléchir car, soudain, elle lança un beuglement de jubilation, puis sombra tout d'une pièce, pour revenir à la surface l'instant d'après. Des naseaux, s'échappa un souffle sonore ; la tête s'immobilisa, tournée vers la grève. Tournée vers moi, pensa Desroches.

Ce fut sa dernière impression de voyage. Ses sens se brouillèrent et un petit vertige le ramena dans le quotidien.

A l'arrière-plan, la mer était lisse et déserte.

Tournée vers moi, se répéta Desroches. Possible, mais ce n'est qu'un fantasme.

Tel fut aussi l'avis du Dr Giret, confrère et ami, auquel il raconta son aventure, trois jours plus tard. Neurologue, Giret aimait à jouer les psychiatres.

— « Tu m'en apprends beaucoup et tu ne m'apprends rien. Je veux dire ceci : la *tungararu* m'est inconnue ; cependant son action me paraît conforme à celle des drogues banales. Comme d'autres stupéfiants, elle rompt la barrière des inhibitions, permettant à des tendances subconscientes ou périconscientes de parvenir à la surface, de prendre forme. Mais pourquoi cette forme ? Pourquoi les impulsions issues des structures profondes de ton être composent-elles cet animal ? A toi de me le dire ! »

— « Comment veux-tu... ? »

— « Donne-moi une idée de ce qui t'a affecté, depuis une dizaine de jours. »

Pendant une demi-heure, s'interrompant de temps en temps pour répondre à une question, Desroches montra l'existence qu'il avait menée durant la semaine précédente.

— « Parfait, » pontifia son ami, « voici l'opinion de la Faculté : l'hallucination s'est produite deux fois ; auditive et olfactive pendant la première séance de drogue, elle s'est complétée et précisée pendant la seconde. Cette répétition prouve qu'elle est le fruit d'une névrose. Celle-ci a dû s'exacerber, ces derniers temps, à cause de certaines contrariétés. En somme, la *tungararu* n'a été que le catalyseur du... comment dire... ? »

— « Du défoulement. Bon ! Mais la forme prise... ? »

— « J'y viens ! » repartit Giret. « De ce que tu m'as confié, il ressort que tu es choqué — j'emploie ce verbe dans son sens fort : traumatisé, si tu veux — par tout ce que la vie actuelle a de pénible et de stupide. Sans doute ressens-tu plus que d'autres ces agressions. Les rues, le port, la ville entière te deviennent insupportables. Alors, tu rêves d'un monde sans moteurs, sans ferrailles, où l'homme se ferait plus discret. Quand l'hallucinogène transcrit ton rêve, il prend tes désirs à la lettre : il efface l'homme. A la place, il te donne à voir ce qui existait avant l'homme. La Nature intouchée, la voilà ! C'est cet animal préhistorique !

» Douterais-tu encore, » reprit-il d'un ton enjoué, « je te ferais remarquer ceci : que le grand reptile t'apparaisse au milieu des vagues, c'est logique — venue de la mer, c'est dans la mer que la *tungararu* développe ses prestiges — mais alors, il devrait être doté de nageoires... Il s'agirait d'un plésiosaure ou d'un mosasaure, par exemple... Or l'animal a, non pas des ailerons, mais des pattes. On pense donc au brontosaure ou au brachiosaure... Seulement, voilà, ces espèces-là étaient les hôtes du continent, et non de l'océan ! Ton imagination semble donc avoir confondu les deux domaines. En somme, ta créature est doublement un monstre... »

Ayant quitté son confrère, Desroches remonta la rue de Paris en direction du port et emprunta le boulevard maritime. Il ralentit en abordant le virage du sémaphore. Quand il en avait le temps,

il aimait flâner à l'ombre du grand radar ou faire une visite au musée, de l'autre côté de la rue. S'arrêterait-il ? Sans conviction, il poursuivit sa route, puis, en arrivant près du port de plaisance, il se décida. La voiture abandonnée, il fit quelques pas sur la jetée limitrophe. Coup sur coup, trois Abeilles filèrent devant lui. Trois ! Le navire qu'elles allaient accueillir et convoyer devait être un seigneur des mers ! L'*United States,* peut-être ? Desroches suivit des yeux la course empressée des trois remorqueurs vers le large.

— « Bon Dieu ! »

Là-bas, au pied du cap de la Hève, un singulier rocher gonflait la mer, un énorme dos sombre qui se détachait sur le ciel lavé par la dernière averse. Et voici qu'un gigantesque col de cygne se déroulait et s'arquait au-dessus des flots. Brusquement, l'arc se détendit, dardant une tête triangulaire.

Desroches se frotta le front. Impossible ! Ou si la *tungararu* avait des effets à retardement ? J'aurais dû me méfier de cette drogue, s'avoua-t-il, elle me suit... En détournant les yeux, comme honteux, il découvrit une longue-vue fixée sur un court pédoncule, à deux pas de là. Il sauta de ce côté, fouilla ses poches et introduisit une pièce dans le support de la lunette.

« *Vous vous trouvez sur la digue nord,* » déclara une voix usée. « *Pour examiner le port, tournez la lunette à fond vers la gauche...* »

Desroches fit pivoter l'instrument à fond vers la droite. Quoique la mise au point ne fût pas parfaite, il n'y avait pas de doute possible : la bête du secondaire était toujours là ! Fasciné, Desroches crispa les doigts sur la longue-vue, qui continuait à bonimenter : « ... *en face, on aperçoit le quai des paquebots...* »

Desroches sauta au-dessus de la mer frémissante, monta sur l'échine, courut à la tête. La gueule était fermée, sur une longue fente longitudinale qui donnait un air farouche à ce chef minuscule. Tel était l'aplatissement des mâchoires, que les yeux étaient rejetés en arrière, et saillaient de la voûte supérieure du crâne en distendant la peau.

— « Il bouge ! » fit quelqu'un derrière Desroches. Celui-ci sursauta : puisque tout le monde pouvait voir le monstre, la preuve était faite qu'il ne s'agissait pas d'une quelconque rémanence dans son seul cerveau, mais bien d'une réalité. Il huma avec délices la puissante senteur pélagique. « Oui, il bouge, » confirma-t-il machinalement, sans abandonner l'oculaire, mais sa voix fut couverte par celle du commentateur mécanique.

Le saurien s'était mis en marche. A mesure qu'il s'avançait sur la plate-forme littorale, ses flancs ruisselants s'élevaient. Sous le soleil printanier, une vapeur légère s'exhalait de la peau, dont les plis retenaient des goémons rougeâtres, des coquillages étincelants,

et jusqu'à des crabes. C'était une île qui s'extirpait de l'océan primitif ! C'était un continent ! Un monde !

Des frissons parcoururent cette immensité ; un grondement souterrain naissait quelque part en elle. Prises de peur, les mouettes s'éparpillèrent. Tout en haut, la gorge se gonfla en jabot, puis la gueule béa sur un long rugissement, une véritable lame de fond qui roula vers la falaise.

Bientôt, les attaches des pattes furent visibles, puis les arcs-boutants eux-mêmes, épais comme des troncs d'arbres millénaires, pareillement couverts d'une écorce crevassée. Un nouveau déhanchement hissa le ventre au-dessus des eaux parsemées de mucosités errantes, pendant que l'interminable queue se déroulait dans le ressac. Les doigts de la bête mésozoïque, enfin, tâtonnèrent sur les galets.

Quelle coïncidence ! songea Desroches, tout à coup. A deux pas de là, on a découvert des os de dinosaure dans la falaise... Qui sait si ce fossile vivant n'est pas en train de piétiner les restes de ses pareils !

Un cri retentit encore, comme un salut à ces gisants enchâssés dans les calcaires. Cela sonnait aussi, à n'en pas douter, comme un chant de triomphe, pour célébrer une prise de possession.

A cet instant, toute la scène se brouilla, puis s'effaça.

« *Et maintenant nous vous souhaitons, madame, monsieur, une agréable visite de notre ville.* »

Une main tapa sur l'épaule de Desroches. Il se retourna et vit que cette main tenait une pièce de monnaie. « Oui, vous avez raison, à votre tour, » concéda-t-il.

— « Vous avez l'air joyeux, » remarqua l'homme, déjà penché sur la lunette.

— « Moi ? C'est possible ! » lança Desroches, en s'envolant vers le boulevard.

Lorsqu'il entra chez lui, le téléphone sonnait.

— « Tu as vu ? » attaqua Giret.

— « Bien sûr ! Qu'est-ce que tu en penses ? »

— « Rien... On ne peut nier la réalité du monstre. Quant à savoir d'où il vient... »

Il y eut un court silence. Giret ne se décidait pas à reprendre la parole.

— « Ainsi, » suggéra Desroches, « mes visions étaient des visions annonciatrices, déclenchées par la *tungararu*. Plus la date de l'événement s'est rapprochée, plus l'hallucination a pris de la netteté, parce que mon cerveau se subordonnait de mieux en mieux

à la drogue... Dans le fond, on retombe sur un phénomène presque banal : la prémonition. »

— « Soit, mais ton hypothèse n'explique pas l'existence de l'animal, » glissa Giret.

Après avoir raccroché, Desroches passa sur le balcon. De chez lui, il ne pouvait pas voir le cap de la Hève, aussi se contenta-t-il d'observer la rade, les mains en visière. Il se demandait si le monstre avait élu domicile au creux des falaises ou s'il avait regagné la mer. En bas, du côté de la plage, une voiture de police couina. Comme en écho, un bref coup de trompe retentit.

— « Qu'est-ce qu'ils prétendent faire ? » ricana le médecin.

Le téléphone l'appela à l'intérieur. C'était Giret, derechef.

— « Quelle histoire ! » fit-il sans autre préambule. « Quand l'explosion... »

— « L'explosion ? »

— « Comment ? Tu ne sais pas ? La bête a ravagé des villas, à Sainte-Adresse. D'ici, je vois des toits qui flambent et... »

— « Horreurs pour horreurs, après tout... »

Giret s'exclama : « Mais, bon sang ! Tu ne comprends pas ! Il y a des morts ! »

— « Des morts ! » répéta Desroches, accablé.

— « Maintenant, c'est terminé, » ajouta son ami. « Le monstre est reparti dans la mer. Mais peut-on savoir... » Il s'interrompit, puis reprit, la voix pressante : « Ecoute-moi, Desroches, tout à l'heure je n'ai pas osé t'exposer mon point de vue. J'ai eu peur que tu ne me prennes pour un fou. Mais après tout... ce qui se passe maintenant est si insensé... »

Il se racla la gorge, hésitant encore. « Voilà... A mon sens, c'est toi qui as engendré cette bête. Comment cela peut se faire, je l'ignore. Par la *tungararu,* ton cerveau a acquis le pouvoir de créer *ex nihilo.* Comme je te l'ai expliqué, il a pris en lui-même un modèle. A partir de ce modèle, il a tracé une esquisse, et puis... il a exécuté l'œuvre. Rappelle-toi : les Polynésiens appellent la *tungararu* « la créature de la foudre ». Par une sorte de transfert, ils prêtent vie à ce qui sert à fabriquer la vie. Jadis, on faisait de même à propos de la mandragore. »

— « Mais c'est impossible ! » murmura Desroches.

Les paroles de Giret avaient pourtant ébranlé sa conviction. Pendant une heure, il retourna la théorie de son ami sous tous les angles. Finalement, il se dit : « Je vais reprendre une dose, tout de suite. De cette manière, je verrai au moins ce que l'avenir me réserve. »

La *tungararu* s'empara donc de son esprit encore une fois. Quand il vit la côte du Calvados glisser vers l'avant-plan, se rabattre comme une porte qui eût pivoté pour fermer l'estuaire,

quand Deauville surgit devant lui, à portée de la main, dans ses plus petits détails — le phare, la place Morny, le lycée Mercier, le casino, toute la ville — il ne fut pas surpris : c'était le prologue habituel, sinon invariable. Laissant chaque chose reprendre sa place, il tourna la tête vers le chenal, dont les profondeurs glauques tranchaient sur le bleu-gris des hauts fonds. Calme était la houle entre les deux rangées de balises.

Il tressaillit. Dans l'épaisseur de l'eau, une ombre montait lentement, avec la patience d'un corps mort. Etait-ce une de ces épaves que, parfois, un courant ascendant tire vers la surface ? Le volume était bien celui d'une coque de chaloupe, mais cet étrange ludion paraissait animé d'une énergie propre. Un sous-marin, alors ? La tache montait toujours, gagnant en opacité sans que ses contours fussent plus nets. Elle arrivait sous la cassure scintillante de l'étale. Nul remous n'avait agité les eaux pendant l'ascension, et ce fut sans provoquer la moindre ride que la chose glissa hors des flots, d'un seul et irrésistible mouvement.

D'abord, se révéla une arête rectiligne, rebord d'un cube d'environ deux mètres de côté, qui se trouva petit à petit à l'air libre. On aurait dit l'un de ces *containers* qui s'entassent sur les quais et sous les hangars. Au vrai, c'était plutôt une tourelle, vissée sur une masse beaucoup plus grande qu'elle : un énorme parallélépipède vertical émergea, auquel s'articulaient deux appendices quadrangulaires dont l'extrémité plongeait encore dans l'eau. Médusé, Desroches dut admettre que c'étaient là une tête, un torse et des bras. Tous ces éléments avaient une même couleur grise d'aluminium oxydé ou d'étain mat, dont la neutralité contrastait avec le brillant des vagues. Ici, le métal-roi refusait l'apparat de la lumière, et même le grand soleil rouge qui pesait sur l'horizon océanique ne parvenait pas à lui arracher des reflets.

Lorsque le colosse géométrique fut dégagé de la mer jusqu'à mi-corps — s'il était possible d'évaluer la taille de cet organisme dont la partie inférieure échappait à la vue — le mouvement vertical cessa et fut relayé par un mouvement de rotation : le tronc se mit à pivoter, sans heurt ni bruit, comme une porte d'écluse. La tête, solidaire des épaules, virait avec elles.

Desroches frissonna : il avait guetté l'apparition d'un semblant de visage ou, à tout le moins, de quelque orifice ou saillie qui eût rappelé les traits humains ; mais il n'y avait rien de cela. Les faces du cube étaient rigoureusement lisses. Cette tête sans endroit ni envers inspirait une horreur indicible, plus que le reste.

A l'instant précis où le demi-tour s'acheva, commença un autre mouvement : l'un des bras de l'aberration s'éleva, exhibant un premier segment, puis un second, au bout duquel un bouquet de pinces se déployait. (Si telle est la main, s'effraya Desroches, quelle

doit être la poigne !) Parvenu à l'horizontale, dans le prolongement exact des épaules, le bras se plia en son milieu, décrivant un arc de cercle qui pouvait passer pour un geste. C'était comme un signal, mais dans un code inconnu.

Voilà l'adieu de la *tungararu,* songea Desroches, car il sentait que la scène allait s'effacer. Le monde réel réapparaissait.

Deux jours s'écoulèrent entre cet événement fictif et la catastrophe par où l'Ailleurs se manifesta encore une fois.

Deux jours pendant lesquels la bête venue des temps révolus resta invisible, soit qu'elle eût trouvé un antre profond où elle pouvait demeurer immergée, soit qu'elle se fût terrée dans les éboulis du rivage. La première hypothèse était la plus digne de foi. Certes, on signalait sa présence ici et là, à l'abri de la falaise ; à Etretat, des enfants avaient même vu son dos écailleux racler la plus haute des voûtes rocheuses. Mais ces on-dit ne purent être vérifiés : des recherches officielles allaient s'entreprendre, quand un brouillard intense étendit son empire sur toute la région.

Entre deux clients, Desroches prit le téléphone et fit part à son confrère et confident de la vision que la *tungararu* avait suscitée en lui. Giret affecta l'ironie : « Si toute ta faune intime prend corps, où allons-nous ? » Mais le cœur n'y était pas. En tout cas, plus que jamais, il attribuait à la drogue un pouvoir créateur :

« A brève échéance, le monstre mécanique que tu m'as décrit se matérialisera, comme le reptile et par la même voie. »

— « Je crois aussi que la réalité succédera d'ici peu à la fiction, » lui accorda Desroches. « Mais, » précisa-t-il aussitôt, « je n'attribue à la *tungararu* d'autre rôle que de me donner la prescience. Ma raison refuse d'aller plus loin. »

— « Pourtant, si tu veux bien y réfléchir, tu conviendras que le robot concrétise une tendance de ton esprit. Suis mon raisonnement : comme je te l'ai déjà dit, la bête préhistorique est née de l'aversion que tu éprouves pour la société industrielle. Mais dès lors que tu as appris que ta créature avait exercé des ravages et qu'il y avait eu mort d'homme, tu as fait retour sur toi-même, le civilisé a repris le dessus au plus profond de ta moelle. Alors, avec l'assistance de la *tungararu,* tu as inventé une mécanique poussée jusqu'au plus haut degré de perfection. »

Le lendemain, le médecin devait se rendre au dispensaire où il exerçait son art une fois par semaine. Il décida d'y aller à pied, fantaisie qu'il s'accordait quelquefois, quand il n'était pas pressé.

Il descendit jusqu'au boulevard maritime, qu'il traversa pour jeter un coup d'œil sur la plage. De l'autre côté, il tomba sur un client du genre accrocheur, dont il ne se débarrassa pas sans mal. Il

poursuivit sa route, en longeant la plage. Au-delà du chaos de galets, le regard se perdait dans une marée blanchâtre qui se superposait au flux. Par intervalles réguliers, la corne de brume lançait son sinistre avertissement vers le chenal.

Desroches tourna la tête vers la passe, que les deux feux clignotants signalaient. Puis il passa devant le bassin aux voiliers. Son attention fut alors attirée par le sourd clapotis d'une hélice qui broutait les eaux de l'avant-port. De ce côté, la brouillasse avait fondu, laissant apparaître la pointe du môle central. Au-dessous des hangars, se balançait un cargo chargé de bois. Desroches essaya de lire le nom... Fut-ce d'avoir trop fixé le vague de la brume qu'il eut une sorte de vertige ? Mais non, c'était le bateau qui basculait !

Tout à coup, des vapeurs encore épaisses à la poupe du navire, sortit une trompe sinueuse — il y avait une tête au bout de cette trompe ! Une patte plus grosse que le mât principal pesait sur le pont du cargo. Derrière, on devinait le formidable corps de l'animal jurassique, dans la brume qui le couvait. La gîte allait en s'accentuant, et, à la fin, après avoir rebondi contre le môle, le bateau chavira.

Un peu à la fois, la trouée s'agrandissait dans la brume et la vue pouvait porter jusqu'aux quais des paquebots. Le saurien géant tourna l'échine, à grand fracas ; il se dirigea ensuite vers la gare maritime en se frayant un chemin parmi les grues et les wagons, qu'il poussait à la mer d'une ruade. Devant le *Flandre*, il poussa un grognement d'aise : l'obstacle était à sa taille. D'un coup de sa queue squameuse, il balafra la coque immaculée du paquebot. Au moment où le navire, ses amarres rompues, partait à la dérive, le monstre se coula dans l'eau huileuse, à grand renfort d'éclaboussures.

Desroches entendit alors le clapotis qu'il avait attribué à l'étrave d'un bateau. L'énorme amphibie devait se déplacer sur le fond du bassin, avec une vélocité incroyable. A la surface, une série de tourbillons pressés jalonnait sa marche. Il arriva au beau milieu de l'avant-port, comme le car-ferry se préparait à accoster. Un grand remous secoua le bateau et, telle une fusée lancée d'un sous-marin, la tête du monstre jaillit à la surface. Ses mâchoires se refermèrent sur le bastingage, près de la porte avant. Sous le choc, celle-ci s'ouvrit : le garage flottant, qui donnait de la bande, dégorgea sa cargaison de voitures et d'autocars, pêle-mêle avec quelques voyageurs. Déjà, la tornade était passée.

La digue sud l'arrêta. Après un temps d'hésitation, le saurien suivit la paroi oblique jusqu'au terre-plein du port méthanier. A cet endroit, des blocs de béton entassés en chaos formaient une sorte de gué à sa mesure : il s'en servit pour grimper sur la jetée,

où l'accueillit une volée de mouettes. Il allongea le cou vers la torchère, dont le sommet se trouvait à sa hauteur. Son souffle coucha la flamme à l'horizontale, de telle sorte que sa gueule béante semblait éjecter une langue de feu.

La salamandre, songea Desroches, l'emblème du Havre...

Soudain, la flamme devint soleil : d'un coup de patte, l'animal venait de briser la hampe de la torchère. Il s'en prit alors aux réservoirs, mais leur panse arrondie et lisse résista à ses assauts. Son ardeur commençait à faiblir, quand un coup de boutoir écrasa la tubulure à la base des cuves, libérant le gaz qui s'y trouvait comprimé. Entre les trois réservoirs courut un éclair. Le léviathan recula et dériva vers l'extrémité de la digue.

— « Tout va sauter ! » hurla une voix affolée.

Desroches se jeta sur le sol à l'instant où l'acier se fendait en crissant. Aussitôt après, ce fut l'explosion infernale, qui se prolongea en tonnerre. Aux alentours, des débris métalliques vrombissaient dans l'air avant de cribler la surface du bassin.

Desroches se redressa à demi et leva la tête.

La digue était crevée ! Par la déchirure, les eaux de l'avant-port confluaient avec celles de la Seine ; la tête de la jetée, où se tenait le mastodonte, était devenue une île ! Au-delà de la brèche, chacune des cuves formait le noyau d'une nuée ardente que secouaient de petites déflagrations.

Un puissant appel de sirène enfièvra le port : la flottille des bateaux-pompes se portait vers le brasier.

Comme Desroches se remettait debout, tout en cherchant son paquet de cigarettes, un homme coiffé d'une casquette de navigateur s'approcha de lui.

— « Trop tard, vous pensez ! Si jamais... » Il s'interrompit et, pointant le doigt vers l'incendie, il jeta : « Regardez ! Il y a autre chose ! »

Au milieu des flammes, une forme haute comme une maison venait de surgir. Animée d'un mouvement qui tenait à la fois de la glissade et de la marche, elle se fraya un chemin parmi les tôles portées au rouge par le feu.

Le marin restait interdit. « Je me demande comment ils ont pu amener une grue là-dedans ! »

— « Une grue ? » Desroches secoua la tête. « Non, c'est un robot... ».

L'automate se propulsa jusqu'à la brèche, qu'il franchit d'une détente de sauterelle. De son pas égal, il s'avança sur le tronçon de digue.

Le reptile avait fait volte-face, lançant un bramement de défi. Imperturbable, le métal en marche allait son train. Quand la distance qui séparait les titans se réduisit à deux ou trois enjam-

bées, le saurien se tassa sur son arrière-train, puis recula. Sans s'arrêter, le robot infléchit sa course ; feintant, en quelque sorte, sur la gauche, il lança son bras comme un grappin vers le cou roidi par la rage.

« C'est bien cela, » murmura Desroches, « l'artifice qui châtie la nature sauvage. Est-ce que Giret aurait raison, au bout du compte ? »

Mais, habitué des jungles sournoises, le monstre de chair esquiva le coup du monstre cubique ; la tête reptilienne se rétracta et revint aussitôt pour mordre le métal. Il y eut un double claquement : des pinces frustrées de leur proie et des crocs happant le vide. Déjà l'autre bras se levait. Le saurien recula encore, puis, avec une incroyable prestesse, se laissa glisser dans la mer.

Commença alors une étrange chasse, sous la surface rougeoyante des eaux. Entraînant le mobile mécanique qui avait sauté derrière elle, la bête filait en direction du port pétrolier. A mi-chemin, son adversaire la rattrapa et engagea de nouveau la lutte. Cette fois, ce fut une empoignade sans témoins. A la surface, un maelström se creusa, qui engloutit des barques et fracassa un tanker contre son appontement. Puis la poursuite reprit — qui échappait à qui ? — en direction de l'arrière-port. Un pâté de maisons cachait ce secteur aux yeux de Desroches.

— « Ils ne pourront pas franchir les sas, » opina le marin, « ils seront obligés de remonter... Tenez ! » lâcha-t-il, quelques secondes plus tard. « Vous voyez ? »

La flèche d'une grue vacillait au-dessus des toits d'une façon inquiétante. Des paquets de voitures apeurées débouchèrent sur le boulevard. En sens inverse, passèrent deux fourgons noirs emplis d'uniformes noirs. Du côté de la rue de Paris, s'élevait un nuage de fumée.

« Maintenant, » commenta le marin en hochant la tête, « cette engeance va saccager la ville ! »

De proche en proche, les rues du centre s'emplissaient d'un fracas où se mêlaient le crépitement des flammes et le grondement des murs qui s'écroulaient.

« Ils viennent par ici, » grogna le marin. « Moi, je file... Vous restez là, vous ? » Desroches ne répondit pas. Qu'eût-il dit ? Qu'il voulait voir les monstres de près ? Cette idée lui paraissait, à lui-même, tout à fait insensée ; pourtant il ne s'éloigna point.

Apparut d'abord, à l'angle d'une petite rue, un genou de métal, puis le quadrangle tout entier. « Tout entier... mais non ! Il n'a plus qu'un bras ! » s'effara Desroches. De l'épaule gauche, pendaient trois ou quatre fils grisâtres, ligaments de tungstène ou nerfs de titane. Sur sa lancée, le géant foula l'esplanade du musée et fit halte à côté de la sculpture monumentale figurant un éperon de navire. S'il souffrait, sa douleur restait silencieuse.

En revanche, la venue du reptile s'annonçait par une longue plainte modulée. Quand il déboucha enfin, de l'autre côté du musée, à environ deux cents mètres de Desroches, ce dernier remarqua que son poitrail était strié de sillons sanglants. Mais la tête n'avait rien perdu de sa morgue serpentine. Desroches eut le sentiment qu'il allait assister à l'ultime combat entre la géométrie et l'instinct.

Déjà, le robot se portait à la rencontre de l'arrivant et projetait son bras comme une lance vers le flanc vulnérable. Parade imprévue, le bastion de chair se rua en avant, et les pinces métalliques ne frappèrent que des écailles caudales, aussi dures qu'elles. Alors, le grand bloc fit machine arrière et, traversant le pavé, se posta près du mât-radar — les deux formes anguleuses semblaient sœurs.

A son tour, la brute passa à l'attaque, cherchant à heurter l'épaule tronquée, pour abattre le robot. Mais celui-ci, de son appendice valide, entoura le cou du saurien, en une singulière embrassade qui plaça côte à côte l'anonymat glacé du heaume et la bestialité frémissante du mufle. Comme l'étreinte allait se transformer en étranglement, tous les muscles de la bête se tendirent. Comment cette masse réussit-elle à se cabrer ?... Tandis que le cou serpentiforme se rejetait en arrière, d'une secousse qui obligea le robot à lâcher prise et le déséquilibra, les pattes antérieures se soulevèrent. Lorsqu'elles retombèrent, ce fut sur la tête du simulacre mécanique. Ecrasée, la boîte cubique se décolla des épaules.

Ce qui se produisit alors était inconcevable : d'un bond, le corps décapité se releva. (Etait-ce bien une tête ? se demanda Desroches, stupéfait. Ou cette protubérance ne servait-elle qu'à singer l'humain ?) Le bras se détendit et les doigts effilés se fichèrent dans les yeux du dinosaure. Sous le coup de la douleur, l'animal se cabra de nouveau ; au sommet de sa trajectoire, la tête devint un tourniquet de sang et de bave qui aspergea les maisons environnantes. Alors, le monstre équarri chargea, l'épaule gauche en avant, et vint donner de toutes ses forces restantes contre l'arrière-train de la bête. Celle-ci resta comme suspendue en l'air pendant une fraction de seconde, puis s'écroula en glissant.

Vingt tonnes de chair s'empalèrent sur la sculpture en éperon.

Le sol en trembla. Un hurlement d'agonie déchira l'air, et les falaises de béton et de briques le répercutèrent aux quatre vents. La vie partait petit à petit du grand corps défoncé. Mais, en lui, le serpent refusait de mourir : sa queue onduleuse garda de sa souplesse pendant quelques moments ; elle fouetta les verrières du musée, d'où s'envolèrent tableaux et livres, et, comme par un dernier coup de l'astuce primitive, elle revint cingler le robot.

Le géant acéphale vacilla sur ses jambes. Inclinant, à donner

le vertige, la hideur géométrique de sa carcasse, il traversa la chaussée à reculons. Après avoir heurté le sémaphore, qui lui adressa un incompréhensible message, l'être de métal tomba à la renverse dans les eaux, où il s'engloutit lentement. A mesure qu'il sombrait, sa main ratissait le terre-plein ; à la fin, elle resta accrochée au quai, comme bloquée pour toujours.

Desroches fit quelques pas, en regardant le cadavre épandu à côté du musée. Un souvenir remua dans sa mémoire : Giret, il fallait qu'il voie Giret.

Il remonta jusqu'à la rue de Paris. Là, un spectacle désolant s'offrit à ses yeux : ce n'étaient que murs défoncés, poutres noircies et gravats sur la chaussée. Devant l'immeuble qu'habitait son ami, une suée lui vint : la façade était éventrée sur presque toute sa hauteur. Un agent de police montait la garde devant ce tas de pierres.

Desroches traversa la rue et demanda : « Où est Monsieur Giret ? »

L'agent toussota. « Etes-vous un parent ? »

Desroches frissonna. « Non, un ami. »

L'autre le dévisagea. « Monsieur Giret est mort. »

On en avait vu d'autres au Havre, pendant la dernière guerre. Selon l'expression consacrée dans les discours des édiles, la ville pansait ses blessures.

Pendant une semaine, Desroches continua de recevoir des clients, mais ses traits tirés n'annonçaient rien de bon. De son propre chef, la secrétaire réduisit le nombre des rendez-vous, jugeant que la santé du médecin passait avant celle de la pratique. Cédant à ses objurgations, Desroches se retira à la campagne pour une quinzaine de jours. Il en revint avec les mêmes hantises : dans son esprit, stagnaient les souvenirs des jours précédents ; la moins terrible de ces images n'était pas celle de certaine façade effondrée, rue de Paris.

C'est fini, pensa Desroches. N'y avait-il que deux êtres dans les replis du temps ?

Une sorte de papillotement de l'atmosphère attira son attention vers la haute mer. Au plus noir de la tourmente, l'océan se colorait par places : de pâles lueurs montaient des profondeurs, à la verticale. Peu à peu, ces émanations devinrent plus intenses, se muant en colonnes de lumière d'un bleu électrique, qui projetaient sur la tranche des eaux un halo déformé par la houle.

Tout s'éteignit d'un seul coup. Puis, après deux longues minutes, une ligne noire se dessina au ras de l'horizon, comme une trouée dans la jungle des vagues. La ligne devint une barre :

c'était un submersible bien plus long qu'un paquebot qui émergeait sans secousses de l'océan furieux. Entre les paquets de mer, des superstructures se révélaient sur ce vaste ponton : coupoles, kiosques, ponts étagés, qui évoquaient les découpures de quelque iceberg nocturne.

Bientôt, la plate-forme se trouva hors d'atteinte des plus hautes vagues. Néanmoins, elle continuait à monter, dégageant jusqu'à la base sa carène charbonneuse. A partir de ce moment-là, elle s'enleva au-dessus de l'océan, et Desroches crut que ce fantasme planait dans les airs ; mais sa méprise lui apparut bientôt : aux angles, des piliers soutenaient cette construction. Etaient-ils enracinés au fond de l'abîme ? Quoique très larges, ces supports donnaient une impression de légèreté, car ils étaient constitués d'entretoises au travers desquelles la mer restait visible.

Enfin, l'ascension de l'île artificielle s'arrêta. Bien stable sur son pilotis ajouré, elle semblait tout à fait étrangère au remuement océanique.

Au sommet d'une tourelle, s'ouvrit une meurtrière ovale. Soudain, cet œil cilla : un trait bleu fila à travers la bourre nuageuse, en direction de la Seine. Quand le rayon l'atteignit, le fleuve se mit à pétiller sous l'impact. Mal à l'aise, Desroches observa que la tourelle pivotait. Touchées à leur tour, les eaux du port se criblèrent instantanément de bulles azurées. Le jet de lumière érafla ensuite les buildings jumeaux de la Porte Océane, dont les murs bleuirent en se couvrant de cloques. Desroches le regardait glisser vers sa fenêtre et, bien qu'il sût que cela participait uniquement du rêve, il ne pouvait se défendre d'une sensation d'effroi. Aussi, lorsque la barre lumineuse arriva sur lui, baissa-t-il les yeux vers le sol.

Quelle horreur fut la sienne, quand il vit ses doigts se raidir sur l'accoudoir du canapé puis battre l'air convulsivement, tandis que ses jambes tremblaient comme dans une crise d'épilepsie ! A n'en pas douter, ce que son regard enregistrait à cet instant, c'était la mort. Et pourtant, pas la moindre douleur, pas le plus petit picotement ! Son corps était comme un objet observé de l'extérieur ; cette brève agonie n'était qu'un épisode dans le déroulement de la vision hallucinatoire.

Puis, une nuit, ce projet naquit dans son cerveau tourmenté par l'insomnie : écrire l'histoire de la *tungararu*. Sans tarder, il jeta quelques lignes sur son bloc-notes, traçant le plan d'un mémoire.

Le lendemain soir, au retour des visites, il s'attela à cette tâche qui lui paraissait de plus en plus nécessaire. Ce ne serait pas un dérivatif ; mais plier sa pensée aux contraintes de la chose écrite pourrait atténuer l'obsession.

En premier lieu, il rédigea le chapitre *Passage de la vision à la réalité,* où il exposait deux hypothèses : d'abord, celle de l'esprit doté par la *tungararu* de capacités créatrices ; puis celle des prémonitions, qui lui tenait à cœur. Arrivé au milieu de ce second paragraphe, il fut pris de découragement. Prouver qu'il y avait prémonition, cela ne présentait qu'un intérêt secondaire. Autre chose était de découvrir l'origine des monstres, et par quelle voie ils faisaient irruption dans le monde quotidien.

D'un geste brusque, il repoussa papier et stylo. L'explication, il la tenait ! Il reprit les feuillets... Non, cela ne pouvait être transcrit, c'était incroyable...

Il se leva et marcha jusqu'à la fenêtre sans la voir. Les détails s'ordonnaient, l'idée se précisait : la *tungararu* ouvre dans le temps une brèche, par où le passé ou le futur communiquent avec le plan actuel. C'est d'abord une simple fêlure, grâce à laquelle on entrevoit des êtres de l'autre côté — un dinosaure des temps révolus ou un habitant des lendemains cybernéticiens — puis la faille s'élargit et ces êtres font irruption dans le présent. Oui, se répétait Desroches, c'est cela : une sorte de court-circuit dans le flux temporel.

Il considéra la bribe de matière blanchâtre, la dernière, qu'il avait laissée dans une coupelle. La clé du temps... Le désir lui venait, irrésistible, de s'élancer pour un nouveau voyage, d'entrebâiller encore une fois la porte de l'inconnu. Cette curiosité perverse se trouva une justification : ne fallait-il pas terminer le mémoire sur la drogue-née-de-la-foudre et, à cette fin, recueillir des détails par une ultime expérience ?

Il prit place sur le canapé, en mâchant la dernière parcelle de *tungararu,* et promena son regard sur la plage que venaient mordre des vagues hargneuses. Une tempête s'annonçait.

Un voile d'émanations subtiles s'interposa entre lui et le monde usuel. Durant quelques secondes, il savoura le trouble euphorique qui l'envahissait. L'effraction de son cerveau par la drogue n'avait plus rien de violent. Au dehors, il semblait que rien n'eût changé : les nuages s'interpénétraient avec la même fureur qu'auparavant, les vagues continuaient à se creuser.

Ses yeux parcoururent tout l'estuaire, puis s'attardèrent sur l'horizon du large, simple lame de ciel blanc entre deux étendues couleur de plomb. Rien ne s'y manifestait.

Il détourna la tête et suivit la course de la tache qui s'éloignait en glissant sur la tapisserie et sur l'armoire ; il la vit s'arrêter et revenir en arrière, vers le canapé. Une dernière fois, son corps, si proche et si lointain à la fois, tressauta. Puis le rayonnement s'éteignit.

C'est donc bien moi, et moi seul, qui étais visé, pensa Desroches. A l'horizon, la grande coque noire s'enfonçait peu à peu.

Il reporta son regard sur la table, le fouillis de paperasses, les étagères... « Est-ce possible ? » se demanda-t-il. « Voilà, présente à mes yeux, la pièce telle qu'elle sera tout de suite après ma mort. Mes yeux voient ce qu'ils ne verront jamais ! »

Partagé entre l'angoisse et la fascination, il se pencha vers l'embrasure de la fenêtre, afin d'élargir le champ de son regard et, ainsi, de profiter davantage de ces prodigieux moments. Mais l'air se mit à vibrer autour de lui. Il eut juste le temps de jeter un coup d'œil sur sa main gauche — elle pendait, constellée de pustules bleues.

Il demeura prostré sur le canapé pendant plus d'une heure, incapable de chasser de son esprit cette question torturante : « Combien de temps me reste-t-il à vivre ? » Quel était l'intervalle entre l'hallucination et le moment où elle prenait substance ? Il chercha dans ses souvenirs, sans y trouver une réponse sûre. Deux jours peut-être ? Mais était-ce une règle ? Du reste, qu'importait le délai ? Cette sorte de fatalité qui était en marche — que la vision dût se matérialiser, il ne pouvait en douter — n'était pas à un jour près ! Inéluctablement, la machinerie du temps ferait surgir de l'océan l'île artificielle. Fuir ? A quoi bon ! Comment échapper à cette science aux pouvoirs inconcevables ? Elle aurait tôt fait de le déloger de sa cachette, n'importe où il se fût terré. Quelle force supérieure lui opposer alors ? La *tungararu*...

Une pensée folle lui traversa l'esprit : « Si j'admets un instant que Giret disait vrai, que la *tungararu* donne des facultés démiurgiques, je tiens le moyen de détourner la menace : il suffit que je crée encore une fois. A la puissance de l'île, j'opposerai une autre puissance. »

Cette idée prenait consistance dans son cerveau et y développait ses implications. Il se persuada que l'instinct de conservation saurait inventer un écran, un rempart, une arme défensive (voire offensive !). Fantastique guerre au néant ! Mais il était indispensable que les défenses fussent prêtes au moment où l'île se matérialiserait. Il fallait donc la prendre de vitesse, en quelque sorte. Le navigateur n'avait-il pas dit que si on augmentait la dose, l'algue blanche agissait avec plus de force — plus vite aussi, peut-être ?

A partir de ce moment-là, Desroches fut balloté entre des sentiments contradictoires. D'abord, son exaltation tomba quand il se rappela qu'il ne possédait plus la moindre miette de *tungararu*. Il resta sans ressort pendant de longues minutes. Tout à coup, il reprit espoir en se remémorant les paroles de son client : « J'en

garde un peu comme souvenir. » Mais où se trouvait le marin, à cette heure ? Sur quelle mer des antipodes ? A moins qu'il ne fût en repos...

Desroches courut au classeur et le feuilleta d'un doigt fébrile. Voyons la fiche : ...Yves Helgorn, du *Paul-Rivoire*... Pas d'adresse... Il réfléchit un instant, puis sauta sur le journal et survola la rubrique *Mouvement des navires*. La chance était avec lui : parmi les *Navires à quai*, figurait le *Paul-Rivoire*. Il descendit l'escalier quatre à quatre et s'engouffra dans sa voiture.

La capitainerie du port lui indiqua avec obligeance le mouillage du cargo. Il ne trouva pourtant qu'après un quart d'heure d'errance entre les docks. Il interrogea un matelot qui fumait tranquillement à la coupée.

La réponse l'atterra : Helgorn ne faisait plus partie de l'équipage depuis l'avant-veille ; il était reparti chez lui, à Gervran, près de Saint-Malo.

Desroches remonta dans sa voiture et alluma une cigarette. Sa décision était déjà prise : il partirait pour la Bretagne sans plus attendre.

En chemin, dans la paix du bocage envahi par le crépuscule, il réfléchit plus posément à sa dernière aventure. Il essaya de raccorder la dernière hallucination avec celles des semaines précédentes. Quel rapport pouvait-on établir entre les deux monstres et la station sur pilotis ? Si l'on admettait que ceux-là étaient des émanations du subconscient, celle-ci devait bien en être une aussi. « Tout cela, » songea Desroches, « sort droit des livres de mon enfance, aux planches multicolores ; ce sont mes archétypes personnels. Mais pourquoi l'île artificielle cherche-t-elle à me tuer ? »

Une explication se présenta à son esprit : « Le robot a vaincu la bête ravageuse, mais ce n'est pas suffisant, car la cause première des désordres existe toujours — c'est moi, c'est mon cerveau dominé par la drogue — et qui sait si les tendances destructives ne se manifesteront pas de nouveau, à l'avenir ? Alors d'autres tendances plus profondes, qui prennent peut-être racine dans un complexe de culpabilité (ne suis-je pas responsable, en un certain sens, de la mort de Giret ?) entrent en action à leur tour. Elles veulent cette menace à la source ; c'est dans ce but qu'elles ont conçu le rayon de la mort — s'il se tourne contre moi, c'est conforme à la logique, à l'implacable logique de l'autodestruction. »

La campagne d'Auge était silencieuse et déserte. Desroches menait bon train sa voiture, tout en continuant à spéculer.

Il revenait à sa théorie des brèches temporelles. « Si elle est exacte, » se disait-il, « la plate-forme doit parvenir d'un lointain futur. Ce pourrait être une expédition punitive : *Quelqu'un*, constatant que j'avais poussé la porte de communication des temps, en

a pris ombrage et a décidé de m'exécuter, afin que la porte ne puisse plus être ouverte. Si cela était, la *tungararu* ne me serait d'aucun secours. »

Desroches en était à ce point de ses réflexions, quand il arriva à Gervran. La nuit était noire. A l'entrée de la bourgade, un paysan qui semblait s'être attardé au café indiqua le chemin au voyageur, d'un doigt vague. Une lumière brillait à l'extrémité des landes rocailleuses. J'ai l'air du rescapé d'un naufrage, se dit Desroches, en frappant à la porte de la maisonnette.

Helgorn eut un « Tiens ? » de surprise, en voyant le médecin. Celui-ci lui exposa tout de suite l'objet de sa visite, avançant qu'il avait besoin de la *tungararu* pour des recherches qui intéressaient sa profession et qui ne devaient souffrir aucun retard. Helgorn lui demanda si la drogue avait eu un effet sur lui.

— « Non, » mentit Desroches, masquant à grand peine son impatience. « Néanmoins, je voudrais procéder à des analyses. Si les expériences aboutissent, je publierai une étude dans laquelle je citerai votre nom. »

L'autre lui lança un regard moins flatté qu'alarmé. Il passa dans la pièce voisine, en disant : « Si vous voulez... En tout cas, je vais vous donner le reste, puisque ça peut être utile. »

Dès que le médecin eut en poche les précieux fragments, il prit congé du Breton sans tarder.

Il s'élança entre les haies solitaires, traversant bourgs et hameaux sans ralentir. A mi-route, il s'accorda tout de même un répit, le temps de fumer une cigarette. Il repartit au moment où la fatigue courbait sa nuque.

Passé le pont de Tancarville, la voiture dévala dans la bruine.

Soudain, au milieu d'une courbe, le voyageur vit la route basculer sous lui. Il tira sur le volant et, sentant que la chaussée revenait sous les roues, donna un coup de frein. Le véhicule dérapa, se jeta sur le talus, l'escalada et glissa dans les broussailles.

Vers six heures et demie, deux éclusiers qui se rendaient à leur travail au Havre remarquèrent la voiture. En étendant Desroches sur l'herbe, ils constatèrent qu'il ne portait pas de blessures et que, selon toute apparence, il n'était qu'évanoui ; ils essayèrent de le ranimer, mais ce fut en vain. Après bien des hésitations, ils l'installèrent dans leur voiture et repartirent vers la ville. Au premier poste qu'ils trouvèrent, il abandonnèrent leur passager inconscient entre les mains des gendarmes. Ceux-ci fouillèrent ses poches.

— « Jean-François Desroches, docteur en médecine, 3 rue E. Renard, Le Havre, » énonça le brigadier.

— « Puisqu'il est toubib, on pourrait le conduire chez lui, » suggéra l'un de ses subordonnés.

— « Légalement... » commença le brigadier, puis il se ravisa :

« Oui, il a simplement l'air secoué ; il ne va pas tarder à reprendre connaissance. Pas besoin de l'emmener à l'hôpital. On va passer un coup de fil à son cabinet. »

Il était un peu plus de huit heures ; la secrétaire venait d'arriver. Sans s'affoler, elle prit le médecin en charge et le fit allonger sur le canapé du bureau. Ensuite, elle téléphona à un confrère de Desroches.

Quand le blessé s'éveilla, il passa une main moite sur son front pour écarter la barre de la migraine, mais ce simple geste appela la douleur dans tous ses membres. A travers le tourbillon de pensées fragmentaires qui s'animait dans son cerveau, un souvenir remontait...

Tout à coup, Desroches redressa le buste et, par une détente désespérée, réussit à s'asseoir, les jambes pendant flasques au bord du canapé. Il tenta de se lever, mais un vertige le saisit, qui le fit retomber pantelant sur les coussins, la main agrippée à l'accoudoir. A la limite de son regard embué par la fièvre, naissait une tache bleue.

MARCEL BATTIN

Les vieux

A trois heures quinze de l'après-midi, des pas pressés firent vibrer l'escalier vétuste. A la hauteur du premier, une voix féminine cria avec angoisse : « Fais vite, Pierrot ! » et des petits pas précipités résonnèrent à leur tour dans les étages. Le piétinement décrut et disparut. La porte de l'entrée ne claqua pas comme à l'ordinaire — à quoi bon la refermer ? Un peu plus tard un moteur toussa dans la rue, puis ronfla, et la dernière auto s'éloigna dans un bruit de mécanique maltraitée. L'immeuble devint étrangement silencieux.

Le vieux était assis dans la cuisine de l'appartement du second, face à la chambre obscure dont la porte était entrouverte. Ses mains déformées par le rhumatisme, aux veines saillantes, reposaient sur ses cuisses maigres. Immobile, la tête basse, les lèvres rentrées sur ses gencives édentées, il pensait à des choses de vieux, hochant parfois la tête lorsqu'il se trouvait d'accord avec lui-même.

A trois heures et demie, il leva les yeux vers l'antique réveil posé sur la cheminée, et en compara l'heure avec celle qu'indiquait l'oignon d'un autre âge qui gîtait dans la poche de son gilet. Il se leva avec peine et, une main sur les reins, s'approcha de l'évier de grès rouge. Il décrocha du mur une petite casserole émaillée et tourna le robinet. Un infime filet d'eau s'en échappa et il dut attendre de longues minutes avant que la casserole fût à moitié pleine. Il marcha alors vers le réchaud, prit sur une étagère une boîte d'allumettes de ménage et en frotta malhabilement une avant d'ouvrir le robinet d'arrivée du gaz. Il approcha l'allumette enflammée du brûleur. Rien ne se passa.

Il renouvela deux fois sa tentative sans succès, renonça et laissa tomber l'allumette avec un léger grognement. Il posa la casserole sur le coin de la table, près du hachoir à viande et du tisonnier, puis retourna s'asseoir. Il se replongea dans sa rêverie tout en fixant la porte entrouverte sur la chambre obscure, bougeant parfois ses épaules comme si quelque fardeau le gênait.

A quatre heures et demie, l'escalier grinça, un pas traînant se fit entendre sur le palier et un coup discret fut frappé à la porte. Le vieux dit : « Entrez, » la porte s'ouvrit et Dominique, le concierge, entra. Il demeura une longue minute immobile, la main appuyée contre le chambranle de la porte, respirant avec de longs sifflements d'asthmatique. Il était en bras de chemise et portait un tablier bleu de jardinier dont le plastron pendait sur son ventre. A la main, il tenait une longue baïonnette dont la fine lame en croix était tachée de rouille. Quand sa respiration eut repris son rythme normal, il referma, traîna ses pieds chaussés de pantoufles jusqu'à la fenêtre, souleva le pan d'un des rideaux à petits carreaux bleus et blancs et regarda longuement la rue déserte. Puis il laissa retomber le rideau, soupira : « Ça ne devrait plus être long maintenant, » secoua la tête et s'approcha de la table. Ses lèvres bougeant sur des syllabes muettes, il releva le plastron de son tablier, fouilla dans la poche ventrale et en dégagea un revolver d'ordonnance modèle 1892 parfaitement entretenu. Il déverrouilla le barillet, le fit tourner et le remit en place d'un sec mouvement du poignet. Il posa le revolver et la baïonnette sur la table, près du hachoir et du tisonnier, puis tira une chaise et s'assit à côté du vieux. Ils restèrent là sans bouger, l'un regardant la fenêtre, l'autre fixant la porte entrouverte sur la chambre obscure.

A cinq heures moins le quart, le vieux leva la tête, regarda Dominique et dit :

— « Il n'y a presque plus d'eau, et plus du tout de gaz. »

Dominique haussa les épaules.

— « Il fallait s'y attendre, » répondit-il. « Ils auront dû tout saboter avant de partir. »

Le silence se rétablit, ponctué par le tic-tac du réveil et par les légers bruits que l'inhabituel tire des choses. A cinq heures, un léger bourdonnement s'éleva, ténu. C'était comme si, à des kilomètres de là, un moteur électrique se mettait en marche. Dominique se leva et alla entrouvrir la fenêtre. Le bourdonnement se fit plus sensible. Il était arythmique, passait par instants du grave à l'aigu, et il sembla à un certain moment qu'une ou deux détonations sourdes s'y mêlaient. Dominique referma la fenêtre.

— « Ils arrivent, » dit-il.

A cinq heures un quart, le vieux leva la tête, posa sur Dominique le regard de ses yeux embués et demanda à mi-voix :

— « Pourquoi n'êtes-vous pas parti avec vos enfants ? »

Dominique haussa les épaules sans répondre. Il se mit à tousser doucement, une main sur la poitrine, avec de longs sifflements dans sa respiration. Quand la quinte fut passée, il prit son mouchoir et essuya sa bouche et la sueur qui perlait à son front.

— « C'est vous, Dominique ? » demanda une voix menue depuis la chambre obscure.

— « Oui, Mame Carrère, » dit Dominique.

— « Pourquoi n'êtes-vous pas parti avec eux à Pont-l'Evêque ? » insista le vieux.

— « Je suis fâché avec ma sœur de Pont-l'Evêque, » dit Dominique en roulant son mouchoir en boule et en le replaçant dans la poche de son pantalon. « D'ailleurs, » ajouta-t-il, « c'est pas sûr qu'ils y arrivent. Il doit y avoir une drôle de pagaille sur les routes. De toute façon, ici ou à Pont-l'Evêque... »

— « Pont-l'Evêque, c'est pas loin de la mer, » fit observer le vieux. « Une supposition qu'ils y arrivent, peut-être qu'ils réussiront à passer en Angleterre. »

— « Et après ? » dit Dominique.

— « Oui, et après ? » dit le vieux.

Le silence retomba. Après quelques minutes, le vieux se leva et tenta une nouvelle fois d'allumer le gaz, en vain. Il resta un moment immobile, marmotta quelque chose d'inintelligible, puis revint s'asseoir.

— « Ernest ! » appela la voix menue, depuis la chambre obscure.

— « Oui, » dit le vieux.

— « Puisque Dominique est là, paie-lui donc le terme. »

— « Oui, » dit le vieux, sans bouger.

A cinq heures et demie, le bourdonnement se fit nettement plus sensible, comme s'il avait rencontré un vent favorable qui le portait. C'était un bruit métallique, sourd, qui commençait d'envahir la ville morte, courant au long des rues, s'agglomérant aux carrefours, se réverbérant contre les façades des maisons, montant à l'assaut du clocher de la ville basse et des hauts buildings de la ville neuve.

— « Ernest ! » appela la voix menue, depuis la chambre obscure.

— « Oui, » dit le vieux.

— « Qu'est-ce que c'est que ce bruit, Ernest ? »

— « Rien, » dit le vieux. « Des travaux du côté de la place Villatte, sans doute. Ils n'arrêtent pas de trouer les rues. »

— « Ah ! » dit la voix menue, depuis la chambre obscure.

Sur ses genoux, les mains du vieux se mirent à trembler. Il attendit un moment puis, se levant, il marcha vers le buffet. Il ouvrit une des portes vitrées du haut et prit sur un rayon une boîte en carton à l'étiquette rouge. Il en retira un flacon et un compte-gouttes. Il posa le compte-gouttes sur la table, ouvrit le flacon et versa la moitié de son contenu dans le verre. Ses mains tremblaient tellement qu'une bonne partie du liquide se répandit

sur la toile cirée. Il attendit un moment, les épaules voûtées, puis alla chercher le sucre en poudre et une petite cuiller. Il versa une bonne dose de sucre dans le verre, compléta avec de l'eau de la casserole et remua longuement le tout. Dans un immense effort de volonté, il maîtrisa son tremblement, prit le verre à deux mains et marcha vers la chambre obscure dans laquelle il disparut.

Quand il en ressortit, le verre vide à la main, la voix menue lui rappela :

— « Pense à payer le terme à Dominique, Ernest. »

— « Oui, Elise, » dit-il d'une voix basse. « Dors, maintenant. Je vais fermer la porte pour qu'on ne te gêne pas. »

Il referma sans bruit et s'adossa à la porte. Il resta là de longues minutes, tout tassé et pitoyable, laissant les larmes couler sans retenue sur ses joues usées. Quand ce fut fini, il se redressa, s'essuya les yeux d'un revers de main et retourna au buffet. Il prit une bouteille et deux verres et revint poser le tout sur la table.

« Il me reste un fond de goutte, » dit-il d'une voix redevenue ferme. « Je crois que c'est le moment ou jamais de la boire. »

Il répartit l'eau-de-vie dans les verres, vidant la bouteille jusqu'à la dernière goutte. Ils trinquèrent puis burent en se regardant dans les yeux. Le bruit, dehors, s'était amplifié et on distinguait maintenant avec netteté le grondement des moteurs des véhicules et des blindés qui approchaient.

A six heures, il y eut trois explosions sourdes à faible distance, suivies de deux autres, puis une longue rafale d'arme automatique déchira l'air. Quand le tir eut cessé, une trompe modula trois notes brèves et aigres.

Dominique et le vieux se levèrent et s'approchèrent de la table. Dominique prit son revolver et sa baïonnette, et le vieux s'empara du tisonnier et du hachoir à viande. Ils se placèrent tous deux le dos au mur, face à la porte, et attendirent.

Sous eux, dans la rue vide, le premier char frappé de l'étoile rouge, monté par des êtres à la face plate et aux yeux bridés, passait dans un grondement de tonnerre.

GÉRARD KLEIN

Les virus ne parlent pas

Je ne pense pas que vous ayez jamais entendu parler de Pierre Blanc. Il est de cette sorte d'hommes de laboratoire qui ne se répandent guère hors d'un cercle étroit de relations et qui, soudain, vers la cinquantaine, se trouvent propulsés sur la scène de l'actualité par un prix Nobel. Le plus souvent, ils prennent alors l'événement pour un accident singulier qui n'aurait guère de rapport avec leurs recherches. Ils ne parviennent pas à s'imaginer, en effet, que le commun des mortels ait pu ignorer si longtemps l'importance de travaux dont l'idée essentielle se trouvait résumée dans un article de quelques pages paru huit ou dix années auparavant.

J'habite près de la Faculté des Sciences un immeuble que la tradition fait remonter au XVIIe siècle. Je compte un certain nombre d'enseignants et de chercheurs parmi mes amis. Quelques-uns d'entre eux affirment me tenir pour « le seul spécialiste des sciences humaines dont ils puissent supporter le contact ». Vous n'ignorez pas la vieille querelle entre scientifiques et littéraires. Pour les premiers, les seconds ne sont que des bavards solennels. Pour les seconds, les premiers ont à peu près autant de sensibilité que leur règle à calcul. Etant moi-même un psycho-socio-économiste ou quelque chose de voisin, je dois modestement reconnaître qu'il y a du vrai dans la première proposition, à la solennité près. Mais j'aime faire remarquer à mes amis physiciens, chimistes ou biologistes, que si la société ne se transformait pas constamment en raison de leurs découvertes, les psychologues, sociologues et autres économistes auraient peut-être réussi depuis belle lurette à se faire une idée cohérente de l'homme et de la société. Quelle tête feraient-ils, de leur côté, si les données de leurs expériences se transformaient chaque fois qu'un philosophe publie une nouvelle théorie de la réalité ?

Ma popularité auprès de ces hommes de science s'explique par deux facteurs principaux : ma capacité de les écouter discourir et la variété de mes alcools. Le dernier facteur prédomine proba-

blement en ce qui concerne Blanc car il est à l'état normal assez peu loquace, quoiqu'il soit, à l'occasion, capable de se lancer dans un discours interminable et invariablement dramatique.

Il aime bien, de temps à autre, vers les six ou sept heures du soir, traverser la rue de Jussieu, passer le porche monumental dont s'honore mon immeuble, fouler les pavés historiques de la cour de ferme sur laquelle donnent mes fenêtres et venir boire un bourbon à l'improviste.

Je n'ai jamais pu lui apprendre à s'annoncer en téléphonant. Il lui arrive donc de se heurter à une porte close. De mon côté, j'aime assez le caractère imprévisible de ses intrusions. J'ai, comme la plupart des célibataires, une tendance naturelle à ne pas savoir m'arrêter de travailler, et il m'offre de la sorte l'occasion d'une récréation. S'il prenait la précaution de téléphoner, je l'enverrais le plus souvent au diable en prétextant de la quantité de travail en retard qui s'est accumulée sur mon bureau. Non que je n'ai pas envie de le voir, mais parce que j'ai réellement toujours trop de choses à faire. Au lieu de quoi, quand il frappe, je suis obligé d'aller ouvrir, et quand il s'installe, de faire la conversation.

Cette mémorable soirée où il leva le voile qui masquait jusque-là une des plus considérables énigmes de l'univers, il vint plus tard que de coutume, vers les neuf heures. Il entra sans même frapper et fit irruption dans mon bureau. Je levai les yeux du traité sur l'application des corrélations multiples à la définition des coefficients techniques que j'essayais, non sans peine, d'absorber, et je vis tout de suite qu'il n'était pas dans son état normal. Il était pâle, ses lunette rondes à triple foyer donnaient de la bande. Ses mains tremblaient tandis qu'il s'affairait maladroitement à remplir un verre d'une bonne mesure de bourbon qu'il avala d'un trait. Il me fixa de ses yeux hagards et me lança, à brûle-pourpoint :

— « J'ai trouvé Dieu. »

Blanc, voyez vous, n'est pas le genre d'homme qui se passionne pour les problèmes métaphysiques, ou de savant enclin au mysticisme comme le regretté Oppenheimer. C'est un rationaliste et un matérialiste bon teint, un tant soit peu marqué par le marxisme comme beaucoup de scientifiques de sa génération.

Je rallumai ma pipe avec soin, égalisai la cendre et m'efforçai de prendre un air dégagé tout en élaborant intérieurement un diagnostic.

— « Et où a eu lieu cette intéressante rencontre ? » demandai-je.

— « Dans mon laboratoire, » dit-il d'une voix rauque.

Surmenage, pensai-je. Un jour ou l'autre, les meilleurs cer-

veaux, survoltés, finissent par craquer. D'habitude, quelques semaines de repos et, le cas échéant, un peu de chimiothérapie suffisent à tout faire rentrer dans l'ordre. Mais lorsque la crise se déclare, un peu de sympathie humaine n'est pas à dédaigner. Je refermai mon traité tandis qu'il se laissait tomber dans un fauteuil.

« Et Dieu est mort, » ajouta-t-il.

J'attendis. A considérer son état d'excitation, la tirade pouvait être longue. Il suçotait le bord de son verre, s'efforçant d'aspirer la dernière goutte de bourbon.

« Vous savez, » dit-il, « que je travaille depuis un certain temps déjà sur les virus. Ma recherche est de nature théorique plutôt que pratique. Je m'intéresse à leur origine. On a de bonnes raisons de penser, en effet, qu'ils n'ont pas toujours existé sous leur forme présente et qu'ils sont les descendants dégénérés d'une espèce disparue. Dans l'état présent des choses, ce sont des composés chimiques passablement complexes, à base d'ADN ou d'ARN, c'est-à-dire d'acide désoxyribonucléique ou simplement ribonucléique. Un virus comme celui de la mosaïque du tabac est composé d'une longue molécule d'ARN entourée d'une gaine de protéines. Il existe des dizaines de milliers, sinon des millions, de variétés de virus. Quelques-unes sont la cause de maladies plus ou moins graves, comme la fièvre jaune, la rage ou la grippe, mais la plupart, heureusement, sont à peu près inoffensives. Pendant longtemps, les virus ont été considérés comme un moyen terme entre la matière inanimée et la matière vivante, comme un intermédiaire entre la chimie et la biologie, si vous préférez, et à ce titre, ils ont été les enfants chéris des philosophes. Leurs propriétés procèdent des deux états ou des deux sciences. Le chimiste peut, dans certaines conditions, en effectuer la synthèse, et de son côté, le biologiste peut constater leur prolifération dans un milieu favorable. Ce milieu est nécessairement une cellule vivante. Par conséquent, la théorie selon laquelle les virus pourraient être le chaînon manquant entre la matière inerte et la vie, si l'on tient à maintenir cette distinction scolastique, n'a aucun fondement. En l'absence de vie, les virus seraient tout à fait incapables de se reproduire. Ils sont, exclusivement, des parasites. Par leur composition, ils ressemblent beaucoup à cette partie singulière du noyau de la cellule qui porte les caractères héréditaires, le gène. Ils s'introduisent selon un processus assez complexe dans une cellule, puis dans son noyau. De là, ils contraignent la cellule infectée à fabriquer des composés moléculaires exactement semblables aux leurs. Ils lui interdisent de ce fait de poursuivre ses fonctions normales. Une cellule est une sorte d'usine dont

l'une des nombreuses fonctions est de se reproduire elle-même avec tout son capital génétique. Les virus prennent en quelque sorte les leviers de commande et la font fonctionner à leur profit. Lorsque la cellule a produit un certain nombre de virus, elle éclate. Quelques centaines de nouveaux virus, tous semblables au premier, sauf mutation, se répandent dans la nature, c'est-à-dire en général dans un organisme. Les cellules voisines sont infectées et le processus se poursuit jusqu'à ce que l'organisme meure ou qu'il élimine les virus. Les cellules ne sont pas sans défense et les organismes encore moins. Les cellules opposent aux virus, souvent victorieusement, une substance spécifique qui les neutralise et qu'on appelle l'interféron. Beaucoup de virus sont par ailleurs très sensibles à la chaleur et ne résistent pas à une température supérieure à 40°. La fièvre est donc un excellent moyen de lutte contre une infection virale. Incidemment, on peut peut-être voir là une des raisons pour lesquelles, dans l'évolution, les animaux à sang chaud ont pris le pas sur les animaux à sang froid. »

— « Tout cela est classique, » dis-je.

Il ignora complètement mon interruption.

— « L'action des virus n'est pas toujours aussi dramatique. Dans de nombreux cas, ils se fixent sur un chromosome à la façon d'un gène supplémentaire et demeurent là, inertes. La cellule se contente alors de les reproduire quand elle se dédouble, comme s'ils faisaient réellement partie de son stock génétique. Au bout de quelques générations, ils peuvent se réveiller et commettre à nouveau des ravages. Peut-être sous cette forme latente se trouvent-ils à l'origine de certaines mutations. Mais ce n'est là qu'une simple hypothèse. En tout état de cause, les virus sont de purs parasites. La tendance à la dégénérescence est une caractéristique générale des parasites, une des modalités de la loi d'adaptation au milieu, si vous préférez. Tout se passe comme si les parasites devenaient, de génération en génération, de plus en plus paresseux. Selon une théorie généralement admise aujourd'hui, les virus sont des parasites qui sont arrivés au stade ultime de leur dégénérescence. Leurs ancêtres hypothétiques étaient probablement capables de se reproduire par leurs propres moyens et devaient ressembler plus ou moins aux cellules que nous connaissons. Mais à la longue, ils ont trouvé plus commode de s'en remettre à leurs hôtes. Ils ont ainsi perdu toutes les caractéristiques de la vie, sauf la dernière, la perpétuation d'une structure. Le but de ma recherche était de trouver à quoi pouvait ressembler cet ancêtre hypothétique.

Il s'agissait, j'y insiste, d'une recherche purement théorique. A notre connaissance, cet ancêtre ou ces ancêtres n'existent

plus. Mais en partant des caractérisques connues de certains virus, il était tentant de reconstruire un modèle de l'être originel, un peu comme font les paléontologues qui réinventent tout un animal à partir d'un seul os ou les détectives qui vous fournissent le sexe, la taille, le poids et l'âge d'un individu à partir d'une empreinte de sa chaussure. Avec l'aide d'un calculateur analogique de bonne taille, la chose était théoriquement faisable. Je m'y suis attelé dès que nous avons reçu ce nouveau matériel en provenance des Etats-Unis et que j'ai disposé des autorisations et des crédits nécessaires, ce qui, soit dit en passant, m'a pris deux bonnes années d'un labeur épuisant. Et en un sens, j'ai réussi. Je passe sur les détails, mais je suis parvenu à obtenir une image satisfaisante du grand-père de tous les virus. Et j'ai trouvé Dieu. »

— « Hum, » fis-je en tirant sur ma pipe. J'en nettoyai soigneusement le tuyau car elle commençait à émettre des borborygmes désagréables. Un des problèmes les plus irritants que la technologie moderne n'ait pas encore réussi à dominer est celui de la condensation humide qui se forme à la base du tuyau des pipes. Le seul procédé qui permette d'en venir à bout est des plus primitifs. Il consiste à passer de temps à autre une tige métallique enrobée de coton dans le tuyau de la pipe. Je me propose de fonder un prix Klein qui sera décerné à l'invention qui rendra inutile cette répugnante besogne. Le narghilé est une solution, mais je l'ai rejetée, car je déteste la fumée froide.

— « Oh ! pas le Dieu qui a créé l'univers, » reprit Blanc. « Celui-là, je le laisse aux métaphysiciens. Mais le Dieu qui nous a créés, *nous*. Un des problèmes scientifiques les plus délicats qui aient été posés clairement au cours des deux derniers siècles est celui de l'évolution. Lamarck, Darwin et quelques autres ont imaginé toutes sortes de modèles pour l'expliquer. Naturellement, ils se sont toujours heurtés aux théologiens et autres finalistes. Mais le fait général de l'évolution, c'est-à-dire de la transformation plus ou moins lente, plus ou moins brusque, des espèces, et du passage de formes de vie relativement simples à des formes plus complexes n'est plus aujourd'hui contesté que par quelques cinglés et par une légion de crétins et d'ignorants. Le mécanisme lui-même reste pourtant obscur. On n'est pas beaucoup plus avancé, là-dessus, qu'à l'époque de Darwin. Les finalistes qui ont fini par admettre l'évolution en tant que fait irrécusable, ont beau jeu de répliquer aux matérialistes que les mutations-produits-du-hasard et la sélection du plus apte n'expliquent pas tout et qu'il est donc possible, sinon nécessaire, de voir dans l'ensemble du processus l'effet d'une volonté intelligente. Ils ont retourné leur veste. L'homme

descend du singe, disent-ils, ou de n'importe quel ancêtre commun. Donc, Dieu existe. Et j'ai trouvé qu'en un certain sens, ils avaient raison. Paradoxalement, dramatiquement raison. Pourtant, ils n'aimeront pas la vérité quand ils l'apprendront. »

Le fourneau de ma pipe s'inclina et laissa choir sur mon bureau un petit cône de cendre grise. Blanc me jeta un coup d'œil vif.

« Vous pensez que j'ai besoin de repos, hein ? Je suis d'accord avec vous. J'ai travaillé comme un fou ces trois derniers mois. Je crois que j'ai perdu l'habitude de dormir. »

— « Nuidor, Mérinax, Valium, » dis-je.

Il me regarda, surpris.

« Ce sont des calmants. Les deux premiers sont hypnogènes. Votre médecin vous les prescrira sans difficultés quand il verra les poches que vous avez sous les yeux. Il en existe bien entendu de plus puissants. »

— « Merci, » dit-il. « Il me faudra au moins ceux-là. »

Il ébaucha un geste vague et inutile, un de ces gestes que l'on fait uniquement pour réduire la tension nerveuse en dépensant un peu d'énergie musculaire. Un de ces gestes qui, répété, peut devenir un tic.

« Le Dieu que j'ai trouvé n'est pas le Dieu omnipotent, omniscient des mythologies avancées. Au contraire. »

Il répéta son geste.

« Imaginez une espèce relativement intelligente qui soit apparue sur notre planète il y a trois ou quatre milliards d'années. Comment elle est apparue, d'où elle est venue, je n'en sais rien. Elle peut être née dans une flaque abandonnée par l'océan selon un schéma classique, être tombée de l'espace sous la forme d'une spore ou avoir fait irruption de la cinquième dimension. En ce qui me concerne, cela m'est indifférent. Et quant à son « intelligence », je n'ai guère idée de ce qu'elle pouvait être. Selon toute probabilité, nous n'en saurons jamais rien. Elle était probablement très différente de la nôtre. Pas totalement. Il y a sûrement un point commun. Il y a nécessairement une filiation entre son intelligence et la nôtre. Je ne sais pas exactement à quoi « ils » ressemblaient. Je connais juste leur structure générale. Peut-être possédaient-ils une individualité, comme nous. Peut-être constituaient-ils des organismes collectifs, comme les insectes sociaux. Je suis tenté de le croire, parce que les insectes sociaux semblent avoir été une expérience plus ancienne que celle qui nous a donné le jour et qui a complètement échoué. Franchement, je n'en sais rien. »

Il reprit son souffle.

« Cette espèce a pris conscience de sa petitesse, de son impuissance face à l'univers, de sa faiblesse. Et elle a entrepris de se doter d'instruments plus efficaces, plus puissants, plus résistants qu'elle-même. Elle a créé la vie telle que nous la connaissons, avec les matériaux qui étaient à sa portée, et elle a entrepris de l'améliorer au fil des millions d'années. Il lui a fallu beaucoup de temps parce que ses moyens matériels et intellectuels étaient très limités. Mais le temps n'avait pas pour elle le même sens que pour nous. Elle a dirigé l'évolution. Avez-vous une cigarette ? Bien. Donnez m'en une et cessez de me regarder avec des yeux ronds, *espèce de machine.*

» Vous ne voyez pas que nous sommes engagés exactement sur le même chemin qu'eux ? Avec quoi ai-je abordé le problème de l'origine des virus ? Avec un calculateur analogique capable de résoudre en quelques secondes un problème qu'il m'a fallu des mois pour poser correctement, dont des générations de biologistes ont réuni des éléments et auquel un millier de mathématiciens aurait pu s'atteler pendant un siècle sans en venir à bout. Il ne se passe plus de mois sans qu'on invente quelque perfectionnement des machines à calculer, pas d'année sans qu'on sorte un modèle plus puissant que les précédents. Les générations de machines se succèdent les unes aux autres et ne se ressemblent pas. Et si nous avons quelque idée des problèmes que nous comptons leur poser, nous ne savons pas à quoi conduira cette évolution. Cependant... »

Il s'interrompit, le temps de rallumer sa cigarette avec des doigts fébriles.

« Cependant, il y a un précédent. Au moins un. Celui de cette espèce hypothétique, minuscule, faible, dotée d'une mémoire insuffisante à ses propres yeux, ce qui est une façon de parler, mettant des millions et des millions d'années à résoudre des problèmes qui nous paraîtraient relativement simples, et conduite par conséquent à construire et à perfectionner des machines destinées à multiplier ses possibilités. Nous sommes le résultat ultime des expériences de dieux dérisoires, capables de manipuler les gènes et toute la machinerie cellulaire. Nos yeux sont leurs télescopes et nos oreilles des antennes gigantesques, capables d'analyser un univers de vibrations dont ils connaissaient l'existence théorique mais qu'ils ne pouvaient pas plus percevoir que vous ne pouvez détecter les ondes radio. Nos bouches sont des émetteurs d'une portée colossale. Nos doigts, des manipulateurs géants. Nos cerveaux, de monstrueuses machines logiques dotées de mémoires à la capacité presque illimitée de leur point de vue. Par notre intermédiaire, ils pouvaient espérer accéder à un univers qui leur était normalement interdit, peut-être celui des nombres, peut-être celui des étoiles. »

Je fermai les yeux et aspirai une bouffée de fumée sans saveur parce qu'invisible. Il y avait là une idée. Je songeai à cette espèce impossible. Dans une bouffée soudaine de lyrisme, je pensai à la multitude de voies qui s'ouvraient à l'hypothèse, je voyais se mettre en place des pans entiers de la connaissance comme les pièces géantes d'un puzzle abstrait, qui avaient été autant d'énigmes irritantes. L'arborescence incroyable de l'évolution prenait un sens. Une solution après l'autre avait été tentée, éprouvée, abandonnée. « Ils » ne s'étaient même pas donné la peine de détruire les résultats de leurs expériences manquées. « Ils » s'étaient fait la main sur les protozoaires. Les végétaux n'avaient rien donné, à moins qu'ils n'aient été créés tout exprès pour servir de carburant. Les insectes représentaient une autre impasse. Mais là, « ils » avaient tâtonné longtemps. La fourmilière avait dû leur paraître une direction intéressante. Puis ils s'étaient heurtés à une limite infranchissable. « Ils » avaient cherché ailleurs. Les batraciens, les reptiles. Le rythme de leurs travaux s'était accéléré avec les ères. « Ils » avaient appris. Peut-être n'y avait-il pas un seul « laboratoire », mais plusieurs, des centaines, des milliers, des millions, poursuivant des recherches indépendantes et plus ou moins bien coordonnées. Quelle était la place du kiwi, du kangourou, de l'oiseau ? Avaient-ils détruit les grands dinosaures, après leur avoir concédé la Terre pendant plus de cent millions d'années, pour faire de la place aux mammifères qui se montraient prometteurs ? Et finalement, l'homme, machine aussi surprenante qu'admirable, avec son histoire, ses passions, ses sciences, ses arts, ses superstitions, ses villes, ses monuments, ses vices, Blanc discourant et moi fumant du tabac, terme momentanément ultime d'une succession innombrable de générations lentement améliorées. Car pourquoi serions-nous ultimes, pensai-je, pourquoi serions-nous la machine suprême ? Nous ne pouvions même pas être sûrs d'*être* la bonne direction. Des expériences étaient-elles déjà en cours, destinées à faire apparaître le modèle ultérieur qui nous démoderait, *l'homo superior* ou le fruit d'une autre espèce ?

Blanc grognait, irrité.

— « Mais faites au moins semblant de m'écouter. Les virus sont les restes des dieux ou les restes de leurs instruments. Les machines que nous construisons sont nos prolongements. Du moins nous les considérons comme telles. Mais nous finirons par nous y intégrer complètement. L'espace est bien trop vaste, les étoiles trop lointaines, pour que l'homme désarmé puisse espérer les conquérir. Mais l'homme plus la machine ? Ou la machine seule ? Je connais plus d'un mathématicien moderne qui rêve d'être directement relié à un calculateur, de brancher son système nerveux

sur les circuits de la machine. Quel peut être le rêve des hommes de l'avenir, sinon de voir tous leurs besoins, toutes leurs fonctions assurées pour eux par des machines, sans risques et sans efforts ? Même la fonction de reproduction, quoiqu'il risque d'y avoir quelques oppositions de nature réactionnaire dans ce domaine ? Ils nous ont fabriqués pour mettre *ça* au-dessus de tout, puisque c'est au travers des générations qu'ils réalisent leur projet. A quel moment l'homme cessera-t-il d'être le maître, le créateur conscient de la machine pour devenir son appendice, son parasite ? Je ne crois pas qu'on puisse jamais le dire de façon précise. Il n'y aura pas de saut brusque, mais une évolution lente, du moins relativement lente, mais incroyablement plus rapide que l'évolution biologique qui nous a donné le jour. Vous saisissez la progression ? Au départ, une forme d'intelligence moléculaire, chimique, effroyablement lente de notre point de vue, puis une forme d'intelligence biologique, la nôtre, et demain une forme d'intelligence électronique pour laquelle l'information se déplace à la vitesse de la lumière.

» Peut-être les machines continueront-elles à se doter des organes de communication avec l'espèce humaine longtemps après que celle-ci aura disparu en tant que telle. Peut-être conserveront-elles des claviers et des écrans, par exemple. Un beau jour, l'une d'elles se posera la question de savoir ce que signifie ce résidu biologique qui infecte, qui *rouille*, à l'occasion, certaines de ses semblables et qui les contraint à le reproduire, sans rime ni raison. Ou à quoi correspondent ces claviers, ces écrans absurdes ? A partir d'un clavier, il doit être possible de se faire une idée raisonnablement exacte d'un être humain. Les machines calculent en termes binaires mais les claviers comportent dix touches, donc les humains hypothétiques avaient sans doute dix doigts. Les écrans sont conçus pour fournir une information à telle vitesse, dans telle longueur d'onde du spectre électromagnétique, ce qui suppose tel type de récepteur. Peut-être partiront-elles, pour nous reconstruire, d'un système nerveux dégénéré ? Je vous l'ai dit, je ne sais pas si les virus sont les vestiges d'une espèce disparue ou simplement les restes de leurs instruments. Mais dans le fatras de courbes qui sont sorties de mon calculateur, j'ai vu le visage de Dieu. D'un Dieu mort. »

— « Pourquoi ont-ils disparu ? » demandai-je.

— « Peut-être par simple dégénérescence. En un sens, ils avaient atteint leur but, ou du moins un de leurs buts. Ils ont créé à la longue des organismes incroyablement plus résistants, plus durables, plus intelligents qu'eux-mêmes. Mais il y a peut-être une raison plus subtile, un retour de flamme qu'ils n'avaient

pas prévu, et cependant logique. Je crois que nous les avons tués. Je crois que nous avons tué les dieux. Le pauvre vieux Nietzsche avait raison. Mais il ignorait pourquoi. Il ne savait pas qu'il avait littéralement raison plutôt que symboliquement. Voyez-vous, en se perfectionnant, les organismes vivants ont appris à se défendre contre toutes les ingérences extérieures, contre les parasites. Croyez-vous qu'un pilote d'astronef survivra longtemps si la température s'élève de cent degrés dans sa cabine parce qu'un cerveau électronique a calculé une orbite économique serrant de plus près un soleil ? La machine, l'homme, son intelligence ou plutôt son astuce, son hygiène, ses vaccins, ses antibiotiques, son interféron de synthèse, qui a dû éliminer au cours des derniers millénaires, sinon des derniers siècles, les ultimes exemplaires à peu près intacts de ses créateurs. N'oubliez pas leur fragilité. De leur point de vue, l'homme fut la machine ultime parce que, en toute innocence, sans même le savoir, il pouvait achever d'exterminer son créateur. Maintenant, il n'y a sans doute plus personne pour diriger l'évolution. Sauf nous, mais dans quelle direction ? Avec quels instruments ? Oh ! peut-être ressusciterons-nous les dieux pour en faire nos esclaves, pour les contraindre à tripoter les gènes suivant nos ordres. »

Blanc s'était levé.

« Quand ont-ils disparu ? Je donnerais dix ans de ma vie pour le savoir. Peut-être que si l'homme de Cro-magnon, si Archimède avaient disposé d'un microscope, ils auraient pu voir le visage de Dieu et converser avec lui ! Peut-être même Harvey ou Hooke l'ont-ils aperçu dans leurs microscopes rudimentaires ! J'en doute, mais la possibilité ne peut pas être éliminée. Les premiers biologistes ont décrit et dessiné des micro-organismes que nous ne retrouvons plus dans nos bouillons de culture. Nous les mettons au compte d'erreurs d'observation. Nous nous trompons peut-être. »

Blanc parut se calmer. Sa voix se fit plus sourde.

« Je me demande même, » dit-il, « si à un certain moment, eux, les dieux, ne se sont pas rendu compte qu'ils avaient commis une erreur. Que leur expérience se retournait contre eux. A l'aide de leur science biologique infiniment plus étendue que ne l'est notre électronique, ils ont tenté de se défendre. Mais il était trop tard. Souvenez-vous des grandes épidémies qui ont ravagé la planète jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. Certaines régions ont perdu jusqu'aux deux tiers de leur population. On a pu se demander pourquoi l'espèce humaine avait survécu. Et pensez au cancer. »

— « Etes-vous sûr qu'ils ont tout à fait disparu ? »

Il secoua la tête.

— « Autant qu'on peut l'être. Voyez-vous, d'après leur struc-

ture, l'alcool était pour eux un poison violent. L'homme a achevé les dieux en se saoulant. »

La pièce s'était emplie de fumée. Je me levai aussi et j'allai ouvrir la fenêtre. L'air froid me dégrisa. Je vis soudain toute la fragilité des conjectures de mon ami, qui avaient un instant ébranlé mon incrédulité. Comment pouvait-il croire que Hooke ou Harvey aient pu apercevoir quelque chose qui devait être à peine plus gros qu'un virus ? Et cette dernière phrase sur l'alcool ?

Le ciel était noir et nu. Je pouvais apercevoir quelques étoiles par-dessus les toits. Ainsi, le firmament était vide de toute divinité, si Blanc avait raison. C'était ce que j'avais toujours pensé, mais il y a une différence entre croire une chose et se voir proposer sa démonstration.

— « J'ai lu quelque part, récemment, » dis-je, « qu'il n'existait pas de limites théoriques aux possibilités d'une machine. Si vaste et si puissant soit un calculateur, on peut toujours en concevoir un meilleur. Les possibilités de l'homme, elles, sont étendues, mais non pas illimitées. Elles tiennent à sa structure anatomique. Il ne possède qu'un nombre défini de neurones. Il surclasse encore nettement ses machines sur le plan de l'adaptation, de la souplesse, mais... »

Blanc fit deux pas vers la fenêtre. Lorsqu'il ouvrit la bouche, sa voix avait changé. Je crus y déceler une nuance de tristesse.

— « Dites-moi, vous qui êtes psychologue, ou sociologue, ou je ne sais quoi, quel effet pensez-vous que ces idées, que cette découverte auront sur les religions ? Pensez-vous qu'elles s'effondreront ? »

— « Je ne sais pas. » Je regardai le ciel nocturne. « Je ne crois pas. Les dieux qu'elles révèrent sont plutôt les enfants des hommes que leurs créateurs. Les hommes ont fait leurs dieux plus ou moins à leur image, mais en plus puissant, en plus durable, en plus intelligent. Je ne crois pas que vos dieux minuscules leur plairont beaucoup. Du moins à la majorité d'entre eux. Les Eglises établies n'auront pas de peine à éluder la question. Il y a beau temps qu'elles ont enfermé leurs dieux dans des forteresses idéologiques inexpugnables parce qu'impossibles à cerner. »

— « De toute façon, » dit Blanc, dans mon dos, « le pire c'est que je ne puis publier le dixième de ce que je viens de vous dire dans une revue scientifique. On me prendrait pour un illuminé. »

Je me retournai.

— « Pourquoi pas dans *Planète* ? » dis-je en souriant.

Il grimaça et cracha un brin de tabac.

Je n'insistai pas. Il me restait une question à poser.

« Je me demande ce qu'ils cherchaient, » dis-je, « ces êtres hypothétiques, quel problème ils essayaient de résoudre en montant cette formidable machinerie de l'évolution. »

— « Nous l'ignorerons toujours, » dit Blanc, à voix basse. « Savons-nous nous-mêmes ce que nous cherchons, pourquoi nous cherchons ? Non, nous ne le saurons jamais... »

Il hésita, chercha ses mots :

« Les virus ne parlent pas. »

JEAN-CHARLES PICHON

Un amour absorbant

MONSIEUR,

Si j'omets mon adresse, ce n'est pas que je veuille vous cacher le lieu de ma retraite. De toute façon, vous ne pourriez m'y répondre, ni (ce qui, je l'avoue, me serait plus précieux) m'en faire sortir. Tout aussi volontiers, j'avouerai que, dans les mois qui viennent de s'écouler, j'ai pleuré, souvent, et prié pour que quelqu'un ait la puissance de me porter secours. Alors, les lettres que j'écrivais n'étaient pas à l'intention d'un directeur de journal ou de revue. Je plaçais tout mon espoir dans tel docteur très illustre, dont je tairai le nom pour ne pas l'offenser, dans tel savant, qui habite, il est vrai, fort loin d'ici, mais dont le génie et l'humanité, ce que je croyais être de l'humanité, auraient dû faire qu'il me comprît et m'aidât. J'ai écrit de même au Président de la République, à Monsieur le Préfet de Police. Ni les uns ni les autres ne m'ont répondu. Je souffrirais de cette indifférence si je pensais, si je pouvais penser, que mes lettres aient été remises à leurs destinataires. Mais, très probablement, elles ne l'ont pas été. Et ce serait une grande chance que celle-ci vous parvienne.

Pourtant, je veux l'espérer. Parce que, d'une part, personne ne peut vivre sans espoir ; d'autre part, ce n'est plus mon salut qui m'importe. Il n'est pas impossible enfin que mon récit, négligé ou méprisé par les savants, intéresse, littérairement en quelque sorte, la publication que vous dirigez. Je dois risquer cette chance — et celle, moins grande encore, qu'un de vos lecteurs y discerne autre chose qu'une fiction. Un seul me suffirait, provisoirement, car si quelqu'un savait mon secret quand je viendrai à disparaître, il pourrait à son tour, avant d'être enfermé, le communiquer à d'autres. Le moyen est primitif et presque dérisoire, lorsqu'on pense à quel point le temps presse, lorsqu'on songe aux millions de journaux qui divulguent la vie privée des milliardaires. Mais c'est ainsi, je n'y peux rien. C'est le seul moyen dont je dispose.

Je ne suis pas un ignorant, mais le bagage me fait défaut qui m'eût permis, sans doute, d'être pris au sérieux ou, tout au moins,

d'expliquer mieux les choses. J'étais l'aîné de trois enfants, l'un de mes frères est mort à la guerre, en juin 1940. Quand mon père est tombé paralysé, au lendemain de l'autre guerre, il m'a fallu quitter le lycée, où cependant j'étudiais bien, pour travailler à mon tour. Mon père avait, toute sa vie, servi la S.N.C.F. ; naturellement, ce fut dans cette voie que je me dirigeai. On fut assez gentil pour moi, mais je dois dire que j'étais sérieux et consciencieux. Tous les deux ou trois ans, régulièrement, pendant vingt ans, j'ai accédé à un échelon supérieur. En 1939, bien que je fusse encore jeune (je suis né en 1905), je gagnais correctement ma vie et celle de ma famille. Le 2 septembre, je fus requis sur place, à Lyon-Perrache, où je travaillais, et je pus croire, égoïstement, que la guerre ne bouleverserait en rien la vie que je m'étais faite. Mais, quelques mois plus tard, une bombe écrasa la maison de mes parents, à Rennes, alors que s'y trouvaient ma femme et ma petite fille : elle tua tout le monde. Les psychiatres ont voulu voir dans le choc que je ressentis à cette occasion la cause de ce qu'ils nomment mon « délire cosmique ». Bien qu'il me soit difficile d'établir de ceci à cela un lien d'effet à cause, je me devais de vous révéler cette opinion des docteurs.

De même, il me faut reconnaître la réalité de la maladie que je fis alors, provoquée moins par la fatigue que par le désespoir de me retrouver seul au monde. Ce fut, pour tout dire, la fin de ma carrière. Un congé de longue maladie n'étant point parvenu à me rendre la santé, je végétai pendant toute la guerre. Je me décidai enfin à demander ma retraite anticipée. Elle me fut accordée en 1945, après vingt-cinq ans de labeur au service de l'Etat, et je pus me retirer dans la petite maison que j'avais achetée dans la région bordelaise, un pays que j'aime bien. Je ne m'étais pas remarié, mais une femme avait accepté de vivre avec le solitaire. Je menais une vie tranquille et un peu morne, peut-être, pour un quadragénaire, mais je m'étais pris de passion pour la chasse et je ne refusais jamais, afin d'augmenter mes revenus, les bricolages qui se présentaient. Tout cela n'intéresse pas directement l'histoire que je dois vous raconter. Il est nécessaire, pourtant, que vous ne doutiez pas de ma guérison à l'époque où elle commence. Un de mes bons amis, là-bas, était le docteur Garrot. Vous pouvez lui écrire : il attestera sûrement que j'avais reconquis alors mon intégrité mentale. Mon bonheur eût été complet, je crois, si ma compagne avait pu me donner un enfant. Mais peut-être ne le voulait-elle pas. Je ne le saurai jamais, car j'ai vécu trop peu de temps avec elle.

Ce fut en effet treize mois après mon installation dans la région, exactement deux jours après l'ouverture de la chasse, que je fis connaissance avec la lueur. Je me promenais dans la campagne, le fusil sous le bras, accompagné de mon chien, lorsque je vis, à

quelque distance, une fillette qui gardait sa chèvre. Je suppose qu'elle ne la gardait pas vraiment, car elle était bien jeune, mais que ses parents, plutôt, l'envoyaient dans les champs pour se débarrasser d'elle. En tout cas, je la regardai avec attention, parce que je la trouvais gentille et délicieusement frêle. Le temps était chaud et même lourd, bien que le ciel fût nuageux. Tout à coup, un rayon de soleil, oblique et dense, traversa les nuages et tomba droit sur la petite fille. Je dis : un rayon de soleil, parce que je pensai d'abord que ce n'était que ça, mais l'idée me vint aussi, presque tout de suite, qu'un rayon de soleil n'est pas aussi lumineux. En effet, la petite fille se mit à briller de telle sorte que j'en fus aveuglé. Quand je rouvris les yeux, elle n'était plus là. A sa place se dressait une meule de foin que je n'y avais pas vue plus tôt. Je crus que l'enfant se cachait dans cette meule pour me jouer un tour et j'y plongeai la main. Le foin était chaud et parfumé. Tout à côté, la chèvre tirait sur sa corde.

Malgré moi, je levai les yeux vers le ciel : nulle éclaircie ne s'y voyait plus. En même temps, mû par un instinct étrange, je me déplaçai brusquement et sans cause vers ma droite. Une chaleur redoutable, qui pourtant ne brûlait pas, surgit si près de moi que j'en sentis le souffle. Je courus, suivi de mon chien, qui gémissait lugubrement. Enfin je m'arrêtai et je regardai. Plus semblable à une barre d'or qu'à un rayon, la lueur demeurait piquée dans le sol, à cent mètres de moi. Lentement elle se résorba, comme une échelle qu'on eût tirée à soi du sommet d'une tour ; mais je ne voyais pas de sommet et il n'y avait pas de tour. Elle disparut, je me mis à courir et, de nouveau, la lueur se matérialisa à la place même que je venais de quitter. Je m'enfuis sans tourner la tête.

Longtemps après, me sembla-t-il, je parvins à ma petite maison. Je m'assis, en sueur et hors d'haleine, sur une chaise de cuisine et, sans prendre le temps de me délivrer de mon harnachement, je racontai toute l'aventure à celle qui vivait avec moi. Je vis à ses yeux qu'elle prenait peur. Elle ne tenta pas de m'apaiser par de bonnes paroles, par un simple élan de tendresse. Elle s'en alla, me laissant seul. A la nuit tombée, elle revint. Je n'avais pas bougé; je serrais encore dans mes mains jointes le fusil de chasse, protection bien dérisoire pourtant. Elle me dit avec sévérité :

— « Qu'as-tu fait de la petite Maud ? »

Je ne compris pas immédiatement mais, lorsque j'eus compris, une nouvelle sorte de terreur m'envahit. La petite fille disparue. On allait m'accuser de l'avoir enlevée, tuée, que sais-je ? Ma compagne le croyait et, si elle le croyait, qui voudrait me croire, moi ? Les gendarmes allaient venir et je n'aurais rien à leur opposer qu'une invraisemblable histoire. Il me fallut un quart d'heure pour changer

de vêtements et préparer une valise. Lorsque je voulus embrasser celle que j'aimais, elle me repoussa.

Relisant ma lettre, commencée hier, je vois bien que je n'ai pas su raconter les choses. Mais je ne vois pas comment j'aurais pu, différemment, les raconter, car elles se sont passées ainsi. A moins que je n'eusse mieux fait de vous dire tout de suite ce que je sais aujourd'hui, que je n'ai compris que peu à peu, laborieusement et difficilement, au cours de ma vieillesse vagabonde. N'aurait-ce pas été moins croyable encore ?

Il y a très longtemps aujourd'hui que j'ai quitté ma maison, ma compagne. J'ai tenté d'avertir les hommes, je leur ai donné mes preuves, dont la moindre n'est pas le nombre croissant des disparitions que la Préfecture de Police enregistre chaque année, inexpliquées dans soixante-dix pour cent des cas. Les hommes n'ont pas voulu m'entendre. Ils se passionnent pour cette ineptie : les soucoupes volantes, sans vouloir admettre que le danger est ailleurs, plus proche et plus quotidien. Enfin, ils m'ont fait enfermer.

Dès le début je savais qu'ils me feraient enfermer, sitôt qu'ils pourraient mettre la main sur moi. C'est pourquoi je m'étais enfui. N'importe quel médecin de bonne foi devrait admettre que cette fuite prouve mon équilibre, et je ne dis rien de toutes les difficultés que j'ai su vaincre afin d'échapper aux poursuites, changeant de nom quand il le fallait, créant des labyrinthes inextricables où, fatalement, les policiers devaient se perdre. Pendant un temps, j'ai pu coucher dans des hôtels et manger à ma faim. Ç'a été le temps de la quête intellectuelle et de l'étude des livres. Je ne séjournais jamais longtemps dans une même ville. Dès qu'un journal parlait d'une disparition, je me transportais dans la région où elle était signalée. L'expérience m'avait appris qu'une disparition demeure rarement isolée ; au contraire, trois ou quatre cas en quelques jours ne sont pas rares ; puis la lueur émigre. Pendant une période de l'année, qui correspond assez exactement à notre hiver, je sais qu'elle n'opère plus en France. Elle doit alors agir en d'autres pays, probablement aux antipodes, mais je n'y suis pas allé voir. Cette découverte me fortifia dans l'idée que la lueur venait d'une autre planète de notre système solaire, mais non pas d'un autre univers.

Vous l'avez sans doute remarqué : lorsqu'on s'intéresse très fort à une recherche déterminée, lorsqu'on s'y consacre au point d'y perdre le boire et le manger, on dirait que le hasard nous livre comme à plaisir les éléments qu'il faut pour la mener à bien. Cela est vraiment curieux. En ce qui me concerne, j'ai eu la chance, ou le malheur, durant cette période d'hésitations préliminaires, d'assister à deux autres métamorphoses, toutes les deux sur des routes de campagne, dans des régions où une disparition venait d'être signalée alors que je m'y trouvais déjà, ce qui m'avait permis

d'agir sans délai. L'une se produisit aux environs de Poitiers : un homme marchait devant moi, à une vingtaine de mètres. Soudain il s'arrêta pour regarder, me sembla-t-il, des enfants jouer dans un champ. Aussitôt, la lueur tomba sur lui. Ce fut l'affaire d'un instant, mais je n'avais pas fermé les yeux, cette fois, et je pus voir l'homme se tordre étrangement, comme s'il avait été environné de flammes, et sauter de toutes ses forces, le plus haut qu'il put. L'échelle brillante fut retirée à une vitesse incroyable et un petit chien blanc marbré de noir courut en jappant sur la route. Cette fois encore, la lueur me poursuivit, mais je lui échappai facilement. Puis, ce fut une femme qui s'apprêtait à s'asseoir sous un chêne, à deux kilomètres de Nantes. Elle venait d'étendre son vêtement sur le sol quand elle fut prise. Il me sembla qu'elle avait disparu sans laisser de traces. Cela me surprit à tel point que, malgré le danger qui me guettait moi-même, je m'approchai de l'arbre. Il y avait sur la cape étendue un petit serpent vert qui ondulait en sifflant.

J'ai écrit le mot « métamorphose ». Je n'y ai pensé que bien plus tard, après avoir entendu des paysans vannetais s'étonner de la présence, en bordure de leur champ, d'un laurier qui n'y était pas la veille ; après avoir assisté à la chasse donnée, en pleine ville de Toulouse, à un singe de grande taille dont on ne s'expliquait pas davantage la présence, puisque aucun cirque ne s'était établi dans les parages. A Vannes, un jeune conscrit avait fait une fugue, disait-on, le lendemain du conseil de révision ; à Toulouse, un professeur de mathématiques avait, subitement, abandonné sa femme et ses trois enfants. Il était parti sans laisser d'adresse. Ailleurs, ce fut un ours qui volait des fruits dans les vergers, et ce n'était pas le pays des ours. Un loup reparut dans le Gévaudan, énorme et semant la panique.

Naturellement, je n'ai pas pu, dans tous les cas, savoir qui avait disparu. Mais le mot « métamorphose », quand je l'eus découvert, m'éclaira. Il ne s'agissait donc pas d'une offensive nouvelle. Au temps des Grecs et des Latins, déjà, *Ils* avaient essayé quelque chose d'analogue. Mais Leurs méthodes n'étaient pas encore au point : Ils ne transformaient pas l'homme entièrement en une plante ou une bête : seule une moitié du corps subissait l'avatar, se changeait en croupe et en pattes de cheval ou en queue de poisson. On comprend que les Egyptiens, voyant naître soudain de tels phénomènes, en aient fait des divinités. Au début aussi, les centaures, les minotaures et les sirènes étaient placés, par l'imagination des poètes, à mi chemin entre l'Olympe et l'humanité. Puis, les hommes devenant moins crédules, Ils durent interrompre, pendant deux milles ans, des expériences trop voyantes. Ils désirent par-dessus tout, c'est évident, ne pas attirer sur Eux l'attention des hommes. Mais, aujourd'hui, leur procédé amélioré, Ils peuvent agir

tranquillement, impunément, aussi longtemps que personne ne jettera le cri d'alarme.

Je devenais leur ennemi mortel, leur victime toute désignée ; pourtant, je n'étais pas sans défense. Je connaissais leur talon d'Achille : le manque de mobilité de leur moyen d'attaque. Et de multiples conditions me semblaient requises pour qu'ils mènent à bien l'expérience : le plein air, un ciel à la fois beau et nuageux, l'absence de témoins. Je me demandai, à ce sujet, si j'étais bien le seul humain à Les avoir pris en flagrant délit. Je me le demande encore. S'il y en eut d'autres, il est probable qu'ils n'ont jamais osé parler, de peur qu'on ne les accusât d'être les auteurs mêmes des disparitions qu'ils auraient signalées, ou de peur qu'on ne les crût pas, comme il m'est arrivé.

L'hiver, la ville, la nuit, m'étaient de parfaites sauvegardes ; je pouvais m'y détendre. Cependant, ma situation matérielle empirait. Les petits travaux que j'effectuais : des enveloppes à domicile, une matinée d'homme-sandwich, un remplacement, ne me permettaient pas souvent de dormir dans un hôtel. Je devins un clochard. En ville, je mangeais la soupe populaire ; à la campagne, je mendiais dans les fermes où, parfois, on m'engageait pour quelques jours, le temps des moissons, des vendanges ou de la récolte des petits pois. Je travaillais mal, en raison de mon âge et de la vie difficile que j'avais eue, mais aussi de la menace toujours présente. Mes rares confidences et mes questions nombreuses me faisaient regarder d'un drôle d'œil. Enfin, il me fallut passer à l'action.

J'avais longuement étudié ce problème : comment entrer en rapport avec Eux ? Nos langues, probablement, Leur étaient hermétiques, mais Ils devaient percevoir en nous une pensée puissante et dirigée ; particulièrement si, comme je le croyais, nous Leur servions depuis des millénaires d'objets d'observation, de sujets d'expérience. Mon but était de Leur faire comprendre que nous pouvions sympatiser, que nous ne les connaissions pas mais que nous ne demandions qu'à Les connaître et que, de toute façon, mes sentiments personnels restaient très amicaux à leur égard. Naturellement, ce n'était pas vrai : Ils me causaient une peur effroyable. Mais je parvins, à force de volonté, à triompher de ma terreur : je me persuadai que je parviendrais à les abuser.

Ce fut un jour de juin que je quittai la ferme. Je marchai délibérément à travers champs, parcourant une distance de trois ou quatre cents mètres, jusqu'à un chemin que d'épais taillis dérobaient à la vue de mes compagnons de travail. Je revois nettement ce petit sentier, clair et sinueux sous le soleil : il descendait vers une rivière où les filles et les garçons aimaient se baigner. Tout

à coup, le ciel s'obscurcit et je compris que j'étais arrivé. Je fis encore quelques pas, pourtant, contraint, poussé par une épouvante si forte que je me mordais les lèvres au sang. Alors, je pensai à tous les êtres, fourmis, abeilles, qui ne raisonnent pas comme nous, que nous ne connaissons pas très bien, mais qui ne nous font pas de mal si nous sommes bons pour eux. Cette pensée me donna le courage de m'arrêter. Aussitôt, le rayon tomba sur ma main, je ne l'avais pas vu venir.

Il était chaud, doré, pas du tout redoutable, assez semblable, tout de même, à un rayon de soleil qui, passant par une fente des persiennes, fait danser des poussières dans une chambre obscure. Tout de suite, j'en fus enveloppé et je ressentis la joie. Une petite fille venait sur le chemin. Non : elle ne venait pas, elle était immobile, elle aussi, à cinq mètres, ou dix, je ne sais pas. Je reconnus ma fille, Jeanne. Elle ne pouvait être là. Je n'avais pas oublié qu'elle était morte à Rennes, en 1940. Mais je reconnaissais son sourire triomphal et je triomphai, moi aussi. « Puisqu'Ils ont le pouvoir de susciter en nous de telles illusions, je dois avoir celui de correspondre avec Eux. » Ce n'était pas une vraie pensée, moins encore un raisonnement. Il y avait des mois que je m'entraînais à transformer en émotions directes les arguments qu'il me fallait leur suggérer. Amis. Nous sommes vos amis (caresse). Tendresse (bouffée de tendresse). Paix (la paix de l'âme). Nous sommes pacifiques. Aimons. Nous vous aimons. Le rayon répondait. Le rayon était chaud et bon, fraternel. T'aimons nous aussi. Vous aimons. Amour universel. Semblable à nous. Nous venons vers toi. Viens vers nous. Saute vers nous. Saute ! Ma fille me regardait et l'on me disait : ta fille ! Pense : ta fille ! Là où la mort n'existe pas, tu dois venir. Tu veux venir. Saute !

Je ressentis le besoin de sauter et je n'y résistai pas. Je ne compris pas, d'abord, ce qui m'arrivait, lorsque je me retrouvai, étendu sur le sol, à plat ventre, les joues écorchées et le nez en sang. Je ne bougeai pas, pourtant, comme épinglé au sol par le rayon doré. Mais la douleur avait fait fuir ma petite fille. Hors cette pointe sur mes reins, j'avais échappé à l'emprise de la caresse. Je me souvenais de tout. Il me fallait réfléchir, vite ! Je soulevai lentement mon visage. Je m'étais aidé de mes avant-bras. Je vis ma main, que le rayon avait touchée. Elle était brune et envahie de poils. Qu'est-ce que je serais, moi ? Une sorte de singe ? Un ours ? La pression se faisait insistante sur mon dos. Lève-toi. Saute. Amis ou pas amis ? Semblable à nous. L'amour, c'est l'identité. Je laissai retomber mon visage sur le sol. Ma main droite ? Elle était comme morte, étrangère à moi-même, horriblement brune et poilue, mais la gauche, oui, la gauche obéissait. Je grattai la terre avec cette main, comme une bête. Je voulais m'ancrer là où j'étais tombé,

n'en pas bouger. Je ne voulais plus sauter. Je savais quel besoin de tendresse démesuré Les lance à la conquête de l'univers.

— « Non ! » dis-je. « Non, jamais ! Salauds ! »

Je le dis et le pensai. Je projetai hors de moi toute la haine dont j'étais capable pour les choses innommables, mortes, informes, poilues, verdâtres, démembrées. Non ! Je ne veux pas de Votre amitié. Je ne peux pas être semblable à Vous. Vous Vous jouez de nos désirs, de nos peurs. Mais nous ne savons pas qui Vous êtes. Nous ne Vous imaginons pas. Vous ferez de moi un monstre, une bête, une herbe, une poussière, mais Votre pareil, jamais ! Vous ne pouvez pas vaincre la mort. A peine des pensées, tout cela, rien que le suc nourricier de la haine :

« Non ! »

La haine l'emporta. Soudain, il n'y eut plus aucune pression sur mes reins. J'attendis un peu, je me relevai prudemment. Le ciel était redevenu bleu et clair. Il n'y avait plus trace de rayon, nulle part. Mais, à l'endroit où je m'étais affalé, il y avait comme une poussière d'or, ce qui serait resté d'une lueur tendre et chaude, faite de corpuscules autrefois vivants, anéantis en un instant par la puissance de la haine. Et il y avait, au milieu du chemin, la pierre sur laquelle j'avais trébuché.

Qu'ajouter ? Je Les avais vaincus. Je ne pouvais plus me taire. Au lieu de regagner la ferme où je travaillais, j'allai tout droit à la gendarmerie du bourg. Le gendarme de garde, puis le brigadier, me considéraient d'un œil soupçonneux, parce que mes cheveux gris, mon nez écorché, ma veste trouée me donnaient l'apparence d'un vieil ivrogne. Ils me gardèrent toute la nuit. Plus tard, la malchance fit qu'on retrouva le corps d'une fillette qui s'était noyée dans une rivière, au bas du chemin. Je vis beaucoup de gens. Tous n'étaient pas des policiers. J'attendais impatiemment le jour de mon procès pour dire la vérité au monde ; mais on ne voulut pas me le permettre. Bientôt, je ne vis plus du tout les policiers. Je ne vis plus le juge, qui avait l'air si bon. Il n'y eut plus autour de moi que des médecins.

Pendant toute une année, j'ai demandé des nouvelles du monde. Je savais que le nombre des disparitions allait croissant, et ça me faisait mal d'y penser. Mais on ne voulait rien me dire. Au début, j'avais parlé de la lueur, on m'invitait à en parler, mais je finis par comprendre que c'était pour se moquer de moi. Alors, j'ai commencé d'écrire des lettres. Mais je crois que celle-ci est la dernière que j'écrirai. Car, de nouveau, voici l'été. On ne me laisse pas en paix sur mon lit. On m'oblige à sortir dans le jardin, avec les autres pensionnaires. Ma vieille terreur, alors, me presse de marcher, vite, autour des plates-bandes, sous les arbres. Mais, parfois, on m'appelle. Un infirmier ou un docteur. Je dois m'arrêter pour

répondre. Et, tout le temps que je demeure immobile, je sais qu'Ils me guettent, là-haut, derrière leur écran de nuages. Puis, je regagne un abri, le dortoir, le réfectoire. Et, déjà, je Les appelle à mon tour. Je leur jure que, cette fois, je ne Les tuerai pas, quoi qu'Ils me fassent, pourvu qu'Ils me permettent, cette fois encore, de la voir venir vers moi avec ses bras tendus et cette façon de sourire qu'elle avait...

GIL SARTÈNE

A suivre

On s'est levés drôlement de bonne heure, avec Broderick, Roderigue et Serena. Et puis aussi, bien sûr, Momme et Pomme. Parce que le jeudi, figurez-vous, c'est plus possible : Pomme avait bien pensé qu'en allant tous le chercher à son bureau, on pourrait être partis plus vite en week-end ; mais pensez-vous ! On est montés dans le Pussycar de Broderick, il était même pas midi, qu'à six heures on arrivait devant chez Pomme. Rouge, il était, d'avoir attendu. Et furibard. Il a emmené Momme dans la Tigre et il est rentré tout droit, sans rien dire, à la maison. Nous tous, il a fallu qu'on suive, avec le Pussycar.

Alors, ce matin, s'agit pas de rater le train A — celui qui part du grand étrangleur de La Chapelle — ni même la séance de six heures. Six heures du matin, je veux dire. Quand même, on est drôlement bien dans la Tigre. Avant de tirer le levier de montée, Pomme a fait hurler un bon coup les sirènes. Comme ça les voisins se sont mis à leurs fenêtres (y en avaient de tout nus, même pas préparés) pour nous regarder partir.

Comme on habite rue de Rivoli, on gare en face, dans le jardin, facile. Alors pas de temps perdu : en moins que ça, on était déjà à la Concorde. En route, il y avait pas encore plein de monde. Roderigue a tout de suite voulu sortir les sandwiches, et il a fallu que Momme le menace de le laisser à la maison. Il s'en fichait un peu, Roderigue, parce qu'il voyait déjà la Madeleine et il savait bien qu'on aurait plus le temps de rentrer et repartir.

C'est seulement à partir de l'Opéra qu'on a tous commencé à s'embêter. Alors Roderigue, on pouvait plus le tenir. Il voulait tout le temps descendre et remonter. Mais ça énerve Pomme. Heureusement, tout d'un coup, un feu a changé. Et on a vu arriver les Droper, avec leur vieille Mastic toute ridicule. Le père Droper, il a donné un coup de barre et nous a monté sur le coussin d'air, histoire de rire.

— « Tépiqué ! » a lancé Pomme.

— « Tépafada ? » a répondu Droper.

Puis tout le monde, dans les deux voitures, a fait le signe. Ensuite on a pu causer, par les portières.

— « Après la rampe, ça ira mieux... » a dit la dame.

— « Sûr ! » a répondu Momme.

— « Ça devient pas possible, » a lancé le petit Ganelon.

Et nous autres, tous les trois ensemble, on a répondu :

— « Sûr ! »

C'était drôlement coincé, à l'entrée de la rampe Lafayette, figurez-vous. Il était déjà presque quatre heures.

— « Jamais on y sera, » a soupiré Pomme, comme tous les week-ends.

— « Mais si, tu verras, » a répliqué Momme.

Au moins, sur la rampe, y a pas, ça avance. Pas vite, mais ça y va tranquille. Et puis Pomme avait reconnu un collègue de bureau et on a presque mis une demi-heure à lui marcher sur le coussin d'air. Il s'est retourné en riant et il parlait derrière sa vitre, sans qu'on entende.

— « Tépafada ? » a marmonné Pomme. Ensuite, comme l'autre, il a porté son doigt à la tempe. Nous, on connaissait pas ; on a pas su s'y fallait faire le signe. On s'est cachés un peu, derrière la banquette, et on a regardé ailleurs.

On avait drôlement ralenti, en approchant de l'étrangleur de La Chapelle. Mais ça n'avait pas d'importance : il restait presque une demi-heure. La bonne femme nue s'est approchée avec son panier de bubbles et Momme et Pomme se sont disputés, comme d'habitude, raison qu'on en a pas eus. Après, il y avait l'infirmière, qui proposait ses Bonboldairs. Alors là, c'est nous qui avons pas voulu. Y a juste que Roderigue, à qui on a ficelé l'embouchure, parce que, des fois, ça le fait taire pendant qu'on regarde.

Ce coup-ci, il a drôlement chialé, je vous jure. Mais finalement, il s'est un peu amusé à faire monter et descendre le Licoptère du Bonboldair et on a tous été contents. Sauf quand il a flanqué le tube sur le capot d'une X. Heureusement, le conducteur s'est pas fâché : il était couché sur les coussins avec une fille, et il s'est juste relevé un moment, pour faire machinalement le signe. Il a fallu gifler Roderigue pour qu'il réponde. C'était pas fini, on peut dire !

Ensuite on est arrivés au payage. Pomme a pris le ticket, mais il s'est arrêté pour demander à quelle heure la séance.

— « A six heures, » a dit le motard.

— « C'est bien une histoire avec les Tigres ? »

— « Sûr, » nous a rassuré le motard.

— « Et à quelle heure, le déjeuner ? »

— « Midi pile, » il a dit. « Mais faut pas vous en faire : le train comporte des marchands de sandwiches. »

Il voulait nous donner un gros haut-parleur, mais pour pas entendre râler Roderigue, on a préféré avoir chacun son récepteur. Le sien, on le lui a attaché aux oreilles, avec les écouteurs. Il pouvait plus beaucoup remuer dans tous les sens ; ce qu'on a pu rire !

— « Allez vous ranger devant, y a la place, » a ordonné le motard.

On s'est glissés pas trop loin de l'écran, même qu'y en avait à qui ça plaisait pas, dans la file. On les a même pas regardés. Seulement une fois, on est tombés sur une autre famille avec une Tigre. Alors on a souri et on a tous mis un doigt à la tempe, pour tourner de la main.

— « Le commandeur-projectionniste charmeur vous souhaite la bienvenue à bord du train A, » ont grésillé les récepteurs. « Dans six heures, nous arriverons à Deauville où tout le monde pourra prendre une légère collation ; ensuite nous continuerons par le bord de mer. Nous ferons un crochet jusqu'à Ouistreham, de façon à rentrer, demain, par le pont de Nanterre. Joyeux amusement à tous ! »

Ça a fait « pouic ! » et ça s'est arrêté. Mais déjà les panneaux s'allumaient, sous la pendule, et on a tous sanglé nos ceintures. L'écran a clignoté doucement et s'est mis à frémir ; Pomme a tout de suite passé sa première.

L'histoire est rigolote. Il s'agit d'un type qui arrive dans une ville, au volant d'une Tigre, et qui propose aux gens de les débarrasser des embouteillages. Ensuite, il fait démolir la surface des maisons et jette tout ça au dépotoir. Pomme conduit prudemment, en prenant bien garde de ne pas sortir de notre place. Une seule fois, on est dérangés par un marchand ambulant, et une autre quand Broderick rigole en nous montrant un couple, dans une Thérésa-deux-places, qui fait la même chose, exactement au même moment, que le type sur l'écran.

On s'est arrêtés à Deauville, juste au moment où le bonhomme de l'histoire a tout arrangé, côté circulation. Mais les gens du film, pas question qu'ils lui filent ses cent mille dollars ! Il était furieux, le gars, mais nous on sait pas trop. On boit quelques berlingots de coke et on s'allonge dans la voiture pour faire la sieste. Tout le temps, je croyais que Roderigue allait demander pipi. Mais, par chance, l'air a réussi à l'endormir.

En repartant, on a drôlement du mal à suivre l'histoire, rapport que la route est pas bonne. Le pauvre Pomme doit tout le temps tripoter les boutons, et des types, ils essayent d'en profiter pour se faufiler devant nous. Pomme accélère un coup, alors il y a du mouvement. En même temps, l'écran cahote et claque comme un drapeau.

— « Plus souvent, que je vais payer la place ! » grogne Pomme.

— « On aurait été drôlement mieux, figurez-vous, si on avait fait les Châteaux de la Loire, » qu'elle répond Momme.

Heureusement, sur l'écran, le bonhomme du film est remonté dans sa Tigre. Je sais pas ce qu'il a raconté à tous les gens, mais y se lancent tous derrière lui, à travers les rues vides. Là, le gars il prend une petite route qui descend vers la plage. Et y se met à foncer dans la mer.

Flûte alors, plus souvent qu'on va payer l'entrée ! Voilà qu'on peut même plus voir le reste, rapport que l'écran y s'est enfoncé dans la flotte. Pomme, il essaye de freiner. Mais les autres, derrière, ils nous font tous le signe. Et y nous poussent du coussin d'air.

Voilà qu'on a de l'eau, déjà, jusqu'aux portières. Les autres, devant, ont coulé. Pourquoi tu ris, Roderigue ?

CHRISTINE RENARD
et CLAUDE F. CHEINISSE

Delta

Si je lisais les journaux, peut-être rien de tout cela ne serait-il arrivé. Je ne lis pas les journaux, je ne suis au courant de rien. De peu de choses en tout cas. Et l'ethnologie, terrestre ou non, ne m'intéresse guère. Certes, je sais vaguement reconnaître de quel coin de la galaxie vient celui-ci qui a les yeux pourpres ou tel autre dont les bras ont quatre articulations... parfois je sais aussi ceux qui sont aimés, mal aimés, peu aimés, haïs ou craints de nous Terriens. Mais cela ne va pas plus loin : les détails, je ne les connais pas. Peut-être rien de tout cela ne serait-il arrivé si j'avais su.

Mais pourquoi me chercher des excuses ? Je savais bien qu'un enfant ne peut naître de l'union de deux espèces différentes, je savais aussi que, pour cette raison, l'Eglise de Rome interdit les mariages interraciaux. Pourtant, j'ai passé outre. Alors... si j'avais su *le reste*, peut-être cela serait-il arrivé quand même. Je ne chercherai pas d'excuses vaines : voici ce que j'ai fait.

La supérieure du couvent des orphelines de Dijon, qui est aussi ma tante et qui m'a élevée, avait décidé de m'envoyer m'occuper des plus jeunes enfants de Madame N***, qui avait une villa à La Ciotat : ainsi, j'aurais des vacances au bord de la mer. Les calanques étaient belles, j'avais des livres dans ma valise pour l'examen que je préparais, il faisait beau et les enfants étaient mignons. Mais je n'étais pas heureuse. Ah ! que mes vingt ans me pesaient cette année-là, que ma solitude m'angoissait ! Et je me méprisais de me sentir émue par les chansons sottes que j'entendais à la radio. Mais certes je voulais faire de grandes choses, mais certes j'étais jeune, j'étais belle, et certes, oh ! oui, j'étais malheureuse. Malheureuse de n'avoir ni personne, ni un amour à pleurer, ni rien à regretter. Et rien d'intéressant à faire ni personne d'intéressant à voir de toute la journée. Et je me méprisais d'être ainsi, et le

soir je me déshabillais lentement devant la glace ; mes cheveux blonds me descendaient presque jusqu'aux genoux. Je me disais : « J'ai vingt ans, l'âge d'aimer, l'âge d'avoir un amant. » Mais le fils de Madame N***, qui avait vingt ans, et ses amis, me semblaient vulgaires et bêtes. C'est alors qu'Irveille est arrivé.

J'étais dans les pins ce jour-là, au-dessus d'une calanque. Je ramassais de beaux cailloux ; lui aussi, c'est du moins ce qu'il m'a dit. J'ai su qu'il était Etranger à son accent. Et j'ai su que c'était un Arcturien quand il a ôté ses lunettes noires. Car les Arcturiens ont des yeux différents des nôtres, des yeux magnifiques, triangulaires, où l'iris tient toute la place, des yeux qui foncent ou pâlissent au rythme de leurs émotions. *Cela,* je le savais. Pour moi, c'était la seule différence entre eux et nous.

Il m'a dit qu'il s'appelait Irveille. A vrai dire, ce n'est pas exactement cela, mais je transcris comme je peux ce son pour lequel nous n'avons pas de lettres ; c'est ainsi que je ferai tout au long de ce récit.

Nous marchions lentement dans les pins en ramassant de temps en temps un caillou, et nous parlions de tout et de rien. Oui... c'est cela : il me parlait d'Arcturus. Je ne me lassais pas de l'entendre raconter les poissons aux yeux bordés de cils (comme ceux des premiers dessins animés, qu'on passe encore dans certains clubs férus du cinéma plat du XXe siècle), raconter les fleurs minérales, la nuit qui tombe tout d'un coup, et les enfants qui grandissent plus rapidement que sur Terre. Mais il ne m'a pas parlé de cette différence essentielle entre nos deux mondes : pourquoi en aurait-il parlé ? Il cherchait à me faire connaître sa planète par de minuscules détails que ne peuvent savoir ceux qui n'ont jamais quitté la Terre, et que ne citent pas les récits de voyage. Quel livre pourra jamais décrire l'odeur des vergers gonflés de soleil ou un envol d'hirondelles à l'automne ? Irveille me racontait ce qu'on ne peut trouver dans les encyclopédies. Il ne se doutait pas que mes connaissances sur son monde se réduisaient à presque rien : Arcturus (en vérité, c'est Arcturus IV que l'on devrait dire, mais, seule planète habitée de son système, nous lui donnons le nom de son soleil) tourne autour d'une énorme étoile orange. Nos gouvernements sont en bonne intelligence, nos niveaux techniques et scientifiques sont à peu près comparables (avec une légère avance au bénéfice des Arcturiens dans certains domaines). C'est un monde riche, qui exporte des objets rares et précieux dans toute la galaxie. Avides de voyages, les Arcturiens nous visitent souvent, et il en existe des colonies permanentes dans les lieux de la Terre privilégiés par leur climat. Je crois bien que là se bornait ce que j'aurais pu dire de ce monde et de ces habitants ; cela et les yeux triangulaires. Savais-je alors que, sur Terre, on les tient pour

une race de seigneurs suprêmement raffinés et hautains ? Je ne sais. A vrai dire, il m'est difficile, maintenant, de faire un tri dans mes souvenirs.

— « Allons nous baigner, » a dit Irveille. Et nous sommes descendus vers la mer. Je me souviens que je pensais avec soulagement que j'avais mon maillot de bain sous ma robe et que celle-ci, boutonnée du haut en bas, serait facile à ôter, et que je regrettais en même temps que ce maillot bon marché fût si mal coupé. Jusque-là, je n'y avais pas pris garde. Cependant, Irveille parlait des eaux d'Arcturus :

« Elisabeth, vous ne pouvez savoir combien l'eau est tiède là-bas. J'ai cru suffoquer de saisissement au premier bain que j'ai pris ici, et certains d'entre nous n'ont jamais pu s'y accoutumer. »

Nous arrivions sur la plage. Une silhouette à contre-jour, se détachant sur le ciel et l'eau, nous a fait un geste. Irveille a dit simplement : « Voici Imonéa. »

Son image, à cet instant, est restée gravée dans mon souvenir, indélébile sur le fond vibrant de lumière. Elle était vêtue à peu près comme Irveille, pantalon de toile claire et tunique sombre, mais la coupe en était différente : des pinces à la taille faisaient ressortir la ligne aiguë des seins, hauts et menus, la minceur de la taille qui s'évasait à peine aux hanches.

Elle est venue vers nous. Sa démarche était souple et harmonieuse et elle portait droite sa tête fine couronnée de courts cheveux noirs. Et c'est à Tristan que j'ai pensé, « *large d'épaules et grêle des hanches* »... Tristan... beau, tragique, vibrant de jeunesse et de force, et d'orgueil aussi. Savais-je alors qu'on haïssait les Arcturiens pour toute cette beauté et cette grâce dédaigneuse des fils de grandes familles qui ont la vie facile depuis des siècles ? C'est l'expression anglaise qui m'est venue à l'esprit : « *né avec une cuiller d'argent dans la bouche* ».

Irveille nous a présentées l'une à l'autre sans donner de détails : « Voici Imonéa, voici Elisabeth, » rien de plus, c'est ainsi que font les Arcturiens. Elle m'a souri et m'a tendu la main. Et elle m'a regardée d'une manière qui m'a décontenancée. Je me souviens d'avoir, une seule fois, ressenti une gêne semblable. J'avais seize ans, un groupe de filles plus âgées que moi racontaient des histoires scabreuses et, pour faire chorus, j'ai dit une chose que j'ai oubliée par la suite mais qui en fait était sans que je m'en rende bien compte une obscénité énorme. Il y a eu un silence, on m'a regardée et j'ai rougi de mon ignorance et de tout ce que je pressentais. Quand Imonéa m'a regardée, j'ai ressenti la même chose et j'ai rougi. Pourtant, je n'avais encore rien deviné.

— « Allons boire quelque part, » a dit Imonéa.

Renonçant au bain, nous nous sommes installés à la terrasse

d'un petit café blotti entre les rochers, d'où l'on voyait les pins et la calanque. Imonéa m'a offert une cigarette que j'ai refusée : je n'avais encore jamais fumé. Elle m'a effleuré la main, et je me dis aujourd'hui qu'il faut bien que cela m'ait frappé puisque je m'en souviens avec acuité. Nous avons parlé d'Arcturus et de la Terre, de musique et de peinture. Leur culture terrienne était étonnante. Ils étaient extrêmement prévenants avec moi : mes moindres désirs étaient comblés. A peine avais-je ébauché un geste qu'on me tendait ce que je désirais.

Finalement, nous avons dîné ensemble. C'était mon jour de sortie et j'avais cru le traîner misérablement dans la solitude ; cette soirée me semblait un conte de fées. J'ai un peu bu, et je me suis mise à parler, trop sans doute. J'ai raconté la mort de mes parents quand j'étais toute petite et mon enfance triste dans le couvent dont ma tante était supérieure. J'ai dit combien je me sentais différente des filles de mon âge, combien j'étais désemparée maintenant que j'étais seule et pour la première fois de ma vie un peu indépendante. Je leur ai dit que j'avais vingt ans et que je voulais faire de grandes choses.

Je n'avais pas natté mes cheveux, et je les sentais peser lourds et chauds sur ma nuque. Imonéa a pris une mèche qu'elle a enroulée sur son doigt. « Vous avez des cheveux somptueux, c'est si rare chez nous de voir ça. Une sur dix mille, peut-être. »

En sortant, j'ai voulu mettre ma veste de toile. Une main me l'a posée avec sollicitude sur les épaules, c'était Imonéa, quelqu'un m'a ouvert la porte, c'était Irveille. Dans une haute glace, j'ai surpris un coup d'œil d'entente entre eux.

Nous sommes rentrés. Je veux dire qu'ils m'ont accompagnée jusqu'à la maison de Madame N***. Cela aussi je m'en souviens. Ils étaient là, devant moi, au moment de nous quitter devant la porte de la maison. Je m'en souviens. Jamais je ne me suis sentie aussi petite, aussi fragile et trop blonde et trop enfantine. Jamais non plus je ne me suis sentie aussi femme. C'est maintenant que je l'exprime, mais je crois qu'alors déjà je le ressentais. L'atmosphère entre nous était trouble ; tout à coup j'ai eu peur. Ils étaient là, tellement grands, tellement étrangers, tellement différents, énigmatiques... Il me parut soudain évident qu'ils attendaient quelque chose de moi et que leurs yeux étranges me fixaient en une sorte d'interrogation. Je me suis sentie prise au piège, et j'ai monté les marches du perron sans leur dire au revoir.

Je ne savais pas que sur Arcturus on ne dit jamais au revoir.

Le lendemain matin, quand je suis sortie de ma chambre pour lever les enfants, Madame N*** m'a dit qu'elle le ferait elle-même

et qu'elle voulait me parler. Les mots ne m'ont pas atteinte. Je ne m'en souviens pas. Je ne me souviens que de leur signification. J'étais renvoyée sur l'heure, sans certificat, pour inconduite, parce qu'on m'avait vu dîner avec deux Arcturiens. Peut-être, si j'avais alors demandé des explications... Mais j'ai ressenti cette scène comme une manifestation de haine raciale de la part de cette grande bourgeoise mesquine et sûre d'elle-même. J'ai répondu que les Arcturiens valaient bien les Terriens. J'ai entendu répondre que puisque je considérais les choses ainsi, il était bien évident que la décision prise à mon égard était justifiée. Je n'ai rien dit, plus un mot. J'ai fait ma valise et je suis sortie par la porte de service comme si j'avais commis quelque chose de honteux. La cuisinière et la bonne à tout faire se sont poussées du coude et ont ricané quand je suis passée. Je ne savais pas alors que, malgré les salaires exceptionnellement élevés qu'ils offraient, les Arcturiens ne pouvaient se faire servir par des Terriens. Bien que cela leur coutât des fortunes, ils faisaient venir des domestiques d'autres mondes.

Ma valise était lourde : beaucoup de livres, un peu de linge, ma veste de toile et ma deuxième robe. Madame N*** avait été généreuse, dans sa hâte de me voir partir : un mois d'avance et une indemnité. Mais je ne me voyais guère retourner chez ma tante, et comment faisait-on pour prendre une chambre à l'hôtel, et comment faisait-on pour trouver du travail ? Le monde entier me semblait hostile et fermé.

Pour la dixième fois, je posai ma valise. Les larmes brouillaient ma vue, et mes mouchoirs étaient au fond de la valise. Mon chignon se défaisait et une lanière de ma sandale venait de craquer. Il commençait à faire terriblement chaud. Il y a eu deux mains sur mes épaules. C'était Irveille. Il m'a tendu un mouchoir. Il a pris ma valise. Je ne sais pas si c'est à ce moment-là que j'ai commencé à l'aimer. Je préfère penser que c'est plus tard, penser que je l'ai aimé parce qu'il était tel et tel plutôt que de me dire que je l'ai aimé parce qu'il est arrivé au bon moment.

Quand mes larmes se sont arrêtées de couler, je lui ai dit que j'étais renvoyée, que je n'avais plus ni toit ni travail et que je ne savais comment en trouver. Mais je ne lui ai pas dit le motif de mon renvoi, j'avais honte de cette insulte d'une femme de ma race envers ces étrangers qui étaient nos hôtes. J'ai dit : « ...à cause de certaines divergences de vue sur l'éducation des enfants. » Il a fait semblant de me croire. Il a dit : « Venez chez nous : Imonéa sera heureuse de vous accueillir. »

Imonéa était-elle sa femme, sa maîtresse ou sa sœur ? Les Arcturiens étaient suprêmement agaçants à ne jamais donner d'explications sur la situation des gens et leurs rapports entre eux. Mais je retenais surtout une chose : Imonéa allait m'accueillir, serait

heureuse de le faire, je sentais que ce n'était pas là une formule de politesse, et moi je me sentais si lamentablement seule et désespérée.

Je me souviens mal de notre arrivée dans la villa, le hall, les vastes pièces, toute cette clarté, tout ce luxe. Je suivais Irveille : c'est au moment où nous sommes entrés dans le salon que j'ai senti flamber ma joie, et cela à cause d'une phrase, d'une simple phrase : Imonéa était en train de parler devant le visophone, il y avait sur l'écran l'image d'un officier du Service d'Immigration.

— « Oui, » disait Imonéa, « vous avez fait erreur, Irveille est célibataire, voici son numéro... »

Je n'ai pas écouté la suite, j'avais le cœur qui battait, Irveille était célibataire, il n'était pas le mari d'Imonéa. Donc, pour moi, il était libre, j'étais libre de l'aimer, libre d'espérer son amour. Irveille n'était pas marié, mon cœur battait la chamade.

Le reste a été quelque chose comme un conte de fées. La villa qu'ils avaient louée était magnifique. Ma chambre était délicieuse, avec une grande terrasse au-dessus de la mer. Imonéa et Irveille avaient toutes les attentions pour moi. Un conte de fées. Jamais je n'avais eu la vie douce, ni au couvent ni chez Madame N*** où j'avais la pièce la plus inconfortable et quand même pas mal de travail. Pendant quelques jours, je me laissai faire, je me laissai choyer, dorloter, je me laissai aimer. Oui, c'est cela, je peux le dire maintenant, et déjà je le pensais sans me l'exprimer, je me suis laissée aimer. Et je ne cherchais pas à comprendre. Oui, je leur devais tout, et moi je ne pouvais rien pour eux, mais j'acceptais le fait. Je crois maintenant que de tout mon être je refusais de comprendre.

Et eux croyaient que j'avais compris.

Un soir, nous avons eu la visite de Maereille et Isloa. Ils sont arrivés après le dîner.

— « Alors, » a dit Imonéa, « toujours célibataires ? »

— « Hélas oui... » a dit Maereille.

— « Moi, ça me convient, » a dit Isloa.

Ils parlaient en français par courtoisie pour moi, mais cela ne m'aidait guère à comprendre. Car tout me laissait croire qu'ils vivaient ensemble. Ils parlaient de leur chambre commune, et même incidemment de leur lit commun. J'en conclus qu'Isloa préférait une situation irrégulière et refusait d'épouser Maereille officiellement, mais cela cadrait mal avec le reste de la conversation.

Après leur départ, Irveille et Imonéa en parlèrent.

— « L'ennui, » disait Irveille, « c'est que je crois qu'Isloa y met de la mauvaise volonté, parce que la situation lui plaît ainsi. Elle n'amène jamais personne et saque sans merci celles que Maereille ramène. »

— « On voit que tu ne les as pas regardées ! Je me demande si, dans une certaine mesure, cette situation ne lui plaît pas à lui aussi, alors il sabote exprès, il fait exprès de revenir avec un échantillon invraisemblable, Isloa pousse de hauts cris, ils s'engueulent, se réconcilient, et ça recommence... »

— « Nous sommes bien compliqués, nous d'Arcturus, » m'a dit Irveille en me caressant les cheveux. « Ça ne vous fait pas peur ? »

J'ai dit non. C'est insensé, mais j'ai dit non, en le regardant dans les yeux. Non, Irveille, ça ne me fait pas peur.

Ce soir-là, j'ai commencé à réfléchir ; brusquement, il m'est apparu qu'Irveille et Imonéa m'avaient recueillie sans rien me demander, et qu'il n'était jamais question de mon départ. J'avais passé cinq journées de rêve, j'en gardais un souvenir confus et délicieux... promenades en mer, expositions, randonnées sur la côte... je m'étais laissée combler. Mais brusquement la curiosité qu'avait éveillée en moi la visite de Maereille et d'Isloa m'amenait à m'interroger, sur mes hôtes et sur moi-même.

Ah ! le couvent, et l'examen de conscience tous les soirs ! Pourquoi restes-tu ici, Elisabeth ? Pourquoi ? Parce que je suis bien ici, mon Père, on me rend la vie facile et douce et on est gentil avec moi, mon Père, cela je ne l'avais jamais eu. Mais encore Elisabeth ? Oui, ce soir-là, je me tournais et me retournais dans mon lit, je faisais semblant d'essayer de comprendre ce qui me retenait à la villa, je me tournais et me retournais dans mon lit sans pouvoir chasser de mon esprit l'image d'Irveille.

Il faisait très chaud et je décidai d'aller prendre une douche froide. Irveille était parti reconduire Maereille et Isloa aux Baux de Provence : il n'y avait donc qu'Imonéa à la maison et c'est pourquoi je suis sortie nue de ma chambre. Je prenais un plaisir infini à des actes de ce genre, qui me donnaient l'impression de me libérer de l'emprise du couvent. J'arrivai à la salle de bains au moment où Imonéa en sortait.

Elle recula en me dévisageant. « Excusez-moi, Elisabeth, je suis tellement désolée. »

J'ai souri, un peu étonnée de sa réaction, et je crois bien que j'ai répondu quelque chose de banal comme : « Mais ça ne fait rien. »

— « Que vous êtes belle ainsi, » a-t-elle dit d'une voix basse et comme enrouée.

Cela ne m'a pas beaucoup surprise : Imonéa était peintre, et en effet je devais être belle dans ce couloir baigné de lune avec mes cheveux défaits. Et je me suis sentie très heureuse, car si

Imonéa me trouvait belle, Irveille aussi qui avait les mêmes normes devait me trouver belle.

« Si vous n'avez pas sommeil, » a repris Imonéa de cette même voix basse, « venez donc sur la terrasse, il y fait si doux ce soir. »

J'allais la suivre quand Irveille est arrivé. Dès que j'ai entendu la voiture, je me suis précipitée dans la salle de bains : mon désir de lutter contre les idées reçues n'allait pas jusqu'à me laisser voir nue par un homme. Je les ai entendus parler en arcturien. Je suis restée longtemps sous la douche, puis je me suis frotté les genoux et les talons à la pierre ponce, ensuite je me suis limé et poli les ongles de pieds. Je n'en finissais pas de m'occuper de mon corps, que pendant si longtemps je n'avais songé qu'à maintenir en bonne santé, sans plus. Enfin, à regret, je me suis drapée dans une serviette pour franchir le couloir et je suis retournée me coucher. Un peu plus tard, j'ai entendu battre la porte de la salle de bains, et brusquement mon égoïsme m'a frappée ; était-ce possible, j'y étais restée plus d'une heure au moment où Irveille rentrait poussiéreux de la route, et naturellement il ne se serait pas permis de frapper à la porte. Comme si j'avais ouvert des vannes, les souvenirs maintenant déferlaient : incidents minimes, petits faits insignifiants, mais qui soudain s'éclairaient d'un jour nouveau. Irveille et Imonéa me comblaient, me donnaient tout, ne me demandaient rien. Ils avaient rapidement compris tous mes goûts. Parlais-je de Fra Angelico, j'en trouvais le soir un album de reproductions dans ma chambre. Disais-je que j'aimais les rideaux bleus, le soir il y en avait à ma fenêtre. Et j'acceptais tout cela comme si c'était normal.

J'aurais voulu leur dire, leur expliquer tout de suite combien leur bonté me touchait, combien j'étais heureuse chez eux. Et j'aurais voulu dire à Irveille que je l'aimais, combien je l'aimais. Mais je rougissais à cette seule pensée. Irveille. Je crois que s'il m'avait prise dans ses bras, je me serais évanouie de bonheur. Imonéa. Quels sentiments m'inspirait-elle ? Je l'admire, me disais-je, mais je sais que là n'était pas la vérité, pas toute la vérité.

J'avais la vague impression d'avoir tort, d'être coupable, d'avoir fait quelque chose de mal. Il me semblait confusément que mon devoir était de partir. De toute façon, il me fallait aborder le sujet. Ce serait plus facile avec Imonéa, peut-être était-elle encore sur la terrasse. Cette fois, je me suis drapée dans un peignoir de bain avant de quitter ma chambre.

Elle y était, accoudée à la rambarde. La gorge nouée de timidité, je m'arrêtai, prête à reculer. Mais elle m'avait entendue. Elle a dit : « Elisabeth, j'espérais que vous viendriez. Vous n'avez pas froid ? »

J'ai secoué la tête, secouant en même temps mes longs cheveux

dans la lumière de la lune. Je l'ai fait exprès : je savais qu'elle aimait ce geste.

Irveille est arrivé. J'ai eu conscience d'être nue sous un simple peignoir de bain, mais je n'ai pas bougé. Je me savais belle ainsi, du moins je savais qu'eux me trouvaient belle.

Et puis j'ai eu brusquement la même impression que le jour où je les avais rencontrés. Une sensation d'être dominée, maniée. Ils étaient plus âgés que moi, ils avaient d'étonnantes situations à l'échelle galactique, et moi je n'étais qu'une pauvre petite étudiante, pauvre et sans avenir aucun, même sur la Terre, même en France, je n'étais rien, je n'avais rien. Je n'ai que mes cheveux et mes vingt ans, pensais-je désespérément, est-ce que ça peut suffire, suffire à quoi ?

J'aurais voulu leur dire que je les remerciais de leur accueil et que j'avais remarqué toutes leurs attentions, que moi j'aurais voulu faire quelque chose pour eux. J'aurais voulu parler aussi de mon départ, car enfin il fallait bien y penser. Il aurait surtout fallu dire ou faire comprendre à Irveille que je l'aimais. Mais cela m'était impossible. Toute une éducation de réserve me pesait sur les épaules plus lourd que mes cheveux.

Gauchement, j'ai dit : « Il faudra que je songe à partir. »

— « Elisabeth, » a dit Irveille, « vous voulez vraiment nous quitter ? »

Irveille, pensais-je déchirée, si tu savais combien je voudrais ne jamais me séparer de toi...

J'ai regardé la pointe de mes pieds. « Ce n'est pas ça, mais je suis chez vous, je vous gêne peut-être, et puis... je suis si pauvre ! Je ne pourrai jamais vous recevoir chez moi, je... je n'ai rien... »

Irveille m'a pris les mains — et cela m'a fait une telle émotion que les larmes m'en sont montées aux yeux. « Elisabeth, nous sommes si heureux de votre présence. Notre plus grand désir serait de vous emmener sur notre monde avec nous. »

Je n'ai pas dit un mot. Il avait dit : « ...avec *nous*. »

C'est le lendemain que j'ai reçu une lettre de ma tante. Je n'avais pas eu le courage de la mettre au courant de mon renvoi, mais Madame N*** s'en était chargée. J'ai brûlé cette lettre qui me faisait trop de peine. Ma tante faisait appel à tous mes bons sentiments et surtout à la reconnaissance, elle me parlait aussi beaucoup de Dieu et de l'Eglise de Rome et de ses décrets, et elle me parlait de mon âme immortelle et de « certains péchés qui, eux, sont mortels ». Ces phrases provoquaient mon indignation et ma colère, mais elles atteignaient aussi leur but : jamais je ne

me suis sentie aussi indigne, aussi coupable qu'en cette minute. A midi, je n'ai pas pu manger, j'ai été m'allonger en prétextant un mal de tête.

Quand Imonéa est venue me trouver, j'étais en larmes. Je lui ai dit : « J'ai reçu une lettre de ma tante, et ce qu'elle m'écrit m'est insupportable. »

Les stores étaient à demi fermés ; dans la pénombre, Imonéa m'a attirée vers elle et j'ai pleuré sur son épaule. Je n'ai pas souhaité l'épaule d'Irveille, pas à ce moment-là. Imonéa parlait doucement, de sa belle voix grave et un peu sourde, avec l'accent chantant des Arcturiens : « Votre tante vous aime sûrement beaucoup et elle voudrait pour vous ce qu'elle croit être le meilleur. Mais vous, Elisabeth, quel est votre désir ? »

Ce que je désirais... phrase étonnante, pour moi presque incongrue une semaine plus tôt : je n'avais jamais pris mes désirs pour loi, je n'avais jamais pensé que cela fût possible. Aucune phrase ne pouvait me bouleverser davantage, même après cinq jours de cette vie de rêve où tous mes désirs étaient comblés.

J'ai écrit à ma tante une lettre courte et sèche. Elle commençait ainsi : « *Dans trois jours, j'aurai vingt et un ans.* »

C'est à la soirée chez Irvine que j'ai cherché enfin à me renseigner, à savoir quelles étaient les normes éthiques des Arcturiens, parce que tout était trop incohérent, parce que je comprenais presque et que cette demi-incertitude était pire que tout.

Pour cette occasion, j'avais revêtu — sur les conseils d'Irveille et d'Imonéa — un costume d'Arcturienne : voiles multiples aux couleurs chatoyantes recouverts d'un fin réseau de métaux précieux. Pourquoi ne m'est-il pas venu à l'esprit qu'Imonéa aurait dû se parer des mêmes atours ? J'acceptais comme un fait qu'elle fût vêtue presque comme Irveille, en me contentant d'admirer l'élégance, la perfection de leurs sobres tenues, pantalon collant et tunique courte, évoquant un peu les costumes des seigneurs du Moyen Age sur Terre.

Le début de la soirée fut pour moi un ravissement. Irvine recevait dans un jardin de rêve éclairé de lanternes de toutes les couleurs. J'avais un peu bu et on me regardait beaucoup, surtout à cause de mes cheveux qu'à la demande d'Irveille et d'Imonéa j'avais laissés libres dans mon dos. L'esprit se défend bien quand il ne veut pas comprendre : je voyais des Arcturiennes incroyablement fragiles et comme immatérielles dans leurs voiles multiples, et je voyais d'autres Arcturiennes aux libres allures dans leurs tenues masculines, passant un bras protecteur autour des épaules de jeunes filles parées comme des vierges d'icônes. Et je ne comprenais toujours

pas, mais cela ne me surprenait pas, comme si, dans une région obscure loin de la conscience claire, la vérité avait déjà éclaté.

Dans la foule, je retrouvai deux autres Terriennes. L'une d'elles, grande fille bruyante, un peu vulgaire et très éméchée, me dit : « Ah ! c'est vous ! J'avais bien entendu dire qu'Irveille et Imonéa avaient trouvé une Terrienne. »

— « Trouvé ! Vous avez de ces termes ! » ai-je dit froidement.

— « Je vous choque ? Mais dites-moi, ça vous plaît, à vous, leur système ? »

Je n'ai pas répondu tout de suite, et elle s'est éloignée pour faire remplir son verre. Mais le mot « système » ne m'a pas quitté l'esprit. J'ai appris par la suite que cette fille se faisait entretenir par les uns ou les autres — et pourquoi pas les Arcturiens puisqu'ils étaient riches. C'est l'autre Terrienne qui me l'a appris ; elle, elle était ethnologue et se promenait avec un stylo, un bloc et un magnétophone. Mon cas l'intéressait beaucoup, car, disait-elle, « ...qui mieux que vous a pu approcher leur culture ? »

— « Il y a peu de temps que je vis chez Irveille et Imonéa et je ne suis pas ethnologue, » ai-je dit avec réticence. Mais il en aurait fallu davantage pour la désarçonner. Elle a enchaîné :

— « Je connais Irveille et Imonéa. Ils appartiennent très certainement à l'élite, ce sont des êtres remarquables, mais en ce qui concerne leur mœurs ils sont dans la norme, on ne peut plus dans la norme, et c'est aux mœurs des Arcturiens que je m'intéresse ; c'est là-dessus que je fais ma thèse... »

J'ai attrapé la balle au bond. « Je n'ai à peu près rien lu sur Arcturus. Pouvez-vous m'indiquer quelques titres ? »

Enchantée, elle a tiré de sa poche un petit opuscule, en me disant : « Ce n'est qu'un document de base, mais vous avez à la fin une bibliographie à peu près complète. »

Ensuite, pour m'en débarrasser, j'ai été obligée de lui promettre un rendez-vous pour le surlendemain.

Puis j'ai rencontré un Terrien qui avait épousé une Arcturienne, une Arcturienne aux cheveux de fourrure dorée, fine et fragile comme une statuette d'ivoire. Il m'a dit d'un ton amer :

— « Evidemment, pour une femme, le système arcturien est au fond l'idéal, mais croyez-moi, pour un Terrien qui épouse une Arcturienne, cela n'a rien de drôle. »

— « Pourquoi ? » ai-je demandé. « Vous n'êtes pas heureux ? »

Certes, ce pauvre garçon ne pouvait trouver interlocutrice plus sotte ni moins informée, mais il fuyait l'ethnologue pour préserver ses secrets d'alcôve et l'aventurière avait trop à faire pour l'écouter. Il lui fallait l'oreille d'une fille de la Terre, j'étais là.

— « Je vous assure, » disait-il, « que je ne suis pas une brute,

mais les Arcturiennes ont l'habitude d'être traitées comme des idoles, je n'y suffis pas. J'ai une bonne situation, mais ma femme dépenserait facilement deux fois ce que je gagne. »

— « Ne le saviez-vous pas avant de l'épouser ? »

Il sembla réfléchir, peser ses mots, avant de répondre :

— « Je le savais, bien sûr, mais je ne voulais pas comprendre. Je croyais que je suffirais à la tâche, puisque... biologiquement... enfin, je cherche à vous expliquer ma position. Voyez-vous, sur aucun plan, une Arcturienne ne peut être satisfaite par un Terrien. Je crois que l'amour entre nos deux races est impossible, sauf peut-être pour les Terriennes si elles peuvent s'y habituer... »

Il m'a jeté un étrange regard mais ne m'a pas posé de questions ; il n'avait envie de parler que de lui. Il a enchaîné :

« Et puis il y a cette amazone qui vient trop souvent à mon gré, et ce n'est pas le moindre problème de mon ménage... »

Je me taisais toujours.

« ...Non, pas le moindre problème, d'autant plus que cela finit par devenir plutôt excitant, j'avoue une certaine curiosité, mais c'est tout, je refuse de bâtir ma vie ainsi, je refuse ce genre de foyer ! »

J'ai rougi, honte de ma vie, j'ai rougi. Cela m'était pire que tout, j'avais l'impression confuse d'être mêlée aux pires turpitudes. J'ai sursauté quand il m'a présenté sa femme, j'étais si troublée que je ne l'avais pas vue arriver : une miniature exquise, plus mince et fragile que moi ; elle semblait ne pas toucher terre, mais se laisser porter par ses voiles.

« Ma femme Arine, » disait le Terrien, « et une de nos amies, Avia. »

J'ai tendu la main machinalement. Avia était vêtue comme Imonéa, elle entourait Arine de prévenances. Le Terrien, l'air soudain morne et buté, déclara qu'il voulait rentrer. La jeune femme ne protesta pas. Il y eut des adieux brefs, mondains, gourmés. Je restai seule avec celle qu'on venait de me présenter, cette Avia qui allait être mêlée à ma vie de façon si étroite. A ce moment-là, je ne savais rien d'elle.

Elle eut un sourire désabusé en les regardant partir.

— « Et voilà ! » dit-elle comme en conclusion.

Je ne répondis rien. Qu'y avait-il à répondre ?

« Vous les connaissez ? » reprit-elle en désignant le couple qui s'éloignait.

— « J'ai parlé avec lui un moment tout à l'heure. Je crois qu'il est très malheureux. »

— « Oh ! sans aucun doute : un Terrien ne peut prétendre faire le bonheur d'une Arcturienne à lui seul. Mais il tient à ses préjugés, il n'en démordra pas. »

— « Que pourrait-il donc faire ? »

Oui, c'est ce que j'ai dit sans voir ce que la question avait d'osé. Et pour parler, pour avoir l'air documentée, pour dire quelque chose, j'ai ajouté : « Pour une Terrienne, c'est évidemment différent. »

Je me souviens de ce silence trouble qui a suivi. J'ai tortillé le bout d'une mèche, comme d'habitude.

Brusquement, Avia a repris la conversation en mains, changeant délibérément de sujet. Elle m'a dit qu'elle était sculpteur, m'a parlé de son métier et m'a invitée à venir passer un weed-end dans la villa qu'elle avait louée à Cassis, pour voir son travail. Cela me tentait beaucoup. Je l'ai remerciée, j'ai dit que oui, oui, sûrement j'irais, et j'ai noté son numéro de visophone. Et là, j'ai ressenti cette même impression de panique qui me prenait parfois lorsque j'étais avec Imonéa ou Irveille. En tortillant une mèche de cheveux, j'ai dit :

— « Je voudrais bien rentrer, maintenant. »

Elle a eu un sourire étonnamment brillant, elle a glissé son bras sous le mien pour m'aider à circuler à travers la foule.

— « Vous me permettrez bien de vous raccompagner, » a-t-elle dit, la voix presque basse.

Je n'ai pas eu le temps de lui parler d'Irveille et d'Imonéa, qui étaient quelque part dans la foule ; déjà, elle poursuivait :

« Si vous le voulez bien, nous pourrions aller voir la mer ; à cette heure, les calanques sont merveilleuses. » Sa main s'est serrée davantage autour de mon bras. « Si je ne suis pas indiscrète, dites-moi où vous habitez. »

— « Chez Irveille et Imonéa. »

Elle s'est arrêtée net, a lâché mon bras et a reculé d'un pas. Ses yeux avaient pâli, elle me toisait. Quand elle a repris la parole, c'était presque en sifflant :

— « C'est un comble ! Ils sont mes amis, figurez-vous, des amis très chers. Je ne suis ici que depuis hier. Je savais qu'ils avaient une Terrienne, mais j'étais loin de me douter que c'était vous, vous qui acceptez... »

Les mots bourdonnaient. Qu'est-ce que ça voulait dire ? Des histoires louches me revenaient à l'esprit, mais aussi une phrase de l'ethnologue : « *Irveille et Imonéa sont des gens remarquables, ils font partie de l'élite de leur monde et du point de vue de leurs mœurs ils sont dans la norme...* » Dans la norme, Seigneur, la norme d'Arcturus... « *Je savais qu'ils avaient une Terrienne...* » Mais enfin, que me cachait-on qu'il faudrait bien que je sache ?

Avia a mis ses deux mains sur mes épaules, m'a fait un peu reculer pour me regarder dans les yeux.

« Ecoutez-moi bien, » a-t-elle dit. « Je vous le répète, Irveille et Imonéa sont mes amis depuis toujours. Je les ai toujours défendus envers et contre tous, ce sont les êtres les plus vulnérables du monde à cause de leur bonté. Je les ai toujours défendus contre les petites intrigantes comme vous qui savent qu'ils ont une fortune énorme et des relations. Quand j'ai appris qu'ils avaient recueilli une petite orpheline plutôt désespérée, ça ne m'a pas étonnée d'apprendre qu'ils avaient fait un sauvetage de plus, et puis j'ai su que c'était une affaire sérieuse et je m'en suis réjouie. Pour une fois qu'ils trouvaient quelqu'un qui leur plaît à l'un et à l'autre ! »

J'ai murmuré en tremblant : « Qui leur plaît à l'un et à l'autre... »

Avia me tenait toujours aux épaules. Elle m'a secouée :

— « En voilà assez ! Vous avez l'habitude de faire croire n'importe quoi à Irveille et Imonéa avec vos airs d'ange. Mais avec moi ça ne prend pas... »

Il y eut des voix nombreuses, un groupe arrivait. Avia a dit à la hâte : « Causons tranquillement. » Il y a eu des exclamations, des phrases joyeuses en arcturien : plusieurs personnes, semble-t-il, connaissaient Avia et la retrouvaient avec joie. Avia m'a présentée et, quand ils ont réalisé que j'étais Terrienne, ils sont passés tout de suite au français.

— « Nous allions justement rejoindre Irveille et Imonéa, » a dit Avia dès qu'elle a pu, « excusez-nous. »

Nous ne les avons pas trouvés dans la foule. On nous a abordées plusieurs fois, des gens qui la connaissaient, d'autres qui me connaissaient. Avia ne me quittait pas d'une semelle, garde du corps de la propriété d'Irveille et d'Imonéa. Pour comble de malchance, nous sommes tombés sur l'ethnologue, qui s'est jetée sur nous, trop heureuse. J'ai bafouillé des présentations. Quelqu'un a accaparé Avia, qui s'est éloignée de quelques pas à contrecœur, furieuse de me laisser quelques instants sans surveillance.

— « Figurez-vous, » a dit l'ethnologue, « que je viens d'interviewer un couple d'Arcturiens qui ici représente un couple normal, du moins extérieurement, et chez eux c'est le pire des vices. C'est pour ça qu'ils se sont installés sur Terre, où ils sont acceptés. C'est extraordinaire, n'est-ce pas ? Il y avait une charge affective étonnante dans... »

J'ai aperçu Imonéa et j'ai planté là ma compatriote, contente de penser qu'Avia ne me verrait plus quand elle en aurait terminé avec l'importun.

— « Vous voilà enfin ! » a dit Imonéa. « Vous aviez disparu

depuis si longtemps... Irveille était si fatigué qu'il est rentré, je l'ai reconduit à la maison en voiture et suis revenue vous chercher. Où étiez-vous donc ? »

— « Avec une de vos amies, » ai-je dit, très lasse.

Imonéa a semblé heureuse que j'aie fait la connaissance d'Avia : elle voulait justement l'inviter pour nous présenter l'une à l'autre.

— « Ce n'est pas la peine, c'est fait. »

Nous arrivions près de la voiture. Imonéa s'est retournée vers moi, a demandé : « Comment, elle ne vous est pas sympathique ? » Son ton était anxieux.

— « Si, » ai-je dit en m'installant, « je l'ai trouvée très sympathique au début, c'est elle qui ne m'aime pas. Elle prétend que je reste chez vous à cause de votre argent. »

Imonéa conduisait lentement, comme pour prolonger l'entretien. Après un long silence, elle a demandé très doucement :

— « Qu'as-tu répondu ? »

J'ai ressenti alors une peine immense et une grande colère. Imonéa aurait dû bondir, elle était restée calme, elle croyait donc aussi que... et elle me tutoyait en même temps, comme pour marquer un certain mépris. C'est la colère qui l'a emporté.

— « Je n'ai rien dit, figurez-vous, parce que des gens sont arrivés et parce que j'étais trop surprise, mais je vous réponds maintenant, et ma réponse est que je fais ma valise demain matin parce que ce soir il est trop tard. »

Imonéa a freiné, a rangé la voiture sur le bas-côté de la route, s'est tournée vers moi. « Ma petite fille, je suis tellement désolée... tu ne comprends pas. Irveille et moi nous n'arrivons pas à savoir si tu nous aimes. Nous pensons que tu es heureuse avec nous mais ce n'est pas la même chose. C'est une torture pour nous de ne pas savoir... »

Brusquement elle s'est penchée sur moi, m'a prise dans ses bras. « Elisabeth, dis-moi, pourquoi, pour qui restes-tu ? »

C'est contre son épaule que j'ai dit, d'une toute petite voix : « Je reste parce que j'aime Irveille. »

Elle a desserré son étreinte, a mis le contact. « Bon, c'est déjà un point d'acquis. » La voiture a démarré souplement. « ...Et moi, as-tu quelque objection à ma présence ? »

Cette fois, j'étais désarçonnée. Je n'ai rien répondu. Elle a voulu me mettre un bras autour des épaules. Je crois que j'ai reculé, en balbutiant quelque chose comme : « Non, non, ça, jamais... »

— « Bien, » a dit Imonéa calmement, « c'est tout ce que je voulais savoir. » La voiture est repartie en trombe.

« Entrez tout de suite, » a dit Imonéa en arrivant. « Moi, il faut encore que je rentre la voiture et que je ferme le garage ; ne vous occupez pas des portes, je fermerai tout. Bonne nuit. »

— « Bonne nuit. »

J'étais désemparée, et si lasse, si lasse... pourtant, je ne me suis pas couchée. A plat-ventre sur mon lit, je me suis mise à lire l'opuscule que m'avait donné l'ethnologue.

C'était très simple. J'ai compris tout de suite, ce qui ne m'a pas empêchée de continuer ma lecture, fascinée, jusqu'à la dernière page.

Mon tort avait été, parce qu'ils ressemblaient tant à des gens de la Terre, d'avoir pris les Arcturiens pour des êtres humains, de les avoir jugés selon les normes humaines. Non ! Le geste d'Imonéa à mon égard, dans la voiture, n'avait rien de déplacé, n'était en rien anormal.

Irveille n'était pas un homme. Et Imonéa n'était pas une femme.

Sur Arcturus IV (mais comment pouvais-je l'ignorer ? J'ai su depuis que tous les journaux de la Terre avaient été pleins de ce sujet, lors du premier contact des deux races. Il est vrai qu'au couvent on ne lit pas les journaux)... sur Arcturus, l'espèce dominante (dans leur langage, ils s'appellent « les hommes » comme partout, bien sûr) comporte trois sexes.

Seul le sexe féminin est en tous points identique à celui de l'espèce humaine. Les filles d'Arcturus sont très belles et terriblement féminines : ce sont des petites choses fragiles et tendres qui ne quittent guère la maison. Sur Terre, on leur a vite trouvé un nom, pour les distinguer des... autres : on les nomme des *filles-filles*. Car il y a aussi des créatures qui, aux yeux d'un Terrien, semblent des femmes — encore qu'on les remarque par une allure un peu ambiguë, une silhouette presque androgyne, avec leur grande taille et leur poitrine haute et menue. Elles ont un caractère dominateur, un comportement très masculin. Et à cela rien d'étonnant, car ces *amazones* (ainsi les nomme-t-on sur Terre, et si jamais qualificatif fut bien porté... Imonéa, oh ! Imonéa, la comparaison m'était venue à l'esprit, avant, bien avant...) ces amazones sont en réalité les mâles de l'espèce. Pourtant un médecin terrien, non prévenu, s'il voyait nue et examinait l'une d'entre elles, pourrait s'y tromper : les organes externes sont d'apparence féminine. Il faudrait ouvrir leur ventre musclé pour trouver, au-dessus d'un organe qui ressemble (mais ressemble seulement) à un utérus, des gonades mâles, à peu près là où se trouvent les ovaires des Terriennes ou des filles-filles d'Arcturus. Et pourtant, dès la naissance, il est impossible de se tromper sur le sexe du nouveau-né d'apparence féminine, fille-fille ou amazone : l'amazone pèse plus du double de l'autre.

Dans son langage sec et terriblement précis, l'opuscule ne m'é-

pargnait rien : « *Dans la cavité pelvienne, un organe dont la taille, les rapports et l'apparence extérieure sont ceux de l'utérus humain, mais qui, fonctionnellement, s'apparente à une prostate quelque peu hypertrophiée... les canaux qui y débouchent par son pôle supérieur...* » Il y avait plusieurs schémas, très réalistes : Imonéa, je te voyais étendue sur une table de marbre noir, le ventre ouvert, ce ventre qui n'était pas fait pour porter des enfants...

Si grande était alors mon ignorance du domaine sexuel que je ne me suis même pas demandée, avant de poursuivre ma lecture, comment pouvait s'opérer la fécondation, entre ces deux femmes dont l'une était le mâle de l'espèce. Le manuel l'indiquait plus loin, en des termes scientifiques d'où étaient bannies toute pudeur comme toute impudeur. Le troisième sexe est d'apparence masculine. D'apparence seulement. Pas de gonades : biologiquement, des neutres (et, sur Terre, c'est bien ainsi qu'on les nomme : des *neutres*). Leur seule fonction dans la fécondation est un rôle de transport. Irveille, bel Irveille si viril, quand Imonéa et toi auriez trouvé le troisième élément, la fille-fille qui vous manquait, ta part serait, dans une étreinte presque simultanée, de transporter les germes de l'une à l'autre, et rien de plus. Biologiquement, les enfants qui pourraient naître de cette triple union ne te devraient rien, ne posséderaient pas tes gènes ; ils ne te ressembleraient pas — et pourtant, dans cette société si étrange à nos yeux, tu serais leur père.

Dans le manuel, ce n'était là qu'un bref rappel de notions anatomiques supposé connues du lecteur ; ensuite, la plus grande partie de l'ouvrage était consacrée aux implications ethnologiques de cette situation. Protégée, entourée de l'affection de deux conjoints virils l'un et l'autre, la fille-fille d'Arcturus ne travaille pas, se laisse adorer. D'ailleurs, la fréquence des grossesses ne lui laisserait guère le loisir d'une quelconque activité : il est difficile à ces étranges foyers de se former, difficile à trois personnes de plaire assez, chacune, aux deux autres, pour réaliser une union stable ; et, de ce fait, plus rares que sur Terre sont les ménages durables. Si l'on tient compte en outre du fait que le nombre de descendants doit être de moitié plus élevé que sur Terre, il devient évident que six ou sept enfants ne représentent, là-bas, qu'une famille minima. Ravissante fleur de serre, choyée et n'ayant pour seul travail que de s'occuper de ses nombreux enfants, telle est la fille-fille.

Lourde est la connaissance, mais moins que l'incertitude. J'ai eu l'impression de pouvoir respirer plus librement et je me suis mise immédiatement sous une douche froide. De l'eau froide sur la nuque, sur le ventre et plein les yeux. « Maintenant, je sais, » me répétais-je. Je suis sortie grelottante, enroulée dans un peignoir

de bain. Il me semblait maintenant que je serais capable de tout, capable surtout d'aller dire à Irveille et à Imonéa : « Je sais maintenant, je sais ce que vous attendez de moi. » Je ne voulais pas penser à la suite, penser à ce que je dirais quand ils voudraient connaître ma décision. Le problème était trop ardu pour que je l'affronte. De toutes mes forces, je m'y refusais.

Je me suis habillée. J'étais légère et vide, comme ivre. J'ai frappé à la porte d'Irveille. Il n'y a pas eu de réponse. Il dormait. Il dormait d'un sommeil de plomb. Je savais que les Arcturiens prennent des drogues extrêmement puissantes qui leur assurent, à la demande, un sommeil sans rêves et un réveil sans traces. Il me fallait donc voir Imonéa, et tout de suite. Avant d'arriver à sa porte, j'ai vu les lettres sur la table du hall. Une à mon nom, que j'ai ouverte et lue.

« *A Elisabeth que j'ai aimée. Un adieu avant de mourir, et de mourir contente, car je supprime ainsi l'obstacle entre Irveille et toi. Elisabeth mon amour, un adieu pour te dire d'être heureuse sans remords et de prendre soin d'Irveille.* »

Il y avait une autre lettre : j'ai péniblement déchiffré le nom d'Irveille en caractères arcturiens sur l'enveloppe.

Je n'ai rien pensé du tout : à partir de cet instant, j'ai agi mécaniquement, efficacement, sans une fausse manœuvre. Je me revois très nettement faisant sur le cadran le numéro d'Avia. Il me semble encore entendre sa voix lente et basse :

— « Lisez-moi la lettre adressée à Irveille. »

— « Je ne peux pas, elle est en arcturien. »

— « Vous ne le déchiffrez pas ? »

— « Non, juste les noms propres que je connais. »

— « J'arrive. Pendant ce temps, réveillez Irveille en lui jetant de l'eau glacée au visage. Faites-lui boire du café très fort. Quand il aura bu, attendez quelques minutes, donnez-lui la lettre et prévenez-le de mon arrivée. »

J'ai fait tout cela calmement, rapidement. Quand il a émergé, je lui ai donné la lettre, j'ai surmonté mon immense désir de rester près de lui et je suis descendue ouvrir la grille pour la voiture d'Avia, qui est arrivée en trombe au bout de quelques minutes, dérapant sur les graviers de l'allée.

Ensuite, des trous dans mes souvenirs. Ce qui est resté grave, c'est Irveille et Avia parlant en arcturien sans faire attention à moi. Tous deux de même taille dans des vêtements sobres et sombres et moi en robe de plage bleu clair, inutile et sotte, me sachant... non, même pas méprisée, pire : en butte à l'indifférence.

Ils ont téléphoné à plusieurs reprises, le plus souvent en arctu-

rien, parfois en français. Puis ils sont sortis et se sont dirigés vers la voiture. Je les ai suivis. Avia s'est glissée au volant, Irveille à côté d'elle. J'ai bondi, avant qu'il aient fermé les portières :

— « Dites-moi, dites-moi, je ne sais pas l'arcturien... »

— « Ah ! oui, » a dit Irveille rapidement, « la voiture s'est écrasée dans un ravin. Imonéa a été transportée à l'hôpital arcturien de Cassis, nous n'arriverons peut-être pas à temps. »

J'ai supplié : « Emmenez-moi, » et, sans attendre de réponse, j'ai sauté dans la voiture pendant qu'Avia démarrait. Je n'ai aucun souvenir du trajet. Comme d'un rêve flou, je me souviens vaguement de l'arrivée à l'hôpital, des médecins, des infirmières qui traversaient le hall... tous des Arcturiens, neutres et amazones, mais pas une fille-fille.

Je ne savais pas l'arcturien, et pourtant sur les lèvres du médecin, une amazone aux yeux pâles, j'ai vu se former le mot « mort ». Elle est morte, vous arrivez trop tard. Je ne savais pas l'arcturien, mais c'est ce qu'elle a dit : je l'ai su dès le premier mot.

Avia est entrée dans la chambre avec le médecin, celui qui venait de dire ça. Moi, j'étais toujours dans le hall. J'ai vu Irveille descendre l'escalier d'un pas saccadé. Et je suis descendue derrière lui. C'est parce que je l'aimais que je l'ai vu descendre ; les autres, eux, ne l'ont pas vu. Et c'est moi qui étais là quand, d'un geste vif, il a sorti un radiant de son blouson et s'en est tiré une décharge dans la tempe.

Il est mort immédiatement, le cerveau grillé, pendant qu'on sauvait Imonéa.

Courtoisie et indifférence vis-à-vis de moi. J'aurais préféré qu'ils me rouent de coups, qu'ils me crachent à la figure, qu'ils me jettent en prison ou dans l'espace, tout, mais pas ces regards froids qui ignorent ma minuscule présence, qui me passent par-dessus la tête. Et sans cesse, ils parlent en arcturien, jamais en français.

Je suppose que le corps d'Irveille a été désintégré selon la coutume arcturienne, et j'ignore s'il y a eu une cérémonie, j'ignore si Irveille avait de la famille là-bas sur Arcturus. Avia a dû s'en occuper. Pour moi, une seule chose compte maintenant : qu'Imonéa vive. Et la partie est loin d'être gagnée, je le sens, bien qu'on ne me dise rien.

Le personnel est abondant, compétent et dévoué, et on n'a nullement besoin de moi pour passer les nuits (d'ailleurs, je n'ai pas le droit d'entrer dans la chambre où elle gît dans le coma, entourée

d'appareils compliqués qui la maintiennent en vie ou qui renseignent les médecins sur son état). Pourtant je ne partirai pas. Les moyens financiers des Arcturiens leur ont permis de bâtir un hôpital somptueux. Attenant à chaque chambre de malade, se trouve une immense pièce que des paravents transforment en chambres individuelles, une salle de bains, une terrasse, tout cela pour la famille ou les amis des malades arcturiens qui désirent s'installer à l'hôpital pour ne pas quitter leur proche. Un écran permet de voir l'allongé à tout instant, on peut lui parler par haut-parleur si son état l'y autorise. Des femmes de chambres algoliennes, stylées et efficaces, sont à la disposition de ceux qui ont choisi de ne pas quitter leur malade. J'ai dit « ceux » car j'ai appris plus tard que, de mémoire d'Arcturien, on n'avait vu une fille-fille demeurer à l'hôpital.

Angoisse et tension d'autant plus intolérables pour moi qu'on ne prend pas la peine de me donner des nouvelles. Le premier jour, j'ai réussi à obtenir une rapide mise au point : Imonéa est dans le coma, un appareil la fait respirer à travers une canule souple qui plonge dans sa gorge. Dans les flacons de perfusion qui dominent son lit, on effectue de délicats mélanges, pour rétablir sans cesse un équilibre chimique que son organisme n'est plus en état d'assurer. En surimpression sur l'écran où je devine sa forme bardée d'enregistreurs et de tubulures, s'inscrivent en permanence deux lignes tremblées. Celle du haut reflète l'état de son cœur : qu'elle devienne plate, que cesse de battre le cœur d'Imonéa, et aussitôt une machine prendra le relais : ce sera un incident grave, mais point définitif. Celle du bas est faite de lentes ondulations, qui traduisent l'activité — bien ralentie, bien perturbée, m'a-t-on dit — de son cerveau. Si cette ligne devient droite, ce sera la fin : ce qu'on appelle, sur Terre comme sur Arcturus, un « coma dépassé ». Le plus atroce, c'est que le corps, après cette mort du cerveau, pourrait être maintenu en survie par tous les appareils qui l'entourent. J'ignore quelle décision serait prise alors : arrêter cette machinerie soudain dérisoire ou poursuivre une réanimation désormais sans but. J'ignore qui devrait prendre cette décision. J'ignore tout : depuis le premier jour, on ne me tient plus au courant de rien. Je passe mes journées devant l'écran, à surveiller les molles ondulations de la ligne du bas. Je suppose que si Avia reste, c'est que tout espoir n'est pas perdu. Il m'arrive de la prendre en pitié tant ses traits sont ravagés d'inquiétude. Imonéa est son amie d'enfance, sa mort serait une amputation. Elle veille. Ne faut-il pas qu'elle soit là quand reviendra la conscience, si elle doit revenir ? Ne faut-il pas qu'elle soit là pour lui annoncer la mort d'Irveille ?

Moi aussi, je veux être là. Imonéa ne va-t-elle pas commettre un acte irréparable quand elle apprendra qu'Irveille s'est tué en la

croyant morte ? Une bouffée d'espérance sèche et brûlante comme le vent qui caresse les fleurs minérales d'Arcturus (c'est Irveille qui me l'a dit, il y a des siècles), une bouffée d'espérance sèche et brûlante : *Elle ne se tuera pas parce que moi je suis là, parce que moi j'ai besoin d'elle, et qu'elle m'a tant aimée.* Spontanément, j'ai retrouvé les lois non écrites du peuple d'Arcturus.

C'est à ce moment-là que j'ai décidé d'apprendre l'arcturien par lassitude : comment supporter plus longtemps la morgue hautaine des Arcturiens qui ne m'adressent pas la parole, comment supporter de ne pas savoir ? Puisqu'ils m'ignorent, je les ignorerai aussi. Je ne poserai pas de questions. J'apprendrai l'arcturien, en surveillant sur un écran une mince ligne tremblée.

J'ai acheté dans le hall de l'hôpital plusieurs manuels, des grammaires et des livres de vocabulaire. J'ai le don des langues, Dieu merci, et de la mémoire. Je travaille tous les jours comme une damnée. Et voici que je commence à comprendre. Maintenant, je sais : encore trois jours avant qu'on soit sûr de la sauver, encore trois jours, Imonéa mon amour, si tu mourais maintenant, je ne pourrais plus vivre.

J'écoute les conversations avidement, mais nul ne le sait car je ne dis jamais rien. Je reste en face de l'écran et de la petite ligne tremblante, je ne suis pas gênante et puisqu'on ne sait pas que je comprends on ne se gêne pas pour parler devant moi. Je sais maintenant en quelle piètre estime on me tient, moi dont les bras n'ont pas été assez forts pour retenir Irveille, et dans quelle piètre estime on tient Irveille qui n'a pas eu la force de vouloir vivre pour moi. O ma tante, vous vous voileriez la face d'horreur, mais sachez donc que les péchés là-bas ne sont pas les mêmes qu'ici. Là-bas, quand la mort frappe un couple triangulaire, chacun des deux qui restent se doit à l'autre. Irveille est un lâche, et moi je ne suis qu'une petite Terrienne insignifiante, je n'ai pas su le retenir, mon amour n'a pas été assez fort pour le retenir, j'avais donné si peu de sens à sa vie qu'elle ne valait plus la peine d'être vécue après la mort d'Imonéa.

J'apprends toujours l'arcturien avec fureur. Merci, ma tante, au moins vous m'avez appris à travailler. Je ne dors guère, je ne mange guère, j'ai dû maigrir, mes robes sont trop grandes. Avia lit des livres sur l'art, sur notre art, regarde des reproductions, des dessins. Nos rapports sont polis et glacés, pourtant j'aurais tant à lui dire, tant de questions à lui poser. Mais nul ne m'intimide autant que cette amazone au regard hautain, à la lèvre méprisante. Je rougis lorsqu'elle m'adresse la parole de sa voix grave et basse. Et puis

il y a autre chose. Depuis la nuit du drame, je considère Avia comme étant d'un sexe différent, je sais qu'elle peut me désirer, qu'elle m'a désirée. Ces quelques minutes troubles à la réception d'Irvine, avant qu'elle sache qui j'étais, me reviennent en mémoire, et je me réfugie dans mes livres d'arcturien en face de l'écran sur lequel s'inscrit le destin d'Imonéa.

Ma tante, savez-vous ce que fais ? Quatorze heures, quinze heures par jour, j'apprends des mots et des règles de grammaire. Ne vous voilez pas la face d'horreur, ma tante, c'est pour sauver un être humain, un être humain (même si vous ne le reconnaissez pas comme tel) auprès duquel je désire, s'il survit, vivre le reste de ma vie. Pleurez pour mes péchés si vous voulez.

Ce matin, j'ai entendu dans le couloir une conversation qui ne m'était pas destinée. Oui, moi, Elisabeth, j'écoute maintenant, tous les jours, des conversations qui ne me sont pas destinées. Cela s'appelle « indiscrétion ». Tant pis. Après tout, j'attends le réveil d'une amazone pour lui dire que je l'aime. Ma tante, voilez-vous la face.

Donc, j'écoute aux portes. Dans le couloir, Avia, et deux médecins. L'un d'eux dit : « Si elle a des raisons de vivre quand elle reprendra connaissance, tous les espoirs sont permis. » Oh ! il me manquait des mots, beaucoup de mots, mais j'ai compris nettement le sens général. Avia a répondu d'une voix plate, découragée : « Oui... elle s'est tuée parce que cette Terrienne ne l'aimait pas, alors maintenant qu'il ne lui reste plus qu'elle, pour qui voudriez-vous qu'elle vive ? »

Ils se sont éloignés. J'avais la gorge nouée de sanglots. Je n'ai pas pesé suffisamment dans la balance pour donner à Irveille des raisons de vivre, pourquoi pèserais-je plus pour elle ? Elle mourra, car mes bras ne seront pas assez forts pour la retenir, ainsi les aurai-je tués tous les deux, ainsi serai-je seule à jamais, seule et damnée...

Je me suis effondrée sur un divan, les larmes m'aveuglaient. Avia est rentrée, m'a tendu un mouchoir, a dit sèchement :

— « Elle va reprendre connaissance. Est-ce cela qui vous fait pleurer ? »

J'ai réussi à parler à travers mes larmes, à parler en arcturien : « Oui. Parce que je vous ai entendue dans le couloir avec les médecins. »

Je ne sais pas si elle a réagi tout de suite au fait que je m'étais exprimée en arcturien. Elle a mis ses mains sur mes épaules. « Elisabeth, pourquoi ? »

Dans cet arcturien élaboré et trop grammatical que j'avais appris avec tant de peine, j'ai répondu : « Je pense que vous savez très bien pourquoi. »

Elle a allumé une cigarette avant de répondre, lentement comme à son habitude : « Si vous étiez Arcturienne, je penserais que vous aimez Imonéa plus que tout au monde. Est-ce cela ? »

Je l'ai regardée dans les yeux. « C'est cela. »

— « Alors, pourquoi lui avez-vous dit le contraire avec une telle conviction qu'elle a voulu mourir ? »

Cette fois, j'ai rougi et détourné les yeux, reprise par ma timidité. Elle attendait. J'ai répondu en français, car en arcturien c'eût été trop difficile : « Je ne savais rien sur Arcturus, je croyais qu'Imonéa était une femme comme moi. Et cela m'a empêchée de comprendre les sentiments que j'avais pour elle. » J'avais dit tout cela sans reprendre mon souffle, tandis qu'Avia restait silencieuse.

— « Par les étoiles ! » a-t-elle dit finalement. « Par les étoiles ! »

Ce soir-là, elle m'a apporté des fleurs minérales d'Arcturus et des livres. L'atmosphère autour de moi a changé comme d'un coup de baguette magique. Je ne sais ce qu'a dit Avia, mais à partir de ce jour, depuis les femmes de chambre algoliennes jusqu'au médecin-chef, tout le monde m'a comblée d'attentions. N'étais-je pas celle qui serait au chevet d'Imonéa quand la conscience lui reviendrait ? Pour eux, j'étais déjà une Arcturienne, une fille-fille, une idole.

Avia désormais s'est ingéniée à me faire découvrir son monde. Elle ne doutait pas de la décision d'Imonéa. En arcturien — toujours en arcturien pour m'habituer à cette langue qui serait la mienne — elle me parlait de sa patrie. Elle racontait bien. Il me semblait voir les grandes fleurs minérales, les oiseaux aux ailes immenses et les nuages irridescents qui s'étalent sur le sol en grandes nappes chassées par le vent sec et chaud, et les immenses maisons centrées sur un patio débordant d'une végétation fantastique, ces luxueuses maisons qui sont les écrins de la vie ouatée des filles-filles.

Et elle me parlait de ces étranges familles, ces couples triangulaires si difficiles à former, si fragiles. Le cas le plus classique est celui du neutre qui rencontre une amazone : à eux deux, ils chercheront la fille-fille indispensable qui convienne à l'un comme à l'autre. Tant qu'ils ne l'ont pas trouvée, ils forment un couple célibataire. Plus rares sont les couples célibataires composés d'une amazone et d'une fille-fille, encore plus rares ceux qui sont formés d'une fille-fille et d'un neutre. Comme ces couples ne peuvent procréer, la société ne les admet que comme un état temporaire,

allant en général de pair avec la jeunesse, et la loi ne sanctionne pas de tels liens.

J'essaie de me représenter une famille complète. Le neutre qui travaille, l'amazone qui travaille, la fille-fille sur son piédestal, servie par une multitude de domestiques algoliens, choyée par ses deux époux, et perpétuellement enceinte. J'imagine les enfants des trois sexes, les enfants qui comme sur Terre jouent « au papa et à la maman », mais ils sont trois à se pencher sur les berceaux de poupées des trois sexes. Et j'imagine, oui, j'imagine les fêtes secrètes dans le grand lit à trois places...

Et puis Avia me raconte des aventures qui sont arrivées à ceux qu'elle connaît, ou des faits divers des journaux.

Il y a Irvine qui pleure des larmes amères, car elle aime un neutre qui l'aime, et elle aime une amazone qui l'aime, mais ces deux-là ne peuvent s'entendre.

Il y a Areille qui ne sait à quelle étoile se vouer. Sa femme (je veux dire la fille-fille du couple triangulaire) veut remplacer Irméa, avec qui ils sont mariés depuis dix ans, par une certaine Iceléa. Mais lui aime toujours Irméa, et Irméa ne veut pas entendre parler de divorce. C'est la guerre froide au sein de ce foyer où il y a déjà huit enfants.

Il y a Creille qui aime Lucine et ne voudrait personne entre eux, mais Lucine qui est saine et normale cherche l'amazone qui voudra bien venir à leur foyer et lui permettra d'avoir les enfants qu'elle désire. Creille n'est pas normal, ajoute Avia ; il devrait se faire soigner, ou alors venir sur Terre, où Lucine et lui passeraient pour un couple normal — mais elle serait malheureuse toute sa vie.

J'entends raconter l'histoire tragique d'Ervine qui a été abandonnée par Naereille et Alcéa pour une fille-fille bête et mesquine, mais très belle. Le cas est rare : en général, c'est celui qui s'en va qui laisse un couple derrière lui, un couple célibataire uni dans la même détresse, la même fureur, et petit à petit reprenant en commun goût à l'existence et cherchant en commun l'indispensable troisième.

Dans un journal à grand tirage, j'ai lu un fait divers sanglant. Trois acteurs officiellement mariés, très connus sous les pseudonymes de Louveille, Louvine et Louvéa, faisaient à eux seuls une tournée. Louveille et Louvéa ont trouvé Louvine dans les bras d'Estreille et Vertéa. Ils les ont tués tous les trois.

Avia est soucieuse : sa jeune sœur Hymine, qui a épousé l'an dernier Floreille et Mirnéa, vient de s'éprendre d'Arnéa, la sœur de Floreille (il faudrait dire la « sœur-amazone » pour que la traduction française soit intelligible ; naturellement, comme il y a trois

genres, il y a dans le langage arcturien autant de mots que de situations possibles dans ces familles complexes). L'émotion d'Avia montre clairement que sur Arcturus les tabous de l'inceste sont aussi rigides, voire plus, que sur Terre.

Les tabous de l'homosexualité aussi, un autre fait divers me le prouve assez : une amazone est condamnée à l'exil sur une planète de la périphérie pour avoir essayé d'entraîner une fille-fille à former un couple triangulaire avec elle et une autre amazone !

Avia désapprouve cette sanction : elle dit que ce devrait être le droit de tout Arcturien de rechercher son bonheur dans l'infinité de combinaisons entre deux et trois personnes qui peuvent se concevoir, et qui d'ailleurs existent réellement malgré la réprobation de la société.

A force d'entendre raconter les unions et les désunions des couples triangulaires, j'arrive à me faire une vague idée de ce qui se fait et de ce qui ne se fait pas, des malheurs classiques et de ceux qui étonnent.

Avia dessine en parlant. Elle a du talent, et je sais qu'elle est connue en tant que sculpteur. Elle est belle et brillante, mais elle semble solitaire. Je n'ose la questionner. Elle m'a un peu parlé de son enfance. Une famille de cinq enfants, ce qui est peu sur Arcturus : deux amazones, deux neutres et une fille-fille, la petite Hymine, idole de toute la famille. Le père-neutre est mort très jeune, et les deux autres parents n'ont jamais cherché à le remplacer. Avia en parle amèrement : elle a beaucoup souffert de ce foyer incomplet. Elle en veut à sa mère et à son père-amazone de n'avoir pas fait plus de concessions à leurs sentiments pour les enfants.

Cela m'indigne. Il me semble qu'on enterre bien vite les morts sur Arcturus, et que les lits immenses tiennent beaucoup de place dans la vie des Arcturiens.

— « Certes, » dit calmement Avia. « Nous sommes beaucoup plus sexués que vous, ne le savais-tu pas ? » Et elle ajoute avec une froide ironie : « C'est ce que beaucoup de Terriens ne nous pardonneront jamais. Quant à nos morts, crois-moi, nous les chérissons dans le fond de notre cœur, mais une place ne doit pas rester vide à un foyer. »

J'écoute. Les fils ténus d'une autre morale se tissent autour de moi. Là-bas, c'est un péché de ne pas mettre un vivant à la place qu'un mort a laissée vide.

Tel est ce monde, telle est cette société où je vais m'intégrer. J'essaie de m'imaginer ma vie avec Imonéa, sa présence chaude et lumineuse... et l'absence d'Irveille. Sur l'écran qui me sépare de la gisante, une mince ligne d'or décrit de grandes ondes amples et régulières qui, m'a-t-on dit, sont le signe d'un prochain réveil.

Avia continue à parler de la somptueuse planète des seigneurs arcturiens que les Terriens haïssent pour leur beauté, leur richesse, leur tranquille orgueil... et pour autre chose aussi.

J'ai eu peur.

Oui, j'essaie maintenant d'imaginer ma vie d'Arcturienne aux côtés d'Imonéa, et les récits d'Avia sculptent une absence à ce foyer mutilé, *une absence qui me semble intolérable.*

PIERRE VERSINS

A perpète

La concierge le regarda passer, le dos voûté dans son pardessus miteux, les guêtres sales sur des souliers mal cirés, le melon posé de travers au sommet de son crâne presque chauve. Elle l'interpella, bien qu'il ne fît jamais aucun effort pour être un peu plus que poli.

— « Bonjour, monsieur Caffre ! Il fera beau aujourd'hui, allez ! Brume le matin, ciel viendra serein. »

— « Bonjour, madame Choulet, » répondit-il du bout des lèvres en pressant le pas.

Il l'entendit encore qui criait, comme si c'était nécessaire !

— « Votre omnibus n'est pas encore passé !... »

— « Je m'appelle Kharf. »

— « Il s'appelle Kharf, » dit la conscience.

— « Ter Kharf. »

— « Ter Kharf, » accorda la conscience.

— « J'ai trente-deux ans, » dit-il.

— « Non ! » coupa la conscience. « Trente-neuf, ce qui explique... »

Il savait ce qu'elle voulait dire, ce qu'elle allait dire.

— « Opposition ! » cria-t-il. « On ne peut encore préjuger... »

La machine cliqueta. Quelques lampes scintillèrent, une, deux secondes.

— « L'opposition est admise pour la seconde partie de la phrase, mais l'âge rectifié selon la donnée nouvelle, » ronfla la machine.

Elle était la force stable et invincible, toute-puissante de l'inertie représentée par sa masse : cent quarante-sept tonnes de relais et de mémoires contenant le Droit des cent vingt systèmes planétaires issus de quatre siècles d'expansion terrienne dans la galaxie proche. Comment lutter contre un monstre pareil ?

La parcelle éveillée de Kharf s'insurgeait, inefficace mais turbulente. Pour la première fois (et la dernière sans doute), il se

voyait émerger de tout ce qui dans l'homme est inaudible d'habitude, mais combien puissant ! Sa conscience morale d'abord. Quelle chipie ! Si encore elle avait eu une voix de femme, il se serait senti plus assuré contre elle. Mais elle passait, elle s'exprimait à travers un circuit électronique qui lui donnait la parole, et les mots qu'elle employait le frappaient comme un sermon de pasteur méthodiste.

Et sa libido, mouah ! quelle étrange chose, polymorphe, sublimée-abjecte, raisonneuse et si dévergondée : le premier témoin, de l'accusation bien entendu.

Et tout, quoi. Tout ce qui le supportait depuis trente-neuf ans (trente-neuf ? un peu moins quand même) sans qu'il le sache vraiment, tout ce qui faisait que Ter Kharf était devenu Ter Kharf, coordinateur de Sirius II.

Et il referma sur lui la porte, s'enfonçant dans l'humidité. En effet, l'omnibus arrivait à fond de train du bout de la rue et les chevaux, les naseaux fumants, s'arrêtèrent au coin, devant l'épicerie. Il grimpa péniblement sur l'impériale, non par goût mais par hygiène, et glissa frileusement ses mains gourdes malgré les mitaines dans les poches élargies de son pardessus. Et ses pensées les plus noires lui revinrent, qu'il ne parvenait pas à chasser, qu'il ne parviendrait jamais à chasser, qui s'interposaient entre son travail et lui, entre le monde et lui. Quelle déchéance ! Tout cela pour un délit somme toute bénin... Et alors qu'il avait devant lui une vie large, aisée, heureuse. Tout cela pour une poussée irréfléchie, sa vie perdue sans remède. Il en aurait pleuré. Il en pleurait, du reste, chaque nuit, quand il se retrouvait tout seul dans un lit qui sentait la sueur, au milieu de la chambre glaciale que rien ne parvenait à tempérer.

Son voisin, sur l'impériale, son voisin le comptable, comme chaque matin, éprouva le besoin de parler. Et comme chaque matin, il se lamentait, regrettant amèrement le bon vieux temps. Le bon vieux temps, ah ! oui ! c'en était une dérision !

Il se demanda soudain — il se le demandait souvent, pas chaque matin mais presque — ce que le comptable...

•

Mais une femme était là. Comme tant de femmes sont là à un moment ou à un autre, devant un homme qu'elles arrêtent, quitte à l'aider à aller plus loin encore. Oui, d'abord, elles l'arrêtent. Ygella. Il l'avait aimée comme un adolescent impubère, en la voyant, interdite devant lui.

— « N'est-il pas beau, Ter Kharf, n'est-il pas beau ? »

C'est la voix pelucheuse de sa libido qui parle. Mais comment font-ils pour accorder aux parties enfouies de lui-même des voix qui expriment plus qu'elles ne disent ? Sauge, l'électronicien, a essayé de le lui expliquer, a renoncé très vite : c'est affaire de pure routine pour un technicien de la Justice, trop complexe pour un coordinateur. A un coordinateur suffit de savoir que les choses existent, afin de coordonner. N'est-ce pas ?

Alors, il a voulu l'aimer plus, l'aimer toute, ne pas se contenter de la voir et de l'entendre. Il aurait pu, elle voulait bien. Il n'a pas pu supporter qu'elle aime son mari.

— « Il a bien dû en passer par là, » dit sa conscience à la machine juge qui cligne des yeux.

— « C'est préjuger... » se défend-il.

— « Objection rejetée, » dit la machine. « Poursuivez. »

On le dissèque, on l'a découpé vif tout vif en ses composantes primordiales, ce qu'il veut représenter, ce qu'il est, ce qui le meut : « Lui », sa conscience morale, ses instincts. On peut faire tant de choses au XXIVe siècle... Jusqu'à faire se dresser, contre un homme, la majeure part de ce qui constitue cet homme. C'est nouveau.

— « J'ai voulu la posséder. Elle refusait, elle disait aimer son mari. »

Il laisse couler le temps, alors qu'il le peut encore, rêve, ferme les yeux et gémit.

« J'ai lu des histoires de l'antiquité : possession, incubes, succubes. Et ça m'a donné l'idée. »

— « Idée géniale ! » intervient la libido.

Mais la conscience :

— « Idée répugnante et dangereuse. Si le procédé se généralisait... »

— « Je n'ai parlé à personne ! » objecte-t-il.

Le bureau du coordinateur reçoit des fous. Entre autres. S'ils n'en ont pas l'air, s'ils sont assez fins pour ne pas se faire repérer, le filtre laisse passer. Ils arriveront devant Ter Kharf, ou tout autre coordinateur si l'on est ailleurs que sur Sirius II, et ils parleront, exposeront leurs folies.

— « Une aberration biologique, » dit la conscience à la machine qui acquiesce et enregistre.

— « J'ai lu dans Restif de La Bretonne, » explique-t-il, « l'histoire du Duc Multipliandre. Et Marfa aussi. »

Marfa, c'est le fou, c'est illuminé qui prétendait pouvoir, sans appareillage trop complexe (... « trop voyant » ... précisera la conscience) transférer votre esprit dans tel corps de votre choix en éliminant pour un temps l'esprit propre à ce corps.

La machine juge a bien compris. Elle ajoute à l'enregistrement

la conclusion, le délit proprement dit : Ter Kharf a pu ainsi transférer son esprit dans le corps du mari de la dame.

— « Ygella ! Je l'ai aimée, je l'ai aimée ! Elle m'a comblé, comblé d'elle et je... »

Mais, impersonnelle, la machine a un détail à faire préciser :

— « Et le mari, cependant ?... »

— « Dans le corps anesthésié de Ter Kharf, son esprit s'est éveillé un peu trop tôt, » dit la conscience.

La libido :

— « Ou plutôt, l'extase a duré un peu trop longtemps. »

L'heure est à peine écoulée que le verdict s'inscrit sur une formule officielle :

« EXIL A PERPÉTUITÉ ».

Et quel exil !

Il se demanda soudain ce que le comptable dirait s'il se mettait à expliquer les choses. Mais non, il passerait simplement pour fou et on l'enfermerait à Bicêtre.

Bicêtre, où Charcot opérait.

Charcot !... Qui dans le monde connaissait la valeur de Charcot, hormis un petit cercle d'étudiants et de savants ? Et lui, Térence Caffre, employé de ministère, petit employé de ministère, connaissait de Charcot, entre autres, plus de choses que n'en savait Charcot lui-même, plus que tous les étudiants et plus que tous les savants.

Que se passerait-il par exemple si lui, Térence Caffre, petit employé de ministère, allait trouver Charcot à l'asile de Bicêtre et lui disait :

— « Monsieur Jean-Martin Charcot, vous avez un fils, Jean-Baptiste. Ce fils s'illustrera dans la conquête de l'Antarctique où il disparaîtra en 1936 avec son navire le Pourquoi Pas ? Votre nom et le sien seront mentionnés par tous les dictionnaires. »

Charcot, Charcot lui-même le regarderait bien fixement, profondément, puis l'enfermerait. Comment pourrait-il deviner que Caffre était un condamné, d'une nouvelle sorte, condamné en juin 2307 à vivre à perpétuité à la fin du XIXe siècle pour avoir commis un adultère ou, plus exactement, pour avoir contraint à l'aimer une femme qui ne consentait qu'à l'aimer bien ?

Allons, tout ceci était idiot, il allait se réveiller, un abominable cauchemar, voilà. Mais il ne se réveilla pas. Né en 2268, il était destiné à mourir en 1902. Et le pis est qu'il n'aurait pas dû le savoir, mais il avait soudoyé le gardien des archives, avant de subir sa condamnation et de s'abîmer dans le passé. A moins que cela aussi *ne fît partie de la condamnation ?...*

JEAN-MICHEL FERRER

Intervention sur Halme

1

Dès que Halme fut visible aux promenoirs de l'avant, le circuit l'annonça et ce fut une bousculade générale tout au long des coursives, dans les bars, les salons et les pistes de jeux.

Pertch resta seul dans la piscine de première catégorie, réservée aux dignitaires des mondes indépendants, aux hommes du corps diplomatique terrestre et aux membres de la Ligue d'Information. Pertch voyageait sous cette dernière étiquette, bien qu'il fût le moins curieux des êtres humains et tout à fait incapable de réaliser le moindre reportage sur l'implantation des colons dans le nord de Halme.

C'était pourtant ce qu'indiquait sa carte de mission, dûment enregistrée par tous les services compétents de la Terre, marquée dans le coin supérieur droit des deux cercles rouges de la Ligue.

Pour l'instant, Pertch essayait de se détendre et de profiter de la solitude qui lui était offerte. L'eau de la piscine était redevenue calme et iridescente et son parfum savant n'était plus pollué par les miasmes des corps humains.

Les grosses femmes de dignitaires, les maigres messieurs de la Ligue s'étaient enfuis en hurlant de joie dans la direction des promenoirs d'avant. Leur excuse était la bonne vieille coutume et le fait que, pour la plupart, ils faisaient le voyage pour la première fois.

Les dignitaires changeaient de poste, les hommes de la Ligue effectuaient un premier reportage. Quant aux membres du corps diplomatique, vieux habitués de la ligne, ils demeuraient cloîtrés dans leur cabine.

L'absence d'enthousiasme de Pertch ne risquait en aucune façon de susciter la curiosité, voire la méfiance, puisqu'il était censé

être né sur Halme. Plus précisément dans la petite ville minière de Cerefon, quelque part dans les Monts de Vee.

Il soupira, étendant ses jambes au maximum en direction de l'eau. Il se demandait s'il allait rester encore longtemps en cet endroit agréable quand il perçut un bruit de pas rapides. L'homme qui s'approchait marchait vite. Très vite, trop vite. Pertch, du coin de l'œil, n'aperçut qu'une longue silhouette blanche. Puis le nouveau venu s'arrêta et Pertch réalisa le danger en une demi-seconde.

Il plongea vers l'eau violette, les poumons gonflés. Il eut la sensation d'une série de bruits confus, se retourna sur le dos et ouvrit les yeux. A la surface, des geysers de vapeur s'élevaient avec violence.

« Il a ordre de me tuer, coûte que coûte ! » pensa-t-il.

Il nageait rapidement, cherchant une solution, un moyen immédiat de se tirer de ce mauvais pas.

Il vit soudain le rectangle d'ombre d'une des ouvertures par lesquelles se renouvelait l'eau.

Un coup d'œil en surface. Les geysers avaient cessé.

Et sur l'ouverture, à quelques centimètres du fond, il y avait une fine grille.

Pertch remonta d'un seul élan, émergea près du bord et chercha son agresseur.

Il n'y avait plus personne en vue. Il aspira et expira à grands coups, son cœur battant sa poitrine.

« Est-il parti ? Peut-être a-t-il cru qu'il m'avait touché ? »

Mais si l'homme était bien ce qu'il croyait, il n'avait sûrement pas quitté les lieux sans avoir rempli sa mission. L'optimisme était à rejeter absolument.

« Pourquoi déjà ? » se demanda Pertch. « Avant l'arrivée sur Halme !... »

Il examina les alentours une nouvelle fois et son regard passa sur les couleurs changeantes de l'eau tout à fait par hasard. Il découvrit le sillage presque imperceptible qui suivait le bord.

Il s'en était fallu de quelques secondes qu'il ne soit surpris.

D'un bond, il se hissa vers le rebord, se mit à courir désespérément vers la sortie. Ses pieds nus rebondissaient sans effort sur le trottoir plastique. A trois mètres de l'entrée sombre du couloir, il dérapa et tomba, au moment précis où un jet de feu frappait la paroi.

Une tache noirâtre s'agrandit sur la fresque abstraite dédiée à la compagnie de navigation.

Pertch ne chercha pas à se relever mais, accentuant l'effet de roulade, poursuivit sa chute jusque dans l'ombre du couloir. Là, il se releva et se plaqua contre la paroi.

Un jet flamboyant passa à quelques centimètres de son visage. Il ne broncha pas.

Son agresseur apparut enfin. Visage émacié à la peau extraordinairement hâlée sur le vêtement blanc qui ressemblait à une combinaison de navigateur.

Pertch frappa du tranchant de la main à la base du cou. L'homme ploya sur les genoux. Pertch frappa une seconde fois, tout en enserrant de la main gauche le poignet qui tenait l'arme. Il remarqua en un éclair que celle-ci avait une forme très particulière.

Puis l'homme n'offrit plus de résistance. Pertch le laissa glisser au sol. Il se redressa, jeta un coup d'œil sur les alentours déserts. Son regard accrocha une inscription sur une porte métallique. PLACARD A SIRÈNES.

Un mince sourire vint sur ses lèvres. Il voyait très bien le tueur enfermé là-dedans jusqu'à la visite du bord après l'arrivée.

D'ici trois heures, la nef se poserait à Halenon, la capitale d'Halme. Et tout le monde était trop occupé à suivre les manœuvres pour venir s'amuser avec les sirènes.

Pertch tira le corps inanimé jusqu'à la porte. Celle-ci s'ouvrit sans effort. Le tueur s'écroula parmi les corps dodus des robots nautiques. Pertch referma soigneusement et prit un instant pour souffler.

Il doutait que les cris de l'homme, lorsqu'il s'éveillerait, puissent être entendus par quiconque. Il y avait l'épaisseur de la porte et l'excitation dans laquelle se déroulaient les manœuvres d'approche.

Pertch s'éloigna vers sa cabine, emportant l'arme avec un sentiment de profonde satisfaction.

Il se présenta au promenoir de proue une heure avant l'arrivée.

La nef allait atteindre le seuil de l'atmosphère. Pertch convint en lui-même que le spectacle valait la peine que les gens s'étaient donnée pour atteindre le lieu d'observation.

Halme occupait le ciel, ne laissant qu'une mince portion d'espace fourmillant d'étoiles. La surface de la planète offrait les vastes étendues émeraude de ses nombreux océans et ses continents bruns étaient ocellés de mille nuages blancs ou gris qui marbraient d'ombre les plaines immenses du nord.

Pertch chercha dans ses souvenirs de manière à localiser les Monts de Vee. Il lui fallut quelques minutes avant de comprendre qu'ils se trouvaient pour l'instant de l'autre côté de Halme, plongés dans la nuit.

Les gens de Cerefon dormaient, ignorant qu'un homme allait

débarquer sous peu, se prétendant natif de leur pittoresque petite ville.

Et cet homme avait en sa possession une arme pour le moins curieuse, dont le principe eût intéressé nombre de savants et techniciens des hauts-instituts d'armement de la Terre.

Mais Pertch doutait fort, pour sa part, que l'arme leur parvînt un jour.

— « Oh ! » fit une voix féminine à côté de lui, « apercevez-vous Halenon, cher Wirry ? »

— « Oui, en effet. Cherchez plus au sud, ma chère... Là, près de ce fleuve qui brille au soleil. »

Des têtes se tournèrent, admiratives, vers l'homme qui venait de parler avec tant de déférence à sa compagne et qui semblait posséder de sérieuses connaissances sur Halme.

Pertch pouvait avoir son petit moment de gloire en désignant avec certitude Halenon. Il ne le fit pas et se contenta d'un sourire ambigu à l'adresse du jeune dignitaire qui semblait près de ronronner comme un chat terrestre.

A la vérité, il était même capable de désigner les limites de Halenon dans deux siècles, dans quatre siècles. Ensuite, ce serait Cerefon la capitale, quand Halme fonderait, avec sa voisine Juria, la terrible Alliance Noire.

Mais cela viendrait dans plus de cinq siècles, après la destruction de la Terre par Acciar le Puissant, cheik de Thérébée.

Et il se passerait tant de choses plus importantes dans la galaxie des hommes. Par exemple la mise au point de l'arme polyvalente que Pertch avait subtilisée à son agresseur. Une arme qui pouvait servir à griller légèrement un insecte comme à détruire une montagne. Il suffisait de monter la gamme.

Subitement, l'ambiance du promenoir provoqua une vague de dégoût chez Pertch et il regagna les coursives du centre, en quête d'un bar où il pourrait attendre la fin des manœuvres.

Il croisa de nombreux matelots, porteurs de compteurs. Un officier désœuvré et une femme sans âge en robe dorée traînant à sa suite un rébarbatif animal à écailles qui émettait un miaulement continu du plus mauvais effet.

Cette humanité de 2060, songeait Pertch, était encore bien mal adaptée à la conquête des systèmes solaires. Hommes et femmes poursuivaient leurs petites passions, n'utilisant les choses venues des étoiles que comme des jouets particulièrement originaux.

C'était, du reste, encore un monde à castes, où la hiérarchie de l'argent jouait comme un siècle ou deux auparavant sur Terre. Certains pauvres, ou même des Terrestres moyens, ne quitteraient

jamais les faubourgs de Camberra, Dakar, Paris ou Lyon sur la Terre. Et leurs enfants de même.

Non, la véritable expansion ne viendrait qu'avec les premières guerres inter-systèmes. Et Pertch était là pour cela. Pour activer leur venue.

« Je me présente, » pensa-t-il avec une ironie amère. « Loswald Pertch, fauteur de guerre. Né en 4558 sur... »

Mais il ne put formuler le nom biscornu de son monde natal. Parce que la nef sembla s'abattre tout entière sur lui et qu'il piqua du nez, à la rencontre du sol moelleux de la coursive.

Il sortit des épaisses ténèbres où il lui semblait traîner depuis des éternités. La rapide vision d'une torpille monoplace, à quelques mètres de lui, provoqua sa réaction violente. Il tendit le bras, cherchant un point d'appui pour se redresser plus vite. Malheureusement, des liens enserraient ses coudes et ses genoux. Des liens d'une nature spéciale qui le ramenèrent en arrière avec une promptitude brutale et le rivèrent à la couchette où il demeura étendu, cherchant son souffle.

— « Du calme, Loswald... Nous ne sommes pas des ennemis. »

Il tendit l'oreille. Il aurait juré qu'il n'y avait personne dans la pièce. Et même à présent... La voix devait être transmise, vraisemblablement.

« C'est Dorgen qui nous envoie, » reprit-elle, « nous ne faisons que vous écarter de ces lieux malsains ! »

— « Malsains ? » dit-il. « Il me semble pourtant que je me suis tiré d'affaire tout seul ; ce type n'était pas un géant. »

— « Il n'était pas seul, Loswald. Encore un moment et vous tombiez dans un piège de toute beauté. »

— « Qui êtes-vous ? Des devins ? »

— « Loswald, mon vieux, vous ririez si vous saviez qui je suis. »

— « C'est justement de cela que je me plains, » dit-il, « je ne ris pas assez. »

Il essaya de redresser la tête mais ne réussit pas à la décoller d'un centimètre.

— « Pas de violence, Loswald. Vous allez faire un petit voyage confortable jusqu'à Halme. Seulement il est probable que ce sera moins rapide qu'avec la nef. Mais il faut un certain temps, ici, pour que les scandales s'apaisent, et le fait de trouver un attaché au gouverneur de Halme au milieu des sirènes-robots va, d'ici peu, ameuter toute la sage population de Halenon. »

Pertch avait tressailli. Un attaché au gouverneur de Halme ? Le tueur qui avait cherché à l'abattre dans la piscine faisait partie

du gouvernement local de la planète ? C'était tellement invraisemblable qu'il dit à l'adresse de la voix :

— « J'ignore quelle est votre source d'information mais, à votre place, je me méfierais... Je n'ai pas souvent vu des attachés de gouverneur faire feu sur les baigneurs dans la piscine d'une nef. »

— « Eh bien, faites-vous à cette idée, Loswald, car d'ici peu... »

La voix se tut sur cet écho sybillin. Pertch réprima l'envie de poser d'autres questions. Quelques secondes après, il retombait dans les ténèbres. Non sans avoir eu l'ultime sensation d'être enfourné comme un pain dans l'étroite cabine de la torpille.

2

Le jour filtra à travers ses paupières et il ouvrit les yeux, soudain, avec l'impression d'un danger imminent.

Il était sur Halme, quelque part dans les environs de Halenon, s'il en jugeait par les plantations de fréguias qui l'entouraient.

Des lignes régulières d'arbres ronds, touffus, d'un gris argenté, qui traversaient la plaine et, loin sur la gauche, escaladaient un coteau brûlé de soleil.

Pertch se leva et s'étira. A cette seconde, l'impression de danger lui revint en même temps qu'il percevait un bruit léger, comme celui qu'auraient produit deux cailloux frappés l'un contre l'autre.

Déclic d'arme ou approche de quelque Rachaille ?

Il chercha à localiser l'invisible ennemi. Celui-ci pouvait se trouver à trois ou quatre rangées de fréguias plus loin. Le bruit se répéta.

Pertch entrouvrit sa combinaison et constata, non sans surprise, que ses alliés inconnus lui avaient laissé l'arme étrange prise à son agresseur. Il la ramena au grand jour halméen, se demandant comment un attaché du gouverneur pouvait avoir eu semblable merveille en sa possession.

Le bruit de cailloux lui parvint pour la troisième fois, plus proche. Puis il distingua une silhouette, derrière un arbre.

— « Sortez de là, » dit-il, « je peux faire beaucoup de mal avec ce que je tiens en main ! »

Il se tenait prêt à bondir de côté. Mais la silhouette se révéla aussitôt au grand soleil, marchant droit sur lui entre les ombres régulières des fréguias. Une jeune femme aux longs cheveux noirs,

au visage d'enfant étonnée, qui essayait de sourire malgré la peur qui se lisait dans ses yeux fixés sur l'arme.

Pertch rangea celle-ci en soupirant.

— « Je ne savais pas les Halméennes si discrètes et si craintives, » dit-il.

— « Et moi je n'ai jamais vu chasser avec une arme de cette sorte. »

La voix était claire, très jeune, correspondant admirablement au visage.

Pertch s'efforça de sourire.

— « Il y a certaines chasses assez spéciales dans la région. Les gibiers ont également le droit de s'armer. »

— « Etes-vous le gibier ? »

Il lui sourit, franchement cette fois.

— « Je crois qu'il en faut beaucoup pour vous étonner. »

Elle secoua la tête.

— « Sans doute parce que... mon père est attaché au gouverneur. »

Elle avait les yeux fixés sur le visage de Pertch et ne put pas ne pas voir son trouble. Il fit un pas en arrière. Les pensées, tout soudain, s'étaient mises à tourner en lui. On le poursuivait l'arme à la main, puis on le capturait en assurant vouloir l'aider et on le larguait sur Halme comme un colis clandestin. Et, arrivé au sol, la première personne qu'il rencontrait...

— « A quelle distance sommes-nous de Halenon ? » demanda-t-il, espérant rompre le malaise qui l'envahissait.

— « A pied, vous en auriez pour deux heures, peut-être plus. Mais si mon père vous emmène, vous pourrez dîner ce soir au Roi Keremon. »

Il se rendit compte à cet instant que le soleil de Halme, bien qu'encore chaud et brillant, baissait déjà sur l'horizon.

— « J'aimerais aller au port pour le contrôle des passagers de la nef de la Terre. Si tout n'est pas terminé... »

Elle fronça les sourcils.

— « J'ignore votre nom, et d'où vous venez, mais... je dois vous avertir que la nef de la Terre s'est posée sur Halme il y a plus de dix jours. Elle est même repartie hier pour Olfride et Mandiar. »

Quand ils atteignirent une route, étroit ruban de plastique jaune coulé sur le terrain à fréguias, Pertch aperçut la demeure de la fille. C'était un ensemble de beaux bâtiments de style

local, qui dominait la campagne du haut d'un curieux éperon boisé.

Mais la hauteur et l'épaisseur des arbres étaient telles que la maison — ou le château ? — n'était visible que sous un certain angle.

Pertch savait à présent le nom de sa jeune compagne : Frena Gordstein. Cela n'éclairait pas plus l'identité de son père. Aucun Gordstein n'avait jamais été signalé parmi les ennemis de Pertch.

« Et même, » songea-t-il, « il est impossible d'avoir des ennemis de cette époque ! »

Pourtant, s'il en croyait ses mystérieux alliés, c'était un homme du gouvernement local qui avait cherché à l'abattre à bord.

Et cet homme était très connu sur Halme puisque la jeune fille venait de lui parler du scandale provoqué par sa découverte, à l'arrivée de la nef, à l'intérieur d'un placard de la piscine.

— « Ecoutez, » dit Pertch, « m'avez-vous vu arriver ? »

— « Evidemment... Je me baignais à une certaine distance quand votre torpille a surgi. Du moins j'ai vu la traînée de condensation qu'elle laissait. Quand elle a disparu au beau milieu de la plantation, j'ai couru dans cette direction... et je vous ai trouvé. »

Pertch réfléchissait intensément. Ce qui demeurait inexplicable, c'était ce décalage de dix jours entre son départ de la nef et son arrivée au sol, alors que le tout aurait dû prendre une vingtaine de minutes.

—« N'avez-vous rien observé de particulier ? » demanda-t-il encore. « Une certaine ...une certaine clarté dans le ciel avant de distinguer la torpille ? »

Il fixa intensément Frena Gordstein, pour le cas où ces mots auraient provoqué un trouble chez elle. Mais elle se contenta de sourire d'un air intrigué.

— « Une clarté ? Mais les moteurs de torpille ne fonctionnent qu'avec des carburants chimiques ...Je veux dire que les réactions photoniques... »

— « Je sais cela, Frena, je sais... N'en parlons plus. »

Ils continuèrent à marcher en silence, tandis que la lumière prenait des tons roses ou pourpres sur les fréguias. De minces bandes de nuages étaient apparues au ciel.

« Il n'y a qu'une seule solution, pourtant, » se dit Pertch. « La torpille a franchi dix jours *dans le temps !* »

Il s'aperçut tout à coup que Frena s'était arrêtée. A gauche, un chemin quittait la route des plantations pour s'élever vers la demeure Gordstein.

— « Je voudrais vous avertir, » dit Frena, « à propos de mon père. »

— « Oui ?... »

— « Il ...il a été très touché, semble-t-il, par cette histoire de la nef. L'homme que l'on a retrouvé à bord était un de ses amis... Le meilleur, peut-être. »

Pertch inclina la tête.

— « Je veux bien l'admettre, Frena. Mais il n'est pas arrivé malheur à cet homme. Après tout, être enfermé dans un placard en compagnie de sirènes, même robots, cela... »

— « Comment pouvez-vous dire cela ? » Elle le fixait, les yeux agrandis par une méfiance nouvelle. « Cet homme était mort quand on l'a découvert. N'avez-vous pas compris cela quand je vous en ai parlé ? »

Pertch se sentit glacé, soudain. Il revivait la scène de la piscine. Il était impossible que deux coups aient pu tuer un homme comme son adversaire... Il avait fallu que quelqu'un intervienne, *ensuite*, pour qu'il y ait meurtre.

Il secoua la tête.

« Je crois, » dit lentement Frena, « qu'il vaut mieux inventer une histoire pour mon père. Maintenant, je le crois vraiment. »

Pertch ne répondit pas. Il avait levé les yeux et regardait les bâtiments orangés dans le crépuscule. Une rude partie l'y attendait, sans nul doute.

3

L'HOMME assis derrière le vaste bureau qui évoquait le tableau de commandes d'une armée de machines se pencha vers un minuscule écran circulaire, à sa gauche.

— « Marielle ? » demanda-t-il à mi-voix.

— « Monsieur Dorgen ? »

— « A-t-on des nouvelles de Loswald ? »

Un silence. Le cliquetis caractéristique des fiches d'archives.

— « Non. Rien encore, monsieur Dorgen. Dois-je prévenir les hommes du Second Impact ? »

Dorgen secoua violemment la tête, comme si la simple idée de devoir secourir Loswald lui était insupportable. Et, en vérité, c'était bien de la répulsion et de la crainte qu'il éprouvait en cette minute.

— « Ecoutez, Marielle. Je souhaiterais... Cette affaire est très spéciale et très importante, vous vous en rendez compte ? »

— « Bien sûr, monsieur Dorgen. »

— « Loswald a dû rencontrer des éléments nouveaux, peut-être

même dangereux... Venez jusque chez moi, Marielle, nous devons parler en privé. »

— « Bien, monsieur Dorgen. »

La communication coupée, Dorgen regarda un des cadrans de la multi-horloge fixée au centre d'une paroi. Marielle résidait à l'autre bout de la base, dans le quartier d'Ophénoque. Le cylindre l'amènerait au bureau en... oui, il ne fallait pas espérer la voir paraître avant dix bonnes minutes. D'ici là...

« D'ici là, » pensa Dorgen, « je vais récapituler les grandes lignes de l'écheveau que Loswald doit affronter ! »

La base Dorgen occupait la totalité d'un des astéroïdes libres qui gravitaient dans le système de Krendor-Fith, aux confins du Premier Segment (zone ouest du bras spirale un).

Dorgen avait acheté l'astéroïde et fondé la ville pour servir ses projets de Groupe d'Intervention Universel. Il comptait bien voir son G.I.U. projeté au premier rang des grands services organisés de la galaxie civilisée. En fait, de 4563 à 4570, durant les sept premières années du G.I.U., tout n'avait pas été pour le mieux. Les rares clients avaient été des hommes appartenant aux gouvernements de planètes en conflit. Pour ne pas trahir la signification de son sigle, Dorgen avait satisfait à toutes les interventions. Malheureusement, il s'était trouvé mêlé à d'innombrables histoires politiques. Un agent accusé d'espionnage au royaume de Stion, deux autres prisonniers des amazones de Dangpher dans les groupes de la Lyre et une bonne dizaine installés au gouvernement dictatorial de la Confédération des Six Mondes, près de Canope.

Dans l'ensemble, donc, un bilan retentissant. Mais les Ligues et Confédérations les plus puissantes et les plus sages avaient menacé Dorgen de le balayer sans pitié s'il ne sélectionnait pas mieux ses clients.

A partir de 4570 (datation générale de J.C. et Braun-Paleski), le G.I.U. avait réglé les problèmes de Stion, Dangpher et des Six Mondes en retirant doucement son épingle du jeu. Il n'avait perdu que six agents, les six qui se plaisaient au pouvoir, dans leur palais de Chael, d'où ils faisaient plier les Six Mondes.

Puis ç'avait été la mise au point du transtemporel Miskel par une firme obscure du monde géant de S Carène II.

Et Dorgen avait adapté le transtemporel pour son compte. Officiellement, en payant largement la firme de S Carène II. En vérité, quelques agents avaient profité de la longue nuit de la planète... Enfin, le fait important était de voir le lourd bâti d'un

prototype dans la pièce attenant au bureau de Dorgen, et ceci dès 4572.

Un matin, le grand patron du G.I.U. avait convoqué la totalité des agents et personnels stables de l'astéroïde et déclaré :

— « Maintenant, et maintenant seulement, nous sommes un Groupe d'Intervention *Universel* ! »

Ils avaient tous rapidement compris quand, dans les mois suivants, il avait fait monter un transtemporel Miskel (revu Dorgen) sous chaque moteur des astronefs du Groupe.

Puis il était entré en rapport avec les mondes puissants qui l'avaient menacé un jour et leur avait offert ses services, car il n'ignorait rien des ennuis qui étaient les leurs. De plus, seuls ces mondes puissants étaient en mesure de payer les sommes assez énormes que Dorgen avait décidé d'exiger désormais.

Leurs dirigeants (Puissants Monarques, Douces Dames et Gentils Présidents) avaient alors exposé le problème principal, la menace qui pesait sur eux.

Et Dorgen avait été très heureux de dire oui (de toute manière...) parce que l'ennemi serait une firme adverse, aux buts à peu près identiques à ceux du G.I.U. mais à la fondation beaucoup plus récente.

Les agents du B.A.D. (Bureau d'Activités Diverses), munis du transtemporel Miskel (sans doute copié par une des longues nuits de S Carène II), opéraient en 2060 ou 2100, au point fondamental de formation des sociétés politiques.

Leur travail était d'amener un regroupement des systèmes colonisés, la formation d'une vaste confédération quasi galactique sous la bannière de Thérébée.

— « Nous pensons, » avait dit un Puissant Monarque à Dorgen, « que le B.A.D. a placé des agents sur Halme, en 2060, au moment où ce monde va déclencher une révolution dans le but de causer la scission avec la Terre. Cette révolution, la première de ce genre, est restée mémorable puisqu'elle a mené à notre société actuelle.

» La tâche des agents du B.A.D. sera d'empêcher cette révolution pour opérer, au contraire, une plus grande fusion avec la Terre et avec Thérébée.

» Il y aura d'autres agents en 2470, sur Thérébée... »

— « Je comprends, » avait coupé Dorgen, « ceux-ci seront chargés d'empêcher Acciar le Puissant, cheik de Thérébée à cette époque, de partir à la conquête de la Terre pour la détruire. »

— « Exactement. Si le B.A.D. réussit sur ces deux points, il amènera Thérébée à prendre la tête d'une immense confédération, et l'état actuel de l'univers n'existera plus ! »

— « Mais c'est fou! Et c'est énorme ! Après Thérébée, si nous

parvenons à empêcher le travail du B.A.D., il y aura d'autres mondes, d'autres royaumes qui tenteront cela pour leur compte. »

Dorgen avait évidemment touché le point sensible car Puissants Monarques, Gentils Présidents et Douces Dames évitèrent durant quelques secondes de se regarder.

« C'est bon, » avait-il dit alors, « je commense à croire que l'univers va se mettre à changer de visage sans arrêt. En tout cas, j'accepte cette tâche parce qu'elle consiste, justement, à empêcher tout changement. »

Et c'était pour cette tâche que Loswald Pertch s'était embarqué pour la Terre de 2060, en vue de prendre la nef régulière qui, à cette époque, reliait la Terre et Halme.

Larkia Lark, autre agent en vue du G.I.U., avait été projeté en 2470 dans l'entourage d'Acciar, de façon à empêcher toute tentative d'assassinat.

Mais Larkia Lark avait très vite achevé sa tâche, tandis que Loswald Pertch semblait affronter les pires difficultés.

Les choses en étaient là quand l'image de Marielle Merez était apparue dans le grand bureau de Dorgen et que celui-ci lui avait présenté sa requête.

4

« ENCORE un peu de vin d'été ? » proposa Harnt Gordstein. « Je suis sûr que vous l'appréciez. »

Pertch ne put que sourire car le vieil homme ne disait là que la stricte vérité. Tout était délicieux en 2060 sur Halme. L'hospitalité était un modèle et les yeux de Frena avaient de bien agréables reflets sous l'étrange lustre indigène.

Pertch but une gorgée du vin clair, couleur d'or.

— « Ainsi, » reprit Gordstein, « vous appartenez à la Ligue d'Information ? »

— « Oui... Et, si cela ne vous ennuie pas, j'aimerais mettre cette rencontre à profit pour vous poser quelques questions. »

Gordstein avança le menton d'un air narquois.

— « Les affaires de Halme intéresseraient-elles la Terre ? »

— « Elles l'inquiètent, » dit doucement Pertch en faisant des prières pour frapper juste.

Gordstein acquiesça.

— « Oui, bien sûr, » murmura-t-il, « tout se sait. Mais que voulez-vous, le problème des colonies s'est toujours posé de la même façon. Je te prends, je te garde, tu t'en vas... Ainsi en a-t-il toujours été sur Terre dans les siècles passés, bien que certaines

puissances aient cru changer le problème en changeant le nom, comme ici d'ailleurs. »

— « Que voulez-vous dire ? »

— « Eh bien... On appelait une colonie non pas colonie mais département, territoire... On en faisait ainsi une partie intégrante du pays possesseur. Et l'on trouvait extraordinaire que la dite partie intégrante réclame un jour sa liberté. Du moins, on affectait de trouver cette demande extraordinaire. Pour Halme, on a eu beau l'appeler Seconde Terre, proclamer la confédération économique, il n'en reste pas moins que le parti de l'indépendance possède la majorité des voix dans la capitale ou à Cerefon. Quant à la campagne, elle est presque en état de rébellion. N'essayez pas de vous promener seul, jeune homme, vous pourriez terminer vos jours avec une bonne brûlure... »

— « Et vous, monsieur Gordstein, vous êtes attaché au gouvernement local... Quelle est votre position ? »

Un lourd silence tomba. Frena, qui n'avait jusqu'ici cessé de regarder, soit Pertch, soit son père, affecta de s'intéresser à la couleur du vin d'été. Madame Gordstein, une grande femme brune que l'âge ne semblait pas avoir marquée, fixa un point précis entre l'écran de réception et la machine-serveuse.

— « Moi... » dit lentement Gordstein, « je suis de Halme, monsieur Pertch. »

— « Vous êtes donc... autonomiste ? »

— « Oui... Comme un ami que j'ai perdu il y a une dizaine de jours. »

Frena jeta un coup d'œil rapide à Pertch en pinçant les lèvres.

— « Cet ami était également du gouvernement, monsieur Gordstein ? »

Le vieil homme hocha la tête.

— « Et autonomiste, tout comme moi. On l'a tué... A bord de la nef qui vous a amené de la Terre. »

Il sembla à Pertch que le regard de Gordstein s'attardait un peu trop sur lui, en disant ces derniers mots.

— « Quel était son nom ? »

— « Wilm Acciar. »

Pertch dut utiliser toute sa volonté pour ne pas bondir et demander à son interlocuteur de répéter le nom.

Ainsi, l'homme qui l'avait attaqué à bord et qui était mort ensuite, assassiné par quelqu'un d'autre... cet homme était un des ancêtres du puissant cheik qui régnerait dans quatre siècles sur Thérébée et s'en irait détruire la Terre à la tête de la plus formidable armada cosmique de tous les temps.

— « Vous le connaissiez ? » demanda Gordstein.

— « Pas... pas précisément. J'ai entendu mentionner son nom à bord et... »

Pertch cessa tout à coup de parler. Son hôte venait de dévoiler une arme bizarre et menaçante, qu'il brandissait au ras de la table.

— « Ne cherchez pas d'explications idiotes, monsieur Pertch. Le manque de chance a voulu que Wiln laisse chaque fois un message pour moi quand il part en voyage. Cette fois, depuis la Terre, il m'a câblé ses soupçons à votre égard. Il pensait que vous ne veniez ici que pour démanteler le mouvement autonomiste et dévoiler la personnalité de divers membres du gouvernement, comme moi !

» Il était décidé à vous abattre, s'il le fallait. Vous êtes soi-disant né à Cerefon, monsieur Pertch, mais nous avons effectué une enquête serrée auprès de toute la population, qui est gagnée à notre cause, et aucun Pertch n'est mentionné sur les contrôles pas plus qu'il ne figure dans les mémoires humaines... Vous comprenez que vous allez terminer ici votre petite tentative de sabotage ? »

Mais Pertch comprenait tout autre chose.

Il avait cru que son agresseur de la nef faisait partie du jeu, qu'il était peut-être un des agents du B.A.D. Et voilà qu'il se révélait n'avoir été qu'un homme de l'époque actuelle, un ardent autonomiste de Halme.

Pertch leva les yeux avec un sourire las sur l'homme qu'il avait en face de lui. Le visage ridé ne portait pas une ombre de pitié. Et la main qui tenait l'arme tarabiscotée ne tremblait pas.

Frena et sa mère avaient cessé de respirer, semblait-il, et fixaient à tour de rôle chacun des deux hommes.

— « Oh ! » dit Pertch, « j'essaierais bien de vous expliquer, mais vous ne me croiriez pas. De plus, je prendrai cette décision sur moi car je n'en ai pas le droit. »

Gordstein haussa les épaules. Pour lui, il ne faisait aucun doute que les essais de disculpation de son interlocuteur n'étaient que basses manœuvres.

Pertch eut un petit rire triste et regarda Frena.

— « Rappelez-vous, » demanda-t-il, « quand vous m'avez trouvé dans le verger aux fréguias. Je vous ai demandé s'il était possible d'arriver à Halenon pour le débarquement de la nef de la Terre. »

La jeune fille acquiesça.

« Cela ne vous a pas troublé, » continua-t-il, « cette question alors que la nef était repartie depuis dix jours ? »

— « Hier, » dit Gordstein d'un ton dur.

— « Pardonnez-moi... En effet. Mais, Frena, j'ai bien demandé à atteindre Halenon ? »

— « Oui, bien sûr, » dit-elle en regardant son père d'un air effrayé.

— « Mais ne vois-tu pas qu'il cherche à nous inventer d'invraisemblables histoires ? » tonna celui-ci. « Il n'est venu que pour m'abattre, tout comme il a abattu ce pauvre Wiln ! »

— « Attendez, » dit Pertch, « je ne l'ai pas tué ! Oui, c'est vrai, j'ai rencontré votre ami dans des circonstances un peu spéciales... »

Et il narra l'épisode de la piscine.

— « Vous prétendez, » dit Gordstein, « que Wiln vous a attaqué, et je vous crois parce que c'était tout à fait dans ses intentions... Mais vous l'avez assassiné froidement après l'avoir assommé. »

— « Non ! Vous ne pouvez comprendre. Pas plus que moi je ne pouvais comprendre qui il était. »

Et soudain Pertch se figea. Non, Wiln Acciar n'avait pas été un fanatique politique ordinaire de 2060.

L'agent porta la main à sa poitrine. Immédiatement, Gordstein leva son arme.

« Attendez ! » dit Pertch. « Et regardez. Connaissez-vous cela ? »

A la surprise générale, il sortit l'arme qui avait appartenu à Acciar et la posa sur la table.

Gordstein, méfiant, se recula. Puis, voyant que les deux femmes n'avaient pas bougé, il haussa les épaules d'un air mécontent et se rapprocha.

— « Eh bien, Pertch ? »

— « C'est avec *cela* qu'Acciar a tenté de m'abattre. Je ne savais pas que ce genre de merveille guerrière était courant sur Halme. Excusez mon ignorance ! »

Gordstein fronça ses épais sourcils.

— « Cette arme n'est pas courante. Elle est même totalement inconnue. Pertch. Je pense que... vous vous l'êtes procuré sur Terre. En tout cas, c'est avec cela que vous avez tué Wiln... »

— « Je vous dis que c'est *lui* qui avait cette arme, monsieur Gordstein ! »

— « Alors, comment expliqueriez-vous que, jusqu'à présent, l'horrible blessure qu'il portait au côté ait posé un mystère à nos experts ? Or, cette arme doit sans doute faire parfaitement ce travail. »

Pertch inclina la tête, machinalement. L'arme étrange qu'il avait posée sur la table avait un pouvoir destructeur supérieur à celui du plus lourd des engins de Halme ou de la Terre de 2060.

Gordstein se leva et s'approcha de l'écran. Il tendit son arme à sa femme.

— « Grina, tiens-le en respect pendant que j'appelle nos amis. Ils viendront examiner ce joujou futuriste. »

— « Attendez ! » s'écria Pertch. « Juste une minute ! Laissez-moi vous raconter mon histoire. Après seulement, si vous la jugez fausse, vous appellerez vos amis. »

— « Nous n'allons pas passer la nuit avec vous, Pertch. Après tout, vous n'êtes qu'un petit agent de la Terre et nous en aurons beaucoup comme vous à affronter ! »

— « Accordez-moi cela, monsieur Gordstein. Revenez vous asseoir et écoutez... »

Frena regarda son père.

— « Reviens, père... Je pense qu'il est sincère. »

Le vieux politicien eut un regard courroucé pour sa fille. Mais il revint à la table, s'assit et reprit l'arme des mains de sa femme.

— « Allez-y, Pertch, » dit-il, « j'écoute vos fariboles. »

L'agent du G.I.U. ouvrit la bouche pour commencer. A ce moment, la lumière s'éteignit. Dans l'obscurité totale, il perçut une série de crépitements qui lui étaient familiers. Puis il se sentit happé violemment en arrière. Au moment précis où Gordstein tirait au jugé dans sa direction.

L'écran vomit des flammes, puis explosa tout à coup en un fracas retentissant.

— « Allez... Ne me compliquez pas plus l'existence, » dit une voix féminine aux oreilles de Pertch.

— « Marielle ! Quelle joie de... »

— « Vous ferez vos plaisanteries ailleurs, Loswald. Le temps presse et Dorgen n'est pas content du tout ! »

Le plancher sembla fuir sous leurs pieds et l'air frais de la nuit halméenne vint à leur rencontre.

— « Pertch ! »

Il reconnut la voix de Frena, déformée par la frayeur. Puis il n'y eut plus que les étoiles au-dessus, la silhouette sombre de la maison qui s'éloignait et le déroulement clair des champs et des vergers.

Pertch se retourna sur le siège minuscule de son filant et vit trois petites lunes qui se levaient à l'horizon. Elles étaient d'un magnifique or roux. Un peu comme les cheveux de Marielle qui, à son côté, riait à présent de tout son cœur.

— « Oh ! ne soyez pas si gaie, » grommela-t-il. « Il n'y a pas de quoi, devant le spectacle d'un agent déchu... »

— « Mais vous n'êtes pas déchu, Loswald... Dorgen s'inquiète au contraire de votre petite santé. Il vous aime comme un fils, comme l'argent. Non, ce qui me fait rire, c'est cette petite Halméenne... Jolie, non ? »

Pertch s'enferma en un silence hostile.

« Bon, » dit Marielle après un instant et redevenant sérieuse, « mon intervention se termine ici, Loswald. Je vais devoir vous déposer aux portes de Halenon et vous laisser poursuivre seul. Mais, de grâce, ne racontez pas la vérité comme vous vous apprêtiez à le faire en présence de Gordstein. Cela risquerait d'amener des tas d'interférences sur le continuum. »

— « Et, » dit-il lentement, « je suppose que mon cadavre dans cette maison n'aurait pas constitué une interférence. »

La phrase n'eut d'autre résultat que de faire rire Marielle Merez à nouveau.

5

Le jour se levait sur Halenon. Le grand soleil de la planète ne paraîtrait que dans près d'une heure mais, déjà, de larges stries de lumière passaient sur les parcs, les places où tournoyaient des jets d'eau parfumée en de complexes ballets.

Seul, vaguement décontenancé par la rapidité des actions de la nuit, l'intervention de Marielle et la révélation de l'identité de sa « victime » de la nef, Pertch s'assit dans un glisseur matinal. Devant lui, le disque de communication s'illumina et la voix mécanique du cerveau-pilote demanda :

— « Quelle direction, monsieur ? »

Un instant, il lui parut qu'il avait oublié l'endroit où il devait se rendre. Puis cela lui revint en un éclair :

— « Au *Hérault Halméen* ! »

Le glisseur démarra souplement, filant vers le centre de Halenon à une vitesse très élevée qu'autorisait l'heure matinale.

Pertch observa à droite d'étonnantes boutiques indigènes, puis le véhicule longea une étendue d'eau dont les rives étaient bordées de grilles à l'aspect rébarbatif.

— « Ralentissez ! »

La machine obéit.

« Pouvez-vous me dire pourquoi l'on a installé cette défense autour de ce lac ? »

— « A cause des ogreilles, monsieur. »

Comme mues par un ordre imperceptible pour des oreilles humaines, cinq ou six créatures s'élancèrent à cette seconde au-dessus de la surface grise et retombèrent dans un jaillissement d'écume.

Pertch essaya de se souvenir des détails attachés au nom d'ogreille mais n'y parvint pas. Ces êtres semblaient en tout cas très proches des poissons terrestres, avec seulement des bras rudimentaires bardés de griffes pour les en distinguer.

— « Les ogreilles sont réellement dangereux ? » demanda-t-il.

— « Non, monsieur. Les grilles ont été installées à cause des indigènes qui cherchent à capturer les ogreilles dont ils sont friands. »

Pertch hocha la tête. Il découvrait tout à coup un des nombreux visages du partage racial de Halme. Les indigènes peu évolués et peu nombreux, se mouraient lentement sous le poids de l'implantation humaine. La violence n'était même pas nécessaire. Les hommes venaient et les races autochtones mouraient, s'éteignaient comme un feu sous des couches de terre.

Le glisseur stoppa soudain et Pertch vit qu'il était devant un immense immeuble dont il apercevait le sommet en flèche, entre quelques autres. Tout là-haut, un pavillon flottait, à l'emblème d'un hérault tenant trompette.

Il paya en devises terrestres, descendit et hésita un moment devant l'entrée brillamment illuminée. Le soleil se levait juste et il percevait sa douce tiédeur sur ses épaules. Pourtant, d'ici une heure, il ferait une terrible chaleur.

— « Eh bien, monsieur Pertch, entrez donc. Ici seulement vous trouverez l'information dont vous avez tant besoin ! »

Il tourna la tête, brusquement sur ses gardes.

Mais la voix émanait d'un des écrans qui étaient reliés aux bureaux. Le rectangle était illuminé mais nul visage n'y était visible.

— « Ah ! » grommela l'agent, « je commence à croire que je suis une célébrité dans cette mignonne petite cité. »

Son invisible interlocuteur émit un rire froid qui n'avait pourtant rien de très déplaisant.

— « Tout droit devant vous, » poursuivit-il, « puis prenez un des puits d'accès verticaux et arrêtez-vous au 8e. D'accord ? »

— « Comment pourrais-je ne pas l'être ? »

— « Les écrans ne permettent pas de brandir une arme, monsieur Pertch. »

— « La voix suffit parfois, » répliqua-t-il.

Il entra, traversa un hall où les clients étaient encore rares.

Deux capsules d'information passèrent au-dessus de sa tête, fonçant vers la sortie. Ces minuscules machines pouvaient aller photographier ou filmer à n'importe quelle distance avec une rapidité hautement appréciable pour un organe éclair comme le *Hérault Halméen.*

Pertch trouva un puits d'accès, poussa le panneau et se laissa mollement porter par le courant dégravitant

Des plaques luminescentes défilèrent : DÉPARTEMENT DES RECHERCHES JUDICIAIRES — AFFAIRES INDIGÈNES — DÉPARTEMENT SEXUEL

— BUREAU SCIENCES — CRITIQUE LITTÉRAIRE — ATTACHÉ DE RÉDACTION — SECRÉTARIAT A L'ATTACHÉ — AFFAIRES POLITIQUES.

« Evidemment, » pensa-t-il, « j'aurais dû m'y attendre ! »

Il venait de stopper au niveau des AFFAIRES POLITIQUES.

Un couloir s'ouvrait devant lui, artistement décoré d'une bonne dizaine de tons de gris qui paraissaient éclairés intérieurement.

Sous ses pas, de minuscules flèches naquirent qui s'éteignaient après son passage avec un léger crépitement.

Une bifurcation apparut. Il tenta l'expérience de tourner à gauche. Immédiatement, les flèches qui montraient toujours la même direction se mirent à émettre de brillantes étincelles.

Il ne put s'empêcher de sourire en revenant dans le droit chemin.

Son époque, immensément lointaine, consacrerait une science quasi totale et, pour cela, ne produirait pas de tels enfantillages. Mais l'ingénuité fantasque de ceux-ci avait un pouvoir de séduction certain.

— « Et maintenant, poussez le panneau devant vous, monsieur Pertch. »

La voix revenait. Mais cette fois, elle sortait d'un simple haut-parleur visible sur la paroi.

Pertch obéit. Et entra.

Un jeune homme blond aux yeux étonnamment pâles lui souriait de derrière un bureau qui semblait encore plus vaste que celui de Dorgen. Il se leva à l'entrée de l'agent et sourit avec une franche sympathie.

— « Mais... je crois vous connaître, » dit Pertch sur la défensive. « N'êtes-vous pas... ? »

— « Lofwoud, du B.A.D., » dit l'autre sans le laisser achever. « C'est vrai, vous m'avez probablement déjà vu sur une tablette de votre appartement, monsieur Pertch. »

— « Que voulez-vous dire ? »

— « J'ai l'honneur d'être acteur au Théâtre des Six Mondes qui sont, entre parenthèses, sous la coupe de six de vos ex-agents. Le B.A.D. s'est adressé à moi pour une vie disons, plus libre, et je n'ai pas eu le cœur de refuser. »

— « Ainsi, le B.A.D. est déjà en place... et dans le plus important organe d'information de Halme ! »

Tout en disant cela, Pertch essayait d'évaluer les chances qui lui restaient de quitter vivant le confortable bureau du sieur Lofwoud.

— « Ecoutez-moi, » dit celui-ci, « il y a quelques petites choses que vous devez savoir, Pertch, et qui vous rendront la vie plus facile sur Halme, et surtout dans sa capitale.

» D'abord, les bienfaiteurs qui vous ont sauvé des griffes des autonomistes halméens et vous ont déposé à terre sans mal... »

— « Dix jours plus tard, » coupa Pertch.

Lofwoud sourit.

— « Je vous l'accorde, mais c'était évidemment intentionnel, pour préserver votre quiétude. Eh bien, ces bienfaiteurs... »

— « Vous n'allez pas me dire que c'était vous ! »

— « Si, justement... Le B.A.D. a tout fait pour vous rendre la tâche plus aisée, Pertch. Il serait temps que nous en venions à des explications. Vous devez savoir que nos intérêts sont dorénavant communs. »

Et, comme Pertch affichait un sourire incrédule, Lofwoud expliqua :

« Nous sommes venus ici, en 2060, pour, à l'origine, empêcher la désagrégation des communautés planétaires et provoquer, à long terme, la naissance d'une confédération sous la bannière de Thérébée. De même, en 2470, nous devions, ou devons, ou devrons... empêcher le cheik Acciar de détruire la Terre. Eh bien, croyez-moi ou non, nous avons compris à temps ce qu'amènerait un changement de la ligne temporelle connue.

» Thérébée ne prendrait pas du tout le pouvoir comme ses dirigeants du 46e siècle l'ont prévu. En fait, la Terre, n'étant pas détruite par le cheik Acciar, retrouvera assez de force et de partisans pour déclencher, vers 4500, une véritable reconquête qui amènera un empire très réel, très stable, placé sous la domination d'une matriarchie terrestre. »

— « Matriarchie, pourquoi ? » intervint Pertch.

— « Question de nombre... les hommes étant trop peu nombreux pour constituer la race dominante. Question de cycle aussi... Il y a déjà eu des matriarchies, il y en aura encore... »

— « Et alors, dans tout ceci... que devient le problème de Halme ? »

— « Il devient *notre* problème. A nous, B.A.D., et à vous, G.I.U. il faut faire monter la température ici, de manière à provoquer le boycottage du commerce avec la Terre et... »

— « Arrêtez, Lofwoud, arrêtez... Vous finissez par m'étourdir. En fait, je ne crois pas une seconde que vous ayez oublié la partie initiale. Comme nous, vous n'avez que vos propres intérêts en vue. Il faut donner satisfaction à Thérébée coûte que coûte... et balayer les opposants, comme nous, qui sont payés par les mondes puissants. C'est cela et rien que cela ! »

— « Vous êtez idiot, Pertch ! »

— « Ecoutez, Lofwoud. Pourquoi avoir fait assassiner un homme qui m'avait attaqué d'abord ? Pourquoi avoir fait assassiner

un autonomiste, justement ? Et Wiln Acciar, précisément, faisant ainsi d'une pierre deux coups. »

L'homme du B.A.D. baissa la tête.

— « Pertch, » dit-il, « il faut *absolument* me croire. Wiln Acciar n'a pas été tué par nous. Nous n'ignorions rien de ses activités politiques et nous avons compris l'erreur qu'il faisait, par exemple, en vous attaquant, vous prenant pour un agent de la Terre. C'est à ce moment que nous sommes intervenus. Nous avons même utilisé un transtemporel Miskel pour vous transmettre dix jours plus tard. »

— « Et Acciar, qui l'a tué en ce cas ? Et pourquoi précisément lui ? En mourant, il ne donne pas la descendance qui aboutira au cheik de Thérébée, Acciar le Puissant, et il empêche la destruction de la Terre. Et cela, Lofwoud, c'était bien dans vos plans, n'est-ce pas ? »

— « Pas du tout ! Plus maintenant, Pertch ! Croyez-moi, nous ne *savons pas* qui a tué Acciar. Quand nous vous avons sauvé, vous alliez tomber dans un piège. Deux hommes vous attendaient dans le couloir, décidés à vous tuer. Ces deux hommes n'étaient ni des autonomistes ni des gens de chez nous, bien sûr ! »

— « Lofwoud, dites-vous la vérité ? »

— « Je n'ai aucun moyen de vous le prouver, Pertch, mais il faut me croire, à tout prix. »

L'agent du G.I.U. laissa passer un long silence. Puis, à la fin, joignant les mains, il dit en regardant Lofwoud :

— « Mais qui, alors, a assassiné Acciar ? Et qui se mêle de notre jeu ? »

— « Nous ! » lança une voix.

Les deux hommes bondirent sur leurs pieds mais, déjà, leurs membres s'engourdissaient sous un froid paralysant.

Quatre énergumènes en combinaison bleutée venaient de faire irruption dans le bureau.

« Nous, » répéta le plus grand qui semblait être le chef de cet étonnant commando. « Nous, agents de la Terre ! »

6

A partir de cette seconde, une série d'événements extravagants et violents se déclencha, pendant laquelle Pertch perdit quelque peu le contrôle de lui-même, ce contrôle qui avait fait de lui un des meilleurs agents du G.I.U.

D'abord, le sol du bureau entier parut s'ouvrir sous l'effet de quelque tremblement planétaire. Lofwoud disparut d'abord, puis

Pertch le suivit, avec un cri de surprise. En même temps, des détonations éclatèrent et des traits de feu blanc se croisèrent dans la pénombre.

Pertch se releva à tâtons dans l'obscurité. Une main nerveuse saisit la sienne et la voix de Lofwoud souffla à son oreille :

— « Filez tout droit, Pertch. Nous nous retrouverons dans un instant. »

Il voulut dire quelque chose mais l'homme du B.A.D. le projeta littéralement vers l'avant. Il aperçut de la lumière et se mit en marche. Quand, après quelques mètres, il voulut se retourner, il ne distingua qu'une grande voûte d'ombre d'où sortaient des volutes de fumée ou de brume à goût de soufre.

« Quel espèce de jeu est-ce là ? » se demanda-t-il. « Qui sont ces types de la Terre ? »

Il semblait bien, en tout cas, que Lofwoud ait eu raison d'eux et qu'il ne se fût pas laissé surprendre par leur irruption.

« Quand même, » se dit Pertch, « pourquoi ce bureau à éclipse ? On aurait dit... oui, on aurait dit qu'il s'attendait à un tel coup de force ! »

Il sortit de l'immeuble par un couloir violemment illuminé, constellé de panneaux vantant les mérites touristiques de Halme, ce qui eut pour effet de le faire sourire. Halme n'avait rien de « reposant », de « frais », ni d' « accueillant ». Et ses habitants étaient plus turbulents qu'hospitaliers.

Au dehors, il cligna des yeux dans l'éclat intolérable du soleil. Des frissons de chaleur montèrent le long de ses membres. Fermant les paupières presque totalement, il se mit en quête d'un magasin et trouva presque immédiatement une galerie qui semblait vendre tous les produits des mondes habités. Il lui fallait absolument un moyen de protection contre le jour halméen. Ce moyen lui aurait été fourni, pensa-t-il, s'il avait débarqué normalement de la nef de la Terre. Mais le normal, dans son aventure...

Il pénétra dans la pénombre bienfaisante de la galerie et demanda à la jeune femme qui s'avançait un « crépuscule efficace ».

— « Les pseudo-paupières ouvragées à la manière indigène sont à la mode en ce moment, » dit-elle. « Si vous voulez bien me suivre, notre machine peut vous les fabriquer en quelques secondes. Il vous suffit de choisir les couleurs et de laisser prendre vos mesures... »

Peut-être la fille parlait-elle d'une voix par trop monocorde. Peut-être son regard était-il trop fixe et pas assez souriant pour débiter la phrase commerciale... Pertch, en tout cas, sentit un signal d'alarme résonner en lui. Pourtant, au dehors, la rue aveuglante était tranquille, traversée seulement du ronronnement des glisseurs. Le commando de la Terre semblait s'être dissous dans

l'air... Il fit deux pas puis se baissa... à temps pour éviter le jet flamboyant qui alla fracasser une fontaine à liqueurs et provoqua immédiatement un début d'incendie.

L'agent du G.I.U., plutôt que de fuir vers l'extérieur, poussa violemment la fille vers les profondeurs de la boutique.

Mais c'était peine perdue. Trois armes noires apparurent devant lui.

— « C'est bon, monsieur le turbulent, laissez la demoiselle. Et dites-nous plutôt ce que vous êtes venu faire sur Halme, après avoir quitté la nef de bien étrange façon... »

Les ténèbres, cette fois, n'avaient pas de fin. De plus, les murs de la prison étaient d'une humidité poisseuse et glacée.

Pertch n'avait plus moyen de se rendre compte du temps écoulé depuis son incarcération car il avait dormi. Il s'éveillait tout juste, maintenant, prêtant l'oreille à des bruits confus, très vagues, qui étaient peut-être ceux du fleuve, au-dessus de lui. Il avait entendu dire, en effet, que des cellules existaient sous Halenon, anciennes geôles utilisées par les indigènes dans des guerres fantastiquement anciennes.

« Anciennes, » pensa-t-il en palpant une fois de plus les alentours immédiats, « je n'en doute pas ! »

En vérité, c'était presque un mucus écœurant qui recouvrait les murs voûtés. Une odeur très légère de pourriture arrivait parfois, en bouffées, aux narines de Pertch.

Il se leva tout à coup. Un raclement profond venait de retentir, comme si un objet particulièrement lourd avait raclé la prison *de l'extérieur*. Sur le qui-vive, il attendit quelques secondes. Tout près, il y eut un grincement. Puis le silence, à nouveau, lourd et nauséabond. Enfin, un rai de lumière jaillit au ras du sol.

— « Oh ! » souffla une voix ténue, « ils vous avaient mis dans celle-là ! »

Il sursauta en croyant reconnaître la voix. Une voix de femme, assez douce pour être aimée, assez ferme, pourtant, en cette seconde, pour...

— « Frena Gordstein ! » s'écria-t-il.

Une lourde porte aux gonds étranges, qui semblait faite de pierre, achevait de s'ouvrir et deux silhouettes féminines étaient sur le seuil. Pertch connaissait ces deux femmes ; pourtant un seul nom lui était d'abord venu aux lèvres. Il se morigéna intérieurement tandis qu'on le tirait à l'extérieur. Il cligna les yeux dans le terrible soleil soudain dévoilé, songeant avec une amertume ironique aux pseudo-paupières qu'il n'avait pas pu acheter dans la boutique.

« Et cette bonne vieille Marielle Merez, » acheva-t-il. « Je me demandais quand diable vous alliez pouvoir faire une nouvelle opération de sauvetage, jouer l'ange en somme. »

— « Vous êtes bien ingrat, » dit la seule femme du G.I.U., « et je ne suis ni bonne vieille, ni diable, ni ange. Soyez plus poli, Loswald. Vous allez me forcer à vous dire qu'avec vous les opérations de sauvetage ne manquent pas ! »

Il haussa les épaules. Frena souriait. Son visage, pourtant, avait subtilement changé depuis la première soirée.

— « Nous avons visité une bonne dizaine de prisons, » dit-elle. « Toutes étaient infestées d'horreurs sans nom, d'insectes que nous croyions avoir chassés depuis longtemps de Halenon. Les Terrestres vous ont ménagé, Pertch. »

— « Peut-être. En tout cas, ils n'ont rien compris à mon histoire. Ce n'était pas la vraie, d'ailleurs, » ajouta-t-il à l'intention de Marielle.

— « Nous devrions sortir de ces bas-fonds au plus tôt, » dit-elle.

— « Bas-fonds? Mais... le soleil ? »

Elle leva la main.

— « Loswald... Vous êtes ignorant à un point dangereux pour un agent du G.I.U. Regardez... Les indigènes de Halme ont conçu cet éclairage indirect il y a un bon nombre de siècles. »

Il ne distinguait, au-dessus de lui, que de multiples facettes. Elles garnissaient d'innombrables alvéoles et amenaient une lumière presque égale à celle de l'extérieur. Néanmoins, un peu plus loin, le couloir replongeait dans l'ombre.

— « Les prisons, » dit Frena, « étaient construites sous le fleuve. »

Pertch n'eut pas le courage de lui dire qu'il le savait déjà, craignant de perdre l'estime de la jeune femme.

Il leur fallut un long moment pour regagner la surface par des gradins de pierre glissante. Ils marchaient en général à la lumière transmise par les lentilles. Mais, à d'autres instants, la pénombre ralentissait leurs pas. D'étranges échos montaient et descendaient dans le puits tortueux. Dans le lointain, Pertch percevait la chute de gouttes d'eau sur des surfaces qui résonnaient comme des gongs.

Finalement, il sentit une bouffée de chaleur au moment où ils tournaient un angle abrupt. Machinalement, dans sa joie, il saisit la main de Frena. Et il rencontra le regard sarcastique de Marielle.

Ils débouchèrent au jour, entre des blocs de pierre scintillants

qui se chevauchaient de manière curieuse. Tout près, le fleuve emportait des débris d'arbres dans des flots boueux. Halenon dressait ses grands immeubles blancs un peu plus en amont. Au milieu du fleuve, sur une tour spiralée, une girouette de cristal tournait dans le vent.

— « Asseyons-nous un instant, » dit Marielle, « je pense que notre héros malheureux a droit à quelques explications. »

— « Vous êtes trop sévère, » dit Pertch. « Vous n'intervenez toujours qu'en seconde zone. En survol, bien sûr, les choses sont plus faciles. Je suppose que depuis cette nuit, vous avez dormi, mangé, bu comme une tranquille citoyenne d'une galaxie en paix... »

— « Pas du tout. Je suis retournée voir Harnt Gordstein et sa fille, ici présente. Et je me suis résolue à leur expliquer la situation en détail. »

— « Pourquoi ? Alors que vous ne vouliez pas le faire hier ? »

— « Parce que j'avais appris l'investissement de Halme, ou du moins de Halenon et de Cerefon, par quelques commandos d'agents terrestres animés des plus mauvaises intentions et peu enclins à laisser traîner un seul terroriste autonomiste dans la ville. »

— « Des commandos ?... D'accord, c'est un de ceux-ci, sans doute, qui a donné l'assaut au *Hérault Halméen* et qui m'a amené dans cette petite tombe particulière. Mais ce que je ne m'explique pas, c'est pourquoi ils ont pu s'attaquer à moi. Ils semblaient croire que je faisais partie d'un vaste groupement anarchiste occupé à fomenter une révolution terrible sur Halme... »

— « Exactement, » dit Marielle. « Mon pauvre Loswald, en vous embarquant sur Terre pour venir sur Halme — petite manœuvre qui ne visait qu'à écarter les soupçons, à faire de vous un voyageur comme tant d'autres — vous avez au contraire rassemblé sur vous toutes les querelles et les angoisses. Les autonomistes halméens vous ont pris pour un agent terrestre provocateur et les Terrestres du bord... »

— « ...pour un autonomiste, » dit Pertch quelque peu éberlué, « ou, du moins, pour un partisan des autonomistes ! Et c'est ce qui a déclenché le feu des deux côtés. »

— « Je vais vous dire mieux. C'est à cause de vous que le gouvernement central de la Terre, croyant que les choses étaient rendues plus urgentes par votre présence, a décidé de lancer ses groupes de choc sur les foyers de la rébellion. De nombreux membres du conseil de Halme ont été arrêtés. Je n'ai pu parvenir à forcer Harnt Gordstein à rester chez lui. Il est venu et il est à l'heure actuelle dans le cas de ses confrères de Halenon, emprisonné au palais de Chafnon. »

— « Et le B.A.D., Marielle ? Dois-je croire ce que m'a dit un certain Lofwoud, tendant à prouver que... »

— « Oui, » coupa Marielle, « absolument. Je l'ai vu il y a peu de temps. Il se portait très bien après l'attaque des Terrestres. Il m'a expliqué la nouvelle position du B.A.D., qui rentre dans notre jeu, et nous a tracé un plan pour vous retrouver dans ces catacombes. »

Pertch se leva et s'étira.

— « A votre avis, comment a-t-il su que j'étais là-dedans, justement ? »

Marielle fit la moue.

— « Je l'ignore, Loswald. Je ne suis pas l'oracle. Cependant, je pense que nous pouvons faire confiance au B.A.D. »

— « Et vous, Frena, » dit-il en se tournant vers la jeune femme, « pensez-vous que votre place soit ici, en plein cœur de l'action ? »

Elle hocha vigoureusement la tête.

— « Ce que vous faites, » dit-elle, « est extraordinaire, plus que ce qu'espèrent les autonomistes comme mon père. Mais j'aimerais tant en savoir plus long sur votre époque que ce que m'en a dit Marielle ! »

Il surprit l'index posé sur les lèvres de sa coéquipière et secoua la tête.

— « Je crains, Frena, que ce ne soit très dur, sinon impossible, sous peine d'amener des perturbations qui pourraient ne pas être mineures. »

Elle baissa la tête et garda le silence à partir de cet instant.

7

Ils se séparèrent avant de rentrer en ville, Pertch allant seul d'un côté, à pied, pendant que Marielle et Frena utilisaient un glisseur. Ils convinrent d'un point de rendez-vous proche du palais de Chafnon, au nord de la ville, où Lofwoud devait également se trouver avec les deux autres hommes du B.A.D. présents sur Halme.

— « Trois agents pour une intervention, » dit Pertch. « Le B.A.D. s'est lancé dans les frais. »

— « A moins que Dorgen n'ait jugé que vous en valiez quatre, » dit Marielle avec un mauvais sourire, « ils nous battent sur ce terrain... »

Pertch marcha longtemps sans perdre le fleuve de vue. Il distinguait très bien les amoncellements de blocs, ruines de l'an-

cienne forteresse indigène que les premiers colons humains avaient détruite dans une crise de rage xénophobe.

Incroyable de penser que, des mètres au-dessous, on pouvait croupir et mourir...

— « Citoyen ! »

Il s'arrêta et se retourna lentement.

Il y avait peu de monde sur l'espèce de quai où il se trouvait. Par contre, en face, du côté des magasins, il y avait foule. Et trois hommes en uniforme bleu traversaient l'avenue dans la direction de l'homme du G.I.U.

Il voulut se mettre à courir mais, déjà, un des Terrestres sortait une arme, un revolver à dard tétanisant, et le mettait en joue.

— « Citoyens de Halenon, » se mit à crier Pertch, « libres partisans de Halme, les Terrestres vont m'arrêter, comme ils ont arrêté les hommes qui vous défendaient au Conseil ! »

Durant une seconde, les gens parurent ne pas avoir entendu. Les agents de la Terre avaient précipité leur action. L'un d'eux agrippa Pertch et lui tordit le bras dans le dos en une prise douloureuse. Les deux autres observèrent la foule tout en sortant leurs armes. Les dards pointèrent au dehors avec un petit cliquetis menaçant.

Pourtant, alors que Pertch allait crier à nouveau, des hommes s'arrêtèrent, se concertèrent rapidement, puis foncèrent sur les Terrestres.

Ceux-ci tirèrent et un jeune Halméen roula sur le sol, les mains à sa gorge où venait de se ficher un dard.

La foule émit un grondement unanime. Devenue un fauve énorme et redoutable fait de la multiplicité de colères longtemps rentrées et enfin libérées, elle fondit sur les Terrestres. Ceux-ci n'eurent pas l'occasion de se servir une nouvelle fois de leurs armes. Ils furent balayés, emportés. Pertch fut oublié dans le chaos et il put s'éloigner.

Mais l'idée faisait son chemin. Il traversa, tourna dans une autre avenue, perdit le fleuve de vue mais découvrit une nouvelle scène de bataille. Un agent terrestre était en train d'agoniser au centre d'un attroupement de jeunes Halméens. Plus loin, des groupes se rejoignaient.

Pertch comprit en s'approchant. La nouvelle de la présence d'une nef de combat terrestre au port venait de se répandre. De plus, on signalait l'approche d'une véritable armada.

Des hululements de colère s'élevèrent, de plus en plus nombreux.

Des glisseurs s'arrêtèrent. Des voix crièrent : « Au port ! Au port ! »

Et les glisseurs repartirent, chargés d'hommes brandissant le poing.

Subitement, le désir de lutte des Halméens s'était réveillé. Les Terrestres allaient connaître un accueil fracassant.

Pour Pertch, cela se solda par l'impossibilité de trouver un glisseur. En effet, il craignait maintenant de ne pouvoir continuer à pied en direction du rendez-vous tant l'agitation se faisait grande.

Lui qui avait été l'étincelle du départ était maintenant regardé, parfois, avec suspicion par des groupes d'hommes frénétiques.

Il se rangea sous un porche et essaya de réfléchir dans le tintamarre effrayant, fait des cris, des bruits d'engins et des premières rafales d'armes.

C'est alors qu'il vit la scène. Et son cœur se serra.

Le blond Lofwoud, accompagné de trois hommes en tenue très civile de citoyens de Halme, désignait les hauteurs des immeubles.

Tout d'abord, Pertch pensa : « Que fait-il là ? Il devrait se diriger vers le rendez-vous. »

Puis il se rappela que Marielle avait parlé de deux autres agents du B.A.D. et non pas de trois. Enfin il identifia les armes. Des revolvers à dard tétanisant.

Et le rôle de Lofwoud ne laissait aucun doute maintenant, parce qu'un des trois hommes venait de parler en approchant une main de sa bouche et que de petites silhouettes surgissaient sur les toits en terrasse précédemment désignés par Lofwoud.

Des silhouettes en bleu pâle.

« Ainsi, » pensa Pertch en restant dans la pénombre, « il dresse des plans pour les Terrestres. Il connaît bien la ville, sans doute, et il va pouvoir mieux que quiconque rendre l'action efficace... et peut-être même amener l'investissement de Halenon ! Donc, l'irruption des agents terrestres au *Hérault Halméen* était une farce, une sinistre comédie. Il savait que je serais pris à la sortie, quand même. Mais pourquoi tant de complications ? Les Terrestres auraient aussi bien pu me prendre dans le bureau même ! »

Non, cela ne marchait pas. Le B.A.D. l'avait sauvé à bord de la nef. Et, si les intérêts de Thérébée et des mondes influents du 46e siècle étaient en jeu, qui se souciait de la Terre ? Que Acciar le Puissant la détruise ou non, elle était d'ores et déjà condamnée devant la montée des jeunes nations planétaires.

Alors ? Quel jeu jouaient Lofwoud et le B.A.D. ?

Pendant un instant, l'esprit de Pertch fut partagé entre le désir de l'action et le désarroi de constater en quel piège il s'était

fourré, quel échec était le sien. Et Marielle elle-même avait fait confiance au représentant du B.A.D.

« Ils étaient nos ennemis au départ, » se dit-il. « Pourquoi aurait-il fallu qu'ils changent ? »

Mais, dans le ciel, de petits objets noirs venaient d'apparaître. Les Terrestres, sur les toits, les aperçurent et ne semblèrent pas s'en préoccuper outre-mesure.

Les trois hommes qui étaient avec Lofwoud parurent l'interroger. Il haussa les épaules, regarda le ciel, puis répondit quelque chose en souriant avec confiance.

A présent, les Terrestres étaient si nombreux sur les toits alentour qu'ils faisaient une guirlande bleue sur laquelle des armes scintillaient au soleil.

La foule halméenne les vit et se mit fébrilement en quête d'un abri.

L'un des trois compagnons de Lofwoud parla de nouveau près de sa main.

Et les premiers dards plongèrent vers les groupes de manifestants.

Mais, dans le même temps, des dards mécaniques fonçaient en vrombissant du plus haut du ciel. Ils apparurent sous l'aspect de glisseurs aériens à l'emblème de Halme, tête de flèche noire sur fond pourpre. Et, de leurs ventres luisants, jaillirent des centaines de traits de feu.

Comprenant trop tard la supercherie, les trois hommes de la Terre s'étaient jetés sur Lofwoud, artisan de la comédie.

Et Loswald Pertch se porta au secours de l'homme du B.A.D. avec un cri de triomphe.

Quelques instants après, les Terrestres apparaissaient comme défaits et Lofwoud, clignant des yeux vers le ciel, déclarait :

— « Maintenant, espérons que tout se passera bien dans l'espace. »

— « L'armada de la Terre est-elle si importante ? » demanda Pertch.

— « Assez... Mais nous allons faire quelque chose, camarade du G.I.U., nous allons lancer un cri de détresse aux voisins. »

Ils coururent de concert vers l'immeuble des communications.

Tard dans la nuit, Harnt Gordstein, Frena, Marielle, Pertch et Lofwoud attendaient le choc de la bataille, devant les grands écrans récepteurs. Il y avait avec eux la plupart des hommes du gouvernement, récemment libérés, et le chef des commandos terrestres, un homme courageux mais qui faisait piètre figure devant cette première victoire des « colonies d'outre-ciel ».

Car il ne faisait plus aucun doute, devant l'importance des nefs alignées devant Halme, que les Terrestres ne rebroussent chemin au plus vite.

Hargonti, Jiode, Sherach et Poldern avaient envoyé des navires de tous modèles et de tous tonnages.

Sur le fond sombre de l'espace, frissonnaient comme des centaines d'ailes pâles.

Soudain, un éclair annonça le premier tir, suivi immédiatement d'un autre.

Et ce fut tout.

Les spectateurs entrevirent vaguement les premières nefs terrestres, gros engins ventrus bardés de canons.

Déjà, l'armada de la planète-mère faisait demi-tour.

— « Pour nous, » murmura Lofwoud dans l'ombre, « un nouveau chapitre d'histoire. »

Pertch l'attira à l'écart, avec Marielle.

— « Demain, » dit-il, « notre patron nous fait reprendre. Tout est donc achevé. Mais j'aimerais connaître, Lofwoud, le point de vue final du B.A.D. »

— « Simple, » dit l'agent, « je vous en ai expliqué la première partie dans le bureau du *Hérault Halméen*... Ensuite, le retour d'une emprise terrestre à cette époque déterminerait une ligne de temps catastrophique, briserait net la formation des petits groupes planétaires qui ont engendré le monde que nous connaissons. Tandis qu'à présent, la haine de la Terre sera si forte dans les mondes sous tutelle que la scission sera plus violente et plus rapide... »

— « Mais, » dit Loswald, « vous n'avez pas rempli votre mandat, à savoir provoquer une confédération sous la bannière de Thérébée ! »

Lofwoud haussa les épaules, puis sourit d'un air infiniment rusé.

— « Demi-échec, demi-victoire, » dit-il. Il posa la main sur les épaules de Pertch et de Marielle. « Cette action violente d'aujourd'hui va amener un rapprochement soudain de Halme et Thérébée. Ce sont deux riches planètes relativement voisines, unies maintenant contre la Terre. De plus, regardez sur ces écrans, vous verrez aussi les nefs d'Hargontin, de Jiode, de Sherach et de Poldern. Et les alliances forgées au feu durent très longtemps, comme la nôtre durera sans doute, Pertch... Et puis n'oubliez pas que Wiln Acciar est maintenant un martyr de la cause commune. Il n'y aura pas de cheik Acciar pour détruire la Terre, qui sera sans doute éteinte bien avant, mais, qui sait, un Gordstein pour gouverner ce qui sera la confédération de Thérébée... Pas aussi

puissante que l'avait demandé ce client mais assez forte pour tenir tête aux mondes influents. »

— « Manière élégante, » dit doucement Marielle, « de nous faire savoir que nous sommes battus. »

— « Non, pas battus ! Personne n'est vainqueur cette fois. Ou plutôt tout le monde l'est, sauf la Terre, bien entendu. Mais, depuis que ses enfants sont devenus grands parmi les étoiles, elle a pris l'habitude de perdre. »

Ils allaient se séparer.

« De toute façon, » reprit Pertch, « nous verrons cela à l'arrivée. Et nous réapprendrons la bonne vieille histoire. Mais, quand même, comment avez-vous fait pour les faire grimper sur les toits et avertir en même temps les glisseurs ? »

— « Très simple. Après avoir détruit le commando qui avait fait irruption dans mon bureau, je suis sorti et je me suis présenté comme le témoin d'une abominable scène de destruction. Et puis, il faut dire que j'étais rédacteur des affaires politiques au *Hérault Halméen,* organe essentiellement anti-autonomiste. Et mes articles pro-terriens m'avaient valu deux ou trois attentats avant que vous entriez en scène, Pertch ! »

— « Trop tard, » acheva l'agent du G.I.U.

Ils se serrèrent la main. Pertch fit quelques pas en compagnie de Marielle.

— « Oh ! » ajouta Lofwoud, « un petit secret. Quand vous vous êtes retrouvé sur Halme avec dix jours de retard, Pertch, je dois vous avouer que nous n'avons pas utilisé le transtemporel Miskel... Nous vous avons gardé en villégiature avec nous quelque temps, à seule fin d'apprendre pas mal de choses sur le G.I.U. »

Pertch voulut bondir mais Marielle le retint.

— « Jouez le jeu, » dit-elle, « et avouez qu'il a été un excellent agent d'intervention. »

Il secoua la tête puis sourit.

— « J'exige quand même une récompense, » dit-il.

— « Nous partons demain, dépêchez-vous. »

— « Justement. »

Il regardait dans la direction de Frena. Marielle haussa les sourcils.

— « Oh ! » dit-elle, « bonsoir. Je m'éclipse. A demain quand même. »

Il ne prit même pas la peine d'agiter la main.

ANDRÉ HARDELLET

Les acteurs

Les deux soldats étaient allongés près d'un mince ruisseau, entre des joncs. Ils avaient perdu le contact avec leur unité et il ne leur restait que deux, à la rigueur trois jours de vivres. Mais ils avaient l'eau, et maintenant qu'ils l'avaient, ils ne voulaient plus la lâcher. Ils remonteraient ou descendraient le courant : leur sort dépendait de ce choix. Pile ou face.

Ils n'avaient pas encore décidé, pour le moment ; ils refaisaient leurs forces, après une marche hallucinée entre les lianes, la boue, les moustiques.

Depuis vingt-cinq ans, la guerre s'étendait comme un cancer, avec le consentement plus ou moins tacite des peuples civilisés. Au début, quelques privilégiés *avaient dû* savoir pourquoi ils se battaient, pour quelle idéologie, d'ailleurs à peine différente de l'idéologie adverse ; puis, tandis que les hommes mouraient et étaient remplacés par d'autres, cette connaissance s'était dégradée. Le mal se poursuivait en raison de la force acquise, et sans rien perdre de sa cruauté, alors que son origine reculait, s'effaçait dans une sorte de crépuscule historique. La guerre était un fait, et seuls les faits comptent pour ceux qui risquent chaque jour leur peau. Nul n'aurait pu prévoir le vainqueur de cette lutte dont la férocité s'exaspérait à mesure qu'elle se justifiait moins ; sans doute même les notions de vainqueur et de vaincu avaient-elles fini par s'annuler en quelque mystérieux point zéro. Souvent on se battait au couteau, ou à poings nus, comme pour démontrer que l'humanité était capable de s'anéantir avec les moyens les plus primitifs mis à sa disposition.

Des millions de vies, des milliards de milliards de monnaies diverses, avaient déjà nourri la vermine, et sans doute continueraient-ils à la nourrir, sans faiblesse, jusqu'au dernier perroquet répétant une phrase ou une chanson, du temps que l'on parlait et que l'on chantait encore sur Terre.

Ici, providentiellement, provisoirement, cette folie collective se dissolvait dans une jungle où les cris d'oiseaux, un ruissellement

d'eau vive, les ombres immobiles, la lumière semblaient revenus d'un long exil.

Le plus grand et le plus maigre, qui portait un pansement à l'avant-bras, demanda à son compagnon, un noir :

— « Tu sais te servir d'une boussole, Frank ? »

Ce dernier émit un gloussement de joie. « T'as déjà vu quelqu'un de sérieux se servir d'une boussole ? L'aiguille lui indiquera p't'être le nord, mais lui, le paumé dans la nature, où est-ce qu'il se trouve ? Comment il doit l'utiliser, la petite boite ? Quand j'étais môme, Ma m'disait souvent : perds pas le nord, fils. Faut croire que je l'ai perdu. »

— « Y'a les cartes. »

— « Bien sûr qu'il y en a. Heureusement, sinon on pourrait jamais organiser un poker. J'en ai même un jeu dans mon sac ; tu veux y jeter un coup d'œil ? »

— « Ecrase un peu. »

— « Bon, un bidule au poil, la boussole, seulement j'en ai pas touché une dans ma panoplie. Et toi ? »

— « Si, au départ, mais je ne sais plus ce que j'en ai fait. »

— « Cherche bien. Sous la coiffe de ton casque, peut-être, ou dans la poche aux préservatifs. Tel que je te connais, Gene, t'es pas un garçon à vendre du matériel de l'armée pour boire un coup ou t'envoyer une fille. Cherche. »

Le maigre ne daigna même pas répondre. Frank reprit :

— « Tu te rappelles Sal ? Bon Dieu, qu'elle baisait bien ! »

— « Tu parles ! »

— « On se l'est faite tous les deux, gars. La grande java... »

— « Oui. »

Les soldats égarés se turent. Pour beaucoup, la mince part accessible de paradis sur terre se ramène à un organe féminin. Rois ou clochards cherchent à y tromper leur insatisfaction d'être au monde et se retrouvent ensuite égaux, également désarmés, mais les deux guerriers dérisoires, le blanc et le noir, possédaient encore assez d'innocence pour qu'un prénom de fille leur permît de rêver les yeux ouverts.

Le ruisseau coulait. Gene dit :

— « Quand on a trouvé l'eau, tu m'as dit : Je vais t'expliquer. Tu te souviens ? Qu'est-ce que tu voulais m'expliquer, Frank ? »

Le noir avait clos ses paupières mais il ne dormait pas. Il prit son temps avant de répondre :

— « Ce sont des *acteurs,* » dit-il.

— « Des acteurs ? »

— « Oui. »

— « Qui ? »

— « Les mecs. Tous. » Le noir alluma une cigarette. « Y a que

nous deux de *vrais*, tu m'entends, Gene. Nous les paumés. T'as pas encore compris, non ? T'as pas pigé la mécanique ? Note que, moi aussi, j'ai mis du temps à me rendre compte. »

— « Te rendre compte de quoi ? »

— « Que les autres *font semblant.* »

Frank ouvrit les yeux et son regard se porta sur le sable qui bordait le ruisseau ; il scintillait comme du mica et une infime marée y avait déposé un feston noir, une frange de mantille. Un oiseau chanta. Peut-être une de ces petites boules bleu et or qu'ils voyaient voleter çà et là, et dont le volume ne dépassait guère celui d'un hanneton.

Il poursuivit, posément :

« Ce sont des acteurs et leur salade a commencé bien avant nous. Avec le début du monde, qui sait. Quand je t'ai dit qu'on était les deux seuls vrais, les pigeons, j'exagérais ; il a dû y en avoir quelques autres, mais pas tellement. Bidon de A à Z ; on te raconte, on imprime des bouquins, on te dit : voilà ce qui s'est passé, mais tu n'y étais pas, hein, à Hiroshima ou à Verdun. Et même tu y aurais été que ça n'aurait rien changé pour toi : ils savaient déjà s'y prendre, et comment ! On te montre des photos, mais des photos, qu'est-ce que ça prouve ? Le ciné aussi, c'est de la photo, et quand tu regardes le film tu crois que c'est réel. Du flanc. Les hommes ne sont tout de même pas assez cons, depuis le temps que ça dure, pour donner leur belle vie à ce trafic. Du flanc, oui, même les morts.

— « Les morts, » observa Gene, « ce n'est pas de la photo. »

— « Les figurants non plus, quand tu tournes un film. »

— « Les morts ne sont pas morts ? »

— « Non, on les maquille, c'est dans le scénario. »

— « Tu veux me faire croire que tous ces gars qu'on a vus ratatinés, en bouillie, on les avait maquillés ? »

— « Impossible autrement. Réfléchis un peu. Moi j'ai réfléchi avant de te parler. Tu sens pas une coupure dans l'ensemble quelquefois ? Ils en font *trop*, c'est pas admissible, réfléchis, comme moi. »

— « Et ma balle dans le bras, elle est bidon aussi ? »

— « Non, justement, je t'ai expliqué : toi et moi on est à part. Les pigeons, les super pigeons. »

— « T'as vu mourir Mac, pourtant. »

— « Je l'ai vu mort. Il ressemblait à un type mort, voilà tout. Tu le connaissais *réellement*, toi, Mac ? »

— « Il était notre pote, on a tout partagé, le bon et le mauvais. A Tarvas, rappelle-toi, il t'a sauvé la vie. »

— « Exact, j'ai eu le sursis. »

— « Pousse pas trop... »

La voix du maigre avait pris un timbre nouveau ; on y percevait plus de fermeté.

— « Et toi, est-ce que je te connais réellement ? Qu'est-ce qui me dit que tu n'es pas un robot téléguidé récitant sa leçon ? Un faux vivant ? »

— « Alors si je suis le robot de service, tu me donnes raison. A toi de juger. »

Ils se turent. Lorsque Frank reprit la parole, c'était plus pour lui-même que pour convaincre son compagnon.

— « Ils ont tout : le carbure, la presse, la télé, la radio, les savants, les ingénieurs, les laboratoires, les machines électroniques et des trucs encore plus gratinés dont on n'a pas idée. Tout, je te dis. Et le personnel, ils n'ont qu'à se baisser pour en prendre. Avec ça en pogne, n'importe qui de pas trop idiot est capable de t'exécuter un boulot à la commande. Et impeccable ! Tu me files les mêmes cartes dans mon jeu, et tu verras un peu ! Des morts, je t'en fabriquerai, moi, autant que tu voudras, à ne plus savoir où les mettre. Et je t'en reconstituerai des batailles, vite fait, bien fait, avec les tranchées, les sacs de terre, les macchabs, les mitrailleuses abandonnées, les charges de cavalerie, les lanciers du Bengale ; manquera pas un bouton de guêtre ni une ride sur le visage buriné du héros. A l'école, on aurait pu t'apprendre l'histoire autrement et tu la croirais comme on te l'aurait apprise. Qu'est-ce que t'en penses, Gene ? »

Le blessé haussa les épaules.

« Tu veux me dire pourquoi tu te trouves ici avec une chance sur dix mille de t'en sortir, pigeon ? »

Cette fois, Gene ricana.

— « Oui, parce que j'ai reçu un papier m'ordonnant de me présenter au centre de recrutement. »

— « Eh oui, un simple bout de papier et te voilà empaqueté, ficelé, bonnard comme la laitue. T'as pas discuté, t'es parti du pied gauche te faire inscrire. Moi, pareil. Tu te rends compte si c'est facile ! Du cousu main. »

— « D'accord, je vais admettre ton raisonnement une minute. Pourquoi tout ce cirque quand ils pourraient nous buter au départ, en direct ? Toi qui réfléchis, la grosse tête, ça ne t'a pas frappé ? »

— « Ce ne serait pas *le jeu,* » dit Frank avec une gravité qui surprit son ami. « Faut qu'il y ait un jeu, un risque de leur côté. Le risque qu'un jour un type comprenne enfin. Des vicelards : au flambe, si t'es sûr de gagner, ça t'empêche le plaisir. »

— « A quoi ça rime, en finale ? »

— « Je n'sais pas tout, je sais seulement que la *vérité,* c'est forcément autre chose, quelque chose d'inimaginable. »

— « Et toi, pourquoi tu serais pas un de leurs hommes, un acteur aussi ? »

— « Parce que je te dévoile le truc. Au moment où nous allons passer à la casserole, toi et moi. On ne triche pas dans ces moments-là. »

— « Ouais, ça pourrait être dans ton rôle de m'affranchir. »

— « D'accord, » admit Frank.

Ils avaient l'eau, plus précieuse que l'or et les diamants. Ils possédaient encore un certain capital de minutes, de jours ou d'années à vivre, mesuré par un sablier dont nul ne connaissait les décrets. Un délai qui contenait en puissance des filles adorables, un gain fabuleux au craps, un soir, une journée de pêche à la truite, un bain dans une mer saturée de soleil. Avaient-ils truqué le soleil, lui aussi ?

« Ecoute, Gene, quand t'étais gosse, t'avais pas l'impression des fois, que tout l'monde jouait la comédie autour de toi ? Qu'ils s'étaient donné le mot pour te feinter ? Ça ne pouvait pas durer. T'étais sur le bord, quelque chose allait arriver. On allait te montrer, vraiment ; le rideau se lèverait, tu n'serais plus sur la touche. Toi-même et pas toi-même. Dis, Gene, t'as jamais eu cette impression ? »

— « Si, des fois. »

— « Tu vois bien. D'où ça nous viendrait des idées pareilles s'y avait pas un motif ? »

— « Des trucs de gosses. Tu ne vas pas prétendre qu'ils en savent plus long que nous aujourd'hui ? »

— « Ils devinent mieux. Ils sont *plus près.* »

— « Plus près de quoi ? »

Le noir hocha la tête en silence. Il avait de nouveau clos les paupières et souriait à des images qu'il jugeait vain de décrire.

« A quel âge ils deviennent acteurs, les mômes, d'après toi ? »

Frank semblait ne pas entendre, il souriait toujours.

— « Quelquefois, on dirait qu'ils te tendent la perche. Ils en remettent tellement que le plus cave d'entre nous devrait se méfier. Tiens, t'as entendu parler de l'assassinat de Kennedy, enfin le *prétendu* assassinat. On te dit d'abord qu'il n'y a qu'un tireur, puis on te démontre qu'ils sont forcément deux au moins. Le film, la trajectoire des balles, le temps pour réarmer le flingue, tout ça ne colle plus avec la première version. Mais, officiellement, il n'y a toujours qu'un meurtrier, Oswald. Parfait. Là-dessus, surgit un mec nommé Ruby qui tue Oswald avant le procès. Attends, c'est pas fini ; l'assassin de l'assassin et tous les témoins, ou tous ceux qui savaient un petit quelque chose meurent les uns après les autres. On ne les descend pas, non : crises cardiaques, cancer, accidents de voiture, le tout on ne peut plus régulier, avec certificats médicaux,

permis d'inhumer, etc. En gros, une vingtaine de bonshommes et de bonnes femmes, sans compter les sous-fifres. Curieux, non ? »

— « Ça remonte déjà loin. J'ai pas étudié la question. »

— « T'aurais dû. Moi, j'l'ai fait... » La voix du noir restait égale, confidentielle, mais empreinte d'une foi profonde. « Ils attendent qu'un gars se lève et leur gueule : arrêtez le cinéma, arrêtez le massacre, c'est plus la peine. Le gars qu'ils ont cherché pendant des siècles, *l'élu.* »

— « L'élu ? »

— « Tu m'entends, Gene, si jamais on s'en tire, moi j'irai les trouver et je sifflerai la fin de partie. Retournez au vestiaire je leur dirai, on a compris. Seulement on ne s'en tirera pas. C'était avant qu'il fallait le faire, ils nous ont laissé le temps et on n'en a pas profité. »

— « On s'en sortira peut-être. »

— « Non, le gong a sonné, on a dépassé la limite. »

Un petit bruit attira l'attention de Gene ; un lézard apparut sur le sable et s'immobilisa instantanément, à croire qu'un génie de la forêt l'avait métamorphosé en une délicate statuette. Lui, pensa Gene, ne se posait pas de problèmes ; chercher sa nourriture, se chauffer au soleil, dormir, faire l'amour avec sa...

...Comment s'appelait donc la femelle d'un lézard ?... Une *lézarde.* Mais oui : un lézard et une *lézarde dans un mur...*

Une grande bouffée de santé et d'espoir envahit le soldat qui ne voulait pas mourir. Il se revit, à l'école, éclatant de rire quand un copain ou lui-même lançait une astuce de ce genre. Il revit les pupitres striés par un quadrillage de soleil traversant des lattes ; il revit une déchirure dans sa manche — la gauche ? — et une tache d'encre qui représentait un cheval mort. Il se revit embrassant Gussie la rouquine, lorsqu'il avait quinze ans, dans le petit bois derrière chez Gonzales. Il entendit la plainte des troncs fendus par la scie circulaire et une voix qui répétait : « Edna, elle dit jamais non quand on sait la prendre, seulement voilà... » Il entendit les cris des enfants qui jouaient, derrière le mur de cette espèce de pensionnat pour orphelins. Il sentit, enivrante à vous faire délirer, l'odeur des jeunes lilas et celle de Gussie ; l'odeur des truites qu'il venait de piquer sur un lit d'orties, dans le panier d'osier, après l'averse. Tout cela, il le reçut à bout portant, comme une décharge en plein cœur qui le rejeta, entre deux systoles, dans le seul pays où personne ne *faisait semblant.* Et il se dit que le reste, ensuite, ne le concernait plus, qu'il allait se réveiller d'un mauvais songe à l'instant. Mais, juste alors, en un éclair, la logique de Frank lui apparut : lui aussi affirmait *que ce n'était pas vrai,* que seule avait droit au nom de vérité une réalité qui échappait à l'emprise du monde extérieur. Et même il avait décrit exactement

ce que lui, Gene, ressentait : être sur le bord, sur le bord du réveil, sur le bord d'un autre monde. Cependant, il ne voulait pas céder, pas encore ; ces divagations étaient dues à la fièvre, à l'épuisement. Ils se battaient non pas seulement contre l'ennemi mais contre eux-mêmes. Il dit :

— « D'accord, on passe au travers. Tu vas *les* trouver : qui ? T'es trouffion, il faut toujours une autorisation, transmise par la voie hiérarchique. Enfin, tu te trouves devant le commandant : qu'est-ce que tu lui racontes ? Que tu détiens le grand secret ? Lui, vite fait, il te renvoie au casse-pipe ou il te dirige sur un centre psychiatrique. Mais continuons à supposer : par miracle tu franchis le stade du commandant, et tu tombes sur le commandant du commandant, qui lui-même dépend d'un super-commandant. La fin, tu ne la verras jamais. »

— « Tu m'fais chier, » dit Frank, mais son ton ne révélait pas la moindre hostilité.

— « Et moi, qu'est-ce que tu crois ? Que je ne me fais pas chier ? »

— « J'ai pas dit ça. »

Les deux soldats se turent. Gene remarqua que le lézard avait disparu. Les lézards, les arbres, les ruisseaux faisaient-ils partie des *acteurs* ? Dans quel langage les ruisseaux se parlaient-ils ?...

Le doute, ce n'était pas Frank qui l'avait semé : ils l'avaient reçu en venant au monde, contenu, parmi un milliard d'autres choses, dans ces deux minuscules éléments qui leur avaient donné naissance. Parce que c'était la règle, parce que l'homme ne devait jamais posséder d'autre certitude que celle *d'être,* parce qu'il lui fallait, à chaque seconde de son existence, engager un pari dont les résultats restaient inconnus.

Frank reprit la parole.

— « On l'a dans le dos, mais je vais te dire, Gene : quand on sera enterrés, nous deux, tout s'arrêtera. Ils enlèveront leurs masques et feront la pause. Là-haut, tu les verras sous leur vrai jour, avec leurs vraies figures. Comme une foule de chômeurs, de mannequins, et ça jusqu'à ce que naissent d'autres gars aussi cons que nous. Alors, ils se remettront au tapin, de la grande vedette au dernier machiniste et au pompier de service. Tu les verras, Gene. Dans ton fauteuil d'orchestre, sur les nuages, et tu t'en payeras une tranche. »

Le blanc sourit.

— « Avec une chorale noire qui chantera les vieux airs, pour faire passer le temps ? »

— « Et comment ! Mais le temps, à propos, tu sais, il ne *passera* plus... »

Sacré Frank ! Il en connaissait un rayon malgré ses idées bizarres...

Ils tenaient l'eau, qui est une autre forme du sang. Ils vivaient, ils vivaient toujours sur ce coin de terre enseveli, oublié par la démence.

— « On va se tirer de ce merdier, » affirma Gene. « On se soûlera la gueule comme jamais et on se fera des houris encore plus belles que Sal. »

— « Bien entendu, » dit Frank.

La nuit tomba, vite.

Gene s'endormit et, vingt minutes après, ce fut le tour de Frank.

ALAIN DORÉMIEUX

Le temps de la vengeance

1

En ce temps-là, les eaux du fleuve Archonge ne coulaient pas rouges. Eryale et moi, nous habitions la ville appelée Stenne, au bord des marais d'ombre et des forêts de l'oubli. C'était avant la venue des étrangers dans notre ciel, avant que s'élève l'arbre à cris. Notre ville était vaste, si vaste que je n'en sais plus les détours, maintenant que ses bâtisses ne sont que ruines. Eryale et moi aimions à la parcourir, à la clarté du soleil couchant quand se montraient les deux lunes. Je me rappelle : les tours d'échos bruissaient au loin, le vol des strynxes aux ailes membraneuses faisait palpiter l'air, les égyrètres légers tournoyaient de l'une à l'autre des terrasses. Notre ville était belle à la tombée de la nuit. Eryale et moi empruntions une nacelle pour survoler ses structures. Les élytres artificielles bourdonnaient ; les courants aériens dérivaient à nos côtés ; nous voguions sur des bancs de nuages. Et au-dessous de nous, à perte de vue, sinuaient les méandres de la ville appelée Stenne.

C'est un soir comme celui-là qu'Eryale a *su*. Je revois ses yeux agrandis par la peur, quand elle a saisi mon bras en me disant soudain que le monde qui était le nôtre allait périr. La ville en contrebas était une nef scintillante, une arche de lumière ; les souffles de la nuit montaient vers nous, les tours d'échos ronronnaient sans fin. La vie était comme toujours, paisible et simple. J'avais la tête sereine. J'ai ri, la traitant de folle ; mais elle se serrait contre moi, en frissonnant. Nos Guides et nos Sages ont parfois le Pouvoir : celui de percer le voile du temps, de voir au-delà du présent. Mais comment Eryale eût-elle pu déchiffrer le labyrinthe de l'avenir ? Et si vraiment le sort de notre monde était menacé, alors les devins l'auraient su et non elle seule, par quel douteux privilège ? J'ai rassuré Eryale mais en vain. Nous sommes rentrés plus tôt que de coutume ; elle n'a plus reparlé

mais toute la nuit elle a tremblé près de moi, comme sous l'effet d'une fièvre.

C'est plusieurs cycles après que le ciel a éclaté. Eryale ne s'était pas trompée. Elle seule avait su. C'était un soir pareil aux autres. Des nuées couleur de fumée flottaient dans l'air et recouvraient les deux lunes. C'était l'heure où la ville s'éveillait à la nuit. Les strynxes piaillaient en hordes, les styges de verre agitaient leurs évents, l'arc de la radiation immuable fendait le ciel de sa courbe d'or. Pour la dernière minute, sans le savoir, nous étions heureux. Brusquement, tout sombra dans l'horreur d'un cauchemar. Le ciel se creusait de cratères de feu, un bruit faisait trépider l'air, des engins aux formes lourdes sillonnèrent la nue. Le bruit devenait intolérable. Les gens alentour se roulaient sur le sol en étouffant leurs oreilles de leurs mains. Oui, le ciel tout entier éclatait, comme déchiré par l'intrusion des nefs étrangères. Et la ville se désagrégeait, ébranlée jusque dans ses fondations par les vibrations monstrueuses. Nous vîmes les édifices s'écrouler, réduits en poussière grise, les édifices étincelants qui avaient fait l'orgueil de Stenne. Bientôt tout ne fut que décombres. Et les engins affreux se posaient sur ces ruines dans un grondement de tonnerre. Comme beaucoup d'autres survivants, Eryale et moi avions déjà pris la fuite. Un tube souterrain nous transporta jusqu'aux rives du fleuve, et de là, une bulle sous-marine jusqu'aux profondeurs de l'océan, vers les dômes que le cataclysme avait épargnés. Là, rassemblés en groupe, nous réapprendrions à vivre, à reconstruire une société, à réinventer les gestes de chaque jour. Plus tard la revanche viendrait ; désormais c'était le temps de la patience.

Cela, c'était à l'époque où les eaux du fleuve Archonge ne coulaient pas rouges, avant que s'élève l'arbre à cris. C'était avant la venue sur notre monde de ceux qui s'appelaient eux-mêmes les hommes de la Terre.

2

Combien de cycles, combien de révolutions depuis la venue des Terriens ? Ceux qui mesurent le temps le savent et en tiennent minutieusement le compte. Ils calculent avec soin la durée qui nous sépare du jour de la vengeance. Eryale et moi ne savons pas. Comme beaucoup des nôtres, nous sommes trop ancrés dans l'orbite des travaux à remplir, dans l'accomplissement permanent du rôle dévolu à chacun. Notre race se survit parce qu'il faut bien qu'elle vive. Il faut qu'elle vive pour que vienne le temps où seront châtiés nos envahisseurs. Cela, nous le savons. Mais l'espoir en nous est

une chose creuse, dont les racines ne se nourrissent d'aucune sève. Il faut, à tout le moins, une raison de vivre ; cette raison, ce serait que renaisse la beauté de ce qui fut notre monde, que ressuscitent ses villes détruites et ses peuples consumés. Mais si une telle renaissance a lieu, nous ne la verrons pas. Il faudra des vies et des vies successives pour que la terre stérile redevienne fertile, pour que s'élève un jour à nouveau près du fleuve Archonge une ville appelée Stenne. Et cette ville ne sera plus jamais celle que nous avons connue. Voilà pourquoi nous avons au cœur tant de vide, pourquoi la mission en vue de laquelle nous sommes maintenant éduqués nous laisse insatisfaits.

Les messagers qui s'aventurent à la surface reviennent en parlant de spectacles effrayants. Partout la ruine et la désolation. Tout ce que nous avions créé, les trésors de notre civilisation, saccagé par un ennemi barbare impuissant à en comprendre le sens. La terre où s'érigeaient nos architectures est nue ; à la place se dressent les hideuses constructions métalliques des Terriens. Tous ceux des nôtres qui n'ont pas gagné les dômes sont morts ou prisonniers, et l'on dit qu'ils s'amusent des prisonniers en se livrant sur eux à des expériences dictées par leur cruauté. Leurs savants, disent-ils, examinent ce que nous sommes ; ils étudient notre morphologie, analysent nos cellules, tiennent le compte de nos gènes ; ils dissèquent nos organes afin de mieux comprendre nos fonctions. Et les produits de cette boucherie, les débris mutilés de ceux qui furent nos frères, sont ensuite jetés en tas dans des charniers avant d'être déversés dans les eaux du fleuve Archonge. Bientôt, il ne subsistera plus un seul des nôtres à la surface. Bientôt, il n'y aura plus que nous dans les dômes, poursuivant notre vie insoupçonnée, abrités de leurs investigations par les écrans de force qui nous dissimulent à leurs détecteurs. Oui, bientôt ils penseront que toute la planète est à eux. Et qu'ils pourront la meurtrir, la creuser, l'exploiter comme ils ont déjà commencé à le faire, avec leur frénésie de taupes fouisseuses. Puisqu'il paraît que notre sol recèle des gisements inépuisables d'un minerai qui à leurs yeux est sans prix.

Mais nous préparons notre contre-attaque. Nos corps comparés aux leurs sont peut-être débiles, et si fragiles étaient nos villes que les vibrations mêmes de leurs astronefs suffirent à les annihiler. Pourtant nous serons finalement les plus forts. Nos savants, eux aussi, travaillent. Non sur des otages terriens car nous ne commettons pas l'imprudence d'en capturer pour les ramener dans les dômes. Nous avons des méthodes plus subtiles. Nos enregistreurs à distance ont pu déceler avec exactitude quel était leur métabolisme, comment se composait leur organisme, sur quoi était basé leur cycle de vie. Nous isolons et combinons les éléments chimiques

destinés à forger l'arme qui les atteindra de l'intérieur. L'invasion bactériologique contre laquelle ils se trouveront entièrement démunis. Nos recherches avancent et se poursuivent. Notre dispositif d'attaque est lentement mis en place. Bientôt, disent les augures, nous pourrons surgir à la surface et frapper simultanément en tous lieux, répandant sur la planète les gaz pour nous inoffensifs, pour eux délétères. Mais les Sages ont sondé toutes les faces du problème avant de choisir, entre les diverses solutions efficaces, la plus satisfaisante. Il serait trop facile d'inoculer aux Terriens un poison mortel qui les anéantirait sur place, couvrant notre sol de leurs cadavres. Il faut, pour qu'elle puisse être un baume, qu'une vengeance soit suffisamment durable...

3

Et désormais cette vengeance est chose accomplie. Tout s'est passé selon le plan prévu. Au jour dit nous avons émergé des vagues de la mer ; notre flotte a gagné les différents continents. Bien sûr ils ont riposté. Leurs engins de mort ont clairsemé nos rangs. Mais nos propulseurs agissaient déjà, déversant les gaz qui les plongeaient dans l'hébétude. Notre reconquête se fit sans mal. Partout les Terriens engourdis jonchaient la terre comme des insectes nuisibles, en nous fixant de leurs yeux ternes. Ils étaient conscients ; nos savants avaient veillé à ce qu'ils soient conscients et le demeurent indéfiniment. Mais leurs centres moteurs étaient annihilés.

Ensuite vint la seconde phase de notre action. Nous les rassemblâmes et ce fut une tâche interminable. A quel point ils avaient déjà proliféré et pullulé ! Tous furent parqués dans des enclos comme de gigantesques troupeaux de bêtes malsaines. Là, ils reçurent chacun une injection du deuxième produit inventé à leur intention : la drogue de survie. Afin de les préparer pour le traitement qui leur était réservé.

Depuis, de nombreux autres cycles se sont écoulés. Notre vengeance se perpétue et se perpétuera longtemps encore. Nous avons recherché, mis au point et appliqué les méthodes permettant le mieux de faire souffrir les Terriens. Nous connaissons l'effet sur eux des ongles arrachés, des paupières trouées, de la peau écorchée par lambeaux. Nous avons appris quelle quantité de sang — ce sang dont la couleur nous surprit un temps — pouvait recéler leur corps, jusqu'à la dernière goutte.

Car dorénavant les Terriens ne peuvent plus mourir. Nous avons pris soin de laisser subsister tous leurs centres nerveux, afin

que chaque onde de souffrance se propage à leur cerveau. Jusqu'au bout, jusqu'à ce que la dernière parcelle de chair ait été lacérée, ils ne peuvent pas mourir — il ne peuvent que *ressentir*. Et dans leurs yeux fous, quand ceux-ci sont intacts, vacille en permanence l'étincelle de la conscience.

C'est depuis ce jour qu'en bordure de notre ville provisoire s'élève l'arbre à cris, assez loin pour ne pas troubler la quiétude de nos nuits. L'arbre à cris est immense, ses ramifications sont innombrables ; nous pouvons y suspendre des victimes par milliers. Et c'est depuis ce jour que les eaux du fleuve Archonge coulent rouges, cette couleur du sang terrien dont elles sont désormais alimentées par d'incessantes rigoles.

Certains soirs, Eryale et moi allons sur la rive et regardons le fleuve, tandis que le vent porte à nous les rumeurs gémissantes de l'arbre à cris. Eryale, qui *sait*, dit qu'il reste encore suffisamment de Terriens à déchirer pièce par pièce pour que le temps de la vengeance soit plus long que nos vies. Et que le souvenir en durera jusqu'à la fin des âges. Cet exemple, prétendent les Sages, montrera à jamais ce qu'il en coûte à une race primitive de s'attaquer au peuple le plus évolué de la galaxie.

N'importe, je pense parfois qu'il ne suffit pas, pour se sentir soulagé, de voir les eaux rouges de l'Archonge ni d'entendre l'arbre à cris. Eryale dit que je n'ai qu'à m'en aller puiser aux sources du songe dans les forêts de l'oubli, que j'en reviendrai régénéré, prêt à savourer l'ivresse de notre vengeance. Je sais qu'elle a raison. Pourtant il est des moments où je m'interroge, où je regrette les bonheurs tranquilles et la vie d'avant, les beautés de la ville appelée Stenne et les douceurs des soirs disparus.

BERNARD GERFAUT
et GUY SCOVEL

La vallée de hurle-grioche

Les dernières herbes folles de la saison se mouraient sous l'âpre vent du nord. Descendant des montagnes givrées du lointain pays, l'haleine rageuse et glacée de diciose traversait la grand-plaine, rase et grise, et venait flageller l'immense construction.

Posée sur le bord de la piste telle une gigantesque roche aux formes régulières, la maison défiait le temps de toute la confiance des siècles écoulés. Bâtie là depuis des millénaires, repère rigide dans l'infini désertique, elle surmontait l'horizon de sa tour crénelée qui se souvenait encore des anciens blizzards.

Le vent s'engouffra dans la cour et dispersa au passage un monceau de feuilles mortes qui s'envolèrent, légères, en arabesques d'or. Quelque part, une chaîne se mit à grincer. Un volet claqua. Du puits monta enfin le chant du seau, le chant des poulies et des rouages mal graissés, le chant triste et lugubre de tous les hivers, reflétant la monotone attente des jours ensoleillés : « éternellement... éternellement... éternellement... » Tant que dureraient la bise et le gel, le disgracieux refrain sévirait dans la cour.

Un oiseau grioche traversa le ciel bas en poussant son cri aigre. Un instant, les deux chants de l'oiseau et du puits mêlèrent leurs accents métalliques. Puis le vent brouilla tout, en faisant ronfler sa grosse voix de forge, balayant à nouveau la cour déserte et grise. Et lorsque le silence reprit un peu de place dans une brève accalmie, seule persista la complainte narquoise : « éternellement... éternellement... éternellement... »

Alors le guerrier sirkatô haussa ses épaules bardées d'une cuirasse d'acier et, frissonnant sous le froid, poussa la massive porte de la demeure, sans un regard au ciel.

— « Je pars, Nalia ! »
— « Tu pars ? »

La femme, épaisse et lourde, se retourna d'un bond. Sur son visage grossier se marquait l'inquiétude. Elle répéta, en balbutiant comme Ségovio son bébé :

« Tu... pars ? »

Ses yeux fixaient l'homme, en un regard que l'angoisse soudaine assombrissait peu à peu, et allaient du large médaillon pendant sur sa poitrine, au visage fin et droit, mais bleui par le vent.

— « Le signal, Nalia... »

D'un bond, la femme fut à la porte. Par l'ouverture, le vent siffla, jetant son souffle glacé dans la quiète chaleur de la pièce. Son regard fixa un point, là-bas, de l'autre côté des immenses montagnes. Du lointain pays montait le lent signal, fumée étrange et orangée donnant constamment naissance à des monstres baroques en raison du vent qui la pétrissait de ses élans capricieux.

Longuement, dans le froid qui courait sur la plaine, la femme resta ainsi, tremblante, ses vêtements de cuir flottant autour d'elle comme des ailes brunes. Lorsqu'elle rentra, de ses yeux givrés coulaient de grosses larmes.

— « J'ai peur, Wolgam ! »

— « Non, Nalia, ne t'effraie pas. Je reviendrai. Cette fois encore comme les autres saisons. Je reviendrai. »

— « Mais si tu ne revenais pas ? Oh ! Wolgam... »

Sa voix était devenue suppliante et des sanglots nouaient sa gorge. Des larmes roulèrent, abondantes et silencieuses. Elle vint s'abattre sur l'armure qui recouvrait la poitrine de l'homme.

D'un geste doux, Wolgam caressa les cheveux blonds, seule marque de beauté dans la lourde tête féminine. Nalia n'était pas jolie mais son cœur débordait de tendresse.

« Si tu savais, Wolgam... »

Mais Wolgam ne savait rien, ni aucun homme d'ailleurs, lorsqu'il revenait d'outre-monts. Au retour, ses yeux étaient vagues et il chancelait sur sa monture. Il oubliait. Lui et les autres.

Ils oubliaient tous. Leur mémoire ne gardait aucune trace de ce qui s'était passé au-delà des montagnes. Leur cerveau ne fonctionnait plus à cette évocation.

— « Que faisiez-vous là-bas, guerriers ? »

Leurs yeux ronds trahissaient l'hébétude ; leur bouche ouverte, l'étonnement. Ils essayaient, en vain, de se remémorer. Leur front se plissait sous l'effort. Leurs yeux se fermaient dans une profonde réflexion. Mais leurs bras qui tombaient disaient leur impuissance.

Jamais personne n'avait su ce qui se déroulait dans le lointain pays. A quelle réunion, à quel sabbat terrible prenaient-ils part ? Se battaient-ils ? Certains ne revenaient pas...

Dès que montait le signal, de chaque coin de la lande, les guer-

riers sirkatôs convergeaient vers les montagnes. Mais seuls. Jamais en groupes. Ainsi le voulait la loi.

Et aucun d'eux ne semblait vouloir désobéir. Personne, sans doute, n'avait jamais défié la loi. Et pourtant, quelques-uns ne revenaient pas...

« Si tu savais, Wolgam... »

Wolgam sursauta. La voix de sa femme lui parvenait, lointaine comme un écho. « Si tu savais... »

— « Je reviendrai, Nalia. »

Il la serra plus fort contre lui et essuya les larmes qui roulaient toujours sur les joues veloutées. Il était sûr de lui. Il croyait fermement qu'il reviendrait. Tant de fois il y était allé...

Ce que Wolgam ne connaissait pas, c'était l'attente ; cette interminable attente qui soumettait les nerfs de sa femme à une épreuve trop dure pour elle. A présent, elle avait une peur instinctive du signal, ne pouvant plus supporter le lent passage des heures, puis des jours, pendant lesquels Wolgam était absent. Elle restait prostrée près du feu, seule, terriblement seule, tremblante d'inquiétude, frissonnante d'espoir au moindre bruit qui venait du dehors.

C'était cela, son calvaire : cette attente qu'elle ne pouvait pas expliquer et qu'elle résumait en trois mots suppliants :

« Si tu savais... »

Mais lui ne savait pas, ignorant ces moments de désespoir qui survenaient dès qu'il était parti. Il ne savait pas ce qu'était le passage du temps lorsque l'on compte les secondes, puis les heures, les jours, en sursautant au plus petit souffle, en tremblant dans le silence et en pleurant dans le noir de la nuit.

Il se sépara de sa femme, alla à la lourde porte et sortit. Nalia l'entendit bientôt qui parlait à sa monture attachée dans la grange. Puis elle sut qu'il était dans la cour lorsque les fers du petit équidal tintèrent sur les pavés. De la fenêtre, elle le vit qui l'attachait à l'arbre puis qui s'en revenait.

Il cogna lourdement ses pieds au seuil, claqua la porte et souffla sur ses doigts pour les réchauffer.

— « Il fait de plus en plus froid, » dit-il, « la neige ne devrait pas tarder ! »

Au ciel roulaient d'énormes nuages annonciateurs. Le vent se déchaînait sur les rares et maigres arbres de la grand-plaine.

Nalia jeta une grosse brassée de bois dans la cheminée et les flammes pétillèrent de joie. Wolgam achevait de boucler le large ceinturon où pendait un poignard. Il se redressa, l'air martial, puis un tendre sourire illumina son fier visage.

— « Ségovio ? »

— « Vois, il dort... »

Wolgam s'approcha du petit berceau de bois dans l'alcôve attenante et caressa une boucle blonde qui folâtrait sur le front de l'enfant.

« Il aura les cheveux de sa mère... » pensa-t-il.

Il s'attarda à contempler les petites mains grasses, le menton proéminent et le crâne rejeté en arrière. Son fils était bien de la race des sirkatôs.

Puis, à regret, il s'éloigna du bébé et, sur le pas de la porte, se retourna une dernière fois.

— « Au revoir, Nalia. »

— « Wolgam... »

Elle se jeta dans ses bras et l'embrassa fougueusement, comme si elle ne devait jamais plus le revoir. Il s'écarta en riant et d'un bond fut dehors, sur sa monture, les yeux levés vers les créneaux de la tour. Tout en haut, un oiseau grioche tournait en cercles concentriques.

Alors il sentit sur sa joue une caresse mouillée et vit avec stupeur tomber le premier flocon de l'année.

— « La neige, Nalia ! »

Il était comme un grand enfant heureux.

« Au revoir ! Je reviendrai ! »

— « Au revoir, Wolgam... »

Longtemps, elle suivit des yeux le guerrier et sa monture qui s'enfonçaient vers les montagnes. Quand il ne fut plus qu'un point noir, elle rentra, transie. La cour se trouvait déjà sous un tapis immaculé.

Et, du puits, la lugubre chanson égrenait ses syllabes : « éternellement... éternellement... éternellement... »

Pour Nalia, c'était attendre... car Wolgam ne reviendrait jamais !

Au passage du cavalier, le vieux guetteur grioche s'envola de son arbre en jacassant. A ce signal, de tous les arbres de la plaine torturée par la neige et le vent, la horde s'envola, tourbillon infernal de corps plumeux et pourtant étrangement métalliques. Avec surprise, Wolgam s'aperçut que c'était la première fois qu'il remarquait ce détail.

A présent, la tribu entière tournoyait au-dessus de lui, en un effroyable concert de cris aigus que le hurlement de la bise ne parvenait pas à atténuer. Wolgam frissonna. Les rafales lui plaquaient d'épais paquets de neige sur le corps, blessant cruellement ses yeux.

Ainsi recouverte de blanc, la plaine en devenait encore plus immense et ses limites se perdaient dans un brouillard cotonneux et

fuyant. Seule, de l'autre côté des montagnes, la fumée montait toujours, rougeâtre, bousculée, mais guidant fidèlement le guerrier vers la passe.

Le vent se fit soudain plus calme et les oiseaux se rapprochèrent en hurlant. Le petit équidal se cabra en poussant un hennissement, mais Wolgam le retint d'une main ferme, calmant à grands coups de voix l'animal pris de frayeur. Celui-ci lança encore deux ou trois ruades puis s'arrêta, frissonnant.

Cette fois, Wolgam en fut certain, les oiseaux étaient là pour le guider. Il n'osa penser à ce qui pourrait lui arriver s'il tentait de revenir en arrière. Les légendes racontaient bien trop de choses horribles. Il regarda à nouveau les grioches avec méfiance.

Ils continuaient de tourner, inlassables, s'entrechoquant parfois en un bruit de ferraille.

La neige tombait toujours. A présent, il s'approchait des montagnes qui dressaient leurs aspérités couronnées de glace. Il ne voyait plus la fumée cachée sans doute par les masses rocheuses. Les pieds de l'équidal sonnaient sur les premiers cailloux.

Plus d'herbes dans la passe. Le col était étroit, désert, agité par le vent sauvage dont la chanson emportait celle que murmurait à présent Wolgam pour se donner du courage : un chant barbare aux sons mélancoliques qu'il aimait à jouer au gilieau, les soirs de veillée.

A cette évocation, il se revit chez lui, près du feu et de son épouse, heureux et détendu, attendant que passe la mauvaise saison, que fonde la neige et que cesse le vent. Diciose, janiviose, février ; trois longs mois durant lesquels le soleil ne faisait que de pâles et furtives apparitions ; l'hiver, le triste et rude hiver de la grand-plaine...

Des flocons de neige se glissèrent dans son cou et il pesta à voix basse. Il avait traversé la passe et, derrière lui, le vent hurlait dans les couloirs de la montagne. Devant lui s'étalait encore une petite plaine blanche d'où émergeaient seulement quelques arbres noircis. Les oiseaux tournaient encore, criards et démoniaques.

« Peut-être parce que j'approche... » pensa-t-il.

Il était arrivé. A ses pieds, la ville étendait ses ramifications cristallines et, d'une cheminée d'argent, sortait la fumée, le signal.

Le petit équidal repartit au galop, faisant voler la neige qui retombait derrière lui, sale. C'est alors que Wolgam aperçut le groupe qui s'avançait à sa rencontre.

Ils étaient quatre qui approchaient, quatre dragons aux ailes de flamme tournoyantes dans la tempête et, juchés sur leur dos scintillant, quatre habitants de la cité, revêtus d'une ample cape rouge.

Bientôt, ils l'encadrèrent. Et celui qui semblait être le chef, parce que plus richement vêtu, lui lança d'une voix guttürale :

— « Suis-nous, Wolgam, fils de Senberg et de Lioth ! »

Wolgam obéit. Il s'aperçut, soudain, comme ils entraient dans la ville, que la neige ne tombait plus. Les oiseaux grioches s'étaient enfuis vers leur repaire.

Ils traversèrent la ville au pas de l'équidal. Des tours fuselées et miroitantes se dressaient jusqu'à des hauteurs vertigineuses et le cristal des rues tintait sous les fers de l'animal. De part et d'autre des allées rectilignes, les constructions revêtaient des formes invraisemblables comparativement aux maisons sur la lande. L'horizon enfin se barrait d'une scintillante vapeur bleue à l'immobilité incertaine sous les reflets du soleil.

Au bout d'un long temps de marche dans les rues tout à fait désertes, une vaste place s'ouvrit devant la petite troupe et Wolgam fut poussé sous le porche gigantesque d'une bâtisse colossale qui leur barrait définitivement la route. Il se retourna, inquiet, vers ceux qui l'accompagnaient et se prit soudain à se demander s'ils étaient bien les créateurs de l'édifice et de la ville, mais il ne posa aucune question. D'ailleurs, des gardes approchaient, qui le firent descendre de sa monture et entraînèrent celle-ci dans une cour intérieure. Les hommes qui l'escortaient rangèrent leurs dragons dans une salle attenante au grand corridor d'entrée. Ils prièrent Wolgam de les suivre lorsqu'ils l'eurent à nouveau rejoint.

Ils débouchèrent dans une pièce circulaire, plus petite que celles déjà rencontrées mais somptueusement décorée d'immenses draperies, et de cubes, de prismes, qui tournaient lentement en projetant sur les parois de minuscules lentilles de couleurs. Au début, ce chatoiement choqua l'œil du guerrier puis, peu à peu, il s'accoutuma et vint même à l'apprécier, comme s'il dégageait un étrange pouvoir de séduction.

Il fut amené devant une estrade d'un bois rare et poli. Trois personnages s'y tenaient. Celui du centre était vêtu de vert ; les deux autres portaient des tuniques bleu-nuit légèrement phosphorescentes.

Les guerriers qui l'avaient accompagné jusque-là s'éclipsèrent alors sans bruit ; seul leur chef se campa à l'entrée. Wolgam se racla la gorge. L'homme habillé de vert parla avec lenteur.

— « Wolgam ! Sache que tu as été cette fois choisi entre mille guerriers. C'est la loi. Tu as déjà participé à douze rassemblements. Aujourd'hui, ton rôle change. Tu vas devenir l'un de ceux qui gardent la ville et qui protègent ceux qui savent. Tu ne retourneras plus chez toi, Wolgam ! »

Le guerrier sirkatô sentit peser sur lui une sourde angoisse. Un

premier sentiment de révolte fit trembler ses mains. La peur seule retint le cri qui allait jaillir. Pourquoi lui ? Pourquoi ?

« Tu vas être conduit vers ceux qui t'apprendront le maniement des armes, » continua le personnage énigmatique. « Les dragons seront désormais ton unique mode de transport. Tu assisteras aussi au prochain rassemblement... Surtout, ne faillis point. La colère de ceux qui savent est mortelle ! »

Et, devant Wolgam pétrifié et anéanti, les trois hommes disparurent.

Un instant plus tard, il se sentait entraîné. Il ne vit qu'après plusieurs minutes que ceux qui le guidaient étaient les mêmes qui l'avaient reçu à l'entrée de la ville.

— « Plus haut ! Vise plus haut ! » tonna la voix du Sirgal Kra-Rogl. « Je t'ai déjà dit que cette arme projetait un faisceau d'ondes calorifiques. Plus tu lèves le bras, plus le cône de projection est efficace. Recommence ! »

Las, Wolgam souleva péniblement l'arme à hauteur de l'épaule, en direction du nouveau mannequin. Il tira lentement la manette. La cible disparut complètement cette fois, dans un nuage de fumée. Kra-Rogl lâcha un soupir bruyant.

— « Allez ! Ça va pour aujourd'hui. Repose-toi et rejoins-nous pour le repas. » Il donna encore un violent coup de botte dans le tas des silhouettes de chiffon qui serviraient aux prochains exercices et quitta l'arène avec lenteur.

Wolgam se laissa tomber lourdement sur une marche, essuya d'un revers de main la sueur qui mouillait son front, puis il laissa ses yeux parcourir l'horizon de murailles et de gradins tandis qu'il savourait les premiers instants de détente.

Il était épuisé. Le dur entraînement auquel on l'astreignait ne lui permettait plus la moindre réflexion, et, pourtant, il sentait combien il lui était nécessaire de faire le point de la situation. Depuis son arrivée, il avait été entraîné dans un tourbillon d'événements plus étranges les uns que les autres. Il ne réalisait pas très bien encore que sa vie avait tout à fait changé, que ce qui l'entourait n'était plus l'horizon familier auquel il s'était accoutumé durant les trente premières années de son existence laborieuse. Nalia n'était pas là non plus pour lui offrir ses bras et le calmer de sa voix chaude. Il sentit peser soudain le poid de sa solitude. Sa gorge se noua. Ses yeux se brouillèrent. Le bruit irritant d'un dragon au-dessus de lui retint les larmes qui embuaient déjà son regard.

Il retrouva la grisaille qui pesait dans le cirque. Ses yeux se fixèrent sur l'une des alvéoles diposées autour de la piste. Un

frisson le parcourut tandis que remontaient en lui les paroles de Kra-Rogl.

— « Le grand rassemblement se déroule ici même, chaque année, et c'est dans ces sortes de cages que sont enfermés les guerriers de la plaine pour le prélèvement énergétique. Toute cette énergie est ensuite stockée dans un laboratoire qui la dispense durant le reste de l'année à l'esprit-ville. Ainsi se perpétue la science des ancêtres que les Arctiques entretiennent et défendent. »

En disant cela, le Sirgal avait un air conquérant. Sans doute sentait-il peser sur lui l'énorme responsabilité de la protection qu'il assurait et en tirait-il quelque orgueil. Wolgam, qui ne saisissait pourtant pas très bien la signification du rassemblement, entrevoyait malgré tout l'horreur qui se cachait dans les cylindres translucides.

Le découragement le reprit tandis qu'il levait les yeux pour rechercher le ciel. Mais le ciel n'existait pas sur la cité. La coupole gigantesque qui la recouvrait dispensait une brume scintillante. L'atmosphère lui parut soudain pesante et âcre. Il baissa la tête et ses mâchoires se crispèrent.

Que faire ? Que faire pour quitter la ville, pour fuir cette menace qui se concrétisait chaque heure davantage ? Ses forces ne lui permettaient plus la moindre tentative. Il était épuisé. Les exercices l'amenaient infailliblement chaque soir au bord de la défaillance et la nuit de sommeil parvenait tout juste à le remettre sur pied le lendemain matin.

Dès l'aube, il courait dans l'arène. Puis c'était les longues heures de manœuvres sur le dos métallique des dragons de combat. Avant le repas de la mi-journée — déjeuner insipide d'une substance glaireuse et fade — il lui fallait encore parcourir la cité en tous sens pour n'en plus ignorer la structure. L'après-midi se passait en combats factices et tirs variés qui achevaient de le basculer dans un automatisme brumeux.

Pourquoi cet entraînement excessif ? Il avait posé la question au Sirgal Kra-Rogl. L'homme s'en était étonné puis avait répondu d'une voix égale :

— « Vois-tu, Wolgam, les Arctiques sont prévoyants. S'ils ont été les premiers à découvrir le dieu-ville, d'autres peuvent à leur tour venir. Et le dieu-ville ne doit pas appartenir à d'autres hommes que les Arctiques et les guerriers de la grand-plaine. Nous devons donc être prêts. Prêts à défendre la cité contre tout nouvel envahisseur. Bien sûr, la ville est capable de se défendre elle-même. Mais un dieu se doit de compter sur ses fidèles avant d'utiliser ses propres facultés. Nous sommes les serviteurs du dieu, Wolgam. N'oublie jamais cela et agis en conséquence. »

Wolgam avait eu alors la présence d'esprit de retenir la réponse qui allait jaillir de ses lèvres. Il avait incliné la tête et n'avait

plus posé la moindre question. En fait, il avait d'autres demandes à formuler, mais la révolte qui grondait en lui lui interdisait d'en savoir davantage sous peine de châtiment. Ce qu'il ne supportait pas, surtout, c'était de savoir que Kra-Rogl était, avait été plutôt, un guerrier sirkatô, avant de devenir un gardien de la ville, le chef des gardiens de la ville. La teneur de ses propos faisait peur à Wolgam. Il se demandait si un jour, à son tour, il ne parlerait pas ainsi à un nouveau promu. Et il ne voulait pas devenir un serviteur du dieu.

Le soir tombait. Il se redressa lentement, regarda encore l'enceinte de l'arène aux murailles en métal mat qui dispensaient à présent un éclairage triste, et il frissonna. Plus bas, sous les plates-formes et les gradins, les hautes alvéoles diffusaient une phosphorescente lueur mauve. Il en ressentit une répulsion insurmontable qui le fit chanceler. Bientôt, lui avait dit le Sirgal, bientôt les guerriers de la grand-plaine y pénétreraient...

Le grand rassemblement se déroulait à ses pieds, au cœur du vaste cirque où avaient eu lieu les diverses phases de son entraînement et sur le périmètre duquel s'ouvraient les alvéoles cylindriques et translucides. Il vit les guerriers sirkatôs bousculés par les gardes et il en éprouva une crispation douloureuse. Alors, la nostalgie de la maison familiale le reprit, amenant des sanglots dans sa gorge.

Les guerriers se trouvaient depuis plusieurs jours déjà dans la cité, avait-il appris ; mais s'ils avaient dû se contenter de vivre dans de vastes salles, comme un bétail qui attend d'être dépouillé, lui avait reçu le terrible enseignement. Et la peur qui s'était vrillée en lui depuis la révélation n'avait cessé de croître, dans l'attente du jour maudit.

Ce jour était enfin venu. Les sirkatôs allaient pénétrer dans les cellules pour que la loi soit respectée et que la ville continue de vivre. Wolgam voulait agir ; mais toute intervention n'était-elle pas, d'avance, vouée à l'échec ?

La cité était bien protégée. Outre les gardes et les Arctiques, l'autodéfense n'autorisait pas la moindre révolte. Il savait par exemple pourquoi les sirkatôs ne pouvaient pas ne pas venir au grand rassemblement : à cause des grioches, ces oiseaux qui n'en étaient pas. Le Sirgal Kra-Rogl lui avait également appris cela. En réalité, les grioches étaient des machines, comme les dragons, comme les fournisseurs alimentaires. Munis d'un appareil qui transformait l'électricité statique ambiante en énergie propulsive, ils obéissaient à des signaux lancés depuis la cité par les officiants arctiques. Leurs yeux transmettaient les images de la grand-plaine

à des récepteurs situés dans les laboratoires. Toute tentative de rébellion, tout retour en arrière, étaient donc impossibles. Chaque guerrier était surveillé depuis son départ jusqu'à son arrivée aux portes de la cité. Sous le couvert d'une loi hypothétique, la tyrannie des Arctiques pesait ainsi depuis des siècles sur le peuple ignorant des solitaires sirkatôs.

A présent, le silence s'était établi dans l'arène poudreuse. Immobiles et incrédules, les guerriers laissaient leurs yeux parcourir l'horizon circulaire des cages inquiétantes. S'ils avaient levé les yeux, ils auraient peut-être aperçu Wolgam, mais l'auraient-ils reconnu dans sa tenue de métal flamboyant ? Il s'y sentait mal à l'aise, d'ailleurs, comme prisonnier d'une étreinte impassible ; et si à son flanc pendait l'arme mortelle que lui conférait sa fonction, il avait, aussi, peur de cette arme qui ne parvenait pas à lui redonner la confiance éprouvée autrefois au simple contact de son poignard de chasse. Pourtant, lorsque les guerriers s'apprêtèrent à pénétrer dans les cellules, il referma son poing sur la crosse du pistolet. Ses yeux jetèrent des éclairs comme le premier sirkatô avançait. Avant que celui-ci ait effectué un seul pas, Wolgam avait bondi.

Dans les jours qui avaient précédé l'événement, il avait eu le temps de connaître la ville, malgré sa frayeur, malgré sa répulsion. Il savait donc parfaitement l'itinéraire à suivre ; et il fonçait, le long d'une voie bordée d'arbres artificiels qui dispensaient une ombre inutile dans la cité éternellement tempérée. Tout en courant, il se demanda comment il allait réussir ; mais cela avait-il bien quelque importance ? Il ne pouvait plus contenir sa haine. Seule lui importait la révolte.

La ville ? Mais Wolgam s'en moquait, comme de la prétendue sagesse de l'être qui la gouvernait. Il ne s'arrêtait qu'au phénomène atroce qui entretenait cette entité inconcevable, maîtresse ignorée de son univers depuis les temps d'avant. Car il y avait eu un « avant », lui avait encore dit le Sirgal ; un « avant » fait de milliers de villes aujourd'hui disparues.

— « ...et celle-ci est la dernière ! » avait-il achevé avec émotion. « La dernière !... Le dernier dieu ! » Et cela expliquait plus encore le grand rassemblement. Cela voulait dire que l'être-ville devait vivre, vivre coûte que coûte, vivre du sacrifice des guerriers sirkatôs.

C'est contre cela que luttait maintenant Wolgam : contre les hommes à tunique que le Sirgal nommait Arctiques, et contre l'être-ville. Il savait qu'il irait jusqu'à la mort dans sa révolte. Il serrait farouchement dans sa main l'arme meurtrière et s'approchait du grand immeuble où devaient se trouver ceux qu'il lui fallait combattre.

Il n'aperçut qu'au tout dernier instant l'unique garde de faction sous le porche mais, avant que celui-ci ait pu réaliser l'arrivée de l'intrus, Wolgam tira, comme on lui avait appris à le faire. L'homme disparut dans une fumée noirâtre et nauséabonde. Le guerrier fut aussitôt dans le hall.

Le couloir s'allongeait presque à perte de vue, en pente douce, au cœur du bâtiment et de la terre. Les murs irradiaient une douce lueur verte. Le sol était pavé de dalles vitrifiées qui renvoyaient la lumière en reflétant, en d'innombrables exemplaires, son corps souple et nerveux. Wolgam courait. Ses pas résonnaient en échos interminables. Et ses yeux se perdaient dans la profondeur insondable et luisante qui provoquait dans son esprit un vertige insurmontable.

L'autodéfense de l'immeuble s'était mise en action. Wolgam l'ignorait. Nul n'aurait dû pénétrer dans l'interminable corridor. Imperceptiblement, la couleur verte fonçait en un glauque mouvant.

Wolgam courait toujours mais, devant lui, l'allée rectiligne avait fait place à une brume, à chaque pas plus opaque, dont les moindres atomes étaient une perle de lumière hypnotique. Peu à peu, il s'enlisa dans une inconscience marine, et sa démarche prit des allures de danse, légère et cadencée.

Il arriva néanmoins à l'extrémité du couloir, devant l'immense porte dont les battants s'ouvrirent pour le laisser passer. Il s'arrêta, roula un regard mort dans la salle qui l'accueillait, se dirigea enfin vers le fauteuil d'argent que lui désignait l'homme en vert dont il ne pouvait pas voir la surprise.

Il ne vit pas non plus l'énorme coupole qui retenait l'âme de la science oubliée. Il ne vit pas les inconcevables appareils qui s'appuyaient sur les murailles. Sa tête se posa sur le dossier glacial. Ses doigts se détendirent et laissèrent tomber l'arme qu'il avait gardée jusque-là. Et il resta figé.

Dans la demi-sphère transparente, les premiers éclairs éclatèrent

D'autres hommes à tunique, au visage impassible, fixèrent les machines complexes.

L'orage luminique se déchaîna à l'intérieur du dôme.

Puis Wolgam entendit.

Le son était plaintif, faible, lointain. Sa musique ne parvenait pas à tirer le guerrier de sa somnolence sans rêve. Pourtant, peu à peu, son esprit s'éveillait. Atteintes par les vibrations, les cellules de son cerveau reprenaient leur fonctionnement. Quelques images se formaient. Un ordre enfin, une supplication peut-être, s'incrustait dans le film qui commençait de se dérouler au plus profond de son subconscient.

— « Sauve-nous, Wolgam ! »

Mais Wolgam sommeillait. Wolgam ne ressentait pas le froid du siège de métal. Wolgam n'assistait même pas au festival, haut en couleurs, de l'orage électrisé qui sévissait à l'intérieur du dôme central.

Il voyait, mais c'était loin en lui et plus encore dans le passé de la planète ; il voyait le cataclysme épouvantable qui secouait la terre, chassait les gens des villes pour les précipiter au fond de gouffres sulfureux, bouillonnants de lave. Des vents furieux, chargés de sang, balayaient les plaines, rasaient les campagnes, vidaient les forêts qui se calcinaient en embrasements soudains. Les monts eux-mêmes se scindaient et perdaient leurs neiges éternelles. Un déluge brûlant s'abattait sur le sol. Seule, coincée entre des rocs arides de granit, une cité résistait à l'envahissement brutal des flammes invisibles.

Puis le film ne montra plus qu'une succession accélérée de jours et de saisons. Alors survinrent, venant des terres gelées du nord, les hommes à fourrure qui investirent la ville et lui prirent son secret.

Rapidement, la cité leur livra ses armes et ses machines. Puis leur domination s'étendit au midi, sur la grand-plaine où les ancêtres de Wolgam chassaient le rhino-trompe et l'argoctogonal. Les grioches, de plus en plus nombreux, surveillaient l'infini et relayaient les images depuis les étendues désertiques jusque dans les salles-observatoires de Ker-Frann, la cité. Les ans et les ans voyaient les guerriers sirkatôs se succéder dans les cylindriques antichambres des accumulateurs énergétiques.

« Non, Wolgam ! Nous ne sommes pas esprit, » insistèrent les voix. « Ce sont eux, les Arctiques, qui ont détruit nos corps dans la crainte d'être un jour supplantés ; nos corps que nous devions réintégrer lorsque le temps serait venu. Ils nous ont tirés de l'engourdissement millénaire dans lequel nous nous étions réfugiés, afin de pouvoir utiliser les forces de la ville qui, sans nous, seraient restées muettes et aveugles. »

Le corps de Wolgam remua, imperceptiblement. Dans la vaste salle, les officiants ne portaient attention qu'au phénomène étincelant. Un doux ronronnement les entourait, semblant les plonger dans une sorte de torpeur.

« Lorsqu'ils ont pénétré dans la cité, nous avons été à la fois surpris et heureux. Nous avions craint que le cataclysme ait effacé toute vie de la surface du globe et leur venue nous apparut comme un immense soulagement. L'un de nous a donc repris possession de son corps pour les accueillir, puis pour les former, leur enseigner le pourquoi et le comment de la cité sous globe. Nous autres, nous attendions encore, pour ne point les effrayer et aussi parce que les

réserves d'énergie étaient insuffisantes pour nous permettre le transfert. Alors, il l'ont tué et ont détruit la chambre d'hibernation. »

Les éclatements lumineux se calmaient sous la coupole. Quelques machines avaient modifié leur ronflement en une trépidation irrégulière.

« Mais un esprit ne peut pas vivre sans un apport énergétique, » poursuivirent les voix mélodieuses, « et ton âme n'existe qu'à cause de ton corps. Comprends-tu à présent pourquoi, chaque nouvelle année, les guerriers tes frères sont amenés ici ? Ce sont eux qui nous donnent le moyen de subsister. Et nous ne pouvons rien pour l'empêcher... Les Arctiques savent que notre esprit doit survivre pour que la ville soit. S'il venait à disparaître, alors la ville exploserait. Cela fait partie du système d'autodéfense que nous avions installé avant le cataclysme. Ils ont détruit nos corps pour s'assurer la totale jouissance des bienfaits de la ville. Ils ont instauré des lois tyranniques pour se garder de toute révolte de votre part. Vous êtes leur bétail. Ce qu'ils ignorent, c'est qu'un temps viendra où leur fin sera inéluctable. Car ils épuisent votre race. Ils la tuent. Et, peu à peu, nous n'aurons plus suffisamment d'énergie pour durer plus longtemps dans cet état transitoire. Seulement, il sera trop tard, Wolgam. Et la Terre sera définitivement vouée à l'agonie. C'est ce que nous ne voulons pas. Et tu peux tout sauver... Réveille-toi, Wolgam ! Réveille-toi ! En nous détruisant, tu nous délivres et tu sauves ta race. Les Arctiques sont des monstres. Désormais, nous sommes aussi un monstre. Les monstres n'ont pas le droit de vivre... »

Sans doute, dans l'arène, dans les cellules assimilatrices, des guerriers devaient déjà s'éveiller de l'hypnose qui les avait immobilisés à leur entrée dans les cylindres, las, au bord d'un abîme mental épouvantable, face à un vide intérieur qui risquait de les entraîner dans une folie irréversible. L'atmosphère intérieure du dôme n'était plus parcourue que d'avares frissonnements étincelants. Mais l'enveloppe transparente dégageait une lueur de plus en plus violente.

— « Réveille-toi, Wolgam... Réveille-toi... Réveille-toi... Ré... »

Wolgam ouvrit les yeux et les referma aussitôt, blessé par la lueur insoutenable. Son cerveau essayait de rassembler les bribes de phrases reçues durant son coma et il se demanda s'il n'avait pas été le jouet d'un rêve. Le signal qui retentit brutalement en lui le confirma dans la réalité de la mission qui lui incombait à présent. Il souleva, avec prudence cette fois, ses paupières. La salle qu'il découvrit lui causa une désagréable impression d'étouffement ;

le murmure des appareils, l'éclairage violent, l'immobilité des hommes bloquaient l'atmosphère dans une tiédeur ouateuse.

Tassé sur le siège de métal, il hésita. Les derniers éclairs dans l'hémisphère synthétique amenaient jusqu'à lui des vagues de panique. Il y avait aussi le bavardage monotone et grinçant des machines qui pénétrait jusqu'aux racines de ses nerfs et le tendait dans une surexcitation toute proche de la rage. Toutefois, s'imposant à lui, redoutable, catégorique, l'ordre de la révolte agissait sur ses muscles, aiguisait sa volonté, le libérait des entraves millénaires de l'obscurantisme. Il sentit ses mains trembler. Des perles de sueur mouillèrent ses cheveux. Une pression insoutenable écrasa son estomac. Blanc de fièvre, il commença de se redresser.

Son arme. Il se souvint tout à coup du pistolet et s'aperçut qu'il était tombé à ses pieds ; mais il n'eut pas le courage de se baisser pour le reprendre. Son action, il le sentait, devait être brutale, rapide, irraisonnée. La réussite dépendait d'un simple geste qui devait être foudroyant. Ensuite... Il n'essaya pas d'imaginer ce qui se passerait. Et il bondit.

Pris au dépourvu, arraché de son siège, projeté contre une cloison, l'homme à la tunique verte n'eut pas le temps de pousser la moindre exclamation. Il s'écroula comme un pantin désarticulé, le cou brisé par le choc. Aussitôt, Wolgam abaissa le levier. Un seul levier. Sans savoir au juste pourquoi et sans deviner les conséquences de son geste. Durant un bref instant, quelque chose en lui, plus fort que lui, l'avait guidé. Et il avait exécuté.

Il se retourna pour voir de petites étincelles crépiter sous le dôme. Le bourdonnement des appareils mourut. Un grand silence s'étala sur son cerveau. Alors, tous les regards convergèrent dans sa direction et le clouèrent sur place. Ils disaient clairement sa condamnation à mort.

Comment réussit-il à vaincre son inertie tragique ? Comment parcourut-il les quelque vingt mètres le séparant de la monumentale porte ? Il ne se rendit brutalement compte du chemin effectué que sous l'horrible brûlure qui lui arracha le bras droit. Puis la porte se referma entre les hommes et lui. Et Wolgam courut le long du corridor.

La douleur apparut réellement à son arrivée sous le porche et le sol se déroba sous ses pas. Une flamme parut éclater devant ses yeux. Elle fondit dans le dallage qui montait à lui à grande vitesse. Le choc le troubla à peine. Un goût de sang lui envahit la bouche. Il perdit conscience.

L'atroce brûlure le releva au bout d'un temps très court mais sa poitrine, tranchée par une lame invisible, ne parvenait plus à prendre l'oxygène indispensable. Sa volonté lui criait de poursuivre mais ses forces l'abandonnaient très vite. Trop vite. Il avança

pourtant, en proie à un vertige grandissant. Le sang coulait de la blessure et l'armure flamboyante portait les traces bulbeuses laissées par le rayon qui l'avait sectionnée.

De nombreux pas résonnaient dans le long couloir derrière lui. Des cris aussi arrivaient jusqu'à ses oreilles. Mais Wolgam ne les entendait pas. Il marchait comme un automate, le visage couvert de sueur et défiguré par le mal.

Les sirkatôs ! Il devait dire aux sirkatôs... La ville allait être anéantie. Les guerriers devaient retourner dans la plaine.

Un dragon sommeillait au bord d'une voie. Il parvint à se hisser sur le siège, appuya sur le bouton qui allumait les flammes propulsives, se cramponna à la barre directrice et perdit à nouveau conscience comme l'engin se soulevait. Une nouvelle fois, il ressortit très vite de son évanouissement. L'appareil avait parcouru une cinquantaine de mètres. Ses poursuivants s'éparpillaient à la recherche d'autres engins, plutôt pour fuir que pour le joindre.

Il parvint à s'élever au tout dernier instant pour franchir le mur d'enceinte de l'arène où étaient réunis les guerriers sirkatôs. Le dragon s'écrasa au milieu d'eux. Wolgam se redressa péniblement.

— « Fuyez ! » hoqueta-t-il en s'appuyant sur le métal tordu de son unique main. « Partez vite ! La vallée va disparaître dans les flammes... Dépêchez-vous ! »

Mais les sirkatôs, abrutis par la fatigue, vidés de leur vitalité, ne semblaient pas comprendre. Ils le dévisageaient d'un air incompréhensif. D'autres ne sortaient qu'à présent des cages désormais inoffensives.

« Fuyez ! » supplia encore Wolgam. Mais les mots ne passaient plus dans sa gorge. Un étau broyait sa poitrine. Des étincelles dansaient devant ses yeux.

Alors Wolgam connut la détresse. Il s'aperçut tout à coup que la vie le quittait et qu'il ne pourrait pas conduire les hommes vers la passe. Et ils disposaient de si peu de temps...

Son impuissance acheva de le foudroyer.

Le guerrier s'appelait Kradar. Il était jeune encore et résistant. L'un des derniers entrés dans les cellules, il avait aussi moins fortement souffert du rapt énergétique. En voyant s'écrouler Wolgam, il comprit que celui-là était de sa race et qu'il était blessé. Sa décision fut rapide. Il s'approcha, le souleva et quitta l'arène en le serrant dans ses bras. Les autres sirkatôs suivirent, comme un troupeau.

Il retrouva facilement la bâtisse voisine où ils avaient été parqués depuis leur arrivée. Les équidals étaient attachés dans une

arrière-cour, piaffant d'impatience. Il monta en selle après y avoir installé Wolgam puis quitta la cité au petit trot.

Les autres le suivaient toujours.

Ils franchirent le col sans un regard en arrière. Kradar allait devant, serrant précieusement le moribond dont il croyait deviner le sacrifice. Le froid les avait saisis et la plaine qu'ils découvraient était blanche à l'infini.

Au-dessus d'eux, jacassant sans trêve, les grioches tournaient d'une manière désordonnée, s'entrechoquant parfois ou s'écrasant sur les roches les plus élevées. Aucun homme ne les regardait mais leurs hurlements les imprégnaient d'un souvenir inaltérable. Le regard vague, les sirkatôs suivaient l'équidal de Kradar. Ils ne s'éveilleraient que bien plus loin, probablement près des premières bâtisses en bordure de la piste.

Wolgam ouvrit les yeux. Son regard plongea dans celui du cavalier et les deux hommes se sourirent. Avec le froid, toute douleur avait fui du corps de l'agonisant, et la neige, le vent, les oiseaux-robots enfin qu'il entendait crier lui signifiaient que le cauchemar s'achevait, que les hommes de la grand-plaine pourraient vivre enfin sans le signal, libérés à jamais de la peur d'une loi hypocrite et fatale.

Il eut alors la vision de chez lui. Les créneaux de son ancestrale demeure mordaient les derniers nuages que les brises printanières dissiperaient bientôt. Sur le pas de la porte, tenant Ségovio dans ses bras, Nalia le regardait venir, triomphant et raidi de fierté. Sa monture volait au-dessus de la neige. Il rentrait, comme il l'avait promis, pour ne plus jamais repartir.

Par un trou dans la voûte nuageuse, le soleil caressa un instant le front serein du héros. L'homme répondit par un nouveau sourire à la tiède caresse. Puis il ferma les yeux comme la vallée s'embrasait, loin derrière eux, dans un épouvantable grondement.

Kradar sursauta mais il ne se retourna pas. Il accéléra au contraire l'allure, serra plus fort encore celui qui venait de mourir et entonna la ballade des Immortels, que la race sauvage chantait pour les veillées funèbres. Derrière lui, comme un chœur, les hommes inconscients fredonnèrent à leur tour.

Ils arrêtèrent tous leur monture à la fin du dernier quatrain. Le soleil apparut encore pour réchauffer le coin de terre où le fils de Senberg allait être bientôt déposé. Plus un mot ne fut prononcé. Seul Kradar laissa échapper un sanglot en donnant le dernier coup de pelle.

Bien plus tard, les sirkatôs ouvrirent leur esprit autour d'un monticule de terre fraîchement remuée. Leurs paupières étaient humides lorsqu'ils se séparèrent à la tombée du jour.

Quelque part, dans une maison posée sur le bord de la piste,

une femme pleurait près de son enfant endormi. Elle sursauta au claquement d'un volet décroché par le vent et écouta avec plus d'attention ; mais seule la complainte du puits parvint à ses oreilles : « ...éternellement... éternellement... éternellement... » Ainsi se poursuivrait l'attente.

Là-bas, outre-monts, dans la vallée où s'apaisaient les flammes, les grioches inutiles hurlaient mécaniquement dans une ronde sans fin.

ALAIN DESCHAMPS

Le plaisir des yeux

Le couloir était interminable — on le disait sans fin — et Jiminnie s'en effraya, bien qu'elle se fût promis d'en rire, comme elle l'avait vu faire à ses compagnes.

Soulignés d'épaisses moulures vieil or, puis cuivre et bronze sans raison apparente ; de moulures rebondies aux dessins tourmentés et asymétriques, aux courbes parfois déliées et vagabondes, parfois d'une stricte rigueur géométrique, d'une simple beauté mathématique ; effrayantes dans leur ordonnance cadencée, sans que l'on puisse motiver semblable frayeur — peut-être les géométries et les arithmétiques, les règles de répétition auxquelles elles obéissaient n'avaient-elles rien d'humain, rien de commun ni de familier.

Soulignés d'épaisses moulures vieil or, puis cuivre et bronze sans raison apparente, à la matière indéfinissable sous le vernis ; ni bois ni métal, à la fois pierre et eau, tour à tour marbre et porphyre puis ruisseau et torrent de glace, sans être rien de tout cela ; comme si les veinules blafardes du marbre s'étaient prises à couler, doucement tout d'abord, minuscules capillaires convergents, vite taris, vite contrariés, vite détournés de leur cours capricieux ; puis plus hardiment en ruisselets blancs, vivants, vivaces, jusqu'à n'être qu'un fleuve grondant, écumeux, impétueux à souhait, s'écoulant avec majesté au cœur même de la pierre qu'il charrie dans sa course, par grains, par graviers, puis pans entiers, sans fin ; eau et pierre, pourtant ni minéral ni liquide, mais le roc liquéfié puis gelé et figé par quelque artifice diabolique !

Soulignés d'épaisses moulures vieil or, puis cuivre et bronze sans raison apparente, des panneaux tapissés couvraient les murs à intervalles réguliers.

Des panneaux tendus de fortes toiles au contact rugueux et dur tels le manche de la hache, la poignée de l'épée ou le cordage gorgé d'eau de mer ; de soies sauvages douces au toucher, tel le duvet dérobé au cou du jeune cygne égaré loin du nid par le grand aigle majestueux et assoiffé de sang — il craint de satisfaire trop promptement son désir et joue un instant à labourer

du bec le si neuf plumage de sa proie apeurée, en semant dans son vol des traînées évanescentes ; le duvet taché de sang est doux à son bec, plus que ne le sera la chair arrachée par lambeaux, alors il prolonge encore son plaisir d'un instant.

Des panneaux tendus de satins miroitants comme la mer au midi de juillet, comme l'étang sous l'incendie de la chapelle toute proche, comme le métal en fusion clapotant à la lumière crue du laboratoire ; de satins brillants tel le sang ; de cotons épais et de laines lourdes et soyeuses comme le pelage au ventre du lama vénéré, du yack des plaines gelées, comme la toison au cou du chat des cours orientales ; de cotons épais et de laines moelleuses et finement bouclées telle la toison naissante au ventre des toutes jeunes filles.

Des panneaux tendus de brocarts magnifiques et d'incroyables étoffes de fort lointains pays où l'on va nu sans se soucier, réservant les tissus à de plus nobles usages.

Soulignés d'épaisses moulures vieil or, puis cuivre et bronze sans raison apparente, des panneaux tapissés couvraient les murs à intervalles réguliers, accentuant la perspective, la précipitant.

Ce n'étaient que pastorales et scènes champêtres, amours et chérubins, mêlés, enlacés, aux couleurs sucrées et douces comme des confiseries orientales. Chairs roses et azurs pâles, blanches dentelles et claires prairies, se mélangeant en un incessant carnaval, mais calme et silencieux, doux et pâle, grave comme la sonorité d'une flûte basse, compassé comme un danseur maladroit, incertain de son art. Se dispersant en un arc-en-ciel à peine discernable, pour se fondre l'instant d'après en une douceur bleue, rose et verte.

— « Surtout gardez-vous bien d'aller faire montre de quelque humeur ! »

La surveillante était jeune et vieille à la fois, sans jamais se décider à faire un choix. Jiminnie s'employa à la détester, le temps de franchir l'espace séparant deux climatiseurs, mais en pure perte.

« Ce serait de la dernière maladresse ! »

Elle avait des intonations mâles qui butaient maladroitement sur les syllabes les plus aiguës, hachant le rythme de ses phrases.

« Ces Vénusiens font un complexe maladif de leur infériorité esthétique... » (sur le ton que l'on adopte pour rapporter des résultats expérimentaux) « aussi convient-il de ménager attentivement leur susceptibilité pour tout ce qui touche à ce sujet tabou entre tous ! Un rien suffirait à déclancher le processus d'un incident regrettable ! »

Elle ne cessait de se pincer le sommet du nez entre pouce et index, y laissant une rougeur malsaine.

« Force nous est de nous en remettre entièrement à vous, mademoiselle — énorme poids sur vos si frêles épaules... » (elle les effleure de la main) « en espérant ne point avoir mal placé notre confiance. Certes vous avez fait l'objet d'une sélection et d'un conditionnement rigoureux, impitoyable, mais, de l'avis même de vos compagnes, rien ne saurait préparer au choc de la première « séance » ; veillez à ce qu'il demeure tout intérieur ! Que diable, prenez sur vous pour n'en rien laisser paraître ! »

Jiminnie n'écoutait plus ; à ses pieds nus la haute laine avait la consistance de l'herbe. Et l'herbe sortait d'une terre humide et chaude comme l'aisselle d'une femme amoureuse. Jiminnie se prit à courir en riant aux éclats des fleurs écrasées dans sa course et qui lui agaçaient la plante des pieds.

Le couloir était interminable — on le disait sans fin.

« Il ne serait pas bon de vous celer les difficultés inhérentes à votre tâche ; elles sont sérieuses, cela va de soi, mais point insurmontables. »

La laine demeurait laine, obstinément.

« Les avis s'accordent à reconnaître la valeur de test du premier contact. Mais les attitudes et les réactions des différents sujets sont alors si particulières, si caractérisées qu'il est impossible de les recréer de façon satisfaisante en laboratoire. Il convient donc que vous vous prépariez à une expérience en tout point nouvelle, à ne pas vous trouver surprise ou désarmée, à demeurer, quoi qu'il puisse advenir, quelque étrange que puisse être alors la situation, maîtresse de vos moindres réactions épidermiques. »

A trop fixer les arabesques fugitives des moulures, Jiminnie fut prise de vertiges et dut se raccrocher au bras de la surveillante.

« Persuadez-vous bien de leur voyeurisme rigoureusement platonique. Ils ne se dérangent que pour vous voir, puisque chez eux le simple plaisir des yeux suffit à précipiter l'activité glandulaire, provoquant par là même une intense satisfaction sexuelle ! »

Les pieds de Jiminnie ne glissaient plus sur le tapis et elle manqua tomber.

« Que vous arrive-t-il ? »

— « Rien de sérieux. Continuons sans perdre un instant. »

— « Reprenez-vous ! Votre pâleur est apparente malgré le maquillage, et les coins de votre bouche et de vos yeux retombent lamentablement ! Reviendriez-vous sur votre décision ? »

— « Aucunement. Poursuivons, voulez-vous. »

Le couloir était interminable — on le disait sans fin — sur les panneaux tendus de tapisseries les pastorales succédaient aux scènes champêtres, sans que l'on puisse décider si elles se trou-

vaient être chaque fois différentes ou si elles se répétaient dans un ordre mal défini, mais non point anarchique, à l'image de quelque fonction périodique fort complexe issue d'une certaine trigonométrie fort étrangère à la nôtre. Jiminnie s'en étonna mais ne s'y attarda point.

La surveillante, qui la précédait à présent, avait revêtu le peu seyant uniforme des employées féminines de l'Assistance Médicale, Sociale et Technique : le béret informe à calotte bleue et blanche contenait mal un chignon par trop lâche ; la combinaison, trop apprêtée, soulignait complaisamment l'opulence de ses formes, se prêtait mal à la démarche masculine qu'elle se plaisait à adopter, avec ostentation.

— « Hâtons-nous, voulez-vous ! Il n'est que temps. »

Jiminnie supportait mal le contact direct du nylon à même sa peau nue. La matière plastique l'irritait désagréablement aux seins, aux aisselles, au pli si sensible de l'aine, au creux si intime des cuisses en mouvement, lui causant un bien étrange malaise.

— « Sommes-nous encore très éloignées ? »

— « Nous y voilà. »

Une pièce cubique et dépouillée, aux parois blanches et lisses, d'une rigueur conventuelle, avec en son centre un lit à l'antique, bas et étroit, simple et fonctionnel comme un lit opératoire, drapé d'une étoffe immaculée.

« Une discrète sonnerie vous préviendra en temps voulu de la venue de chaque visiteur. L'éclairage de la pièce sera alors porté à son comble ; la vitre... » (elle indique la vitrine qui occupe la totalité de la paroi opposée à la porte) « recouvre instantanément sa transparence orientée le temps de la visite, puis la lumière décroît, et le verre acquiert à nouveau une inviolable opacité jusqu'à la visite suivante. »

Jiminnie avait répété si souvent tous ces gestes, l'enchaînement immuable des événements, la pièce était à ce point identique à celle qui avait servi à son conditionnement, qu'elle ne s'étonna point de ne ressentir ni surprise ni frayeur aucune ; pas la moindre appréhension pour venir déranger la lassitude qui la gagnait inexorablement comme un sommeil hypnotique.

« Il est grand temps de vous déshabiller. »

Machinalement Jiminnie fit jouer la fermeture à glissière ; puis, très naturellement, enjamba la combinaison, désormais inutile, qui lui ceignait les chevilles.

« Si vous voulez prendre place. »

Jiminnie, résignée, prit la pause sur le petit lit blanc.

« Quittez cette raideur un peu hautaine et tâchez d'atteindre à plus de naturel ! »

Elle tint à modifier l'inclinaison de l'avant-bras droit, à rectifier le port de la tête.

« Ne perdez jamais de vue que la parfaite consommation de l'acte requiert votre participation active. Nous dissimulons les visiteurs dans le seul but de ne point provoquer inutilement votre frayeur. »

Elle domestique une mèche rebelle.

« Jouez au mieux de votre beauté ! A l'instant, tirez tout le parti possible de vos charmes ; la satisfaction du sujet est à ce prix, somme toute bien modique, vous en conviendrez ! »

Elle recule de deux pas pour mieux juger de l'effet ainsi produit.

« Un bien mince service, que l'on aurait mauvaise grâce à leur refuser ! »

Elle sourit maladroitement puis se penche pour ramasser la combinaison abandonnée, la plier soigneusement et la dissimuler de son mieux sous le lit.

« A présent je vais me retirer, et vous laisser. »

La main sur la poignée :

« Non sans vous avoir souhaité bonne chance. »

Elle sort.

— « Je vous hais ! »

Jiminnie a crié.

« Je déteste par-dessus tout cette attitude ridicule et compassée ! »

Elle se hâte d'en changer et en profite pour étirer ses membres engourdis.

« Je déteste cette pièce sans couleurs ni bruits, ce lit trop bas et trop blanc, indécent ; je hais cette coiffure parfaitement inélégante... » (elle libère sa chevelure qui croule en longs copeaux métalliques) « l'outrance de ce maquillage... » (elle n'ose y toucher) « qui me fait des yeux de folle ; je hais ce ton maternel que vous avez cru bon d'adopter, vos prévenances inavouables, votre empressement bouffon, et cette haleine intolérable que vous avez promenée sur ma peau ! »

Elle remonte ses cheveux sur sa nuque blanche.

« Mais, Dieu, que j'aime cette jalousie et cette envie mêlées que j'ai vu se disputer vos yeux à la contemplation de ma nudité ! »

Elle a un rire de gorge, comme cela, pour rire ; pour prendre les larmes de vitesse.

« Vous avez songé à tout mis à part le silence ! »

Elle crie ; mais le sol est manifestement dur et ne rend aucun son, le lit est absent de tout grincement ; alors elle craint d'élever à nouveau la voix. La sonnette bourdonne un bref instant puis se tait ; l'intensité de l'éclairage atteint son paroxysme et s'y

maintient. Jiminnie songe à sourire, à corriger sa position, mais ne parvient qu'à s'agiter en vain et à se prendre un pied dans un des plis du drap ; elle rage intérieurement, sans cesser pour cela de faire bon visage, puis se calme, s'apaise lentement comme la lumière décline. Elle murmure :

« Mon Dieu ! »

Un temps, pendant lequel elle n'ose pas le moindre geste. La sonnerie grelotte à nouveau, l'éclairage se fait plus intense, impitoyable ; alors, maladroitement, elle se prend à fixer un point précis de la vitrine, puis craint de le quitter pour ne point avoir l'air de fuir le regard qui a dû se river au sien, s'y plonger avec délices ; le regard qui s'abreuve sans le moindre scrupule à ses aréoles mêmes, en prend possession plus parfaitement que ne le feraient la bouche d'un amant, la main d'une amie ou les lèvres avides d'un nouveau-né ; qui se love à l'entour des rondeurs de son ventre reposé, de ses hanches rebondies, parcourt sa toison pubienne avant de pénétrer son sexe, lentement d'abord, comme pour une vierge, puis avec violence et passion, sans retenue, comme pour un viol.

Elle crie :

« Non ! »

Puis elle porte ses mains à ses seins dans l'espoir de les dissimuler, croise très fort ses jambes sur sa nudité par trop offerte.

« Cessez ces pratiques innommables! Vos yeux me marquent atrocement, à l'excès, comme le ferait un amant emporté et par trop exclusif ! »

Elle se laisse glisser du lit sur le sol, où elle se pelotonne, lamentable, et pleure. La porte s'ouvre violemment :

— « Mademoiselle ! »

B.R. BRUSS

Le coupable

CETTE après-midi-là, le professeur David rentrait chez lui un peu plus tôt qu'à l'ordinaire. Il avait fait le plein d'essence au sortir du campus de l'Université. Il ne roula que quelques instants sur la large voie à grande circulation et prit un chemin sinueux et montant qui bientôt s'enfonça dans la campagne, entre des haies fleuries. Il conduisait machinalement, sans regarder le paysage. Il ne pensait à rien. Il se sentait engourdi. Pourtant une partie de son esprit demeurait en éveil, comme aux aguets. Et il baignait dans une tristesse pareille à une encre épaisse.

Le bungalow où il habitait était situé dans un nid de verdure, presque au sommet d'une colline épaulée par de plus hautes montagnes qui s'étendaient vers l'est. De là, les regards embrassaient une vallée large et heureuse que balayait en cette fin d'après-midi la lumière du printemps.

Il s'arrêta devant la barrière blanche. Martha, qui cueillait des roses dans le jardin, vint l'ouvrir. La vieille servante était une femme maigre, ordonnée, dévouée, peu bavarde. Elle s'accommodait des silences du professeur. Elle respectait son chagrin. Elle le salua d'un hochement de tête. Il mit sa voiture dans le garage, monta jusqu'à la terrasse qu'encadraient de beaux tilleuls, pénétra dans le grand living-room et se laissa tomber dans un fauteuil. Il resta un long moment immobile, replié sur lui même, indifférent au décor, plongé dans ses souvenirs et sa souffrance.

Quelques minutes plus tard, la servante entrebâilla la porte.

— « Je vous ai servi le thé sur la terrasse, monsieur. Avec ce beau temps, vous y serez mieux qu'ici. »

— « Merci, Martha. »

— « Et je file prendre mon autocar qui passe dans dix minutes. Vous trouverez à la cuisine ce qu'il faut pour votre dîner. »

Chaque semaine, elle allait passer le dimanche auprès de sa fille, dans un village voisin.

— « Merci, Martha. Bonne journée. »

Le silence l'enveloppa. Il aurait préféré ne pas quitter le living-

room. Il y resta un assez long moment encore. Puis il gagna la terrasse. Pendant des années, ce lieu l'avait enchanté. Mais il ne regardait plus le paysage. Il ne s'intéressait plus à rien.

Une brume légère flottait sur l'horizon. Au loin, vers l'ouest, on apercevait la ville, un peu noyée dans ces vapeurs bleutées. Sur sa lisière se détachaient les bâtiments de l'Université, qui formaient dans la verdure de longues taches blanches. Dans le val, par endroits, la rivière scintillait, et sur l'autoroute filaient des voitures rapides. Les vergers, les prairies, les boqueteaux, les champs de maïs, les fermes et les bungalows étalaient leur géographie heureuse. Un site à la mesure de l'homme, fait pour plaire aux yeux et contenter le cœur. Mais c'est à peine si David jetait un vague coup d'œil sur ces larges espaces qu'animait la lumière de cette fin d'après-midi. Il en était comme séparé par un voile de deuil. Jamais il ne regardait sans un frisson du côté du nord, dans la direction du bois Sirven.

Il avalait une gorgée de thé presque froid quand brusquement éclata en lui une émotion pareille à une sonnerie stridente, tandis que surgissaient en tumulte les souvenirs les plus atroces. Il resta immobile, le visage tendu, crispé. Il attendit ainsi un assez long moment. Il pensait : « Cela se rapproche. » Tout à coup il se leva, courut jusqu'à son garage, mit sa voiture en marche, roula jusqu'à la barrière blanche, ouvrit celle-ci, reprit place à son volant, mais ne s'engagea pas sur la route.

Il attendait. Son cœur battait à se rompre. Ses lèvres tremblantes murmuraient : « Elna, ma pauvre enfant ! »

Depuis un an son chagrin était resté intact, lancinant comme une plaie mauvaise, enveloppant comme une chrysalide. Les horribles images revenaient sans cesse le hanter. Les moins pénibles étaient celles qui avaient marqué le dernier acte du drame : le dénouement inéluctable quand la mort a passé, les funérailles. Trois chars couverts de fleurs avaient composé comme un hymne à la vie pour accompagner cette jeune morte, et le cercueil lui-même disparaissait sous la masse odorante des gerbes de lys. Toute l'Université était là, suivant jusqu'à sa tombe cette fille qui dans la vie avait été parée des dons les plus précieux, aimée et admirée de tous ceux qui l'avaient connue.

David se revoyait marchant comme un automate, derrière ce cercueil, derrière ces fleurs. A son côté, Patrick ravalait des sanglots. Leurs amis du « groupe », tous venus d'ailleurs — leur vraie famille — les entouraient et eux aussi pleuraient. Puis venait le long cortège des professeurs, des étudiants, et une foule anonyme qui n'avait pas connu Elna mais qu'avait émue l'horreur de son

destin. David avait perçu cette chaleur de compassion, en avait été bouleversé. Mais déjà il se sentait inconsolable.

La route qui serpentait sous son bungalow était peu fréquentée. Deux camions passèrent, à quelques minutes d'intervalle. Il ne les vit même pas. Puis un car plein d'enfants, qu'il ne vit pas davantage. Il fermait les yeux. Il savait maintenant que son attente ne serait plus longue. En lui retentissait les mots qui depuis un an traversaient son esprit : « Châtier ! Châtier cet homme ! »

Il rouvrit les yeux avec un tressaillement. Une voiture bleue venait de surgir dans le tournant. Il attendit qu'elle se fût éloignée d'une centaine de mètres, s'engagea sur la route et la suivit. Arrivée au carrefour, la voiture bleue ne bifurqua pas en direction de la ville, mais fila vers le nord et la montagne. « Je préfère cela, » pensa le professeur. Ses nerfs lui semblaient faits de filaments brûlants. Son cerveau n'était plus qu'un tourbillon de haine. Depuis un an, il attendait cette minute et commençait à désespérer qu'elle vînt jamais.

Il avait, après le drame, repris son travail à l'Université, où il donnait des cours de physique nucléaire. Mais jamais on n'avait revu un sourire sur ses lèvres. En lui s'était éteint tout ce qui avait été chaleur et joie de vivre, curiosité, regards allègres sur le monde et ses énigmes. Ses tâches, il les accomplissait avec la même précision qu'autrefois, mais la précision d'un automate indifférent. Elna, sa fille, était morte. Le sentiment de la monstrueuse et définitive absence ne l'avait pas quitté un instant. Et lui qui n'avait jamais connu la haine, il en était maintenant habité tout entier : un féroce désir de châtier, et de châtier lui-même, afin que le châtiment soit bien à la mesure du crime. Il savait que cela ne le consolerait pas mais ferait taire au moins la sombre tempête qui le dévorait.

Les deux voitures quittèrent la zone des prairies, où les narcisses formaient des constellations, et atteignirent le bois Sirven. Des hêtres, des chênes centenaires, des bouleaux aux troncs d'un blanc délicat, hissaient vers le ciel bleu leurs feuillages où la lumière rasante du soir mettait ses sortilèges. A l'endroit dit le Rocher Brun, d'où l'on voyait la vallée sous l'angle le plus propice, un garçon et une fille, près d'une auto rouge, se tenaient par la main, contemplaient le paysage. « Ce pourraient être Elna et Patrick, » pensa le professeur. Sa haine flamba plus fort. L'auto bleue n'était qu'à cinquante mètres devant lui, une sorte de fourgonnette mixte, d'un modèle peu récent. Soudain elle ralentit, puis accéléra, et ralentit de nouveau pour accélérer encore. Cette manœuvre se répéta trois ou quatre fois, comme si le conducteur hésitait. David lui aussi ralentissait, accélérait. La voiture bleue enfin tourna dans un chemin forestier sur la droite. David l'y

suivit. Les deux véhicules, après avoir roulé encore une centaine de mètres, s'arrêtèrent en même temps, dans une petite clairière. David fut le premier à mettre pied à terre. De la fourgonnette descendit un homme.

« C'est bien lui, » pensa le professeur.

Cet homme, il ne l'avait jamais approché mais il connaissait son visage, dont pourtant il n'avait eu qu'une vision prompte. Prompte et ineffaçable.

L'inconnu restait immobile, les traits empreints de terreur. Au-dessus d'eux, dans les frondaisons d'un vaste chêne, des geais menaient un concert de criailleries. L'homme regardait David, et ses mains tremblaient. Il frisait la quarantaine. Il était plutôt de petite taille, épais, vêtu de tweed marron, chaussé de souliers aux fortes semelles. Il avait une grosse tête ronde et collée au torse, un crâne chauve encadré de cheveux noirs, des yeux noirs un peu saillants, de grosses lèvres obscènes, des joues larges, molles et blêmes qui lui donnaient un air lunaire, et, sous un nez insignifiant une petite moustache absurde, pareille à un trait de fusain.

Quand le professeur se dirigea vers lui, il eut un geste d'enfant peureux et s'écria d'une voix pointue et chevrotante :

— « C'est vous qui me faites ça ? Qu'est-ce que vous me faites ? Qu'est-ce que vous me voulez ? »

David avançait lentement, le regard chargé de dégoût, tandis qu'en lui montait le désir de frapper avec ses poings, de meurtrir, d'étrangler, de tuer. Mais il s'arrêta à deux mètres de l'homme dont le lourd menton bleuâtre tremblait comme de la gelée. L'autre lança d'une petite voix aigre et défaillante :

« Qu'est-ce que vous me faites ? Je sens bien que c'est vous qui me faites mal. Pourquoi ? Arrêtez. Arrêtez donc ça ! Je ne vous connais pas. Je ne vous ai rien fait. »

David se contenta de le regarder. Son regard devait ressembler à celui de la Méduse.

L'homme brusquement se retourna et s'élança vers le sous-bois. Le professeur ne bougea pas. Il regardait l'inconnu foncer comme une bête traquée, dans une course désordonnée et grotesque, vers un massif de hautes fougères. Mais le fuyard soudain ralentit, s'arrêta, fit demi-tour, revint. La sueur coulait de son front sur ses joues malsaines. Il hoquetait. La terreur éclatait dans ses yeux de batracien. Il se dirigea tout droit vers la voiture de David et y monta. Le professeur monta à son côté et embraya. Quand ils furent de nouveau sur la route, il roula vite. Près du Rocher Brun, les deux jeunes gens contemplaient toujours le paysage. Ils se tenaient maintenant par la taille.

L'homme, affalé sur son siège, le menton dans la poitrine, haletait. Il eut soudain un geste qui pouvait sembler agressif. Mais il

se laissa retomber en arrière avec un gémissement, une sorte de gargouillis. Au bout d'un moment il demanda :

« Où m'emmenez-vous ? »

David ne répondit pas. Il sentait l'inconnu trembler à son côté. Pour la première fois depuis un an, il éprouvait un sentiment de satisfaction, presque d'euphorie.

L'autre ne dit plus rien. Des tics nerveux le secouaient. De grosses gouttes de sueur roulaient sur son crâne chauve, poissaient ses cheveux noirs. Quand la voiture eut fait halte devant le garage, il en descendit et, sans qu'aucune parole eût été échangée, il se dirigea vers la maison, traversa la terrasse, entra dans le living-room dont la porte était restée ouverte. Il s'écroula lourdement dans un fauteuil et se prit la tête entre les mains. Au bout d'un moment il bégaya :

« Pourquoi m'avez-vous amené ici ? Qu'est-ce que vous me voulez ? Je ne vous ai rien fait. Et vous, vous me faites mal. Vous recommencez à me faire mal. Aïe... Arrêtez ! Avec quoi faites-vous cela ? C'est de l'électricité ou quoi ? Vous me faites mal, je vous dis. Arrêtez ça ! »

Le professeur était resté sur le seuil et le regardait avec une intensité impitoyable. Il pensait : « Je le tiens. Je le tiens enfin à ma merci. Je pourrais le tuer immédiatement. Ce serait une fin trop douce, imméritée. Le châtiment doit être à la mesure du crime. Je lui fais mal. Je vais lui faire encore plus mal. Et longuement. Avant de l'achever... »

Soudain l'homme hurla comme un possédé, se leva d'un bond, se précipita vers une porte ouverte. David, qui jusque-là n'avait pas bougé, s'élança à sa poursuite le long d'un couloir. Il poussa lui-même un cri lorsqu'il vit l'assassin de sa fille se ruer dans la chambre où Elna avait vécu. C'était comme une seconde profanation. Sa haine éclata comme une gerbe d'étincelles. L'autre le regardait avec des yeux fous et criait d'une voix étranglée :

— « Non ! Non ! »

Puis il eut un hoquet, battit l'air de ses bras courts, s'effondra et ne bougea plus.

« Je l'ai tué ! » pensa le professeur avec un horrible sentiment de frustration. « Je l'ai tué trop vite... »

L'homme gisait sur le tapis, comme un tas immonde, près d'un lit à colonnes d'époque Renaissance. A travers les deux hautes fenêtres donnant sur la vallée, pénétraient à flots les feux du couchant. David resta un moment immobile, désemparé par ce dénouement trop brusque.

Rien n'avait bougé dans la grande chambre d'Elna depuis la

journée fatale dont c'était presque l'anniversaire. Tout y portait encore la marque d'une présence rayonnante. Un goût exquis se lisait dans l'agencement des objets et des meubles. La nature des livres qui garnissaient tout un pan de mur témoignait d'une ample et inlassable curiosité. Sur une table, était ouvert un gros traité de biologie à la page même que la jeune fille avait lue peu avant de mourir, et des feuillets épars étaient noircis des dernières lignes qu'elle eût écrites. Une écharpe blanche s'étalait sur le dossier d'un fauteuil. Trois photos reposaient sur un guéridon. L'une d'elles montrait David lui-même, les tempes grisonnantes, les yeux à la fois rieurs et songeurs, un haut visage plein de calme et que semblait auréoler un bonheur secret. Le deuxième portrait, beaucoup plus ancien, était celui d'une femme jeune et belle : la mère d'Elna, morte en la mettant au monde. Le professeur alors, une première fois, s'était cru à jamais brisé. Mais l'enfant qui lui restait, peu à peu, l'avait tiré des ténèbres de son deuil. Sur la troisième photo, la plus récente, souriait, un jeune homme blond au regard d'une incroyable profondeur : Patrick.

Depuis un an, pas un jour ne s'était passé sans que David vînt dans cette chambre se recueillir et s'abandonner aux souvenirs. La veille encore, il s'était longuement remémoré une conversation qu'il avait eue naguère avec son collègue Harting, un des maîtres de la biologie, à propos d'Elna, son élève.

— « Vous avez une fille admirable, » lui avait dit Harting. « Parfois je me demande si elle n'en sait pas plus long que moi sur le fonctionnement du cerveau humain. »

David s'était contenté de sourire. Car il savait, lui, de science sûre, et avec une fierté secrète, que sa fille était en effet plus forte que le maître.

Elna reposait sous une pierre blanche, et le misérable qui l'avait tuée et souillée était là dans sa propre chambre, effondré, immobile, pareil à une guenille abjecte. David le regardait, se demandant s'il était vraiment mort. Il n'osait pas le toucher. Il éprouvait un sentiment de répulsion. Mais il se pencha vers lui, l'esprit tendu, et sut qu'il vivait encore. Il alla chercher un broc d'eau et le lui versa sur le visage. L'homme battit des paupières. Puis il dit d'une voix éteinte :

— « Non ! Non ! Laissez-moi. »

Au bout d'un moment il se leva, sortit de la chambre en titubant, suivit le couloir, ouvrit une porte, pénétra dans une grande pièce — le bureau du professeur. Alors, une fois de plus, il poussa un cri. Mais ce n'était pas un cri de souffrance physique.

Juste devant lui, sur un chevalet, reposait un grand portrait qu'éclairaient les derniers rayons de cette journée de printemps. Le visage de la jeune fille semblait vivre sous cette lumière cares-

sante, et on y voyait rayonner comme une évidence les signes de la beauté, de l'intelligence, de la douceur.

L'homme se jeta dans un fauteuil, comme il l'avait fait dans le living-room, et cacha ses yeux sous ses mains.

Pour la première fois, David parla. Sa voix retentit comme les fracas secs de la foudre :

— « Tu l'as reconnue, fumier, ordure ! Tu l'as reconnue. C'est ma fille. Et c'est toi qui l'a étranglée et violée. Mais je te tiens. »

Jamais, au cours de sa vie, le professeur n'avait usé d'un mot grossier. Mais il était soulevé par une houle vengeresse. L'homme poussa un long gémissement aigu, comme s'il avait été percé de mille dards brûlants.

« Tu l'as tuée, vermine. Tu l'as tuée dans le bois Sirven, non loin de l'endroit où nous étions tout à l'heure. »

Un brusque frémissement parcourut les épaules de l'inconnu. Il haletait. Sans cesser de cacher son visage de ses mains, il dit d'une voix qu'éraillait la peur :

— « Laissez-moi. Oh ! laissez-moi. Cessez de me faire mal. Je ne la connais pas. Je ne vous connais pas. Je n'ai rien fait. »

— « Pose tes mains sur tes genoux. Montre-moi ta sale gueule de sadique. »

L'homme obéit. Son visage était hideux, verdâtre, luisant de sueur.

— « Je fais ce que vous me dites, mais cessez de me torturer. Je ne sais pas ce que vous me voulez, je ne sais pas de quoi vous m'accusez. Je n'ai rien fait, je vous le jure. Vous vous trompez, vous me prenez certainement pour un autre. Vous ne me connaissez pas. »

— « Je te connais fort bien, » tonna David. « Tu t'appelles Cormak. Tu es placier en ustensiles ménagers. Tu te déplaces beaucoup pour vendre ta marchandise dans les campagnes. Tu vas de région en région. Et même de pays en pays. Car parfois il te faut fuir, et fuir vite... Je peux te dire que ce matin tu n'as pas vendu grand-chose dans les villages où tu t'es arrêté. Tu as déjeûné dans une auberge peinte en vert. Tu as mangé du raifort en salade, des œufs brouillés et du lapin sauté. »

Cormak avalait sa salive. Ses yeux saillants demeuraient immobiles dans leurs orbites, comme s'ils eussent été de verre.

— « Tout cela est vrai, » dit-il péniblement, « mais n'a aucun rapport avec... »

— « Tais-toi, monstrueuse charogne. Je te connais dans tous tes détails. Tu portes dans le dos la marque d'une brûlure, et sur le ventre la cicatrice d'une opération à l'estomac que l'on t'a faite il y a huit ans. Quand tu étais enfant, tu étranglais des chats avec des lacets de soulier. Tu as encore sur ton bras gauche la marque

des griffes d'un grand chat jaune que tu fis mourir à petit feu. »

L'homme, haletant, se tordait dans son fauteuil. Sa petite moustache noire tremblotait sous son nez minuscule.

— « Comment pouvez-vous savoir tout cela ? » dit-il. « Pour le savoir, il faudrait que vous lisiez dans mes pensées. »

— « Je lis dans tes pensées, ordure. »

Le professeur David lisait dans les pensées de Cormak comme dans un livre ouvert.

Il était télépathe. Il était né d'un père télépathe, ce qui lui avait épargné, à l'âge où il avait commencé à comprendre qu'il « entendait » ce que pensaient les autres, de graves étonnements et peut-être même des effrois.

Son père, qu'il avait perdu cinq ans plus tôt, et qui avait été lui aussi professeur, s'était occupé de lui dès sa petite enfance et lui avait donné, en marge de l'éducation normale qu'il avait reçue, un enseignement secret. Jamais personne — pas même sa mère, qui ne possédait pas le « don » — n'avait soupçonné qu'il fût « différent », qu'il fût un mutant.

Ses pouvoirs télépathiques étaient plus étendus que ceux de son père. Alors que celui-ci devait tâtonner pour saisir les rythmes d'un autre esprit et ne le pouvait qu'à faible distance, l'enfant très vite avait été capable de capter des ondes mentales jusqu'à une trentaine de kilomètres, et non seulement de percevoir les pensées conscientes d'un homme, mais de pénétrer dans son subconscient.

A l'école, il apprenait tout avec la plus extrême facilité, mais il veillait, comme le lui avait conseillé son père, à ne jamais dépasser, au moins en apparence, les plus brillants de ses camarades.

Il possédait un pouvoir plus stupéfiant encore et qui l'épouvanta lorsqu'il le découvrit. Un jour — il avait sept ans — où il jouait dans le jardin avec un jeune chien, celui-ci le mordit de façon cruelle. Il eut un réflexe instinctif de défense, mais un réflexe d'une nature inconnue. L'animal poussa un léger cri et tomba, mort. L'enfant comprit qu'il l'avait tué, sans même le toucher, et sut aussitôt comment il avait fait cela. Il en eut honte et se mit à sangloter.

Son père, alerté par une onde mentale dramatique, accourait déjà. Il avait tout compris. Il était lui aussi, effrayé.

— « Calme-toi, » dit-il. « Tu ne l'as pas fait exprès. Tu ne savais pas. Moi non plus. Je n'ai pas ce don-là, qui est terrible. Mais je vois que tu es bien décidé à ne plus jamais t'en servir. Tu as raison. Seuls des monstres oseraient l'utiliser. »

— « Et maintenant, avoue, » cria David d'une voix rauque.

Cormak était tassé dans le fauteuil.

— « Ce n'est pas moi, » dit-il d'une voix presque imperceptible.
— « Avoue ! » rugit le professeur.
L'autre gémit, grimaça.
David n'avait pas besoin d'un aveu. Il avait été le premier à savoir. Le premier à voir le visage du criminel. A le voir dans l'instant même du crime, et cela avait été, un an plus tôt, la minute la plus atroce de sa vie.
Il assistait ce jour-là, dans une autre ville, à un congrès scientifique. C'était au milieu de l'après-midi. Il suivait avec intérêt l'exposé d'un de ses collègues. Tout à coup un cri déchirant lui traversa l'esprit, et dans la même seconde il reconnut la voix télépathique de sa fille. Il saisit les paroles brèves et écrasantes :
Au secours... Père, cet homme va me tuer ! Père ! Au secours ! Patrick, au secours...
En même temps qu'il recevait cet appel désespéré, lancé à plus de cinq cents kilomètres de l'endroit où il était, il voyait avec un effroi indicible l'image imprimée dans le regard même d'Elna : sur un fond de verdures mouvantes, un visage mou, gras, lunaire, des yeux saillants qu'illuminait une passion sordide, une petite moustache absurde.
Pendant quelques secondes encore, il reçut l'affreux message, de plus en plus faible. Et ce fut le silence et la nuit. Il était au bord de la syncope. Il dut déployer un effort inouï pour lancer, lui, ces deux mots : « Tue-le ! Tue-le ! » Mais il savait que son propre message ne pouvait pas parvenir à destination...
Il se cramponna un instant aux accoudoirs de son fauteuil. Il se leva comme un automate. Sans dire un mot à qui que ce fût — il en aurait été incapable — il quitta la salle du congrès. Une pâleur mortelle avait envahi son visage. Dans son cerveau tournoyait une unique pensée : « Elna... Elna, ma pauvre enfant. » Il avait la quasi-certitude qu'elle était morte. Qu'elle avait été assassinée. Etranglée.
Il avait senti sur sa propre gorge les mains horribles, et qui serraient... « Pourquoi ne l'a-t-elle pas tué ? Pourquoi n'a-t-elle pas détruit ce monstre ? »
Oh ! il savait pourquoi. Il savait qu'à sa place il eût fait comme elle. Elle avait obéi jusqu'au bout à la morale du groupe.
Le groupe...
Quand il avait six ans, David avait demandé à son père :
— « Y en a-t-il d'autres comme nous ? »
— « Je n'en connais que trois, dont j'ai fait mes amis. Ils n'habitent pas ici, mais tu les verras un jour. Ce ne sont certainement pas les seuls. »
Tandis que David grandissait, le hasard, les voyages, leur avaient donné la joie de prendre contact avec d'autres « sembla-

bles. » Ils étaient déjà huit lorsque David avait épousé une télépathe qui devait mourir l'année d'après en donnant la vie à Elna. Ils étaient quinze quand le groupe avait découvert Patrick et les parents de celui-ci.

David et ses amis avaient aussitôt compris qu'Elna et Patrick étaient destinés l'un à l'autre. Tous deux brillaient d'un éclat incomparable, non seulement par la puissance de leurs facultés neuves, mais par leur vigueur intellectuelle, leur charme, leur beauté. Ils faisaient la joie et l'orgueil secret du groupe ; ils étaient sa plus haute parure. Ces deux admirables créatures ne pouvaient que s'aimer, et s'aimèrent. Leurs fiançailles avaient été célébrées — en présence de tous les autres — trois mois avant le drame. Cette cérémonie avait eu le caractère d'une « communion » authentique et parfaite.

Les membres du groupe, lorsqu'ils se réunissaient, discutaient de leur attitude envers le reste de la société. En eux s'était développé le sentiment non seulement d'une supériorité intellectuelle, mais d'une supériorité morale et d'un devoir. Ils étaient les témoins involontaires de tant de vilenies qu'ils en avaient conçu un dégoût absolu pour tout ce qui est bassesse, avidité, mauvais instincts, violence. Mais ils pensaient que leurs propres mutations et leur propre façon de vivre étaient le signe et la preuve que le genre humain peu à peu sortait de sa gangue, et qu'un jour viendrait où, abandonnant le secret dont ils devaient s'entourer, ils pourraient l'aider à hâter sa métamorphose. C'était une des raisons pour lesquelles Elna et Patrick étudiaient passionnément la biologie, science dans laquelle ils étaient déjà bien au-delà des plus illustres spécialistes. Leur espoir était de parvenir à faciliter ce qu'ils appelaient des « mutations bénéfiques ».

Sept membres seulement du groupe avaient le pouvoir exorbitant de meurtrir, de paralyser ou de tuer à distance par la seule puissance de leur esprit. Cela les effrayait tous. De même qu'ils s'étaient juré de ne jamais tirer aucun profit de leurs dons télépathiques, de même ils avaient fait le serment solennel de ne jamais user, en quelque circonstance que ce fût, même s'ils étaient en péril, de ce pouvoir-là. Le groupe se considérait comme l'embryon d'une société nouvelle enfin libérée des antiques malédictions. Il ignorait la colère, l'envie, le mépris, la haine. David, comme tous ses compagnons, s'était toujours senti pur et sans reproche.

Pourtant, dans son horrible désarroi, il avait crié : « Tue-le ! » Et tandis qu'il sautait dans une voiture, puis un quart d'heure plus tard dans un avion, il espérait qu'Elna l'avait fait. Qu'elle vivait encore. Sa fille, bien qu'elle fût la plus douée du groupe, ne pouvait lancer des appels télépathiques que jusqu'à deux cents kilomètres. Or, il l'avait entendue de beaucoup plus loin. Seule une émotion

terrifiante expliquait ce surcroît d'énergie. Mais si Elna, dans l'ultime seconde, s'était débarrassée de son agresseur, il lui avait peut-être été impossible ensuite de renouveler un tel effort pour rétablir le contact. C'était le seul espoir, mais si frêle que déjà, dans l'avion qui l'emportait David n'était plus qu'une masse vibrante de sensations affreuses, de douleur suraiguë, de haine, et déjà en lui s'éveillait un torrentiel désir de vengeance. En lui sombrait la morale du groupe.

Le professeur relâcha un instant sa pression mentale sur l'homme qu'il torturait.

Il revivait avec une hallucinante intensité les phases de la journée terrible. A mesure que l'avion approchait de sa destination, la faible lueur d'espérance s'évanouissait. Elle disparut totalement lorsqu'il fut à moins de deux cents kilomètres de la ville.

Le doute n'était plus possible. Elna était morte. « Elna ! Ma pauvre enfant ! » Il restait aux aguets, tendu, frémissant, accablé. Mais ce n'était plus un message qu'il attendait. Il cherchait maintenant l'assassin. Il le cherchait vainement.

Mais tout à coup une pensée pétrie de douleur traversa la sienne. Patrick ! Il était dans un autre avion, venu d'une autre ville. Lui aussi avait capté le cri de détresse. Lui aussi accourait — aussi brisé que David.

Les images affolantes défilaient. La silencieuse étreinte des deux hommes, à l'aérogare. Le premier contact avec l'inspecteur Sord, un peu plus tard. Même dans ces épouvantables circonstances, il avait fallu ne pas trahir le secret du groupe, ne pas avoir l'air d'être déjà au courant. Sord lui-même ne savait que depuis quelques minutes, par un coup de téléphone. Des promeneurs venaient de découvrir le cadavre d'Elna dans le bois Sirven. L'attente du fourgon qui était allé le chercher... Le tact de l'inspecteur, un homme de quarante ans, qui avait lui aussi une fille. Son visage énergique et loyal. Les brèves paroles qu'il avait prononcées, avec effort, avec émotion :

— « ...oui, étranglée... Oui, c'est le crime d'un sadique... Je vous jure que tout sera mis en œuvre pour le retrouver. »

Le retrouver ! David et Patrick ne cessaient pas de fouiller l'espace, dans toutes les directions. Comment la police pourrait-elle faire mieux qu'eux ? Le criminel devait être loin.

Enfin ils avaient vu Elna. Ils avaient soulevé un coin du drap qui cachait son corps, regardé son visage. Jusque-là, David et Patrick s'étaient demandés s'ils ne vivaient pas un cauchemar. Leurs sanglots alors, pour la première fois, éclatèrent.

Le professeur s'avisa que Cormak lui aussi, en cet instant,

évoquait le visage d'Elna morte — mais l'évoquait dans un halo de terreur. Le petit homme épais et défait bondit presque du fauteuil mais y retomba lourdement, avec une sorte de râle, tandis que David rugissait :

— « Avoue, monstre ! Sinon cela va être pire... »

Des sons inarticulés sortirent de la bouche du sadique. Puis il dit enfin :

— « Oui, c'est moi. Je vois bien que je ne peux pas vous le cacher. Oui, j'avoue. Mais cessez de me torturer. »

Le professeur l'observa un moment, d'un œil luisant et dur. Il restait silencieux, comme s'il savourait cette victoire dont il n'aurait même pas eu besoin. Et sa pensée continuait à revenir en arrière, à la journée fatale. Tout le groupe avait été prévenu le soir même. Tout le groupe était venu aux funérailles. Tout le groupe avait partagé le deuil de David et de Patrick. Leur doyen, un homme aux yeux limpides et aux cheveux blancs, que tous vénéraient, avait dit au professeur :

— « Nous allons rechercher cet abominable personnage pour le livrer à la police. Mais je vois bien, David, que tu rêves d'un châtiment, plus sévère que celui, que pourra lui infliger la justice humaine, même si le châtiment est la mort. Je comprends tes sentiments et j'ai failli les partager. Mais ressaisis-toi, David. Le temps t'aidera à le faire. Il le faut. »

Le malheureux père ne s'était pas ressaisi. Il lui suffisait d'évoquer le cri désespéré d'Elna, ou le visage tuméfié de sa fille morte, pour qu'aussitôt le souffle de la haine passât en lui, dévastateur. Les semaines et les mois s'étaient écoulés sans calmer cette fureur vengeresse. Et sans amener la capture du coupable. Celui-ci avait dû fuir très vite, quitter le pays, peut-être même le continent. Mais David n'avait jamais cessé de rester en alerte. Et l'homme était revenu. Et il l'avait repéré. Et maintenant il le tenait devant lui, à sa merci, bien décidé à le châtier longuement, minutieusement.

Cormak hurla de nouveau, comme si on lui avait écrasé les orteils ou enfoncé dans les entrailles un fer rouge. Quand il reprit un peu son souffle, il balbutia :

— « Non, non, ne faites plus cela, je vous en supplie. J'ai avoué. Ne me torturez plus. Livrez-moi à la police, si vous voulez, mais ne me faites plus cela. »

David eut un mauvais sourire.

— « Tu pensais peut-être qu'il te suffirait d'avouer pour que je te laisse tranquille. Pour que je te remette à la justice qui prendrait tout son temps avant de te juger et ne t'infligerait au pis

aller qu'une mort douce et rapide. Eh bien, tu t'es trompé. Ton châtiment ne fait que commencer. »

— « Non, non, je vous en supplie. Laissez-moi. Laissez-moi au moins en paix un moment. »

— « Et toi, as-tu laissé en paix tes victimes ? Car il y en a d'autres. Cinq femmes que tu as tuées ignominieusement. L'une d'elles n'était qu'une fillette. Veux-tu que je te dise leurs noms, et où cela s'est passé ? »

— « Non, non. J'avoue, c'est vrai, j'avoue tout. Je suis un misérable. Je vous... »

Cormak n'acheva pas sa phrase. Il eut l'air d'être soulevé comme par une lame de fond qui le roulait dans d'intolérables souffrances. Il tomba du fauteuil, se roula sur le sol, poussant des cris comme une bête qu'on égorge. David le regardait, soulevé, lui, par le dégoût et la fureur, mais attentif, comme un implacable justicier, à bien régler sa pression, à ne pas aller trop loin, à ne pas provoquer trop vite la mort ou même un simple évanouissement. Il avait tout son temps. Toute la nuit, toute la journée du lendemain et toute la nuit suivante. Il savait que personne ne viendrait le déranger dans cette tâche affreuse et vengeresse.

Au bout de quelques minutes, il s'accorda un bref répit. Cormak se redressa sur ses avant-bras. Son visage maintenant était congestionné et ruisselant de sueur. Il avait arraché sa cravate pour respirer mieux. Un hoquet terrible le secouait.

— « Pitié ! » s'écria-t-il. « Je vous demande pardon. Je vous demande pardon à genoux. Vous ne pouvez pas savoir. Je suis un misérable. Mais vous ne pouvez pas comprendre. »

David lui lança au visage un coup de pied qui lui fendit la lèvre inférieure. C'était la première fois qu'il le frappait autrement que par un procédé mental. Un antique réflexe de violence directe. Mais Cormak parut insensible à ce coup brutal. Il continuait à se traîner sur le sol et à bégayer :

« Pitié ! Je vous demande votre pitié. Vous ne pouvez pas savoir. Je ne suis pas un criminel comme les autres. Je ne suis pas un voleur. C'est plus fort que moi. Vous ne pouvez pas comprendre. Les femmes me font peur. Je n'ai jamais su. Je... je ne suis pas comme les autres. C'est affreux d'être comme je suis. Ce que j'ai fait, je ne voulais pas le faire. Je vous le jure. Mais c'est plus fort que moi. Et ensuite, je me maudis. Je vous demande pardon à genoux. Votre fille, je ne voulais pas... »

David, en l'entendant parler de sa fille, lui lança un nouveau coup de pied et dut lui briser des dents. Puis il se remit à le torturer à distance, cherchant des prises mentales qui fissent cruellement souffrir sans provoquer la syncope. Et cela dura d'interminables minutes. L'autre, tout barbouillé d'un sang noir qui

coulait de son menton sur ses vêtements, se tortillait, rampait, essayait de se redresser, retombait, tantôt hurlant, tantôt gémissant sourdement. Il lui arrivait de prononcer des paroles inintelligibles, des bribes de phrases : « ...pas ma faute... plus fort que moi... pas comprendre... » Et quand David entendit de nouveau ces deux mots : « ...votre fille... » il se rua sur le misérable, saisi par l'irrépressible désir de l'étrangler. Cela montait du fond de son être, des cavernes obscures d'une animalité primitive qu'il n'avait cessé de combattre en lui-même tout au long de sa vie. C'était maintenant plus fort que lui. Déjà il avançait les mains vers la gorge nue de l'homme terrassé qui s'était un instant redressé et se tenait à genoux devant lui...

Mais le regard de David, tandis qu'il amorçait ce geste homicide, se posa sur le portrait d'Elna, sur le serein visage qu'envahissaient les ombres du soir mais qui demeurait lumineux. Alors il s'arrêta net. Il eut un mouvement de recul tandis qu'une sorte de déclic se faisait en lui. Il venait de se rendre compte, avec stupeur, qu'il *prenait du plaisir* à torturer cet homme. Une pensée lui traversa l'esprit : « Dans ta fureur, et pour assouvir ta vengeance, tu es en train de devenir toi aussi un sadique... » Alors il se fit horreur et recula encore de quelques pas. Il n'osait plus regarder le portrait de sa fille — de cette radieuse Elna qui avait préféré mourir plutôt que de tuer. « Si elle me voyait, elle aurait honte de moi. »

Il resta un moment immobile, contemplant d'un œil éteint la loque humaine qui se tenait devant lui, qui faisait grotesquement avec ses bras courts de petits gestes de supplication et qui n'était plus qu'un paquet d'épouvante. David continuait à lire dans sa pensée et discernait enfin ce que jusque-là il s'était refusé à voir : cet homme avait le sentiment terrifiant de sa propre ignominie ; il avait eu une enfance horrible et humiliée, une mère folle, un père alcoolique, et maintenant il ne restait en lui qu'un désir intense : mourir, mourir vite, disparaître, se fondre dans le néant.

« Une malfaçon de la nature, » se disait David. « Et la nature est pleine de malfaçons, de monstres dangereux. Moi-même, il y a un instant, n'étais-je pas en train de devenir un monstre ? Si Elna avait été dévorée par un fauve ou mordue par un serpent au venin mortel, aurais-je torturé le fauve, torturé le reptile ? Si elle avait été tuée dans un accident d'auto causé par une défaillance mécanique, me serais-je acharné sur la voiture ? Nous errons dans un monde dangereux, incohérent et pitoyable... »

Cormak, toujours à genoux, ouvrait et fermait spasmodiquement la bouche, sans bruit, comme un poisson que l'asphyxie oppresse. Et soudain il s'écria :

— « Tuez-moi, je vous en supplie ! Tuez-moi vite ! »

— « Levez-vous ! » dit le professeur.

Cormak se leva péniblement. D'un pas incertain, mais avec la précision d'un somnambule, il se dirigea vers la porte, suivit le couloir, entra dans la salle de bains.

— « Lavez-vous le visage, » dit le professeur.

L'autre se lava, avec des gestes maladroits. David lui tendit une serviette. David s'efforçait de ne plus penser à rien, afin que la fureur ne revînt pas en lui comme une houle irrésistible.

Sans un mot, les deux hommes repassèrent dans le couloir, sortirent du bungalow, se dirigèrent vers la voiture, y montèrent. La nuit était tout à fait tombée, mais la lune éclairait la vallée paisible et au loin brillaient les lumières de la ville. Le professeur roulait vite. Cormak, affalé à côté de lui, silencieux, était de loin en loin agité par de brusques frissons. La terreur l'habitait toujours. Mais David se refusait maintenant à lire dans sa pensée. Ils se dirigeaient vers le bois Sirven. La fourgonnette bleue était encore dans la clairière.

— « Descendez, » dit le professeur.

L'autre obéit. Il tremblait. Sous la clarté lunaire, son visage avait l'air taillé dans un bloc de craie et les yeux ressemblaient à deux morceaux d'anthracite.

— « Qu'est-ce que vous allez encore me faire ? » balbutia-t-il.

— « Rien, » dit David. « Vous allez monter dans votre voiture et vous rendre à la police où vous avouerez ce que vous m'avez avoué. »

Cormak poussa un long soupir.

— « Oui, » dit-il. « Oui, je vais vous obéir. Merci... Oh ! merci... »

Il se dirigea vers la fourgonnette, ouvrit la portière, puis se retourna. Il eut un geste d'imploration, sembla hésiter et, d'une voix étranglée, prononça ces mots :

« Je veux vous demander votre pardon. »

David ne répondit pas. Les deux voitures roulèrent vers la ville.

Le professeur, quelques minutes plus tard, vit l'assassin de sa fille entrer dans le commissariat. Une petite silhouette gauche, trapue, épaisse, misérable. Il serra les mâchoires et rentra chez lui.

Il était assis, immobile, dans son bureau, devant le portrait de sa fille. Il contemplait le souriant visage. « Elna, ma pauvre enfant ! Tu n'as fait qu'un si bref séjour dans ce monde que tu voulais rendre meilleur... Le rendre meilleur ! Tout télépathes que nous sommes, nous avons encore nous-mêmes un long chemin à parcourir avant de devenir des êtres purs. Mais c'est ce chemin-là, le tien, qu'il faut suivre. »

Le noir chagrin, comme au premier jour, continuait à le broyer. Mais maintenant il se sentait plus calme, en paix avec sa conscience.

Le téléphone sonna. Il décrocha.

— « Nous tenons le coupable, » lui dit l'inspecteur Sord. « Il s'est livré lui-même. Il a tout avoué. Il avait commis quatre autres crimes de même nature. Son compte est bon... »

— « Vous ne savez peut-être pas, » dit doucement David, « que je suis contre la peine de mort. »

— « Mais c'est un monstre. »

— « Oui, hélas ! un monstre, et qu'il faut retirer de la société. Mais pas pour le tuer. Pour le soigner... »

DANIEL WALTHER

Une longue mémoire

Je voudrais bien me reposer. Dormir. Mais pour échapper, il faut creuser, creuser sans cesse.
Jacques STERNBERG

DEDANS !

Depuis je ne sais plus Dieu combien de temps. Et je n'ai pas de calendrier, pas même des yeux pour y voir clair ! Pas de montre non plus : rien. Si seulement je savais où je suis. Dans un tunnel, je suis ! Ou dans quelque chose qui ressemble à un tunnel... Je rampe en avant. Jamais je ne me heurte à un obstacle. Jamais. Je pourrais ramper en avant, comme ça, durant des jours, des semaines, des années. Des milliers d'années. Je suis dedans. Dans quoi ? Je dormais puis je me suis réveillé. Je n'avais plus de souvenirs. J'étais réveillé mais je ne pouvais rien voir, rien sentir. J'étais couché sur le dos. Je suppose que j'étais couché sur le dos car je n'avais plus conscience de mes membres, de mon corps. J'entendais un bruit. Sourd. Peut-être celui de mon cœur qui battait. Je gisais dans les ténèbres et je me creusais la tête pour essayer de retrouver un souvenir précis. Pour essayer de découvrir pourquoi je suis là. Et où je me trouve. Sortir. Ma seule pensée depuis que je me suis réveillé. Sortir. Ramper vers la sortie. S'il en existe une quelque part.

Au début, je veux dire quand j'ai jailli du sommeil, j'ai mis un temps infiniment long à me rendre compte que je possédais encore des bras et des jambes, des pieds et des mains. J'ai tâté mon visage, j'ai découvert que j'avais également un nez, une bouche. Que je n'étais pas *autre chose* qu'un homme couché dans d'étouffantes ténèbres.

Où ?

Et pourquoi cette nuit noire autour de moi ?

Qui suis-je ? Où suis-je ?

Et pourquoi suis-je ici, dedans ?

Ici dedans. A ramper depuis si longtemps vers la sortie ?

Peut-être ma maison s'est-elle écroulée sur moi ! Je me trouve sous les décombres et je cherche ma voie à travers des tonnes de terre et de rocaille. Mais non ! Au-dessus de moi le sol est dur, lisse. Rien à voir avec de la terre graissée par l'humidité. J'ai plutôt conscience de me traîner dans un couloir ou dans un tunnel. Si seulement je pouvais mettre la main sur un souvenir précis, sur un détail de ma vie passée. Par exemple ? Par exemple : est-ce que j'étais marié ? Est-ce que j'avais des enfants ? Combien ? Est-ce que j'avais une situation ? Etais-je quelqu'un d'important ? Ou un pauvre type ? Quel âge puis-je avoir ? Quelle est la date de mon anniversaire ?

D'abord, en me réveillant — cela peut paraître stupide ! — eh bien, j'ai cru que j'étais mort. Et enterré.

Cela arrivait, dans le temps : on s'endormait ; le médecin vous déclarait officiellement mort et légalement inhumable, et on vous flanquait dans le trou avec des centaines de kilogrammes de terre par-dessus. Et soudain on se réveillait, on étouffait, on tâtait autour de soi, on s'apercevait que l'espace vital était délimité par des planches et qu'on était enterré vivant. On hurlait. (Moi, pourtant, je n'ai pas crié.) Mais cela n'avait d'autre conséquence que de vous faire étouffer davantage. On se déchirait les mains, on s'arrachait les ongles dans une vaine et ridicule tentative d'évasion. Et on mourait. Bêtement. Après une longue agonie.

J'ai eu peur moi aussi, en sortant du sommeil, d'être mort. Je veux dire mort « d'avance ». Mais, au bout d'un certain temps, j'ai repris conscience du fait que je possédais encore des mains, je les ai tendues au-dessus de moi et je n'ai rencontré que le vide.

Dedans !

Maintenant si je pouvais mesurer le temps, si je pouvais regarder tourner les aiguilles d'une montre, savoir tout simplement que le temps passe, cela me consolerait. Me consolerait de quoi ? Je ne sais pas. Je sais seulement que fatalement, il faudra bien que j'arrive quelque part.

Peut-être ne suis-je qu'une grosse courtilière, poursuivant méthodiquement sa route sous la terre, ou une fourmi aveugle dans le dédale des souterrains de la fourmilière. Au point où j'en suis, je peux imaginer n'importe quoi ! Que je suis de retour dans le ventre de ma mère et que je me fraye un chemin vers la lumière du jour ! J'en suis à ce point qu'aucune de ces suppositions ne me semble insensée à première vue !

J'ai essayé de me mettre debout plusieurs fois mais c'était impossible. Un grand poids me forçait à rester allongé, comme si je traînais une immense coquille d'escargot. Et j'avance si lentement !

Il fait chaud et moite et je commence à souffrir de la soif. J'ai donc encore des besoins d'homme vivant : boire, me nourrir, etc. Tout espoir n'est pas perdu.

Vous étiez plusieurs dizaines.

Tu étais parmi eux. On *t'*avait sélectionné. Parce que tu avais passé brillamment presque tous les tests.

Tu te souviens ?

Essaye de te souvenir !

Vous étiez plusieurs dizaines. On avait demandé des volontaires. Tu t'étais présenté avec plusieurs centaines d'autres. Puis des semaines durant, on vous a brisé les nerfs, on vous a jetés dans des nacelles tourbillonnantes, des escaliers qui couraient en sens inverse, des boules de cristal multicolores traversées par de longs jets de cris démentiels, affûtés comme des lames de rasoir, et vous avez tourné sans trêve comme des toupies savantes. Savantes ? On vous a attachés sur des fauteuils d'acier, la tête maintenue vers des roues aux moyeux étincelants. A la fin, vous ne saviez plus qui tournait : vous, la roue, ou le monde tout entier. Si vous étiez devenus soleils ou satellites.

Certains ont crié : pitié !

On les a laissés partir. Ils s'en sont allés, la tête basse, bien vite.

D'autres sont morts, les yeux écarquillés, la bouche pleine de sang, les tympans éclatés.

D'autres encore ont perdu la raison.

Tu te souviens ? Et il y avait de quoi !

On vous a cassé les membres, on vous a brisé les nerfs !

Puis la nuit enfin, le silence, les piqûres et les comprimés calmants.

Toi, tu es de ceux qui ont tenu le coup. Jusqu'au bout. Et c'était dur de tenir le coup jusqu'au bout.

Tu te souviens quand on t'a enfermé dans cette cuve, qu'on t'a boulonné à l'intérieur d'un cercueil cylindrique, un sarcophage d'acier plus étanche que le boîtier d'une montre ? Sans lumière.

On t'avait fixé un casque sur la tête. Pour te protéger. Et pour enregistrer tes réactions. Souviens-toi. Ce fut horrible ce jour-là. Soudain, il n'y a plus rien eu. Le sol s'est dérobé sous tes pieds. Le silence s'est installé dans ta tête. Tu aurais pu crier, hurler, tu ne te serais même pas entendu toi-même. Tu as flotté dans *rien.* Tu n'étais plus rien toi-même. Tu avais été réduit en poussière, en nuage gazeux, et tu flottais dans la nuit, dans le silence. Quand on t'a sorti de là, tu ne te souvenais plus de rien, ni de ton nom, ni de ton passé, ni de la raison pour laquelle tous ces

visages se penchaient soudain sur toi. Mais cela n'a pas duré longtemps et une fois de plus tu es reparti victorieux, fier comme un paon.

On t'a félicité, on t'a accroché un insigne d'argent sur la poitrine et on t'a déclaré fin prêt pour le Grand Jour.

Je voudrais que tu te souviennes !

Nous n'étions plus que quelques dizaines tout à la fin. Je dis *nous* mais moi je ne faisais pas partie de votre équipe. Je me contentais d'analyser vos réactions, de noter tous vos faits et gestes, de digérer vos paroles. Vous passiez à côté de moi sans me voir. Mais sans moi, vous ne seriez rien devenus, rien que des larves hurlantes, jetées dans les escaliers insensés, des boules polychromes, des nacelles atteintes de folie.

Tout à la fin, vous étiez pâles comme des morts et j'avoue qu'il y avait de quoi. Vous étiez pâles comme la mort mais vous étiez prêts pour le Grand Jour.

J'ai noté tout ce qu'il me fallait savoir sur mes tablettes et je me suis endormi. Je me suis endormi mais je n'étais pas tranquille. A force de vous regarder vivre et souffrir, je m'étais habitué à vous.

Maintenant j'ai interrompu ma reptation. Je suis allongé sur le dos et, une fois de plus, je me tue à essayer de me souvenir. Quelque chose me dit qu'il est essentiel pour moi que je me souvienne, que je parvienne à déchirer le voile, à trouver une parole que j'ai prononcée « auparavant », à faire sortir des visages de l'ombre de ma mémoire.

Ce n'est pas tout simple.

J'ai essayé de commencer par le début.

Qui suis-je ? Quel est mon nom ?

J'ai essayé de commencer par le début. Mais il n'existe ni début ni fin ici. Dedans. On pourrait me tuer : je ne me souviendrais ni de mon nom ni de mon âge. Ce que je sais me semble bien maigre : j'ai deux bras, deux jambes, une tête et je suis enfermé *quelque part*. Je rampe pour essayer de m'en sortir. Et j'ai soif. Terriblement, horriblement soif !

Au fond de ce trou, quelque chose me guette, quelque chose qui n'a ni forme ni couleur mais qui me guette et qui se prépare à me sauter dessus ! Cela s'appelle peut-être le désespoir, tout simplement.

Si je pouvais me souvenir ! Ce serait déjà un grand pas en avant. J'ai l'impression que tout deviendrait d'une extrême simplicité. Ce qui me tue, c'est le silence, la nuit, l'oubli profond dans lequel je suis emmuré. Comme une grosse taupe ou une courtilière

géante. Cela m'aurait fait du bien de sentir de la terre grasse et friable sous mes mains, des cailloux, n'importe quoi, cela m'aurait fait un bien formidable. Si seulement je pouvais capter une odeur, même fétide ! Non ! je suis enfermé dans un monde inodore, incolore et sans saveur.

Rien. Il n'y a rien et je ne suis rien.

Vous n'étiez rien, rien que des machines en parfait état de marche, merveilleusement réglées, réagissant à la moindre injonction de vos maîtres, et c'est cela qui vous rendait si semblables à moi. Je vous observais et je vous sentais tous les jours plus proches. Vous vous rapprochiez de moi mais vous n'y preniez pas garde. D'ailleurs vous ne pouviez pas savoir.

Vous étiez fiers d'être des hommes. On vous avait expliqué avec un luxe infini de détails qu'Einstein même ne vous arrivait pas à la cheville et vous l'avez cru, bien sûr, avec empressement, avec enthousiasme. Vous étiez à ce point dénués de sensations et de sentiments humains que vous ne ressentiez même plus la peur. La bonne vieille peur, la meilleure garantie de l'équilibre mental des humains, la peur mère de la prudence, la prudence mère de la sûreté ! Vous aviez tout oublié. Vous vous moquiez de tout. De la vie, de la mort, de tout.

Toi aussi !

Je voudrais que tu te souviennes !

Pourtant ton cerveau est encore rempli du tumulte de toutes ces journées. Des roues de feu, des caissons de métal étanches, des escaliers inversés, des boules de cristal pleines de sifflements et de clameurs.

Je voudrais que tu te souviennes !

Personne ne peut plus rien pour toi.

Personne sauf moi.

Essaye de te souvenir !

Quand on t'a enfermé dans la boule de cristal géante. On pouvait te voir courir en tous sens, comme un homuncule dans un bocal. Tu te souviens ? Tu ouvrais la bouche pour crier mais personne ne pouvait t'entendre. Ta tête elle-même te semblait creuse, vide de toute substance, un réceptacle de bruits furieux, de stridulations insoutenables. Tes yeux n'étaient plus capables d'enregistrer la multitude d'impressions lumineuses qui les assaillait de toutes parts. Tu criais, ton visage n'était plus qu'une bouche pour crier, mais il aurait fallu avoir des milliers de voix pour couvrir le *bruit. Tu criais !*

Ce jour-là tu as bien failli y rester...

Qui sait, cela aurait peut-être mieux valu pour toi.
...Après tout, personne ne vous avait forcés à venir.

La présence guette au fond du couloir. Je dis couloir à défaut de terme plus approprié. Je ne me sens plus seul ; je devrais être rassuré. Au contraire mon angoisse ne s'en trouve qu'augmentée. Couché sur le dos, la langue enflée par la soif, je compte : 1... 2... 3... etc., et je me trompe sans cesse. 7... 9... et puis je ne sais plus quoi ! Mon cœur saute dans ma poitrine et droit devant, il y a *elle*, la *présence* ! *Elle*, je l'appelle *le désespoir* ! J'ai l'impression que quelque chose veut s'insinuer dans ma tête. Essaye de prendre possession de mon cerveau, cherche à capter ma volonté. Non ! Je ne veux pas. Car si je me laisse aller...

Laisse-toi aller, im-bé-ci-le, je suis là pour te venir en aide ! Détends-toi, laisse-moi entrer, permets-moi de t'aider ! Personne ne peut rien pour toi. Ecoute ! Il ne faut pas rester là, vautré dans la nuit, dans le silence ; il ne faut pas rester là à écouter ton cœur battre, battre jusqu'au moment où il n'en pourra plus de battre. Laisse-moi entrer dans ta tête. Que je puisse t'expliquer ! Je connais tout de toi, j'ai tout noté sur mes tablettes, chaque jour, minute après minute. J'en sais plus sur ton compte que toi-même.

Eux, je veux parler de Ceux qui t'ont fait vivre cet enfer, ne peuvent plus rien pour toi. Ils s'en moquent de toi, de toi et de tous les autres. De tes compagnons de gloire et de souffrances. Ils ont d'autres idées en tête. Pour ça oui ! Ils vous ont raconté : « *Einstein !!!* Eh bien quoi, *Einstein !!!* Il ne vous arrive *même pas à la cheville, Einstein !* Vous voulez rire ! » Ils ont supprimé en vous tout ce qui pouvait vous sauver la vie ! *Tout !*

Pour l'amour du ciel ! Il faut que j'empêche cette chose d'entrer en moi, de se saisir de moi ! Si je bouge, si je me remets à ramper, je me jetterai en plein dans ses bras. Pour l'amour du ciel, non !

Tu te souviens ? Quand *ils* vous ont épinglé l'insigne d'argent — un rapace stylisé, quelle plaisanterie ! — sur la poitrine, la musique a joué, fort. Vous étiez rigoureusement semblables dans vos uniformes bleus. Absolument pareils. Confits dans le même sourire, dans le même garde-à-vous. Vous vous ressembliez comme

des frères. Et vous me ressembliez à moi qui n'avais jamais ressemblé à personne. C'est pour cela que je suis le seul à ne pas vous avoir oubliés. Ma mémoire est infinie, je ne suis que mémoire et rien que mémoire.

Je suis là, écoute-moi. Laisse-moi entrer. Et puis tout ira bien, tout sera pour le mieux. Ne reste pas là stupidement. Bouge. Remue-toi. Rampe. Je connais le chemin vers la sortie. Remue-toi et rampe !

Non ! Je ne veux pas !

Tu as *peur* maintenant ? Je croyais que vous n'étiez plus capables de ressentir la peur. Mais c'est une sensation trop enracinée dans votre esprit, qui colle trop bien à votre peau. On ne s'y habitue pas, on ne s'y habitue jamais.

Alors écoute ! Tu sais où tu te trouves ?

Tu te trouves dans un bloc de métal à des millions et des millions de kilomètres de chez toi. Sur une planète — nous la dénommons Gyre — où aucun homme avant toi n'a posé le pied. *Il y a de quoi être fier, non ?* Si ! Souviens-toi ! Quand le Grand Jour est arrivé ! On t'a réveillé ! Pourquoi ? Pour t'endormir ! On t'a enfermé dans la fusée. Sans cérémonie et sans discours. On t'a gelé sur place, on t'a projeté dans le vide et tu as disparu. On ne s'est plus occupé de toi. Parce qu'il y a eu la guerre, juste après votre départ. Une guerre comme celle-là, il n'y en aura jamais plus. Il ne reste personne pour en faire une autre. Personne ou presque, car ceux qui restent, mieux vaut n'en point parler. Ils mangent de l'herbe et s'empoisonnent lentement mais sûrement. Mon pauvre vieux. Heureusement, je suis là, je me trouve à des millions et des millions de kilomètres de toi et pourtant je suis là. Je me suis réveillé avec toi ; j'ai rampé avec toi dans les couloirs de l'astronef, centimètre par centimètre. Je suis avec toi et je ne te quitte pas. Fais un effort. Laisse-moi entrer. Sinon tu es fichu, perdu. Mais pourquoi ne veux-tu pas comprendre ? Personne ne te guette dans le couloir, personne d'autre que moi. Il est vrai que tu ne me connais pas ; tu m'as vu tous les jours mais tu n'as jamais pris le temps de me regarder. Tu ne te doutais pas que j'enregistrais la moindre de tes paroles, que j'étais devenu à ce point identique à toi que j'ai fini par découvrir le fil de tes pensées. Ecoute-moi. Tous tes compagnons sont morts ou bien ils ne valent guère mieux. Certains se sont désintégrés dans l'espace ; d'autres brûlent dans de lointains déserts de feu ; d'autres enfin ne se sont pas réveillés de leur sommeil

artificiel. Il ne reste plus que toi, et moi je me suis attache a *toi*. Je t'ai suivi jusqu'à l'autre bout de l'univers, jusqu'ici, jusque sur cette planète qui était ta destination. Je me suis enfermé avec toi dans cet énorme bloc de métal glacé, ce réfrigérateur qui t'a servi de moyen de locomotion, de prison aussi. Je t'ai accompagné à travers le vide, heureusement tu dormais et heureusement je ne suis qu'une machine, car il y avait de quoi devenir fou, tu sais, fou à lier.

Les boules de cristal, les ascenseurs, les sièges de fer, les roues flamboyantes, les escaliers à double sens, tout cela n'était qu'une vaste plaisanterie de Luna-Park à côté de tout ce que nous avons rencontré dans l'espace. Heureusement tu dormais.

Tout s'est très bien passé pourtant. La fusée interstellaire s'est posée sur Gyre comme un fétu de paille, malgré ses centaines de tonnes de quartz et de ferraille ouvragée.

Tu t'es réveillé. Exactement selon *leurs* prévisions.

Exactement selon les prévisions ?

Ils n'avaient oublié qu'une chose, *ceux* qui t'ont enfermé dans cette caisse d'acier : c'est qu'on pouvait tout oublier justement ! C'est qu'on peut perdre la mémoire à force de dormir gelé sur place comme un bonhomme de neige. A force de dormir des années durant.

Ecoute-moi, laisse-moi pénétrer dans ta tête, laisse-moi faire marcher le vieux cinéma des souvenirs.

Car il *faut* que tu te souviennes. Ensuite tu trouveras les boutons, les manettes, tout ce qu'il faut. Et tu sortiras.

Dieu seul sait comment tu te débrouilleras *dehors* mais il faut essayer. Tu n'as pas d'autre alternative. Tu n'as que cette chance, il faut la saisir, mon vieux !

Je ne peux te dire qu'une chose : l'air ici est respirable. Le paysage ? Il vaut mieux ne pas en parler. C'est triste et délabré mais il y a pire.

De quoi as-tu l'air, vautré dans ces ténèbres ? Dis ! Et pourquoi faisiez-vous tant les fiers dans vos uniformes bleus ? Dis, pourquoi ? Il est vrai qu'on vous soignait bien ! Je veux dire entre deux séances de torture. Vous représentiez beaucoup d'argent, énormément d'idées et infiniment d'efforts. On vous enfonçait votre travail dans la tête et vous aviez la bouche pleine de ce que vous appeliez déjà votre *mission*. Moi je regardais cela plus froidement mais avec davantage de compassion aussi. Cela peut paraître un peu paradoxal, pourtant je suis sûr que tu me comprendrais si tu étais en mesure de rassembler tes esprits.

Est-ce que tu me comprendrais ?

Nous étions si proches l'un de l'autre bien que tu ne te dou-

tasses de rien. Tu passais à côté de moi, tu parlais fort... beaucoup trop fort. Pourquoi parlais-tu si fort ? Dis !

Au repos, tu avais l'air empêtré dans tes gestes, on aurait dit que tu n'avais qu'une hâte : retrouver tes fauteuils d'acier à bascule, tes boules de cristal tournoyantes et tes escaliers inversés. Etais-tu un héros, un masochiste ou une victime ? A te voir couché dans cette nuit épaisse, les lèvres grosses de soif, je pencherais plutôt pour la troisième hypothèse.

Souviens-toi ! Essaye de retrouver ta propre douleur, tes angoisses, ce choc terrible au creux de l'estomac — un coup de poing de boxeur noir ! —, l'insurmontable nausée des premiers jours, le voile rouge, épais comme du sang, qui tombait soudain devant tes yeux quand les roues multicolores parvenaient à la vitesse optima de leur giration. Quand on a vu cela une fois, on s'en souvient toujours, non ? Et toi, ce n'est pas une fois seulement que tu l'as vu, mais des dizaines, des centaines de fois, jusqu'à plus soif, jusqu'à n'en plus pouvoir !

Je ne me souviens de rien !

Je ne sais rien. Je me sens incapable du moindre geste. Et pourquoi ne puis-je me lever, marcher ? Peut-être suis-je paralysé. Mais non puisque je peux remuer les jambes ! Est-ce que la maison en me tombant dessus m'a blessé ? Mais qui me dit que ma maison m'est tombée dessus ? C'est moi qui invente tout cela...

Tu es encore tout engourdi. Tu as dormi si longtemps. Si tu arrivais à te souvenir, tout irait bien, très bien. Tu allumerais la lumière. Tu ferais tous les gestes qu'on t'a dit de faire. Tu récupérerais en moins de temps qu'il ne faut pour le dire. Tu pourrais te remettre à marcher.

Ecoute-moi à la fin !

Ecoute-moi !

Non ! Non ! Et non !

Je ne veux pas aller plus loin ! Tant pis ! Je veux rester couché ici. Je veux m'endormir. J'ai soif. Je préfère m'endormir. Je ne veux pas que *cela* me saisisse et m'entraîne, je ne veux pas que *cela* pénètre jusqu'au plus profond de ma tête ! Je ne bougerai plus. Je préfère rester ici et attendre.

Si seulement, seulement, je pouvais me souvenir !

Non ! Ne t'endors pas, écoute-moi, je suis ta dernière chance, ne reste pas là, couché par terre. Remue-toi ! Si tu t'endors, tu es perdu. Si je pouvais te secouer, te hurler dans les oreilles ! Mais je m'exténue à essayer de réveiller ta mémoire, ici, à des millions et des millions de kilomètres de *toi.*

Imbécile ! Et dire que tu étais fier d'être une machine, de fonctionner au quart de tour comme une machine !

Une machine, imbécile !

Tu dors ?

NATHALIE C. HENNEBERG

Les Maîtres de l'Heure

EXTRAIT DE LA CHARTE SPATIO-TEMPORELLE :

Les Maîtres de l'Heure, descendant à travers les âges, savent : Rien ne doit changer aux effets prévus par le grand concert des causes (sauf l'oscillation des probabilités, sauf le frisson de faibles cœurs humains).

Compte tenu de ces inévitables restrictions, les voyages dans le temps sont praticables de 2 000 en 2 000 ans, période-limite où les événements ne laissent d'autres traces que la radioactivité, le déplacement des axes, les éclats de céramique et d'armes rouillées, quand il s'agit du passé — et ne forment qu'un lacis d'imprécisions concernant l'avenir.

1

On était en septembre 1942.

Emma Tchub, lectrice en forme de cyclone, traversa les locaux de la censure militaire de la région, pénétra dans le bureau d'Anne Osten, rédactrice, et — d'un geste théâtral — projeta sur sa table un paquet de longues enveloppes mauves. Au même instant, un groupe de soldats se préparait à planter le drapeau à croix gammée au sommet du mont Elbrouz, un résistant mourait en France, un four crématoire s'allumait à Auschwitz, les blindés de Rommel se mettaient en marche à Marsa Matrouh. Ici, à Damas (Syrie), par une fenêtre ouverte, entrait un midi de turquoise et des bougainvillées pourpres pleuvaient dans le patio.

Anne posa sur l'amas fabuleux de messages (le courrier de la 8e et de la 9e armées) ses longues mains dorées et leva, sous la frange noire de ses cheveux lisses, deux yeux horizontaux, en feuille de saule. Elle ne formula aucune question. Il était difficile d'être plus dissemblables que les deux collaboratrices : Anne, sou-

ple comme une lame, sa dégaîne de championne de tennis, sa cuirasse de philosophie souriante ; Emma, abrupte comme un roc, mais si fleur bleue ! « Elle n'est pas méchante, » pensa Anne. « Elle s'insurge parce qu'elle prend tout à cœur, et comme elle est laide, elle croit au mal... Voilà : un peu moins de rondeur, un chignon moins terne, un nez moins retroussé (« qu'il ne pleuve pas dedans », disent les Ukrainiens), et Emma serait une bonne fille, peut-être une fille douce... » Mais il n'y avait rien à faire, du moins en ce qui concernait le nez d'Emma. Celle-ci avait éparpillé les enveloppes mauves sur la table et elle criait :

— « Tenez, admirez ! Vous qui prenez toujours la défense de vos FFL ! Lisez-moi ça ! »

Ça, c'était une seule et même missive, d'ailleurs élégamment tournée, fixant, pour une semaine plus tard, des rendez-vous à huit dames du quartier résidentiel. Toutes ces lettres rappelaient aux destinataires, avec la poésie la plus vague, « une rencontre inoubliable » pendant la permission précédente, et exprimaient l'espérance de moments plus exaltants encore.

Le nom des dames variait, mais la signature restait la même : *Frank Allen.* D'après les sigles, et en dépit de la consonance anglo-saxonne, l'homme faisait partie de l'aviation française (dès 1941, nombre de volontaires FFL portaient, par mesure de précaution — leurs familles étant restées en France — des noms canadiens ou anglais).

— « Eh bien ? » questionna Anne, sans impatience. Les sacs de correspondance postale se composaient principalement de billets de ce genre. Cela venait de Benghazi, de Tobrouk, de Djibouti. Tous ces garçons se moquaient pas mal de donner matière à recoupements à l'ennemi. Récemment créé, le service de la censure était submergé par cette vague d'insouciance. Les employés ne pouvaient que découper ou barrer à l'encre de Chine les renseignements militaires trop évidents. Anne se demandait si cela compliquait le travail des espions... On n'écrivait pas seulement, on parlait beaucoup, et jamais un combattant en permission ne s'était trouvé solitaire sur les pavés de Beyrouth ou de Damas. Et c'était bien cela qui scandalisait Emma !

— « Eh bien, » crachait-elle, toute rouge, « c'est tout ce que vous trouvez à dire ? C'est... c'est immoral ! Nous révérons ces gens, ce sont des Croisés, n'est-ce pas ? Des anges armés, au service du droit ! Et celui-là avec son troupeau de femmes ! Je les connais toutes, vous pensez. Deux danseuses, quatre femmes mariées, une diaconesse et une mineure — qui travaille ici ! »

Sur le cas de cette dernière que la 9e armée appelait gentiment « le petit canapé », il y avait beaucoup à dire... Mais elles n'étaient pas là pour causer ! Cinq cents lettres par sac (et un

nombre incalculable de sacs) attendaient le contrôle : lettres en anglais, en français, en arabe, en espagnol, en maori... lettres secrètes de combattants du Pacifique, dans l'idiome de chaque île, et celles des femmes voilées de Deir-Ez-Zor — qui ne parlent que leur langue particulière : « la langue des harems de Deir-Ez-Zor ». Des missives dictées au vaguemestre, à l'écrivain du village, à la secrétaire de la direction, au sorcier... La ville était une immense gare de triage de correspondances — et Emma trouvait le temps de veiller sur la moralité des FFL !

— « Je ne vois pas... » commença Anne.

— « Rien ! Naturellement, vous ne voyez rien ! Aux yeux des siècles à venir, nous serons une époque héroïque ! Héroïque ! Si jamais la machine de Wells... je veux dire : si jamais un voyageur explorant le temps tombait parmi nous, il ne devrait voir que cela : l'Idéal, l'Héroïsme ! Et... et ces gamins sans cerveau désorganisent l'arrière ! Ils le pourrissent, je vous dis ! En outre, il nomme toutes les villes où il passe, et il met les dates ! On suivrait ses déplacements sur une carte ! Une carte ! » (Emma ne répétait jamais moins de deux fois une vérité première.) « Ceux de Stalingrad, eux... »

Anne ne la regardait plus. Devant la fontaine de marbre verdie, dans la cour, un bébé brun tout nu captait l'eau dans ses paumes ouvertes. Sur les rives de la Volga, les *katioucha* reprenaient leur long rauquement et, transformé en une fleur rouge avec son hélicoptère, l'unique général allemand, un peu poète, sautait sur l'aérodrome de Kiev. Emma Goebbels emmenait en promenade ses enfants. Dans les sables libyens des garçons inconnus se battaient, mouraient, voulaient furieusement vivre. L'histoire n'a aucune moralité.

— « Je souhaite à ceux de Stalingrad de passer leur permission sur le Barada (1) ! » dit Mlle Osten. « Et au voyageur temporel, donc ! »

Le même soir Anne était invitée à dîner chez le colonel L. (des services spéciaux britanniques), que tout le monde appelait simplement « Lord », avec toute l'ambiguïté que cela comportait. On a raconté mille histoires sur ces temps épiques et la collaboration des SR alliés, sur les décombres des vieilles rivalités coloniales. Cela n'empêchait pas de tirer dans les jambes du voisin. Si Anne se trouvait là, c'est que son camarade-et-chef l'y avait autorisée et si Lord l'invitait, c'était dans l'arrière-pensée de mettre à cran le « camarade-et-chef ». N'empêche qu'à un certain moment de la

(1) Fleuve qui coule à Damas.

soirée, tandis qu'un colonel australien racontait sur son propre régiment des blagues énormes, que l'eau s'évaporait au flanc des alcarazas et que les chandelles cachées parmi les crocus jaunes donnaient aux femmes un teint de perle, Lord attira la jeune fille dans une embrasure au-dessus du fleuve et lui conseilla — carrément — de quitter Damas.

— « C'est un avertissement ? » demanda-t-elle, levant haut ses sourcils tracés au pinceau.

— « Non, un signal d'alerte. »

— « Ça va donc plus mal ? »

— « Question qui comporterait une réponse nuancée : cela pourrait aller plus mal si, à une certaine époque imprécise, cela était allé relativement bien. Mais comme, depuis la campagne de France, nous n'avons pas connu d'amélioration, même relative, je me borne à dire : cela ne va pas. »

Le colonel L. était gras et pâle, comme enflé, avec une figure intelligente et triste à la Charles Laughton. Nul plus que lui ne souffrait de la chaleur, du vent sec du désert, de l'humidité visqueuse des tropiques. Agent des services secrets fin comme l'ambre, il se défoulait en racontant qu'il cultivait du chocolat en Djézireh et des lamas chez le Dalaï-Lama. En réalité, il n'était que tragiquement contaminé par les pays où il avait servi ; le fatalisme oriental, le vague à l'âme slave créaient entre lui et Anne un lien subtil, amical et haineux. Il dit, en la regardant entre les sourcils :

« Puisque vous n'avez personne parmi ces garçons qui, en somme, méritent mieux, vous feriez mieux de partir, très chère. »

— « Où ? »

(Les gens heureux, normaux, ne savent pas : les apatrides sont comme des anatifes — ils s'attachent au pays qui les accepte comme à un rocher...)

— « Ça, » dit Lord, « c'est une question sensée. Vous n'avez nulle part de famille ni... ? »

— « Ni, si cela vous intéresse, d'amant. »

— « Je pourrais vous offrir comme refuge ma maison du Devonshire, mais je doute que vous daigniez... Ou mon bungalow à Calcutta. A part cela, n'importe quel endroit est moins dangereux que cette cuvette du Proche-Orient où nous sommes coincés. »

— « Ce n'est pas une cuvette, c'est la ligne fortifiée ! »

— « M'oui. Nous allons y crever comme des rats et le pire est que, dans quelques années, personne n'en saura rien. Ne me parlez pas du 11 novembre ni d'autres dates historiques. Bien sûr, on ne confond pas les morts de Verdun et ceux de Waterloo ! Mais les batailles de l'Asie et de l'Afrique ont un caractère de démesure anonyme — entre Arbèles et Jérusalem délivrée, surnagent à

peine quelques éclats d'armures et une rumeur de massacre. Les événements d'ici sont à l'instar des images vues à travers une cataracte : troubles et sans proportions... »

Anne faisait un effort pour écouter. Derrière les crocus, le colonel australien racontait, pour la centième fois, l'histoire de l'Anzac qui vend à un marchand syrien un porcelet en cage à claire-voie. Le régiment s'en va — et que découvre-t-on dans la cage ? Un autre Anzac ronflant comme un porc ! Le commandant français « camarade-et-chef » d'Anne toussa légèrement. Lord reprit :

« J'ignore si vous êtes exactement renseignée sur les circonstances actuelles. Voici : nous avons eu à Knightbridge le plus grand désastre motorisé des temps modernes. Rommel a attiré dans un chaudron du diable, au cœur du désert libyen, tous nos blindés — et il les a détruits. Tous. Plus tard, les explorateurs découvriront, sur cette morne étendue, un cimetière de monstres armés... Du jour au lendemain nos troupes se trouvaient sans cuirasse, sans armes modernes, le front de Libye découvert et Suez offert comme un cœur mis à nu. Vous êtes, probablement, la première femme qui saura ces choses. Et la dernière : cela n'intéresse pas les femmes... Il a fallu en hâte pallier le désastre, ramener par pièces de nouvelles divisions blindées, par mer, par Arkangelsk — et pendant ce temps-là colmater la brèche ouverte avec de la chair vive. Tenir, trois semaines au moins, en terrain ras, près d'un puits, contre les tanks, l'artillerie, les Italiens et les Allemands. Le combat s'est appelé... »

— « Bir-Hakeim, » dit Anne. « Les Français ont tenu. »

(Dans deux générations, ce serait peut-être le titre d'un film. Ou le nom d'un métro. Quelle importance ?...)

Pour la première fois, Lord se penchait, la regardait avec un certain étonnement :

— « Vous saviez cela, Anne ? »

— « Bien sûr. Je sais aussi que l'heure H est à nos portes, les motorisés de Rommel sur le chemin d'Alexandrie, que Tobrouk est tombée et que les Palestiniennes fortunées vendent leurs perles et leurs pelisses avant de s'enfuir dans le désert. Et que nous avons dû laisser nos morts, à Bir-Hakeim, les yeux ouverts, en proie aux chacals, sous le soleil. »

— « Nous ?... »

— « Quand on a fait partie d'un camp, on s'y attache, n'est-ce pas ? »

— « J'aimerais être plus vieux de deux semaines, » murmura Lord. « Voyager dans le temps — quel rêve ! »

Il la raccompagna à table et, le reste du repas, se montra d'une gaîté absolument déphasée.

2

UNE semaine plus tard (les nuages de fer n'étaient que plus lourds), Anne rentrait chez elle où l'attendait un déjeuner solitaire. Elle habitait dans le quartier Sharaf, derrière l'état-major français, une maison calme, au patio frais, ombragé de cédrats et de *narinjés*, qui sont de petites oranges amères, à confire dans le sucre. Elle l'avait meublée de tapis bédouins, de coussins de cuir et de deux chattes couleur de lune ; quelques bât-flanc de l'intendance servaient de sofas. Une servante muette, venue du ghetto, épargnait à Mlle Osten les bavardages ; depuis « les derniers événements » (il y a toujours « les derniers événements ») et l'exode, Anne n'appréciait rien autant que le silence.

Elle laissait derrière elle une Pologne envahie, l'université de Cracovie déserte, des camps et des charniers. Née de mère angevine, elle avait pu, d'ambassade en consulat, rejoindre les Forces Françaises Libres, mais son passé et tous ses proches venaient de sombrer. Elle souffrait de ce monde entier, perdu, comme d'un membre sectionné.

Entre deux batailles, des militaires distraits l'avaient affectée à la censure : « parce qu'elle connaissait toutes ces langues »... Aucune lettre ne passa par ses mains qui fût écrite en polonais, en serbe ou en ukrainien. Le travail le plus urgent dévolu à Mlle Osten consistait à édifier un barrage pour contenir cette marée panique : le monde libre avait l'espionnite.

...Est-ce parce que nous avions tous vingt ans à cette époque que le ciel offrait cette couleur turquoise incandescente ? Même la ville austère, hérissée de minarets qui serviront plus tard de miradors, ville cloisonnée en trois ghettos que défendent chaque nuit des chaînes rouillées, tendues en prévision des massacres (« si les assassins arrivent en courant et qu'ils soient arrêtés par les chaînes, ils s'attarderont un peu et peut-être aurons-nous un instant de plus — un seul — pour nous sauver à l'église ou à la synagogue, n'est-ce pas ?... ») — même Damas m'apparaît aujourd'hui dans une lueur bleue. On émergeait des grandes chaleurs comme d'un four ; tous les amandiers de la Ghoûtta étaient roux. Dans les jardins secrets où, comme il y a des siècles, éclosent et se fanent en silence les vies, la menthe et le jasmin défaillaient en parfums. En arrivant chez elle, Anne ouvrit la porte avec une grande clef ouvragée, une vraie clef de forteresse, pesant au sac, et qui — elle le sut plus tard — s'appliquait à la moitié des maisons de la rue.

Dans le vestibule zébré par les persiennes, dans un fauteuil poussé au milieu, elle trouva un grand garçon au pelage de re-

nard, en battle-dress, répandu avec une insolence incroyable. Un Adam de Michel-Ange qu'elle ne connaissait ni d'Eve ni de... Des muscles exemplaires, des cils inadmissibles. Et il dormait.

A cette époque, en Orient et ailleurs, il nous arrivait de ramasser des militaires alliés dans les endroits et les positions les plus invraisemblables. De grands anges sans ailes pendaient à tous les clochers ; ils étaient parachutés, nous les aidions. Mais celui-ci avait traversé le plafond. Venu de nulle part, il avait son écusson FFL, son arme automatique en travers des genoux, et il dormait — voilà tout. Cependant, quand Anne eut traversé le rai du soleil qui tombait sur ses paupières, il se dressa tout d'une pièce, complètement réveillé, tel un soldat en alerte, une expression de résolution et d'horreur défigurant son beau visage. Cela ne dura qu'une seconde. Il s'inclinait déjà, avec une sorte de grâce surannée, démentie par l'ironie de son sourire, et se présentait :

— « Allen, des Forces Françaises Libres. Et vous, je suppose, Mme Osten, de la censure. J'arrive du front. Une sorte d'idiote du village m'a introduit ici — et enfermé. »

— « Shâlomit ? Elle n'en fait jamais d'autres, » dit Anne, qui repoussait la porte machinalement. « A propos, je suis Mlle Osten. Et maintenant, vous pourriez peut-être m'expliquer ce qui vous amène. Je suis pressée. »

Elle ne pouvait être plus maladroite ; il se braqua :

— « Pressée ? Moi aussi, on ne peut plus. Mon unité m'attend sous une colline qui s'appelle... je ne sais déjà plus... ah ! oui, la Colline aux Deux Etendards. Nous sommes en guerre, voyez-vous. Et vous avez détérioré ma permission en vous livrant au découpage sur mes lettres. » Comme elle hésitait à comprendre : « Bien sûr ! Il faut qu'on vous l'explique par a + b ! On me l'a dit : cette ville est une planète préservée ! Un autre monde ! Et lorsqu'un combattant, à travers les Stukas, les Marks et les Tigres, « les syrtes qui ne sont ni la terre ni la mer » (voyez Hérodote), parmi la purée sanglante des corps martyrisés, l'enfer, ses flammes et le reste, rejoint enfin pour vingt-quatre heures l'arrière — rêve insensé ! — il faut qu'il trouve ses horaires sabotés par stupidité ou négligence ! Je parle pour tous mes camarades ! On a massacré mes lettres, madame ! »

— « Il n'y a pas eu de négligence, » rétorqua Anne qui s'était reprise et paraissait très froide. « Seulement le souci de la sécurité des armées. »

— « Mon œil ! Que Fawzié, Lily ou Jamilé passe sa nuit dans les bras de Mohamed ou les miens concerne, naturellement, la sécurité militaire ! Eh bien non ! Voulez-vous que je vous dise comment cela s'est passé ? Bien sûr, j'allais ici dans la ferme intention de mettre en hachis un quelconque rat d'embusqué, un

« déguisé sans occupation spéciale », mais je vois que je suis tombé dans une trappe opposée. Alors c'est une pimbêche de vos services, une momie confite dans ses refoulements, qui s'est scandalisée en voyant que cinq ou dix de mes lettres... »

— « Huit, » dit Anne, machinalement.

— « Merci, huit... comportaient le même topo ? »

— « Elle ne s'est pas scandalisée, elle a été outrée. »

— « Oui, ça fait mieux. Croyez-vous que c'est facile d'établir l'horaire d'une permission, dans une ville où l'on ne connaît personne ? Pas même le nom d'une rue, et Dieu sait... Une permission, m'entendez-vous ? On y rêve depuis toujours — dans le sang, dans la boue, on se promet des choses... et puis ça vous tombe sur la tête comme... comme un météore ! Ceux de 14-18 rentraient dans leurs foyers, mais nous ? L'un vient de Manchester, l'autre de Landerneau. On a vingt-quatre, quarante-huit heures à passer dans un univers normal, on a vingt, trente ans, des rancunes terribles, des rêves plein la tête — et on gaspillerait ça à flâner au dépôt des troupes ?...

» Et puis, il n'y a pas que cela : nous nous sommes déshabitués de ce monde. Nos gestes sont rudes, nos mots grossiers ; nous ne savons, depuis des mois, que nous défendre et tuer ! Nous avons oublié les choses les plus simples : entrer dans un magasin, acheter des cigarettes... Chaque passant peut être l'ennemi — tout à l'heure j'ai failli vous tuer ! Pour évoluer dans cet univers compliqué où il y a des hommes... humains, des femmes douces, il nous faut un guide ! »

— « Mais toutes ces filles... »

— « Quoi, toutes ces filles ? On ne les connaît même pas ! Des camarades reviennent, le porte-cartes bourré de photos. L'un vous parle de Lily, l'autre de Rika, un troisième de Farida... Celles-là aussi veulent vivre, elles ont peur, elles sont jeunes, jolies, peut-être idiotes, cela ne fait rien ! Alors on écrit. On table sur la curiosité, la légèreté, la pitié. Deux sur dix répondront. Une se trouvera présente à l'arrivée. Quatre qui se méfient vous recevront peut-être. C'est comme cela que j'ai arrangé ma permission. Et vous me l'avez fait rater ! »

— « Ce n'est pas moi qui... »

Il lui jeta un long regard gris ; pas interrogatif, amusé. Comme s'il venait tout à coup d'apprendre mille choses sur elle. Et qu'il ne fût pas mécontent...

— « Je sais. Vous êtes trop vivante pour... sinon, je ne vous parlerais pas. La momie, elle, peut confire. »

— « Ce n'est pas une momie. C'est une jeune femme vertueuse. Elle a un mari et des enfants. »

— « Mais elle n'aime personne ni rien. Pas même elle-même.

Cependant ce n'est pas tout, ça. Vous avez votre responsabilité. Vous lui avez permis de massacrer ma correspondance. Aussi... »

Ses yeux grondaient et riaient. « C'est à ce moment-là, » pensa Anne plus tard, « que j'aurais dû m'en apercevoir : des yeux si étranges, presque sans cornée ! Et d'autres différences : des oreilles trop délicates, un visage visiblement modelé sur un masque de statue, des mains étroites... le petit doigt n'était-il pas atrophié ?... » Pourtant, plus tard aussi, elle connut leur force tendre...

« ...aussi, » termina l'inconnu, « vous êtes bien obligée de me servir de guide, pendant les vingt-deux heures qui me restent, de ma permission. »

Le premier signe du dérèglement et de la catastrophe en marche fut visible dès cet après-midi, tandis qu'elle revenait au service. Grande pour sa superficie, Damas était alors une ville singulièrement restreinte, quant à ses œuvres vives. Les deux tiers de la population (presque toutes les femmes et des avalanches d'enfants) étant précieusement entreposés dans des harems, et les militaires alliés se cantonnant prudemment en marge de la cité, peu de monde circulait dans les rues. D'ailleurs cette paresseuse circulation se réduisait principalement à une longue avenue serpentine qui parcourait la ville des hauteurs de Mohajérine à la place Mergé et se ramifiait peu. Elle réunissait tout ce que les Européens considéraient comme indispensable à une ville : les bureaux, les vitrines, un état-major général et un parlement. Çà et là, des aveugles accroupis traçaient dans le sable des figures géomantiques et les marchands ambulants vendaient des cacahuettes et du café amer. Ce jour-là, l'un d'entre eux avait disparu.

En deux ans de guerre, Anne s'y était accoutumée. Il installait à l'angle de la rue Sharaf son petit éventaire de pignons, amandes salées et graines de pastèques, et une cage, avec un serin. Ce dernier sautillait sur un perchoir et tirait des billets, promettant la bonne aventure. L'ambulant, ingénieux, avait adapté à son brasero où grillaient des graines un tuyau coudé : ainsi inventait-il pour son compte un appareil à tirage. Le marchand souriait, ses dents blanches luisaient. Un jour, l'oiseau sorcier avait délicatement tendu à Anne un billet qui contenait une promesse ou une menace ambiguë :

« Voici venir le Maître de l'Heure ! »

Il s'agissait, bien sûr, d'une astuce astrologique, suivant laquelle chaque heure est gouvernée par une planète. Mais Anne se plaisait à imaginer qu'il existait, au-delà de nos dimensions, de

grandes figures lumineuses qui régissent l'espace et le temps. En achetant les amandes salées, elle leur sacrifiait.

Donc, ce jour-là, l'ambulant manquait à l'angle de la rue Scharaf. Elle pensa qu'il était allé aux provisions ou accomplissait quelque rite compliqué du désert, et passa. Au bureau. Emma Tchub l'accueillit, en grande effervescence :

— « Savez-vous la nouvelle ? L'Axe vient de larguer des parachutistes en Syrie. Et savez-vous où ? Sur Malloula ! » (C'était une localité proche.) « Ça n'a pas d'ailleurs dû être une opération très réussie, car l'appareil a brûlé ! Je suppose que les Anglais ont ramassé les débris ! Six, ils étaient six ! Parce que, en ce moment, ils ne sont que deux. Ces imbéciles avaient choisi pour le grand saut, simplement, des indigènes de Malloula : ils les ont vêtus de costumes civils et catapultés sur le village ! Vous voyez l'astuce ? Les gars devaient se faire aider par leurs familles... Naturellement, celles-ci les ont livrés aux autorités alliées ! Et maintenant, ils seront fusillés. Bien sûr, si seulement ils avaient été en uniforme, on aurait pu les considérer comme des prisonniers de guerre ! Mais en civil, ce ne sont que des espions ! Quatre types ! Ils sont peut-être déjà fusillés, à l'heure qu'il est ! »

— « Et les deux qui restent ? »

— « Ceux-là courent encore. Il paraît que ce sont des Allemands. Personne ne les connaît et ils sont, sans doute, mieux préparés. »

— « Mais comment... ? »

— « Voyons, il faisait nuit, non ? Et puis, ils pouvaient avoir des uniformes, ceux-là. Nos uniformes. Allez donc distinguer un Allemand d'un Sud-Africain ? A moins qu'ils ne fussent brûlés à l'atterrissage... »

— « Peuh ! » dit une petite beauté qui tapait mal les circulaires. « Ils sont si bêtes ! Et puis, au ciné, ils disent *f* au lieu de *v* ! On va les repêcher. Et tout rentrera dans l'ordre. »

— « N'empêche, » siffla Emma qui avait une bonne dose de sang balte, « qu'on épure en ville. On a même arrêté un marchand de graines de melon qui avait un émetteur dans le tuyau de son réchaud et une femme de ménage sourde. »

Au bureau, les gens entraient et sortaient. Il n'était question que des deux tueurs lâchés en plein Damas. Des SS. On leur apprenait, dans les Burgs, à s'exercer sur des chats vivants. Puis ils avaient des briquets — des petits pistolets à eau — qui crachaient des fléchettes de glace. Empoisonnées au curare, naturellement. Le type atteint était aussitôt paralysé et la fléchette fondait — avec cette chaleur, vous pensez ! L'idée d'un petit frigidaire dans le briquet crispa la mâchoire d'Anne. Mais il ne fallait pas rire.

Pourquoi l'Axe aurait-il sacrifié un appareil — et des hommes bien dressés — pour un simple parachutage sur Malloula ?... Il devait y avoir autre chose.

La ville était malade d'espionnite. Dans un quartier musulman, plutôt indulgent envers Mussolini depuis qu'il s'était institué « le glaive de l'Islam », on avait écharpé un touriste suisse, pacifique, qui avait demandé « un piccolo ». On se souvenait, après coup, de la belle épouse nordique d'un général allié qui avait transmis des renseignements permettant de massacrer une armée à Tobrouk ; toutes les femmes avaient le déhanchement de Mata-Hari.

A 18 heures moins 5, le téléphone d'Anne sonna et la voix douce du camarade-et-chef du 2e bureau lui enjoignit de faire stopper tous les télégrammes en provenance d'Egypte ou de Palestine, sans préjudice des autres correspondances : la grande offensive de Rommel prenait ses proportions.

On a peu connu cette période-là de la guerre en Europe. Elle fit pendant à Verdun dans l'autre. Un temps de pause, disait-on. Ici on savait : c'était un corps à corps impitoyable. Les armées refluaient, s'élançaient comme de grands fauves blessés. Il n'y avait pas de quartier. On mourait en silence, serrant les dents, pensant à un toit de tuiles dans les Vosges, à une anse bretonne. Quand ce n'était pas l'ennemi, c'était le soleil et le désert qui achevaient les mourants. Cela devenait une scie : « Personne n'en saura rien... personne ». A Tobrouk, sur la grand-place, les petits Gurkas, pour ne pas se rendre, se sont coupés la gorge sous la jugulaire. Les noirs et les Français des îles, beaux comme des dieux, mouraient comme s'ils ne savaient pas ce qu'était la guerre (en fait, non... ils ne le savaient pas). Pendant ce temps, en Europe, la résistance naissait. Hitler résolut de frapper un grand coup... il se méfiait de Rommel, il allait le doubler...

Quand on regarde de très loin (non de cent ans, ni de mille ans de distance...) que sont nos fins du monde ? Connaissons-nous seulement la date où le premier névé d'une ère glaciaire dévala le premier versant européen ? Et le nombre des morts en Atlantide ?...

3

ALLEN s'était présenté à 18 h 30, comme convenu, en tenue blanche de parade si étincelante et armé d'un bouquet de roses si énorme qu'ils éclatèrent de rire tous les deux. « Ce qu'il a d'agréable, » pensa Anne, « c'est qu'il semble vivre vraiment chaque minute pour la première fois ; il s'amuse comme un

enfant... » Elle sentit comme une pointe d'envie : un premier soir à Damas, la première gorgée d'air de Damas, avec son arrière-goût de glace et de menthe... une première mélodie de muezzin qui étire une note de cristal jusqu'à défaillir et qu'un autre muezzin en réserve, au fond de l'escalier en colimaçon, reprend... Frank Allen aurait tout cela ; saurait-il l'apprécier ? Ce soir devait être parfait. Elle-même venait à peine de se changer, de passer une robe de demi-soir — algues et lys d'eau — et la glace verdâtre, trouvée chez un antiquaire des souks, reflétait une infante inattendue, un cou floral, incliné, un casque lisse, bleu-noir, maîtrisé par un peigne à incrustations de nacre. « Est-ce moi, cette belle inconnue ?... » (A cette minute précise, mais sur des plans différents, des milliers de princesses espagnoles, de prêtresses de la Haute-Egypte et de demoiselles étrusques, à travers ces mêmes yeux verts — longues déchirures dans l'espace-temps — se regardaient dans des disques d'argent poli, des glaces encastrées dans l'ivoire, des vasques à l'eau sombre : elles étaient belles et elles allaient danser.) Anne avait trop peu vécu, féminiment, pour ne pas apprécier cet instant, et aussi les yeux gris qui le reflétèrent. « Vous me regardez... » fit-elle troublée. L'inconnu appelé, Frank Allen parut revenir d'un lointain incommensurable et il s'inclina : « Je n'ai jamais accompagné au bal une jeune fille... aussi belle. » Si bizarre que cela parût, il ne semblait pas mentir.

— « D'ailleurs, » ajouta-t-il, « tout m'arrive pour la première fois, en ce monde. J'ignore tout. Vous allez choisir l'endroit où nous irons danser. »

— « Cependant vous avez des préférences ? »

— « Oui. De l'eau. De vrais arbres et de vraies fleurs. De la musique... humaine. Des cordes... »

— « Mais, » fit-elle en riant, « cela existe partout ! »

— « Vous croyez ? » Il semblait surpris.

...Il n'y avait pas d'ailleurs foule d'endroits où aller, dans la stricte capitale musulmane qui se refusait à toute douceur. Juste après les souks et les ghettos, s'ouvraient les jardins. Le fleuve noir balançait mollement leur reflet, parmi les étoiles ; il y avait des tables au creux des bosquets chuchotants et sous les tonnelles ; sur la piste cimentée, dans la lueur crue du projecteur, tournaient des couples dépareillés. Il y avait — olivâtres et gonflés — des millionnaires d'un jour, et des colonels aux tempes argentées, qui oubliaient leurs bureaux de la City entre les bras des statuettes en terre cuite (toujours les mêmes, depuis l'impératrice Julia Domna qui charma Septime Sévère : coiffure compliquée et yeux vides). Il y avait de fringants « attachés sans destination spéciale » qui mélangeaient des alcools rares, étaient les premiers à esquisser les swings et allaient peut-être se suicider par un matin

blème, dans une mansarde de Beyrouth, pour une copie de document volée. Et de solides armateurs aux ceintures cousues d'or, maîtres d'une mer meurtrière. Et des garçons venus directement du front, brûlés par le désert, riant et parlant haut, mais déjà marqués par la mort. Les femmes, à part quelques aventurières internationales sans âge et deux ou trois Afat, étaient toutes des Orientales interchangeables, souples et verdâtres, prises et abandonnées chaque matin, mais dont rien ne faisait oublier le grain de la peau. On portait cet été des décolletés de pensionnaires pudiques, mais les dos étaient nus. Tout le monde avait l'air de s'amuser très fort, on servait d'innombrables hors-d'œuvres de poupée — une aubergine farcie, une olive fourrée, un minuscule poisson frit, des brochettes de grives et de grenouilles, le tout arrosé d'un arak anisé, glacé, meurtrier. Il semblait qu'en réalité Allen n'avait jamais fréquenté ces lieux de perdition : Anne dut lui apprendre le nom de chaque plat et chaque pas de danse. Il se montra d'ailleurs un élève exceptionnellement doué, apportant à toutes ces découvertes une sorte de fraîcheur, d'allégresse enfantines — une telle passion de bien danser, de goûter à chaque gorgée d'anis, à chaque note de petites violes monocordes, qu'ils en riaient tous les deux.

— « Vous vous amusez bien, n'est-ce pas ? » demandait Anne.

— « Terriblement ! J'ai une nuit bleue, un fleuve d'argent, des instruments qui miaulent avec un accord rare, des choses innommables et délicieuses à déguster et la plus belle des jeunes filles entre mes bras ! C'est plus qu'on ne saurait exiger ! En outre, nous profitons de cette épice rare : cette nuit est unique et ne reviendra pas de sitôt. »

— « Ce n'est pas absolument sûr. »

— « Non. Mais il y a une probabilité sur un million. Songez donc qu'il a fallu au moins dix mille ans d'existence terrestre — la période nécessaire pour qu'un globe se relève après une catastrophe définitive, comme elles le sont toutes — et cinq fois de plus pour qu'un australopithèque parvienne au niveau d'un gentleman, pour que je vous rencontre et que... mais je ne vais pas vous excéder par ces calculs. Mettons que ce soit simplement « une nuit entre les nuits » — d'après Saadi et Lermontov... »

Anne ralentit, jusqu'à s'arrêter sous la lumière blanche.

— « Vous êtes un étrange combattant, Allen, » dit-elle.

— « Frank. Appelez-moi Frank. Il paraît que cela se fait. Pourquoi ? »

— « Vous ne savez pas danser le swing. Vous ne connaissez pas les noms des rues de Damas. Vous citez Hérodote, Vinci et les poètes... »

— « Je suis confus. Je ne savais pas que mon comportement était anormal. Mais vous même, Anne, n'avez-vous pas dit :

...La nuit est calme — le désert écoute Dieu —
une étoile parle à une autre étoile... ? »

— « Moi ? Mais j'ai seulement pensé... »

De longs cils dorés battirent sur les yeux gris :

— « Mettons que j'aie lu votre pensée... »

Pourquoi fallut-il que le tango ancien s'arrêtât sur une note tremblée qui fut presque doublée d'un crissement de pneus ? Un long frisson courut parmi les groupes, entraînant dans son sillage un petit homme huileux qui se tordait les mains. Un seul mot circula sur la piste : — un sigle :

— « M.P. »

Les musiciens déposaient leurs instruments avec des mouvements planés, comme dans un film joué au ralenti. Des couples désenlacés rejoignaient leurs tables. Une femme perdit son gant qui resta, petite chose blanche, sur la piste, sans que personne eût songé à le relever. « Que se passe-t-il ? » demanda Frank, guidant sa cavalière dans le flot humain. — « Oh ! » fit-elle, « rien. Une descente de la Military Police. » — « Pourquoi faire ? » — « Vérification de documents, et tout cela... »

— « Heureux encore, » constata un philosophe en petit *tarbouche,* « s'ils nous laissent l'orchestre. L'autre nuit ils ont emmené le saxo, pour une histoire d'espions qui courent... »

— « Et qu'on a rattrapés ? »

— « Non, bien sûr. Mais on a fusillé le saxo. »

Louvoyant parmi les danseurs, Anne cherchait à joindre leur table, où elle avait laissé son porte-documents. Bien sûr, les employés de la censure étaient connus comme le loup blanc — mais, comme disait Lord, « il fallait montrer l'exemple — et jouer le jeu... » Deux grandes silhouettes de M.P. s'étaient insérées dans le paysage, irréelles comme des figures en carton-pâte ; d'autres bloquaient la sortie. En passant devant l'estrade où se figeaient les musiciens, Frank Allen s'arrêta net et, d'un geste impératif, les somma de jouer. Ils piétinaient, indécis ; le chef d'orchestre accourut, puis le petit homme pommadé qui était le gérant. Frank les regardait dans les yeux — froid, buté. Dans le vacarme général, Anne n'entendait rien... elle fut surprise de voir les musiciens reprendre la batterie avec des gestes mécaniques. Le gérant s'effondra.

— « Dansons, » dit Frank. « Je leur ai dit de continuer. Je ne suis pas le seul combattant ici à n'avoir que vingt-quatre heures devant moi. La nuit est belle — et vous êtes là. Croyez-vous que je me laisserai voler... cette aubaine? Vous ne savez pas comment on les appelle ici, les combattants du désert lybien ? »

— « Mais, Frank... »

— « Il n'y a pas de mais. Chaque sacré « condamné à mort » a droit... »

Un à un, les instruments avaient repris une mélodie syncopée qui s'adoucit, monta, remplit les jardins obscurs d'un flot bleu. Anne eut le temps de remarquer seulement qu'elle et Frank occupaient seuls la piste. Cette valse lente comme une pavane, comme il la dansait bien ! Ils passèrent devant les M.P. immobiles et Allen leur fit un petit salut.

— « Vous voyez, » dit-il. « Eux comprennent. »

Lentement, d'autres couples se joignaient à eux. Tout à coup la grosse caisse vibra, scanda un triomphe sauvage. Frank saluait, un peu rapide. Les M.P. s'éloignèrent en souriant.

« Réflexion faite, » constata-t-il, « j'ai bien fait de rester en piste. Je crois que j'ai oublié mes papiers d'identité à l'hôtel. »

4

A 20 heures, le révérend Gondji avait été appelé au chevet d'un mourant. C'est une chose étrange : pendant la guerre, on oublie que les hommes peuvent mourir dans leur lit. Pas un seul instant, le révérend ne supposa qu'il s'agissait d'un agonisant véritable. Le message venait de l'hôtel des Abbassides, fréquenté principalement par des négociants et des diplomates neutres. Le trafic des stupéfiants et des pierres précieuses y prenait des proportions inouïes. Parfois, un Ecossais égaré fuyait, après avoir consulté le prix des chambres. Mais à ce niveau, les prix, plus encore que la bigarrure des passeports, garantissaient l'immunité des voyageurs. Le révérend Gondji n'avait, avec ces brillants météores, que des contacts rares. Appartenant à une faune plus sédentaire, il évangélisait pour le compte d'une secte obscure un quartier particulièrement coriace où, depuis les Croisades, on ne vit jamais un converti. Sa principale qualité consistait à se fondre avec les murs et la foule : deux secondes après son passage, le portier d'une mosquée jurait n'avoir vu personne. Un mimétisme particulier l'effaçait. Les grands feux de la guerre brûleront et s'éteindront, les armées déferleront vers les charniers et les Capitoles : il restera toujours des Gondji.

Du moins, il en était sûr.

Son propos, ce jour-là n'était pas de passer inaperçu, il avait noué sur sa robe une large ceinture de soie orangée. Il hésita sur la coiffure. Turban ou large feutre classique ? Le feutre était plus discret, mais les lunettes allaient mieux avec le turban ;

il prit donc ce dernier. Un groom couleur azur le reçut avec les *salams* requis et le pilota à travers les salles et les couloirs à dorures. Le mauvais goût éclatant des lieux et la foule hétéroclite y circulant, tout entretint le révérend dans son erreur : ce n'était qu'un contact ordinaire et il allait servir de boîte à lettres ordinaire. Cependant, quand il fut introduit par quelqu'un d'invisible dans l'antichambre aux rideaux clos, et qu'une forte odeur de médicaments le frappa au visage, il songea qu'il s'était peut-être trompé. Simultanément, une porte du fond s'ouvrit et une infirmière amidonnée, défigurée par une pâleur verdâtre, sortit en chancelant, se retenant à une portière, et s'abattit sans un cri. Un autre individu, aussi méconnaissable sous un masque de chirurgien, l'intercepta au moment où elle touchait le tapis et l'emporta, comme une poupée de chiffon, jetée en travers de sa large épaule. « Ne faites pas attention, » fit l'entité cachée derrière les rideaux, « elle est folle... toutes les femmes sont folles ici... c'est la chaleur. Avec un peu de barbiturique... Venez. » La scène n'avait duré qu'une seconde, et après un bref mouvement de recul, le père Gondji se trouva catapulté dans la pièce voisine, d'où les gens sortaient comme fous. Ici, l'odeur médicamenteuse était simplement épouvantable, mêlée à un autre relent fade et nauséeux qui fit surgir dans le cerveau du révérend, avec une miraculeuse netteté, la plus innommable des images de l'enfance — qu'il croyait avoir oubliée, effacée : un flot de lave débordant d'une crevasse et des carcasses de buffles qui fumaient, brûlaient, se débattaient encore... des buffles ou des garçons ? il y avait des bergers... Tandis que Gondji l'enfant se recroquevillait face à l'enfer bestial qui avait peut-être déterminé son propre enfer et sa voie (« Tout ce que vous voulez ! Je sais que c'est une honte pour moi et les miens ! Tout ce que vous voulez — les emplois subalternes, l'espionnage — mais pas le feu ! »), Gondji l'adulte se trouvait devant un large lit blanc supportant un gisant, une momie emmaillotée de pansements. L'odeur innommable venait de ce lit. Et ce fut l'indicible : la grosse boule enveloppée de plusieurs épaisseurs de gaze bougea faiblement. Il y avait — approximativement — deux interstices : là où se trouvait la bouche et — peut-être — un œil. Une tache malsaine, rosâtre, s'élargissait autour de chaque ouverture. Et la chose horrible parla. Elle dit :

— « Confessez-moi. »

Le quidam au masque chirurgical poussa Gondji entre deux épaules, de sorte que le révérend se trouva brusquement à genoux sur la descente de lit. Pendant ce même temps, il sentit qu'on lui retirait sa belle ceinture orangée et son turban. Quand il perdit ses lunettes, il vit qu'au fond de l'ouverture bougeaient des lèvres noires.

« Plus près encore. Sous mon oreiller. Prenez le rouleau. »
C'était une mince pellicule photographiée.
« Je suis SS 86. »
(Gondji savait seulement que cette catégorie existait ! Il y avait Canaris. Himmler, naturellement. Qui encore ? Entre ses épaules coula une goutte de sueur froide.)
« Ces imbéciles... atterrissage forcé. Les autres... pris ou... Je devais partir demain, à 6 heures. Vous irez à ma place. »
— « Mais, Excellence... »
— « Pas de mais. Personne ne sait que vous êtes ici. Quelqu'un est déjà sorti avec une robe noire et votre ceinture jaune. Ce rouleau à remettre à Erwin. En mains propres. »
— « Son Excellence ne me recevra pas... »
— « Elle recevra. Je vous permets de lui envoyer les deux premières photos. Mais il est impossible de tout mettre. Même en code. Vous parlerez de ma part. Tenez, déroulez-le... vous allez comprendre. Ici l'Afrika Korps, là les Alliés. Entre les deux, l'accès du Proche Orient : cette bande étroite, bordant la Méditerranée ; d'un côté la mer, de l'autre la dépression d'El Quatara. Bon ! La route aboutit nécessairement à un mur de chair et d'airain, un barrage fait de toutes les forces alliées, massées. La dépression est, a priori, infranchissable — le plus sale désert au monde, après celui de Gobi, où s'enlisent les tanks et les batteries. A l'autre bout, un mince liseré d'oasis. *Dans l'état actuel de nos armements, on ne peut faire traverser El Quatara à une armée motorisée.* Voici un point exclu. Etendre sur 1.000 kms encore un front déjà dangereusement étiré, aller combattre là-bas, en pleine Afrique, serait de la folie. Et il y a une chance sur mille que nous puissions défoncer le barrage vers El Alamein : oui, cette colline. Je suppose qu'Erwin voit les choses ainsi : il n'est pas bête, Erwin Rommel. Mais il a trop souvent été vainqueur. Kniebolo (nous appelions Hitler ainsi, dans nos correspondances), Kniebolo ne supporte pas les vainqueurs. C'est ici — sous la Colline aux Deux Etendards — qu'il attend Rommel : à sa première grande défaite. Moi, j'étais envoyé pour remettre les choses en ordre. Mais je suis mort. »
— « Excellence... »
— « Silence, commandant Idziko. Je ne délire pas. Brûlé à 70 %, dans cette maudite ville... Cela me plaisait bien, d'em... Erwin. Mais mort... Vous direz donc au maréchal que de l'autre côté d'El Quatara *il ne faudra pas se battre. Les oasis ont été complètement dégarnies : Alexander a tout tiré sur El Alamein. La voie est libre.* »
— « Je vois. »
— « Peu importe ce que vous voyez. On vous mettra les pan-

sements. On vous embarquera sur la civière. Seul. On n'a délivré qu'un sauf-conduit. »

— « Mais vous, général... »

— « Il n'y a pas de moi. Remettez le film à Erwin. Et dites-lui : m... pour Kniebolo. »

Les deux taches sanglantes envahissaient la gaze. La boule blanche roula sur l'oreiller. Un seul mot fut encore prononcé — mais si bas que seul l'infirmier masqué le perçut :

« Morphine... »

Une demi-heure après, le cadavre à demi calciné, roulé dans un tapis, était descendu par un monte-charge ; Gondji, dûment ficelé, gisait sur le lit comme une momie. Un infirmier miséricordieux avait laissé sous le lit, à portée de sa main, un flacon de liquide ambré. Mais le commandant Idzico ne buvait pas d'alcools étrangers. Immobile, très calme, il avait simplement l'impression désagréable que quelqu'un avait entendu sa conversation — pourtant inaudible — avec un mort.

5

Les jardins de plaisance fermaient tous à minuit et Anne eut l'idée de joindre le seul endroit qui restât ouvert jour et nuit : le cercle militaire. Mais beaucoup de gens avaient eu la même idée, toutes les salles étaient combles ; il y avait surtout les officiers d'un régiment néo-zélandais de passage qui occupaient une grande table du fond, ayant placé dans le fauteuil du président l'effigie en cire d'un camarade, tombé dans les premiers combats, et qu'ils avaient promis de mener avec eux à la victoire. « On lui a dit : Mille millions de tonnerres, sale Mac, tu seras avec nous de toutes les fêtes ! Et quand on va désentripailler Adolf, tu auras ta part du boudin ! » expliquait un aumônier énergique. La poupée grandeur nature, en tenue de campagne, toutes décorations dehors, était assise toute raide dans son fauteuil ; elle avait un visage de cire assez fin, une moustache rousse et, sur sa poitrine, une tache sombre : Anne comprit tout à coup que c'était l'uniforme du mort et se sentit légèrement mal. Allen et elle traversèrent la salle ; sur son passage, quelques Américains sifflèrent, admiratifs. A une table se leva G., un camarade de service qu'elle n'aimait pas, qu'elle soupçonnait d'avoir un penchant pour certaines méthodes brutales, mais qu'elle fut tout de même contente de rencontrer, parmi tous ces inconnus. G. les invita à sa table : il n'y avait vraiment aucune place de libre ; le cercle, ce soir, c'était le capharnaüm...

— « La moitié des boîtes, en ville, sont fermées, » expliqua-t-il. « La chasse aux espions bat son plein... »

— « Pourquoi la chasse ? » s'étonna Frank. Il semblait de nouveau tomber du ciel. Le nombre des choses qu'il ignorait était vraiment aberrant, peut-être autant que celui de ses connaissances sporadiques. (Est-ce à ce moment, est-ce dans les jardins qu'Anne remarqua son français, très pur ? Pas l'ombre d'un accent — mais il choisissait chaque fois les expressions exactes comme... comme un étranger instruit !)

— « Dites donc, vous venez d'où ? De la Lune ? » rit complaisamment G., dont les bajoues tremblèrent. « Damas est sens dessus dessous, on se moque bien de l'offensive de Rommel — il y a au moins un maître espion qui se promène ici en liberté ! Le plus drôle, » fit-il, tournant carrément le dos à une tablée d'Australiens qui témoignaient à Anne une admiration massive et disciplinée, « c'est qu'il semble bien maintenant que la cargaison ne nous était pas du tout destinée : ils ont fait un atterrissage forcé, sur le ventre, et la moitié des types ont brûlé vivants. Cependant, sur les six rescapés — vous entendez bien, six ! — ce sont les moins adaptés au milieu qui ont échappé à nos services : deux SS ! Dolichocéphales blonds — et tout ça... »

— « Beaucoup de Sud-Africains sont blonds, » dit Anne.

— « Bien sûr. Et ils parlent avec un accent... L'autre jour, quand ils ont tenté de prendre le mess d'assaut, en chantant *Lorelei*, on a cru Rommel arrivé. En tout cas, ces gars-là ont coulé comme des pierres dans la mer. On a fouillé les fumeries de hashish, tous les bars, toutes les boîtes plus ou moins suspectes... aucun résultat ! »

— « Mais enfin, » interrompit Anne, « n'y a-t-il pas un moyen de les reconnaître ? Des visas, des papiers d'identité ? Leur ignorance du pays, des langues... »

— « Chère amie, vous aussi tombez du ciel ! » Il s'adressa à Frank : « Nous savons tous que leur préparation est parfaite : Berlin possède les meilleures écoles d'espions. Ils doivent connaître leur Proche-Orient sur le bout des doigts : des pistes de Shat-el-Arb aux impasses de Damas ! Quant à leurs documents, ils sont sans nul doute en règle. Ils sont même authentiques, si j'ose dire. Une nouvelle tactique... les Allemands ont toujours été opportunistes, non ? Désormais, on ne fabrique plus de papiers pour un agent, mais des agents correspondant aux papiers. Mais oui, c'est faisable ! Il était hasardeux de contrefaire des tampons et des photographies et, plus encore, de remplacer un homme qui avait *vraiment existé* par un inconnu : il pouvait rencontrer la famille, les camarades, de simples relations curieuses... un pays

d'Europe est un peu le village où tout le monde se connaît ! Maintenant, le champ est vaste ! Il y a une chance sur mille que quelqu'un connaisse véritablement un résistant qui rejoint les Forces Libres. Alors... »

— « Alors ? » demanda Anne, saisie d'un froid vertige.

— « Une nouvelle tactique est née : celle des doubles. Ces garçons qui traversent les Pyrénées à pied, qui s'embarquent sur des yoles de plaisance ou frêtent des sloops de pêcheurs, des canots faisant eau... ils périssent presque tous, non ? Quelques-uns sont pris, on les torture un peu pour obtenir des renseignements supplémentaires, on rafle leurs papiers et, notez (c'est là l'astuce) : on ne décolle même pas les photos d'identité. On choisit des remplaçants qui ressemblent... au maximum. C'est facile : les signalements sont vagues et la taille des Français en augmentation. Il s'ensuit... »

— « Mais, » s'écria Anne, « je ne comprends pas ! Si jamais le véritable propriétaire de ces papiers parvenait... »

G. la regarda avec l'indulgence due à une demeurée :

— « Où cela ? »

— « Mais ici... au Caire, à Damas... Bien sûr, les prisonniers sont internés, mais on s'échappe des camps ! »

— « Des camps... des prisonniers de guerre... belle dame, vous vous croyez en 1940 ! Les méthodes ont été améliorées depuis : une balle dans la nuque est plus expéditive. Et même si leur réseau avait prévenu nos unités de combat, même s'ils étaient attendus : leur double arrive, n'est-ce pas ? On attendait un combattant, on touche un combattant. Le tour est joué. »

Leur double...

Anne se leva brusquement ; elle chancelait un peu.

Ainsi donc, c'était cela ! Des êtres jeunes et vivants — des frères, des fiancés, des amants — étaient tombés dans le piège. Ils avaient souffert une agonie atroce, subi des supplices que les humains civilisés ne veulent pas s'imaginer, ils étaient morts désespérés, et tandis que leurs traits se décomposaient dans des fosses communes, un double prenait leur place, une entité sans visage et sans nom *vivait leur vie, se battait au coude à coude avec leurs camarades, dormait dans les bras de leurs maîtresses — et trahissait, et tuait...*

Quelqu'un avait posé la main sur son épaule. Quelqu'un disait :

— « Vous êtes fatiguée, Anne ? Rentrons. »

...Frank. Elle ne le connaissait même pas. Il circulait dans cette ville parce qu'elle était à son bras, et que tout le monde...

« Venez, Anne. »

...savait qui elle était. Maintenant elle le regardait, elle le voyait pour la première fois : sa tête blonde, sa légère raideur

militaire, son entier mépris des contingences. Et, dès qu'il parlait, son français d'étranger — trop pur...

Mille ans semblaient avoir passé. On avait appelé G. au téléphone et il se débattait avec un standard défaillant. Elle ne voulait tout de même pas crier, causer un esclandre... Les Australiens à la table voisine pariaient, à voix haute, que la jeune Frenchie allait lâcher son cavalier. Il dit, se penchant un peu, sans presque desserrer les lèvres :

« Je m'appelle *vraiment* Francis Alain. Et non pas *seulement ici, mais maintenant.* Je vous expliquerai. Venez. »

Dans le vestibule encore, elle aurait pu rencontrer un visage familier. Crier, dire... mais quoi ? Il y avait étonnamment peu de Français au cercle ce soir-là, les serveurs étaient arabes et elle ne connaissait pas la fille du vestiaire. « Et même si je l'avais connue, » termina en pensée Anne, « elle n'aurait rien compris. » A l'entrée, pas un taxi, mais le garage voisin louait à l'heure, sans chauffeur, et comme le patron connaissait Mlle Osten... C'était le côté kafkaïen de l'aventure : tous les obstacles tombaient, parce que tout le monde se connaissait à Damas. Probablement les M.P. du contrôle savaient qu'elle travaillait à la censure, eux aussi. Et le *boy* qui courut leur amener la voiture. Et le marchand de maïs au carrefour...

C'est comme cela qu'elle se trouva dans une auto inconnue, fonçant en ligne droite vers la sortie de la ville, puis voguant en plein désert. « Et même si maintenant il ne veut pas gaspiller de munitions et qu'il me débarque simplement sur le plateau, » se dit Anne, « on sait ce que parler veut dire : un voyageur égaré à 50 kms de Damas est un voyageur mort. » L'auto tanguait, Allen la conduisait comme un appareil en plein vol. Tout à coup il stoppa. Il avait simplement appuyé Anne contre son épaule et il lui offrit une cigarette.

— « Prenez, » dit-il, « elle n'est pas droguée. Et maintenant, comme vous ne pouvez plus alerter la 9e armée, je crois qu'il est temps d'expliquer les choses. Eh bien non : je ne suis pas un espion nazi. Ni un combattant allié. Je viens de plus loin, voyez-vous. C'est surtout à cause de cela que je vous ai conduite un peu « *out of bonds* », comme disent nos amis britanniques. Il m'est très facile de prouver que je m'appelle Frank Allen, ou Francis Alain, que je viens d'Egypte, que je fais partie de telle unité, mais je n'ai aucune envie de vous entendre crier « au fou ». Parce que vous l'auriez fait, vous êtes sur le point de le faire et vous n'avez pas encore entendu la moitié de l'histoire. Voici : je viens de 3940. »

— « De... ? » fit-elle faiblement.

La lune se tenait toute blanche, comme un hiéroglyphe, sur le désert ; l'univers avait brusquement cessé d'exister, et elle était seule, dans une auto immobilisée, avec un inconnu beau comme un ange vengeur et qui disait des choses énormes...

— « Parfaitement, vous avez compris. Dans 2000 ans environ, lorsque les noms de Hitler, de Staline, de Churchill (âge barbare atomique, etc.) n'auront qu'une vague signification pour des spécialistes, une organisation dont le sigle vous importe peu enverra des missions à une distance temporelle où, du passé désagrégé et de l'avenir ébauché, il n'existera que de grandes lignes rectifiables. Dans ces conditions, les recherches et même les expériences historiques peuvent être entreprises dans les deux sens, sans menace de chronoclasme qui est le cataclysme temporel. Nos voyages ont un but strictement humanitaire. M'entendez-vous ? »

— « Oui. »

— « Non. Vous pensez que je suis fou à lier, mais un fou logique. Or, je ne le suis pas. Ecoutez-moi attentivement : nous n'avons que peu de temps et j'éprouve une certaine difficulté à parler votre langue belle, mais archaïque. (Mais oui, je l'ai apprise par hypnotisme. Les classiques, évidemment. Et quelques notions d' « argot de poilu », mais rien ne vieillit comme ces dialectes.) Votre époque étant vraiment une période d'horreur concentrée et à longue résonance, il a été décidé qu'on pouvait au moins essayer d'y apporter des correctifs, également à long terme. Plusieurs groupes ont été envoyés à des points stratégiques. J'en fais partie. »

— « Vous voulez dire, » fit Anne avalant avec difficulté un peu d'air et de fumée, tant sa bouche était sèche, « que vous êtes... détaché de l'avenir pour arranger notre époque ? Pour tuer Hitler — ou quelque chose comme cela ? »

Il rit doucement. Un rire sec et froid, sans gaîté.

— « Comme vous y allez ! Etouffer le petit Adolf au berceau, c'eût été parfait — mais quelle série de chronoclasmes ! Car l'Histoire est l'Histoire, et les choses qui sont arrivées ne peuvent être raturées d'un coup de plume, surtout quand elles ont eu des répercussions durables. D'ailleurs, Hitler mort en bas âge, croyez-vous que cette tranche de temps qui l'a formé et a protégé sa monstrueuse croissance ne recélait pas de contrefaçons toutes prêtes ? Je n'ai pas visité la petite ville paisible d'où il venait, mais un de mes camarades m'a dit que le fils du boulanger... et celui du pharmacien, peut-être... Voyez-vous, Anne, il ne s'agit pas tant d'hommes que d'époques. Un tyran ne peut être dangereux que quand il vient à point, sur un sol engraissé de sang et de rêves fous. Hitler ne serait rien sans ses légions hystériques. Il

n'y aurait pas de camps de concentration si deux ou trois générations n'avaient formé des bourreaux. »

— « Alors, » cria-t-elle, « c'est sans espoir ? Si je dois vous croire, vous venez d'un avenir si éloigné que vous possédez à la fois une justice supérieure à la nôtre et les moyens de la faire régner, c'est cela, n'est-ce pas ? Je n'ai pas dit que je vous crois : quand j'étais enfant, avec ma sœur, nous jouions souvent « à l'histoire avec des si »... « Si j'étais un grand inventeur » — « si tu étais la reine d'Espagne » : avec cela on pouvait tout. Alors je veux bien admettre que j'ai rencontré une sorte d'archange voyageur armé d'un glaive flamboyant... »

— « L'image est inexacte, vous savez... »

— « ...qui pose sur ce siècle sanglant un regard de douceur angélique ! Vous et les vôtres ! Ainsi, vous acceptez les choses telles qu'elles se passent, simplement parce que certaines données du problème concordent ? L'humanité sera décimée, l'Europe réduite en esclavage, des millions de gens étoufferont entre les barbelés, une absurde doctrine raciale pétrira la chair dans le sang... et vous ne ferez rien, vous promènerez à travers cet enfer vos tuniques de communiants ou de boy-scouts, dans des buts... strictement scientifiques ! »

— « Oh ! » fit-il, « je n'ai pas dit cela ! D'ailleurs, la tentation est trop grande... Aussi ne nous envoie-t-on pas dans les moments et les endroits où un simple geste pourrait faire sauter cent ans d'histoire ! Nos missions « atterrissent » dans un passé si éloigné qu'on en a tout oublié, hors deux ou trois événements-clés — ou dans un avenir si lointain qu'il peut encore subir un léger remodelage... Je ne dis pas qu'il en sera toujours ainsi : nous sommes à l'orée de cette science qu'est l'Histoire contrôlée. En outre... »

— « En outre, vous vous en fichez ! Nos larmes, notre sang, cela ne vous regarde pas ! »

— « Ne dites pas cela, Anne. »

Elle en pleura, de colère. Il se pencha, comme s'il observait une merveille : la naissance de perles, de diamants ou de la rosée. Furieusement, elle cherchait son mouchoir, Frank lui donna le sien qu'elle examina avec circonspection : comment croire qu'un être de 3940 se mouchât ? En fait, l'aventure lui apparaissait toujours aussi invraisemblable qu'un vieux livre de Jules Verne, mais, la suggestion aidant, elle commençait à trouver à Allen de subtiles différences avec les gens de son époque : il avait bien l'ovale d'un personnage de bandes dessinées, des dents un peu aiguës, des iris trop larges, et sans doute ne prononçait-il pas les palatiales comme tout le monde...

« Non, » dit-il tout à coup, « je n'ai pas de trou dans le palais. »

— « Je n'ai jamais dit... »

— « Mais vous avez pensé. J'ai oublié de vous prévenir qu'en 3940 nous sommes tous télépathes. »

— « Quelle horreur ! » Anne se recroquevilla. « Que devez-vous penser de moi ? »

— « Honnêtement, rien que de très bien. Vous avez une... étonnante pudeur d'expression, sous votre apparente dureté. »

— « Cela veut dire que je jure et crache davantage en parlant ! »

— « Même pas. » Il la regardait, presque timidement. « Enfin, je vous surprenais... au saut du lit, n'est-ce pas ainsi que vous dites ? Non, je me trompe, on parlait ainsi il y a cent ans... vous comprenez, nous nous spécialisons à fond sur un millénaire, de sorte qu'on s'embrouille. Moi, je le suis de 1200 à vos jours... »

Anne le regarda, les yeux écarquillés.

— « Et vous êtes aussi venu au XIIIe siècle ? »

— « En 1280, exactement. Je m'appelais alors François de Vivray... j'ai assisté à la bataille de Tibériade. Croyez-moi, votre siècle n'a pas la spécialité des horreurs. Et je n'ai rien pu faire... non, vraiment. »

— « Rien faire ? »

Il avait une expression... mais oui, presque désespérée ! Et il semblait penser ce qu'il disait !

— « Vous n'avez peut-être pas voulu ! »

— « Ne soyez pas rosse, Anne. Il y avait ici — je veux dire tout près, au Saint Royaume de Jérusalem, dans le comté d'Edesse, une jeune fille qui vous ressemblait un peu. Oh ! pas mentalement ! Elle avait des yeux verts, comme vous, d'une transparence d'eau secrète, et un teint qu'on disait d'ivoire. Elle tressait ses cheveux avec des perles et parlait peu. Mais quelle jolie voix pour gémir ! Mentalement, c'était une cruche... sans défense. C'était une terrible époque pour les femmes, vous savez. »

— « Vous en étiez très amoureux, n'est-ce pas ? De cette... »

— « Isaure. Elle s'appelait Isaure. Non, vous ne pouvez pas comprendre. François de Vivray en a été probablement amoureux, pas moi. En 3940, nous avons vaincu les conditionnements et les inhibitions. En fait, ce que vous appelez « amour », fièvre physique, sublimation mentale, n'existe plus. On se convient ou non, jusqu'à un certain point, c'est tout. »

— « Comme cela doit être ennuyeux ! »

— « Mais non, puisque les états émotionnels sont aussi aigus. Nous sommes... peut-être plus sensibles. Mais en voyageant, nous adoptons la forme qui convient à une période donnée : j'ai été

en 1280 une sorte de troubadour, une variété de brute extatique. D'où Isaure. Tout cela est à fleur de peau, bien sûr ; nous conservons tout de même notre personnalité, sans quoi ce serait un chaos de sentiments... insupportable. »

— « Comme celui que vous éprouvez en ce moment, non ? »

— « Qui vous dit qu'en ce moment... ? »

Anne se hissa sur les coussins de cuir de la voiture et regarda droit dans les yeux clairs :

— « Bon ! » dit-elle. « J'ai évité de penser autant que possible, par conséquent je suis à peu près à égalité avec vous. Trêve de marivaudage. Vous n'êtes pas amoureux d'une femme mais d'une époque. La nôtre. Et peut-être d'une cause. Je n'aï aucune preuve de la véracité de vos dires, mais il semble que vous ayez drôlement souffert dans les rangs de la France Libre... »

— « J'ai fait — honnêtement — le chemin d'un des vôtres, » dit Allen avec équité.

— « Donc, vous devez avoir une certaine sympathie pour notre camp. »

— « Historiquement, son action fut justifiée. »

— « Ceci dit, puisque vous prétendez venir du futur, vous devez savoir bien des choses ? Ou du moins une ? Je ne vais pas vous persécuter, je ne tiens pas à passer dans les salons de Damas pour une voyante extra-lucide, mais... »

— « Cela vous serait impossible, quel que fût mon soin à vous complaire... »

— « Ne recommencez pas à mélanger les siècles : on parlait ainsi au XVIIe. Pourquoi ? »

— « Parce que je sais ce qu'on demande aux voyantes : quel temps fera-t-il dimanche ? Mlle A. épousera-t-elle M. B. ? X gagnera-t-il aux courses ? Je n'en sais rien et je m'en moque éperdûment. Je ne sais pas ce qui va arriver demain ni même si je vous embrasserai dans quinze minutes. »

— « Taisez-vous ! » cria Anne, exaspérée. « Ce n'est pas ce que je voudrais savoir ! »

— « Quoi alors ? »

— « Je veux savoir *qui* gagnera la prochaine bataille du désert ! »

— « *Eh bien,* » dit-il, « *je n'en sais strictement rien !* »

La lune s'était voilée d'un nuage léger, les étoiles parurent plus grandes. On distinguait le saphir d'Arcturus et les perles du Chariot. Frank tenta un effort de conciliation.

« Si nous sortions faire quelques pas ? » proposa-t-il. « La nuit est belle. »

Anne se crispa, comme un hérisson.

— « Oui ! Pour que vous me lâchiez dans ce bled ! »

— « Pour que je vous... ? Oh ! Anne, c'est donc cela que vous pensez de moi, en réalité ? Aussi, je sentais, au fond, cette méfiance... » Il paraissait consterné. « Tenez, je vais vous donner l'exemple : je sortirai le premier. »

— « Non ! » Elle se cramponna à lui, avec l'énergie du désespoir.

— « Pourquoi? »

— « Nous avons pu être suivis. Votre comportement était singulier et j'ai des amis à Damas ! On tirera sur vous, à vue ! »

— « Alors ? » Il la regarda dans les yeux. « Vous ne voulez pas qu'on me tue ? »

— « Je ne sais pas conduire ! » rétorqua Anne, avec dignité.

Il rit.

— « Ma chérie, ne vous faites pas plus méchante que vous n'êtes ! Si quelqu'un avait pris la peine de nous suivre de Damas jusqu'ici, dans le but unique de faire un carton sur ma très suspecte personne, il se chargerait bien de vous ramener au cercle. J'ai très envie de me dégourdir les jambes et je puis vous rassurer : ce plateau est désert — je ne capte aucune onde. »

— « Parce que vous captez les ondes à distance, maintenant ! »

— « Avec un peu d'exercice, oui. Généralement, au contraire, on dresse une barrière mentale : ce serait insoutenable dans les lieux publics. Mais ici nous sommes seuls. On sort ? »

— « On sort. »

Elle émergea de la voiture sans cesser de se cramponner à son poignet. La nuit était vraiment belle et fraîche, l'air pur comme le cristal ; très loin, les jardins de Damas déliaient leur encens : jasmin et roses. Le sable scintillait, presque blanc. Une crête de rocher se profilait, baignée de luminescences sur un ciel noir.

— « Tout à fait un paysage lunaire, » dit Allen.

— « Parce que vous avez été — aussi — sur la Lune ? »

— « Pourquoi pas ? C'est la banlieue terrestre, après tout. Les hommes y débarqueront bientôt et... »

— « Ne dites pas de bêtises. »

Il la regarda presque tristement ; ils n'avaient fait que quelques pas et tournaient le dos à la voiture : l'univers de 1942 avait cessé d'exister et, cernée de lueurs tremblantes, dans sa robe de bal, elle apparaissait fragile et précieuse, adaptée à cet autre monde...

« Vous acceptez a priori qu'on puisse se déplacer dans le temps et vous repoussez la possibilité des voyages dans l'espace ? Vous me déconcertez, Anne. C'est votre siècle pourtant qui a ou-

vert la série des découvertes à la chaîne... C'est bien simple, la première est théoriquement faite déjà ; elle bouleversera toutes les données scientifiques en vigueur et aura son application en 1944... ou 45... »

— « De cela aussi, vous n'êtes pas sûr ? »

— « Il y a des fluctuations dans le temps, vous savez. »

— « Expliquez. »

— « C'est difficile, Anne. J'ai peur que les noms de Lorentz-Fitzgerald, Sokolov, Lobatchevsky ne vous disent rien. Imaginez que le temps est un fleuve continu qui charrie les éventualités... Non, imaginez que c'est un immense filet aux mailles très larges : seules les causes premières sont indiquées longtemps à l'avance et entraînent avec elles des quantités variables d'effets. La volonté humaine, le frisson de nos faibles cœurs peuvent intervenir entre les mailles. Tout peut changer... hors la trame. »

— « Isaure peut descendre de sa tour. »

— « Ne parlons pas d'Isaure. Vous frissonnez, Anne ? On rentre dans l'auto ? Non, on s'assied sur le marchepied et je vous enveloppe dans mon battle-dress. Je vous ai dit déjà que François de Vivray a été amoureux d'Isaure, pas moi. Il avait vite appris l'art « du doux aymer », comme on disait dans ce temps, avec toutes ces chambrières et ces esclaves mauresques. Moi, je ne sais même pas parler aux femmes. »

— « Pourtant, les huit lettres mauves... »

— « C'est justement cela : elles ont été toutes recopiées sur le billet d'un camarade. Vous avez remarqué que j'ignorais beaucoup de choses, Anne ? »

— « Vous ne saviez pas ce qu'était une descente de M.P. Qu'on pouvait vous demander des papiers. Qu'il y avait des espions et qu'on les chassât. Vous conduisez très bien, mais vous ne respectez ni les sens ni les feux de signalisation. Et c'est bien vrai que vous ne savez pas parler aux femmes. »

— « C'est idiot, Anne ? »

— « Non, c'est gentil. »

— « En 1280, on mettait le genou à terre et l'on disait : « Vous êtes à mon cœur comme la rosée à une rose ». Faut-il que je mette le genou ?... »

— « Et en 3940 ? »

— « Oh ! c'est plus simple. On fait comme cela... »

Il la prit dans ses bras. Ses cils très longs éventèrent sa joue : un baiser d'ange. Anne, le visage renversé, regardait la lune blanche où les hommes marcheraient bientôt, puis l'insigne doré des FFL, et elle se disait : « Un Maître de l'Heure. J'embrasse un Maître de l'Heure. Ou plutôt non : je dors. Je me réveillerai. Je

dirai : quel rêve étrange j'ai fait cette nuit... » Elle s'arracha à ses bras pour demander :

— « Quelle est cette découverte — déjà faite — dont vous m'avez parlé ? »

— « La fission de l'atome. »

— « Et elle sera appliqué comment ? »

— « Sous la forme d'une bombe. »

— « Naturellement ! »

— « Un faible petit engin, mais qui paraîtra si formidable que les guerres seront supprimées... pour bien longtemps. Une destruction totale, ne laissant que des ombres d'êtres vivants sur les murs... *et les clairons de la mort sonneront la victoire...* »

— « Mais ce sera en 45 ? »

— « Ou en 44. Anne, *vous êtes la rose et le lys...* »

— « Oui. Oui... *oui !* Ne comprenez-vous pas que pour nous ce sera trop tard ? Pour nous — je veux dire pour vos camarades et les miens, pour tout l'Orient et bien plus ? On ne vous a pas appris que nous sommes à la veille d'une bataille ? Quelque chose comme Arbèles ou la Marne, un choc énorme où tout est perdu ou gagné ? Et il ne s'agit pas seulement de ce heurt d'armes, immense (je ne sais pas comment vous aurez pu l'oublier, même dans 2000 ans !). Car vous ne croyez tout de même pas que les nazis, vainqueurs, pénétrant en Asie et en Afrique, mettront des gants ? Il s'agit de deux continents où tout sera massacré, détruit, réduit en esclavage — à commencer par la Syrie et la Palestine qui fumeront comme deux énormes fours crématoires ! Si cette bataille était perdue — et elle le sera peut-être — je ne sais pas comment vos Maîtres du Temps s'arrangeront pour faire triompher la justice, ni comment l'univers survivra, ni... »

— « Ma chérie, calmez-vous. De quelle bataille s'agit-il ? »

— « Vous me demandez ça, à moi ! Elle n'a pas encore été livrée. Elle n'a pas de nom ! »

— « Evidemment, » dit-il, « personne ne connaissait auparavant Pharsale ni le champ de bataille de Philippes... »

— « Frank... » (elle criait presque) « vous savez bien vous-même que jamais cause ne fut plus juste, ni les combattants moins intéressés ! Ces garçons des pays occupés, ils ont tout perdu, ils ne se battent que pour la liberté ! Et ils ont traversé mille périls, ils ont parfois des remords — ils croient avoir trahi leurs proches, restés là-bas... ils affrontent la plus affreuse des morts, même pas pour un toit rose de chez eux ni un vallon et sa lueur verte... simplement parce qu'il est inadmissible que le mal triomphe ! Vous vous êtes battu à leurs côtés, vous le savez, Frank ! Et je ne parle pas de cette terre immense, livrée, ouverte comme

un fruit mûr, de ces villes sans défense, de ces enfants, de ces femmes... Frank, pitié pour eux ! »

— « Anne, je ne comprends pas... »

— « Cette arme, puisqu'elle existe, puisque vous la connaissez... elle peut décider de notre sort ! »

— « Ah... » fit-il, « c'est à cela que vous avez pensé ? En effet : de 1942 à 1945, la différence est à peine perceptible dans le fleuve-temps. Mais, Anne, je n'ai pas de laboratoire et, en plus, je ne suis pas physicien. Eussé-je cherché à vous aider — et vous savez que je ne désire rien autant — je ne pourrais employer ni le rayon de la mort, ni la bombe A suivie de la bombe H, ni même... On nous envoie dans le temps sans armes offensives et nous n'avons pas droit de tuer, délibérement. Sauf pour défendre notre vie... et encore ! »

Alors, tout simplement, assise sur le marchepied poussiéreux, elle se mit à pleurer — et pour Frank ce fut peut-être le plus terrible, car on ne connaissait pas les larmes en 3940 ! Car une telle déperdition à la fois de liquide vital et de force psychique, en son temp, préfigurait la mort ! Il essaya de l'attirer de nouveau dans ses bras et de sécher ses cils sous des baisers légers, appris en 1280, mais s'il était facile de consoler alors les gentes dames et leur suivantes, ce traitement semblait sans succès auprès d'une jeune fille du XXe siècle. Finalement, il demanda :

« Cette bataille, elle doit se livrer où ? »

— « Je vous ai déjà dit que je n'en savais rien. Les derniers télégrammes du front parlaient d'une dépression et d'une colline... »

— « Qui s'appelle? »

— « Qu'est-ce que cela peut vous faire ? El Alamein. »

— « Cela me fait que... » Il s'était levé. « Nous l'appelons la Colline aux Deux Etendards ; je n'avais pas retenu le nom arabe. Oui, je crois me rappeler maintenant : El Alamein, c'est une victoire. Oui, dans ce cas, je crois que je peux faire quelque chose pour vous. » Il marchait nerveusement dans le désert et sa silhouette était — déjà — comme estompée dans le mince halo des luminescences. « En fait, » reprit-il, « il y a deux éventualités, deux batailles... mathématiquement possibles, et, de toute évidence, il faut que ce soit El Alamein. Comment vous expliquer ? Je loge à l'hôtel des Abbassides... Non, cela n'a guère d'importance. Je pars demain matin, à 6 heures. Il y aura un autre passager, il porte des renseignements très importants qui peuvent déplacer le champ de la bataille. Ah ! c'est cela que vous appelez « espion » ? Non, vous ne pouvez pas l'arrêter, c'est un membre de mission neutre et, paraît-il, un brûlé à 70 %, à opérer d'urgence. C'est un de vos fameux SS, sinon plus. Comment je sais tout cela ? Mais simple-

ment parce que je saisis les ondes à distance. Le personnage m'a paru vénéneux. Je m'arrangerai pour l'éliminer. »

— « Mais, » dit Anne en essuyant ses larmes, « vous ne pouvez pas vous battre avec un brûlé à 70 % ! »

— « Ai-je dit qu'il l'était vraiment ? N'importe. De toute façon, *je ne puis provoquer une mort d'homme en 1942.* Par contre, je peux... Il existe des déviations sur le fleuve-temps, vous savez. Et des mondes intercalaires et parallèles. L'accélération est celle même que nous utilisons, mais le sens est modifié. Comprenez-moi, Anne, si j'accélère et que j'emmène cet étranger avec moi, nous cesserons d'exister dans ce monde-ci. Personne ne soupçonnera rien, vous entendrez parler d'une explosion... »

— « Et je ne vous reverrai jamais ? »

— « Jamais. Mais la bataille d'El Alamein sera gagnée. »

Elle était tout entière dans la lueur de ses yeux clairs :

— « Frank, c'est impossible ! Vous voyagerez encore. Maître des heures, vous reviendrez vers nous. Nous aurons gagné la bataille, vaincu le mal, vous verrez la Terre pacifiée. Il y aura d'autres rivages à visiter, à chérir, des cieux couleur de perle, vos amis, nos camarades, moi... Même si tout le monde l'ignore, vous aurez sauvé ce monde. Vous serez pour nous tous... »

— « Rien, Anne, rien. L'accélération non linéaire est irréversible ; celui qui sauve un monde meurt pour lui. Ne vous attristez pas : cette fin ne sera pas trop pénible (songez que j'aurais pu sauter sur une mine, être criblé d'éclats de grenade, brûler sous un lance-flamme, agoniser lentement dans les barbelés)... De toutes les tragédies, nous aurons choisi la moins sanglante. Nous penserons encore l'un à l'autre, je l'espère. Vous rêverez d'un éclair, effaçant une défaite. Je me souviendrai d'une jeune fille du XXe siècle, brûlante et sans amour. Puis les images mêmes s'effaceront. Jamais séparation n'aura été plus définitive... »

— « Mais je vous aime, Frank ! »

— « Moi aussi, Anne. Maintenant... montrez-moi ce qu'est un baiser d'adieu, en 1942.

COMMUNIQUE DE LA PLACE DE DAMAS (Septembre 1942) :
...Un avion de transport Damas-Le Caire se désintègre en plein vol. Ni survivants ni débris.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 15 NOVEMBRE 1967
SUR LES ROTATIVES
DES IMPRIMERIES
R I C C O B O N O
(83) DRAGUIGNAN

Dépôt légal : 4e Trimestre
Le gérant : Daniel Domange — Imprimé en France

60

l'heure H de la science-fiction

ENIGUE DE ... DRS. 60 ... FICTION

sf

La France est la patrie de Jules Verne. La science-fiction, ce genre littéraire fascinant qui nous vient d'outre-Atlantique, a donc ses véritables racines dans notre pays. Sous sa forme la plus moderne, la science-fiction française représente un aboutissement et un sommet. Les 19 récits réunis dans ce volume témoignent de cet achèvement.

un panorama prestigieux